





COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME VINGT-HUITIÈME.

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

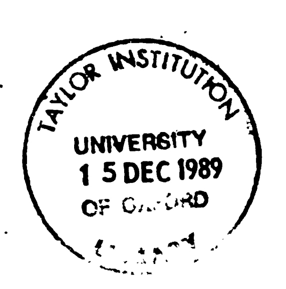
LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES, &c.

TOME SIXIÈME.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 5 DEC 1989



TABLE

Des pièces contenues dans le tome sixième.

Fin de la table du tome sixième.

DIEU

DIEU ET LES HOMMES.

PAR LE DOCTEUR OBERN.

TRADUIT PAR JACQUES AIMON.

CHAPITRE PREMIER.

Nos crimes & nos ſottiſes.

EN général les hommes ſont ſots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abuſant de leur ſupériorité quand ils ſont forts, & frippons quand ils ſont faibles.

Les femmes pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés & moins robuſtes que les hommes, ſont plus artificieuſes & moins barbares. Cela eſt ſi vrai que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il eſt vrai auſſi qu'on rencontre quelques robuſtes héroïnes auſſi cruelles que les hommes; mais ces cas ſont aſſez rares.

Le pouvoir n'eſt communément entre les mains des hommes dans les états & dans les familles, que parce qu'ils ont le poing plus fort, l'eſprit plus ferme & le cœur plus dur. De tout cela les moraliſtes de tous les tems ont conclu que l'eſpèce humaine ne vaut pas grand choſe; & en cela ils ne ſe ſont guère écartés de la vérité.

Ce n'eſt pas que tous les hommes ſoient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, & qu'ils le faſſent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitans ſur la terre depuis long-tems. C'eſt une con-

tradiction dans les termes de dire : le genre humain est nécessité à se détruire, & il se perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui souhaitent sincérement leur mort ; mais vous en trouverez à peine une qui veuille se charger d'empoisonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fratricides, ne sont nulle part communs. Quelle est donc l'étendue & la borne de nos crimes ? C'est le degré de la violence dans nos passions, le degré de notre pouvoir & le degré de notre raison.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublemens, le transport au cerveau, mais très-rarement la rage. Il y a des gens qui sont en santé. Notre fièvre intermittente, c'est la guerre entre les peuples voisins. Le transport au cerveau, c'est le meurtre que la colère & la vengeance nous excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous assassinons nos proches parens, ou que nous les rendons plus malheureux que si nous leur donnions la mort, quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'est la rage. Je n'entre point ici dans le détail des autres maladies, c'est-à-dire, des menus crimes innombrables qui affligent la société.

Pourquoi est-on en guerre depuis si long-tems ? & pourquoi commet-on ce crime sans aucun remords ? On fait la guerre uniquement pour moissonner les bleds que d'autres ont semés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches & leurs petits meubles ; c'est à quoi tout se réduit : car c'est là le seul principe de toutes les richesses. Il est ridicule de croire que Romulus ait célébré des jeux dans un misérable hameau entre trois montagnes pelées, & qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voisinage pour les ravir. Mais il est assez certain que lui & ses compagnons prirent les bestiaux & les charrues des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons

pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, Romulus & ses sénateurs, Charlemagne & ses douze pairs n'aient violé beaucoup de filles, & peut-être de gré à gré: mais il est clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin & le reste, en un mot de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros à une demi guinée par jour, qui entre, avec des héros subalternes à quatre ou cinq sous, au nom de son auguste maître, dans le pays d'un autre auguste souverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foins, pailles, vins, bois, linges, couvertures, &c. Je lisais ces jours passés dans la petite histoire chronologique de la France notre voisine, faite par un homme de robe, ces paroles remarquables: *Grand fourrage le 11 Octobre 1709, où le comte de Broglie battit le prince de Lobkovitz*; c'est-à-dire, qu'on tua le 11 Octobre deux ou trois cents Allemands qui défendaient leurs foins. Après quoi les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà sans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce fourrage! Mais cette misère fait voir qu'au fond, dans toutes les guerres, depuis celle de Troye jusqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela est si malheureusement vrai, que les noms de voleur & de soldat étaient autrefois synonymes chez toutes les nations. Consultez le *Miles* de Plaute: *Latrocinatus annos decem, mercedem accipio.* J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paie. *Le roi Séléucus m'a donné commission de lui lever des voleurs.* Voyez l'ancien Testament: *Jephté fils de Galaad & d'une prostituée, engage des brigands à son service: Abimelec lève une troupe de brigands: David assemble quatre cents voleurs perdus de crimes*, &c.

Quand le chef des malandrins a bien tué & bien volé, il réduit à l'esclavage les malheureux dépouillés qui sont encore en vie. Ils deviennent ou serfs ou sujets; ce qui dans les neuf dixièmes de la terre revient à-peu-près au même. Genserie

uſurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme ſacré, & il prend nos biens, nos femmes, nos vies, de droit divin, ſi on le laiſſe faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages ſecrets qui ont déſolé les familles; les calomnies, les ingratitudes, l'inſolence du fort, la fripponnerie du faible; & on conclura que le genre humain n'a preſque jamais vécu que dans le malheur & dans la crainte, pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la ſuite de la guerre, ſont commiſes ſans le moindre remords. Rien n'eſt plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun eſt encouragé par l'exemple; c'eſt à qui maſſacrera, à qui pillera le plus; on y met ſa gloire. Un ſoldat, à la priſe de Berg-op-zoom, s'écrie: je ſuis las de tuer, je vais violer; & tout le monde bat des mains.

Les remords au contraire, ſont pour celui qui, n'étant pas aſſuré par des compagnons, ſe borne à tuer, à voler en ſecret. Il en a de l'horreur juſqu'à ce que l'habitude l'endurciſſe à l'égal de ceux qui ſe livrent au crime réguliérement & en front de bandière.



CHAPITRE SECOND.

Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-dessus.

LEs nations qu'on nomme *civilisées* parce qu'elles furent méchantes & malheureuses dans des villes, au lieu de l'être en plein air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puissant antidote contre les poisons dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un Dieu rémunérateur & vengeur.

Les magistrats d'une ville avaient beau faire des loix contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis, tandis qu'ils promulguaient leurs loix dans la place publique; & leurs femmes prenaient ce tems-là même pour se moquer d'eux avec leurs amans.

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux transgressions secrètes & impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit & qui nous jugera jusqu'à nos plus secrètes pensées? nous ne savons pas qui le premier enseigna aux hommes cette doctrine. Si je le connoissais, & si j'étais sûr qu'il n'allât point au-delà; qu'il ne corrompît point la médecine qu'il présentait aux hommes; je lui dresserais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raison, dit-il, est que cet apôtre de Dieu s'élève contre la puissance publique qu'il appelle le Léviatan, en venant proposer aux hommes un maître supérieur au Léviatan, à la souveraineté législative.

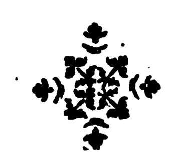
La sentence de Hobbes me paraît bien dure. Je conviens avec lui que cet apôtre seroit très-punissable, s'il venait dire à notre parlement ou au roi d'Espagne, ou au sénat de Venise:

« Je viens vous annoncer un Dieu dont je ſuis le miniſtre :
» il m'a chargé de vous faire mettre en priſon à ma volonté ;
» de vous ôter vos biens, de vous tuer ſi vous faites la moindre
» choſe qui me déplaiſe. Je vous aſſaſſinerai, comme le ſaint
» homme Aod aſſaſſina Eglon, roi de Moabie & de Juiverie ;
» comme le pontife Joïada aſſaſſina Athalie à la porte aux che-
» vaux, & comme le ſage Salomon aſſaſſina ſon frère Adoniah,
» &c. &c. &c. »

J'avoue, que ſi un prédicateur venait nous parler ſur ce ton, ſoit dans la chambre haute, ſoit dans la baſſe, ſoit dans le Drawing Roum ; je donnerais ma voix pour ſerrer le cou à ce drôle.

Mais ſi les athées dominaient chez nous, comme on dit que cela eſt arrivé dans notre ville de Londres du tems de Charles II, & à Rome du tems de Sixte IV, d'Alexandre VI, de Léon X, &c. &c., je ſaurais très-bon gré à un honnête homme de venir ſimplement nous dire, comme Platon, Marc-Aurèle, Epictète : MORTELS, IL Y A UN DIEU JUSTE, SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raiſon de pendre un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très-tolérant, j'inclinerai plutôt à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : meſſieurs & dames, il n'y a point de Dieu ; calomniez, parjurez-vous, fripponnez, volez, aſſaſſinez, empoiſonnez, tout cela eſt égal, pourvu que vous ſoyez les plus forts ou les plus habiles. Il eſt clair, que cet homme ſerait très-pernicieux à la ſociété, quoi qu'en ait pu dire le révérend pere Malagrida, ci-devant jéſuite, qui a, dit-on, perſuadé à toute une famille que ce n'était pas même un péché véniel d'aſſaſſiner par derrière un roi de Portugal en certain cas.



CHAPITRE TROISIÈME.

Un Dieu chez toutes les nations civilisées.

QUAND une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un Dieu, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des loix, qui n'ait reconnu une Divinité de tems immémorial.

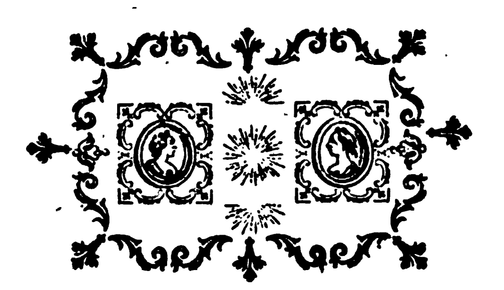
L'Etre suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent, qu'il faut aimer & craindre un Dieu, punisseur du crime, & rémunérateur de la vertu? Non sans doute; Dieu ne parle pas à Thaut le législateur des Egyptiens, au Brama des Indiens, à l'Orphée de Thrace, au Zoroastre des Perses, &c. &c.

Mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile; de même qu'il y eut des hommes qui, par la force de leur raison, enseignèrent l'arithmétique, la géométrie & l'astronomie.

L'un, en mesurant ses champs, trouva que le triangle est la moitié du quarré; & les triangles, ayant même base & même hauteur, sont égaux. L'autre, en semant, en recueillant & en gardant ses moutons, s'apperçut que le soleil & la lune revenaient à-peu-près au point dont ces astres étaient partis, & qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord & au midi. Un troisième considéra que les hommes, les animaux, les astres ne s'étaient pas faits eux-mêmes, & vit qu'il existe un Etre suprême. Un quatrième effrayé des torts que les hommes se faisaient les uns aux autres, conclut que s'il y avait un Etre qui avait fait les astres, la terre & les hommes, cet Etre devait faire du bien aux honnêtes gens, & punir les méchans. Cette idée est si naturelle & si honnête, qu'elle fut aisément reçue.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, qui nous fit inventer des loix, nous fit donc aussi connaître Dieu. Il suffit de deux ou trois bons argumens tels qu'on en voit dans Platon parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la Divinité. On n'a pas besoin d'une révélation pour savoir que le soleil de mois en mois correspond à des étoiles différentes; on n'a pas besoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'est pas fait lui-même, & que nous dépendons d'un Etre supérieur, quel qu'il soit.

Mais si des charlatans me disent qu'il y a une vertu dans les nombres; si, en mesurant mes champs, ils me trompent, si, en observant une étoile, ils prétendent que cette étoile fait ma destinée; si, en m'annonçant un Dieu juste, ils m'ordonnent de leur donner mon bien, de la part de Dieu; alors je les déclare tous des frippons, & je tâche de me conduire par moi-même avec le peu de raison que Dieu m'a donné.



CHAPITRE



CHAPITRE QUATRIÈME.

Des anciens cultes, & en premier lieu de celui de la Chine.

PLUS une nation eſt antique, plus auſſi elle a une religion ancienne.

A préſent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jéſuites à flatter ou à déteſter; à préſent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opinions les plus ridicules, & que la haine qu'ils avoient aſſez méritée eſt éteinte avec eux, il faut bien convenir qu'ils avaient raiſon quand ils aſſuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent, parce que les jéſuites avaient acquis un très-grand crédit à la Chine, avant d'en être chaſſés. On voulait à Paris qu'ils favoriſaſſent l'athéiſme à Pekin, parce qu'ils étaient perſécuteurs à Paris.

C'eſt par ce même eſprit de parti, c'eſt par l'extravagance attachée à toutes les diſputes pédanteſques, que la ſorbonne s'aviſait de condamner à la fois, & Bayle qui ſoutenait qu'une ſociété d'athées pouvait ſubſiſter, & les jéſuites qu'on accuſait d'approuver le gouvernement athée des Chinois; de ſorte que ces pédans ridicules de ſorbonne prononçaient à la fois le pour & le contre; le oui & le non; ce qui leur eſt arrivé preſque toujours, à eux & à leurs ſemblables. Ils diſaient à Bayle: il n'eſt pas poſſible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées; ils diſaient aux jéſuites: la cour de Pekin eſt athée, & vous auſſi. Et le jéſuite Hardouin leur répondait: oui, il y a des ſociétés d'athées; car vous l'êtes, vous, Arnaud, Paſcal, Queſnel & Petit-pied. Cette folie ſacerdotale a été aſſez relevée dans pluſieurs bons livres; mais il faut ici découvrir le prétexte qui ſemblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéiſme qu'ils faiſaient à la plus reſpectable nation de l'Orient. L'ancienne reli-

gion chinoiſe conſiſte principalement dans la morale, comme celle de Platon, de Marc-Aurèle, d'Epictète & de tous nos philoſophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumentans pour ſavoir ſi un enfant eſt damné quand il meurt avant qu'on lui ait ſoufflé dans la bouche ; ſi une troiſième perſonne eſt faite ou engendrée, ou procédante ; ſi elle procède d'une première perſonne, ou de la ſeconde, ou de toutes les deux à la fois ; ſi une de ces perſonnes poſsède deux natures ou une ſeule ; ſi elle a une ou deux volontés ; ſi la mère d'une de ces perſonnes eſt maculée ou immaculée. Ils ne connaiſſent ni conſubſtantiabilité, ni conſubſtantiation. Les quarante parlemens chinois qui gouvernent tout l'empire, ne ſavent rien de toutes ces choſes ; donc ils ſont athées ! C'eſt ainſi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand ſe mettra-t-on à raiſonner ?

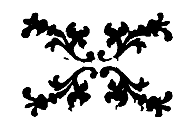
C'eſt abuſer bien étrangement de la ſtupidité du vulgaire, c'eſt être bien ſtupide ſoi-même, ou bien fourbe & bien méchant, que de vouloir faire accroire que la principale partie de la religion n'eſt pas la morale. Adorez Dieu & ſoyez juſte ; voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques, auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité, ordonnent que l'empereur trace de ſes mains quelques ſillons avec la charrue, & qu'il offre à l'Etre ſuprême les épis venus de ſon travail. O Thomas d'Aquin, Scot, Bonaventure, François, Dominique, Luther, Calvin, chanoine de Weſtminſter, enſeignez-vous quelque choſe de mieux ?

Il y a quatre mille ans que cette religion ſi ſimple & ſi noble dure dans toute ſon intégrité ; & il eſt probable qu'elle eſt beaucoup plus ancienne : car puiſque le grand empereur Fohi, que les plus modérés compilateurs placent au tems où nous plaçons le déluge, obſervait cette auguſte cérémonie de ſemer du bled, il eſt bien vraiſemblable qu'elle était établie long-tems avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'inſtituteur ? Fohi était à la tête d'un peuple innombrable ; donc cette nation raſſemblée était très-antérieure à Fohi ; donc elle avait depuis très-longtems une religion : car quel grand peuple fut jamais ſans religion ? Il n'en eſt aucun exemple ſur la terre.

Mais ce qui est unique & admirable, c'est que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife & prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours sacrifié au *Tien*, au *Changti*. Point de prêtre assez insolent pour lui dire : *il n'appartient qu'à moi de sacrifier, de prier Dieu en public. Vous touchez à l'encensoir, vous osez prier Dieu vous-même, vous êtes un impie.*

Le bas peuple fut sot & superstitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers tems des dieux ridicules ; il s'éleva plusieurs sectes depuis environ trois mille ans ; le gouvernement sage & tolérant les a laissé subsister ; uniquement occupé de la morale & de la police, il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties, pourvu qu'elle ne troublât point l'état & qu'elle obéît aux loix. La maxime de ce gouvernement fut toujours : *crois ce que tu voudras, mais fais ce que je t'ordonne.*

Lors même que, dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne sais quel misérable nommé *Fo* prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche, & que ses disciples firent un Dieu de ce pauvre charlatan, les quarante grands parlemens du royaume souffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtises populaires ne troubla l'état ; elles ne lui firent pas plus de mal que les *métamorphoses* d'*Ovide* & l'*âne* d'*Apulée* n'en firent à Rome. Et nous, malheureux ! & nous ! que d'inepties ! que de sottises ! que de trouble & de carnage ! L'histoire chinoise n'est souillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameuta le peuple, nul mystère qui porta le ravage dans les ames. Congfutzée fut le premier des médecins, parce qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous, misérables ! & nous !



CHAPITRE CINQUIÈME.

De l'Inde, des brachmanes, de leur théologie imitée très-tard par les juifs, & ensuite par les chrétiens.

LA religion des brachmanes est encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le protestent; ils conservent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du Hanscrit, que quelques-uns entendent encore. Personne ne doute, au moins chez les brames modernes, que ce livre si sacré pour eux ne soit très-antérieur au Veidam si célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le Shasta. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, jusqu'au tems où les brachmanes étant devenus plus puissans, donnèrent pour règle le Veidam, nouveau livre fondé sur l'ancien Shasta; de sorte que ces peuples ont eu une première & une seconde loi (*a*).

La premère loi des Indiens semble être l'origine de la théologie de plusieurs autres nations.

C'est dans le Shasta qu'on trouve un Etre suprême qui a débrouillé le chaos & qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand Dieu, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidelle à son souverain.

C'est visiblement ce qui a donné lieu depuis, chez les Grecs, à la fable des géans qui combattirent contre Zéus, le maître des dieux. Hercule & d'autres dieux prirent le parti de Zéus. Les géans vaincus furent enchaînés.

Observons ici que les juifs, qui ne formèrent un corps de

(*a*) Voyez le livre de M. Holwell, qui a demeuré trente ans avec les brames.

peuple que plusieurs siècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie mystique ; on n'en trouve nulle trace dans la Genèse. Ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère qu'un faussaire très-mal-adroit, soit juif, soit demi-juif & demi-chrétien, ayant appris quelque chose de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il osa attribuer à Enoch : c'est dans le livre d'Enoch qu'il est parlé de la rebellion de quelques puissances célestes que ce faussaire appelle anges. Semexiah était, dit-il, à leur tête. Araciel & Chababiel étaient ses lieutenans généraux. Les anges fidèles furent Michel, Raphaël, Gabriel, Uriël. C'est enfin sur ce fatras du livre prétendu d'Enoch, que Milton a bâti son singulier poëme du *Paradis perdu*. Voilà comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

Quel lecteur sensé pourra maintenant observer sans étonnement que la religion chrétienne est uniquement fondée sur cette chûte des anges, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'ancien Testament ? On attribue à Simon Barjone surnommé Pierre une lettre, dans laquelle on lui fait dire que *Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais qu'il les a jetés dans le tartare avec les cables de l'enfer* (*b*). On ne sait si par *anges pécheurs* l'auteur entend des grands de la terre, & si par le mot de *pécheurs* il peut entendre des esprits célestes révoltés contre Dieu. On est encore très-étonné que Simon Barjone, né en Galilée, connaisse le tartare.

En un mot, ce n'est que dans quatre lignes attribuées à Simon Barjone, qu'on trouve quelque faible idée de la chûte des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu depuis, que le capitaine de ces anges rebelles devenus diables étoit un nommé Lucifer. Et pourquoi ? Parce que l'étoile de Vénus, l'étoile du matin, s'appellait quelquefois en latin Lucifer. On a trouvé dans Isaïe une parabole contre le roi de Babylone. Isaïe lui-même appelle cette apostrophe

(*b*) Epître II, chap. II.

parabole. Il donne à ce roi & à ses exacteurs le titre de *verge de fer*, de *bâton des impies.* Il dit que les cèdres & les sapins se réjouissent de la mort de ce roi ; il dit que les géans lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. *Comment es-tu tombé du ciel*, dit-il, *toi qui semblais l'étoile de Vénus*, *& qui te levais le matin? Comment es-tu tombé par terre*, *toi qui frappais les nations*, *&c.*

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage : Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer? Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable ; que le diable est Lucifer ; que c'est lui qui s'était révolté contre Dieu ; que c'est lui qui est en enfer pour jamais ; que pour avoir des compagnons il persuada à Eve de manger du fruit de la science du bien & du mal ; qu'il a damné ainsi le genre humain, & que toute l'économie de notre religion roule sur Lucifer. O grand pouvoir de l'équivoque !

L'allégorie des anges révoltés contre Dieu, est originairement une parabole indienne, qui a eu cours long-tems après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisemens différens.



CHAPITRE SIXIÈME.

De la métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François Xavier & de Warburton.

LES Indiens sont le premier peuple qui ait montré un esprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs & du trictrac, par les chiffres que nous leur devons, enfin par les voyages que de tems immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des superstitions, dont les unes sont ridicules, les autres abominables. L'idée d'une ame distincte du corps, l'éternité de cette ame, la métempsycose, sont de leur invention. Ce sont là sans doute de belles idées; il y a plus d'esprit que dans l'Utopie & dans l'Argénis, & même que dans les Mille & une nuits. La doctrine de la métempsycose sur-tout n'est ni absurde ni inutile.

Dès qu'ils admirent des ames, il virent combien il serait impertinent d'occuper continuellement l'Etre suprême à créer des ames nouvelles à mesure que les animaux s'accoupleraient. Ce serait mettre Dieu éternellement aux aguets pour former vîte un esprit à l'instant que la semence d'un corps mâle est dardée dans la matrice d'un autre corps femelle. Il aurait bien des affaires s'il fallait créer des ames à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde, sans compter les autres : & que deviendront ces ames quand le fœtus périt ? C'est pourtant là l'opinion ou plutôt le vain discours de nos théologiens. Ils disent que Dieu crée une ame pour chaque fœtus, mais que ce n'est qu'au bout de six semaines. Ridicule pour ridicule, celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les ames sont éternelles ; elle passent sans cesse d'un corps à un autre. Si votre ame a été méchante dans le corps d'un tyran, elle sera condamnée à entrer dans celui d'un loup,

qui ſera ſans ceſſe pourſuivi par des chiens, & dont la peau ſervira de vêtement à un berger.

Il y a dans cet antique ſyſtême, de l'eſprit & de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'aſſujettiſſent encore pendant toute leur vie ? Pourquoi tenir en mourant une vache par la queue ? Et ſur-tout pourquoi, depuis plus de trois mille ans, les veuves Indiennes ſe font-elles un point d'honneur & de religion de ſe brûler ſur le corps de leurs maris ?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens & nouveaux dans le livre du Cormoveidam. Ce ne ſont que des cérémonies fatigantes, des idées myſtiques de contemplation & d'union avec Dieu; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui ſanctifie les Indiens à la mort. Je n'y ai pas lu un ſeul mot concernant le précepte ou le conſeil donné aux veuves de ſe brûler ſur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelque cerveau creux : & d'autres cerveaux encore plus creux enchérirent ſur lui. Une femme s'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage à la mort de ſon mari. Une ſeconde ſe fait quelques bleſſures. Une troiſième ſe brûle; & avant de ſe brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à ſuivre un ſi bel exemple. Bientôt il y a de la honte à ne ſe pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les légiſlateurs ſont d'ordinaire des gens d'aſſez bon ſens, qui ne commandent rien qui ſoit trop abſurde & trop contraire à la nature. Ils augmentent ſeulement la vogue d'un uſage ſingulier quand il eſt déjà reçu. Mahomet n'invente point la circonciſion, mais il la trouve établie. Il avait été circoncis lui-même. Numa n'ordonne rien d'impertinent ni de révoltant. On ne lit point que Minos ait donné aux Crétois des préceptes ridicules; mais il y a des peuples plus enthouſiaſtes que les autres, chez qui on outre & on défigure tous les préceptes des premiers légiſlateurs; & nous en avons de terribles exemples chez nous. Les uſages extravagans & barbares s'établiſſent tout ſeuls, il n'y a qu'à laiſſer faire le peuple.

Ce

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que ces mêmes brachmanes, qui ſont d'une antiquité ſi reculée, ſont les ſeuls prêtres dans le monde qui aient conſervé à la fois leurs anciens dogmes & leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première caſte, depuis le rivage du Gange juſqu'aux côtes de Coromandel & de Malabar. Ils ont gouverné autrefois. Leurs cérémonies actuelles en font foi encore. Le Cormoveidam ordonne qu'à la naiſſance du fils d'un brame, on lui diſe gravement : *Vis pour commander aux hommes.*

Ils ont conſervé leurs anciens emblêmes, notre célèbre Holwel, qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les eſtampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y eſt repréſentée montée ſur un dragon. Elle a dix bras pour réſiſter aux dix principaux vices. C'eſt ſur-tout cette figure que les miſſionnaires papiſtes n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces meſſieurs étaient équitables & ſavans.

L'évêque Warburton nous aſſure que le jéſuite Xavier, dans une de ſes lettres, prétend qu'un brame de ſes amis lui dit en confidence : *Il eſt vrai qu'il y a un Dieu, & nos pagodes ne ſont que des repréſentations des mauvais génies ; mais gardez vous bien de le dire au peuple. La politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* Xavier aurait eu bien peu de bon ſens & beaucoup d'effronterie en écrivant une ſi énorme ſottiſe. Je n'examine point comment il avait pu en peu de tems ſe rendre capable de converſer familiérement dans la langue du Malabar, & avoir pour intime ami un brame qui devait ſe défier de lui : mais il n'eſt pas poſſible que ce brame ſe ſoit décrié lui-même ſi indignement. Il eſt encore moins poſſible qu'il ait dit, que par politique il faut rendre le peuple athée. C'eſt préciſément tout le contraire : François-Xavier, l'apôtre des Indes, auroit très-mal entendu, ou aurait menti. Mais c'eſt Warburton qui a très-mal lu, & qui a mal rapporté ce qu'il a lu ; ce qui lui arrive très-ſouvent.

Voici, mot pour mot, ce que dit Xavier dans le recueil de ſes lettres choiſies, imprimé en français à Varſovie chez Veidman en 1739, pages 36 & 37.

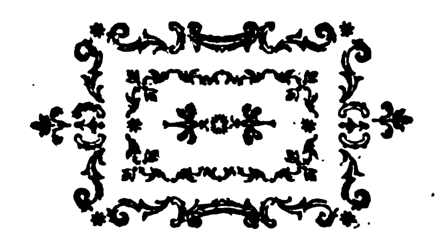
« Un brachmane savant... me dit, comme un grand secrèt, » premiérement que les docteurs de cette université faisaient » jurer leurs écoliers de ne jamais révéler leurs mystères; qu'il » me les découvrirait pourtant en faveur de l'amitié qu'il avait » pour moi. Un de ces mystères fut qu'il n'y a qu'un Dieu, créa» teur du ciel & de la terre, lequel il faut adorer: car les idoles » ne sont que les représentations des démons; que les brachmanes » ont de certains mémoires comme des monumens de leur écri» ture sainte, où ils tiennent que les loix divines sont contenues, » & que les maîtres se servent, en enseignant, d'une langue in» connue au vulgaire, comme parmi nous la langue latine. Il » m'expliqua fort clairement ces divins préceptes l'un après » l'autre, qu'il serait long & hors de propos de vous écrire. Les » sages célèbrent le jour du dimanche comme une fête, & font » ce jour-là de tems en tems cette prière en leur langue: *Mon* » *Dieu, je vous adore, & j'implore votre secours pour jamais*; » qu'ils répètent souvent à voix basse, parce qu'ils sont obligés » par serment de garder le secret..... Il me pria enfin de lui » apprendre les principaux mystères de la religion chrétienne, » me promettant de n'en parler jamais...... Je lui expliquai » seulement avec soin cette parole de Jesus-Christ qui con» tient une abrégé de notre foi: *Celui qui croira & sera baptisé*, » *sera sauvé.* »

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit Warburton qui l'a falsifiée. Premiérement on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême & ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisiémement, la formule que lui oppose Xavier ne fait rien à la question, & est très-mal appliquée. Le brachmane dit qu'il faut adorer; l'autre répond qu'il faut croire, & il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur; celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies; & de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, & qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir Xavier, & que ce Xavier ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connoiſſance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont preſque toutes un Dieu ſuprême. Nous fîmes la paix il y a deux ans (*a*) dans la Caroline avec les Chiroquois; leurs chef, que nous appellons le petit Carpenter, dit au colonel Grant ces propres mots : *Les Anglais ſont plus blancs que nous; mais un ſeul Dieu eſt notre commun père : le Tout-Puiſſant a créé tous les peuples; il les aime également.*

Que le diſcours du petit Carpenter eſt au-deſſus des dogmatiques barbares & impies qui ont dit : *Il n'y a qu'un peuple choiſi qui puiſſe plaire à Dieu!*

(*a*) C'etait en 1760 : ainſi l'auteur écrivait en 1762.



CHAPITRE SEPTIÈME.

des Chaldéens.

ON n'eſt pas aſſez étonné des dix-neuf cent trois ans d'obſervations aſtronomiques, que les Chaldéens remirent entre les mains d'Alexandre.

Cette ſuite, qui remonte à deux mille deux cent cinquante ans ou environ avant notre ère, ſuppoſe néceſſairement une prodigieuſe antiquité précédente. On a remarqué ailleurs que, pour qu'une nation cultive l'aſtronomie, il faut qu'elle ait été des ſiècles ſans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connaiſſance de la ſphère que du temps de Ciceron.

Cependant ils pouvaient avoir recours au Grecs depuis longtems. Les Chaldéens ne durent leurs connoiſſances qu'à euxmêmes. Ces connaiſſances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts méchaniques avant d'avoir un collège d'aſtronomes. Or, en accordant que ce collège ne fût fondé que deux mille ans avant Alexandre, ce qui eſt un eſpace bien court, ſera-ce trop que de donner deux mille ans pour l'établiſſement des autres arts avant la fondation de ce collège ?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes (comme on l'a ſouvent obſervé) pour inventer un langage, un alphabet, pour ſe former dans l'art d'écrire, pour domter les métaux. Ainſi quand on dira que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au tems d'Alexandre, on ſera très-circonſpect & très-modéré. Ils avaient alors un ère de quatre cent ſoixante & dix mille ans. Nous leurs en retranchons tout-d'un coup quatre cent ſoixante-ſix mille : cela eſt aſſez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il ſe trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puiſſant mille ans avant notre déluge. Ce n'eſt pas ma faute ; je ne puis

qu'y faire. Commencez par vous accorder sur votre déluge, que votre Bible hébraïque, celle de Samaritains, celle des prétendus Septante, placent dans des époques qui diffèrent d'environ sept cents années. Accordez plus de soixante systêmes sur votre chronologie, & vous vous moquerez ensuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perses conquissent Babylone, & que la doctrine de Zoroastre se mêlât avec celle des mages de Chaldée? C'était le sabisme, l'adoration d'un Dieu, & la vénération pour les étoiles, regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux subalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu suprême à la tête de tout; il n'y en a point aussi qui ne soit instituée pour rendre les hommes moins méchans.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïsme, le sabisme, pourrait être regardé comme une idolâtrie. Premièrement, une étoile n'est point une idole, une image; c'est un soleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer Dieu dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos saisons & nos travaux? Troisiémement, toute la terre croyait que nos destinées dépendaient de l'arrangement des constellations. Cette erreur supposée, & les mages étant malheureusement astrologues de profession, il leur était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans lesquels la puissance du grand Etre se manifeste avec tant de majesté. Les astres valent bien *St. Roch*, *St. Pancrace*, *St. Fiacre*, *Ste. Ursule*, *Ste. Potamienne*, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus ossemens. Les planètes valent bien des morceaux de bois pourri, qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papistes ne se moquent de personne; & gardons-nous-en bien aussi. Car si nous valons mieux qu'eux, ce n'est pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enseignaient la vertu comme tous les autres prêtres, & ne la pratiquaient pas davantage.

CHAPITRE HUITIÈME.

Des anciens Perſans, & de Zoroaſtre.

TAndis que les Chaldéens connaiſſaient ſi bien la vertu des étoiles, & qu'ils enſeignaient, comme a fait depuis l'almanach de Liège, quel jour il fallait ſe rogner les ongles, les anciens Perſans n'étaient pas ſi habiles; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, & révéraient dans le feu l'emblême de la Divinité.

Soit que ce culte leur eût été enſeigné par un Zerduſth, que les Grecs, qui changèrent tous les noms aſiatiques, appèllerent long-temps après Zoroaſtre, ſoit qu'il y ait eu pluſieurs Zoroaſtres, ſoit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours eſt-il certain que les Perſes furent les premiers qui entretinrent le feu ſacré, & qu'ils admirent un lieu de délices en faveur des juſtes, & un enfers pour les méchans; un bon principe, qui était Dieu; & un mauvais principe, dont nous eſt venu le diable. Ce mauvais principe, cet Arimane, ce Sathan, n'étoit ni Dieu, ni coéternel avec Dieu; mais enfin il exiſtait. Et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puiſqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Perſans n'avaient d'abord ni autel, ni temple; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux; ainſi que les Francs n'en eurent que quand ils eurent ſubjugué les Gaulois. Ces anciens Perſes entretenaient ſeulement le feu ſacré dans des antres écartés; ils l'appellaient Veſta.

Ce culte paſſa longs-tems après chez d'autres nations; il s'introduiſit à la fin juſque chez les Romains, qui prirent Veſta pour une déeſſe. Toutes les anciennes cérémonies ſont preſque fondées ſur des mépriſes.

Lorſque les Perſes conquirent le royaume de Babylone, la religion des vainqueurs ſe mêla avec celle des vaincus, & prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens reſtèrent toujours en poſſeſſion de dire la bonne aventure.

Il eſt conſtant que les uns & les autres crurent l'immortalité de l'ame, ſans ſavoir mieux que nous ce que c'eſt que l'ame. Quand on n'en aurait pas des preuves dans le livre du Sadder, qui contient la doctrine des anciens Perſes, il ſuffirait, pour en être convaincu, de jeter les yeux ſur les ruines de Perſépolis, dont nous avons pluſieurs deſſeins très-exacts. On y voit des tombeaux dont ſortent des têtes acompagnées chacune de deux ailes étendues; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons juſqu'à préſent parcourues, il n'y a que que celle de la Chine qui n'admette pas l'immortalité de l'ame; & remarquez que ces anciennes religions ſubſiſtent encore. Celle du gouvernement de la Chine s'eſt conſervée dans toute ſon intégrité; celle des bracmanes règne encore dans la preſqu'iſle de l'Inde; celle de Zoroaſtre ne s'eſt point démentie, quoique ceux qui la profeſſent ſoient diſperſés.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Des Phéniciens, & de Sanchoniaton, antérieur au tems où l'on place Moïse.

LEs peuples de la Phénicie ne doivent pas être si anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée ; & cette côte était fort stérile. Il est vrai que cette stérilité même servit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Asie pénétrèrent en Afrique, en Espagne & jusque dans notre Angleterre. Sidon, Tyr, Biblos, Bérith, devinrent des villes opulentes ; mais il fallait bien que la Syrie, la Chaldée, la Perse fussent des états déjà très-considérables avant que les Phéniciens eussent essayé de la navigation ; car pourquoi auraient-il entrepris des voyages si hasardeux, s'ils n'avaient pas eu des voisins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées ? Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel Hérodote entra, & qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité : ainsi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans avant notre ère vulgaire ; ainsi par ce calcul, le temple de Tyr subsista près de dix-huit cents ans avant celui de Salomon (en adoptant le calcul de la vulgate).

Les phéniciens étant de si grands commerçans, cultivèrent nécessairement l'art de l'écriture ; ils tinrent des registres ; ils eurent des archives ; leur pays fut même appellé *le pays des lettres*. Il est prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet ; & lorsque les Juifs vinrent s'établir très-long-tems après sur leurs confins, ces étrangers prirent leur alphabet & leur écriture. Vous trouvez même dans l'histoire de Josué ; qu'il y avait sur la frontière de la Phénicie, dans la contrée nommée par les seuls Juifs Canaan, une ville qu'on appellait *la ville des lettres, la ville des livres, Cariath Sepher*, qui fut prise & presque détruite

par

par le brigand Othoniel, à qui le brigand Caleb, compagnon du brigand Josué, donna sa fille Oxa pour récompense. (*Juges, chap. premier*)

Un des plus curieux monumens de l'antiquité est sans doute l'histoire de Shanchoniaton le Phénicien, dont il nous reste des fragmens précieux conservés dans Eusèbe. Il est incontestable que cet auteur écrivit long-tems avant l'irruption des Hébreux dans le pays de Canaan. Une preuve sans replique, c'est qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens, s'ils avaient mis à feu & à sang le pays de Sanchoniaton même, s'ils avaient exercé dans son voisinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne histoire, il est impossible que Sanchoniaton eût passé sous silence des événemens auxquels ils devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un Moïse avant lui, il est bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce Moïse, & ces prodiges épouvantables opérés en Egypte. Il était donc évidemment antérieur au tems où l'on place Moïse. Il écrivit donc sa cosmogonie long-tems avant que les Juifs eussent leur Genèse.

Au reste, il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve dans cette cosmogonie de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la Genèse juive. Nul écrivain, nul peuple n'a connu les noms d'Adam, de Caïn, d'Abel, d'Enoch, de Mathusalem, de Noé. Si un seul de ces noms avait été cité par Sanchoniaton ou par quelque écrivain de Syrie, ou de Chaldée, ou d'Egypte, l'historien Josephe n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même dans sa réponse à Appion, qu'il a consulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de sa nation, & que, quelque effort qu'il fasse, il n'en peut trouver un seul qui parle des miracles de Moïse; pas un seul qui rappelle un mot de la Genèse ou de l'Exode.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un seul mot dans Sanchoniaton, ou dans quelqu'autre auteur étranger, en faveur de l'histoire juive, Eusèbe, qui fait

armes de tout, dans sa *Préparation évangélique*, eût cité ce témoignage avec emphase : mais ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin cette recherche il suffit de montrer que Sanchoniaton écrivit dans sa langue long-tems avant que les Juifs pussent seulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragmens de Sanchoniaton très-recommandables, c'est qu'il consulta les prêtres les plus savans de son pays, & entr'autres, Jérombal, prêtre d'Iaho dans la ville de Bérith. Ce nom d'Iaho, qui signifie Dieu, est le nom sacré qui fut long-tems après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de Sanchoniaton est encore plus digne de l'attention du monde entier, en ce que sa cosmogonie est tirée (selon son propre témoignage) des livres du roi d'Egypte Thaut, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui, & que les Grecs ont depuis appellé Mercure. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà sans contredit le plus beau monument qui nous reste dans notre Occident.

Quelques ames timorées, effrayées de cette antiquité & de ce monument si antérieur à la Genèse, n'ont eu d'autre ressource que celle de dire que ces fragmens étaient un livre supposé ; mais cette malheureuse évasion est assez détruite par la peine qu'Eusèbe a prise de les transcrire. Il en combat les principes ; mais il se donne bien de garde d'en combattre l'authenticité ; elle était trop reconnue de son tems. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de Sanchoniaton. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à soupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la Bible, Eusèbe l'eût fait sans doute avec la plus grande force. Il ne la pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adversaire ! avouons donc sans difficulté que Sanchoniaton est beaucoup plus ancien qu'aucun livre juif.

La religion de ces Phéniciens était, comme toutes les autres, une morale saine, parce qu'il ne peut y avoir deux morales ; une métaphysique absurde, parce que toute méthaphysique l'a

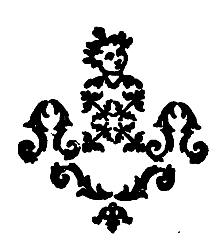
été jusqu'à Locke ; des rites ridicules, parce que le peuple a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des simagrées indignes des honnêtes gens, j'excepte toujours celle du gouvernement chinois, que nulle superstition grossière n'a jamais souillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'esprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos ; il s'unit à eux, & l'amour débrouilla tout. La terre, les astres, les animaux en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens sacrifiaient aux vents, & cette superstition était très-convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut ensuite ses dieux & ses rites particuliers.

C'est sur-tout de Phénicie que vint le culte de la déesse que nous appellons Vénus. La fable de Vénus & d'Adonis est toute phénicienne. Adoni ou Adonaï était un de leurs dieux ; & quand les Juifs vinrent long-tems après dans le voisinage, ils appellerent leurs dieux des noms phéniciens Jéhova, Iaho, Adonaï, Sadaï, &c.

Tout ce pays, depuis Tyr jusqu'au fond de l'Arabie, est le berceau des fables, comme nous le verrons dans la suite. Et cela devait être ainsi, puisque c'était le pays des lettres.





CHAPITRE DIXIÈME.

Des Egyptiens.

LE poëte philosophe français qui le premier a dit que les Egyptiens sont une nation toute nouvelle, se fonde sur une raison qui est sans replique. C'est que l'Egypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrein fangeux entiérement impraticable; qu'il a fallu des siècles pour domter le Nil, pour lui creuser des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-dessus du sol; que l'Asie, au contraire, a des plaines immenses, des rivières plus favorables, & que par conséquent tous les peuples asiatiques ont dû former des sociétés policées très-long-tems avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une seule maison tolérable.

Mais les pyramides sont d'une antiquité si reculée qu'elle est inconnue ! mais Thaut donna des loix à l'Egypte huit cents ans avant Sanchoniaton qui vivait long-tems avant l'irruption des Juifs dans la Palestine ! mais les Grecs & les Romains ont révéré les antiquités d'Egypte ! Oui, tout cela prouve que le gouvernement égyptien est beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaison des peuples asiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares nos prédécesseurs qui habitèrent si long-tems nos forêts sauvages avant d'être policés. Une nation n'existe que quand elle a des loix & des arts. L'état de sauvage est état de brute. L'Egypte civilisée est donc très-moderne. Elle l'est au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'Iaho, nom cabalistique, que les prêtres donnaient à Dieu.

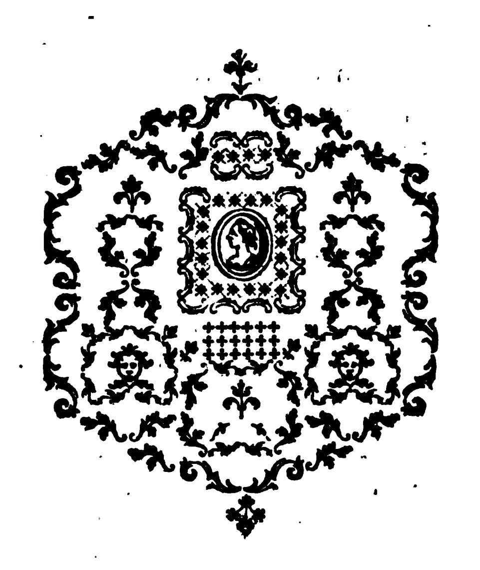
Mais sans entrer dans ces discussions ténébreuses, bornons-nous à notre sujet, qui est de chercher si toutes les grandes nations reconnoissent un Dieu suprême. Il est incontestable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela se prouve par ce nom même ineffable d'Iaho, qui signifiait l'Eternel; par ce globe qui était posé sur la porte des temples, & qui représentait l'unité du grand Etre sous le nom de Knef. On le prouve sur-tout par ce qui nous est resté des mystères d'Isis, & par cette ancienne formule conservée dans Apulée : *Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent.*

Jamais l'unité d'un Dieu suprême n'a été plus fortement énoncée : & pourquoi dit-on dans cette formule que les puissances célestes obéissent, que les astres répondent à la voix du grand Etre? C'est que les astres, les génies supposés répandus dans l'espace, étaient regardés comme des dieux secondaires, des êtres supérieurs à l'homme & inférieurs à Dieu : doctrine familière à tout l'Orient; doctrine adoptée enfin en Grèce & en Italie.

Pour l'immortalité de l'ame, personne n'a jamais douté que ce ne fût un des deux grands principes de la religion d'Egypte. Les pyramides l'attestent assez. Les grands du pays ne se faisaient élever des tombeaux si durables, & on n'embaumait leurs corps avec tant de soin, qu'afin que l'esprit igné ou aérien qu'on a toujours supposé animer le corps, vînt retrouver ce corps au bout de mille ans, quelques uns disent même au bout de trois mille. Rien n'est si avéré que l'immortalité de l'ame établie en Egypte.

Je ne parlerai point ici des folles & ridicules superstitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de son fleuve. Il devint le plus méprisable des grands peuples,

comme les Juifs sont devenus la plus haïssable & la plus honteuse des petites nations. Mon seul but est de faire voir que tous les grands peuples civilisés, & même les petits, ont reconnu un Dieu suprême de tems immémorial; que tous les grands peuples ont admis expressément la permanence de ce qu'on appelle *ame*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient nié formellement. Ils n'ont ni assuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été sages, ou simplement ignorans?



CHAPITRE ONZIÈME.

Des Arabes & de Bacchus.

HÉrodote nous apprend que les Arabes adoraient Vénus-Uranie & Bacchus. Mais de quelle partie de l'Arabie parle-t-il ? C'eſt probablement de toutes les trois. Alexandre, dit-on, voulait établir le ſiège de ſon empire dans l'Arabie heureuſe. Il fit dire aux peuples de l'Yémen & de Saanna qu'il avait fait autant que Bacchus, & qu'il voulait être adoré comme lui. Or il eſt très-vraiſemblable que Bacchus étant adoré dans la grande Arabie, il l'était auſſi dans la pétrée & dans la déſerte. Les provinces pauvres ſe conforment toujours aux uſages des riches. Mais comment des Arabes adoraient-ils Vénus ? C'eſt qu'ils adoraient les étoiles, en reconnoiſſant pourtant un Dieu ſuprême. Et il eſt ſi vrai qu'ils adoraient l'Etre ſuprême, que de tems immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts ; la première pour Dieu, & la ſeconde pour l'étoile (*a*) qu'ils affectionnaient le plus. Allah fut toujours chez eux le nom de Dieu. Les peuples voiſins prononçaient El. Ainſi Babel ſur l'Euphrate était la ville de Dieu, Iſraël chez les Perſes ſignifiait voyant Dieu, & les Hébreux prirent ce nom d'Iſraël dans la ſuite, comme l'avoue le Juif Philon. Tous les noms des anges perſans finiſſaient en *el ;* meſſager de Dieu, ſoldat de Dieu, ami de Dieu. Les Juifs même, aux noms phéniciens de *Dieu*, *Ihao*, *Adonaï*, ajoutèrent auſſi le nom perſan *El*, dont ils firent *Eloï* ou *Eloa*.

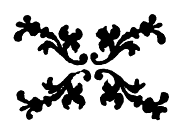
Mais comment les Arabes adorèrent-ils Vénus-Uranie ? Vénus eſt un mot latin, Uranie eſt grec ; les Arabes ne ſavaient aſſurément ni le grec ni le latin, & ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Grèce & d'Italie. Auſſi le nom arabe dont ils ſe ſervaient pour ſignifier l'étoile de Vénus était Alilat ; & Mercure était Atarid, &c.

(*a*) Voyez la préface de l'Alcoran dans Sâle.

Le ſeul homme à qui ils euſſent accordé les honneurs divins, était celui que les Grecs nommèrent depuis Bacchus ; ſon nom arabe était Bac, ou Urotal, ou Miſem. Ce ſera le ſeul homme diviniſé dont je parlerai, attendu la conformité prodigieuſe qui eſt entre lui & le Moïſe des Hébreux.

Ce Bacchus Arabe était né comme Moïſe en Egypte, & il avait été élevé en Arabie vers le mont Sina, que les Arabes appellaient Niſa. Il avait paſſé la mer Rouge à pied ſec avec ſon armée pour aller conquérir les Indes, & il y avait beaucoup de femmes dans cette armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher en le frappant de ſon thyrſe. Il arrêta le cours du ſoleil & de la lune. Il ſortait de ſa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma Miſem, qui eſt un des noms de Moïſe, & qui ſignifie *ſauvé des eaux*, parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant ſon enfance. Toutes ces fables arabiques paſſèrent chez les premiers Grecs, & Orphée chanta ces aventures. Rien n'eſt ſi ancien que cette fable. Peut-être eſt-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes. Ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'aſſemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad (*b*), où ſe tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poëte qui avait récité le conte le plus extraordinaire. Celui de Bacchus avait ſans doute un fondement réel.

(*b*) Conſultez la préface de la belle traduction anglaiſe de l'Alcoran.



CHAPITRE

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des Grecs, de Socrate, & de la double doctrine.

ON a tant parlé des Grecs que j'en dirai peu de chose. Je remarquerai seulement qu'ils adoraient un Dieu suprême & qu'ils reconnaissaient l'immortalité de l'ame, à l'exemple des Asiatiques & des Egyptiens, non-seulement avant qu'ils eussent des historiens, mais avant qu'Homère eût écrit. Homère n'inventa rien sur les dieux; il les prit comme ils étaient. Orphée longtems avant lui avait fait recevoir sa théogonie dans la Grèce. Dans cette théogonie tout commence par un chaos, comme chez les Phéniciens & chez les Perses. Un Artisan suprême débrouille ce chaos, & en forme le soleil, la lune, les étoiles & la terre. Cet Etre suprême appellé Zeus, Jupiter, est le maître de tous les autres dieux, le Dieu des dieux. Vous voyez à chaque pas cette théologie dans Homère. Jupiter seul assemble le conseil; lui seul lance le tonnere; il commande à tous les dieux; il les récompense; il les punit; il chasse Appollon du ciel; il donne le fouet à Junon, l'attache entre le ciel & la terre avec une chaîne d'or: mais le bon homme Homère ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même Jupiter précipite Vulcain du haut du ciel sur la terre; il menace le Dieu Mars. Enfin, il est par-tout le maître.

Rien n'est plus clair dans Homère que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'ame, quoique rien ne soit plus obscur que son existence. Qu'est-ce que l'ame chez tous les anciens poëtes, & chez tous les philosophes? Un je ne sais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit composé d'air qui ressemble au corps humain, & qui s'enfuit quand elle a perdu son étui. Ulysse en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier Caron est continuellement occupé à les transporter dans sa barque. Cette théologie est aussi ridicule que tout le reste, j'en conviens; mais elle

démontre que l'immortalité de l'ame était un point capital chez les anciens.

Cela n'empêcha pas des sectes entières de philosophes de se moquer également de Jupiter & de l'immortalité de l'ame; & ce qu'il faut soigneusement observer, c'est que la secte d'Epicure, qu'on peut regarder comme une société d'athées, fut toujours très-honorée. Je dis que c'était une société d'athées : car en fait de religion & de morale, admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne récompensent, & n'en admette point du tout, c'est précisément la même chose.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais persécutés, & que Socrate fut condamné à boire la ciguë? Il faut absolument qu'il y ait eu une autre raison que celle du fanatisme pour condamner Socrate. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus sociables, & Socrate paroît avoir été le plus insociable. Il avoue lui-même dans sa défense, qu'il allait de porte en porte dans Athènes prouver aux gens qu'ils étaient des sots. Il se fit tant d'ennemis, qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort; après quoi on lui demanda bien pardon. C'est précisément (au pardon près) l'aventure de Vanini. Il disputait aigrement dans Toulouse contre des conseillers de justice. Ils lui persuadèrent qu'il était athée & sorcier, & ils le firent brûler en conséquence. Ces horreurs sont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Grèce.

L'évêque Warburton, dans son très-étrange livre de la divine Légation de Moïse (*a*), prétend que les philosophes qui enseignoient l'immortalité de l'ame n'en croyoient rien du tout. Il se tourne de tous les sens, pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens sages*, avaient une double doctrine, la publique & la secrète; qu'ils prêchaient en public l'immortalité de l'ame pour contenir le sot peuple, & qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'esprit. C'est là, je l'avoue, une singulière assertion pour un évêque. Mais quelle nécessité y avait-il pour ces phi-

(*a*) Tom. II, liv. III.

losophes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en secret, puisqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, & que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément ? Qui pouvait forcer les philosophes à mentir le matin, pour dire le soir la vérité ? Des coquins pouvaient en Grèce comme ailleurs abuser des paroles d'un sage, & lui intenter un procès. On a mis en justice des membres du parlement pour leurs paroles; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre Warburton, était principalement dans les mystères d'Isis, de Cérès, d'Orphée, & non chez les philosophes. On enseignait l'unité de Dieu dans ces mystères, tandis qu'en public on sacrifiait à des dieux ridicules. Voilà ce qui est d'une vérité incontestable. Toutes les formules des mystères attestent l'adoration d'un Dieu unique. C'est précisément comme s'il y avait chez les papistes des congrégations de sages qui, après avoir assisté à la messe de Ste. Ursule & des onze mille vierges, de St. Roch & de son chien, de St. Antoine & de son cochon, allâssent ensuite désavouer ces étonnantes bêtises dans une assemblée particulière; mais, au contraire, les confrairies papistes enchérissent encore sur les superstitions auxquelles on les force. Leurs pénitens blancs, gris & noirs, habillés en masque, se fouettent en l'honneur de ces beaux saints, aux lieu d'adorer Dieu en hommes raisonnables.

Warburton, pour prouver que les grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage, & l'autre pour leurs amis, cite César, Caton & Ciceron, qui dirent en plein sénat, dans l'examen du procès de Catilina, que la mort n'est point un mal; que c'est la fin de toutes les sensations; qu'il n'y a rien après nous. Mais César, Caton & Ciceron n'étaient pas Grecs. Expliquaient-ils ainsi leur doctrine secrète à trois ou quatre cents de leurs confidens en plein sénat ?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la

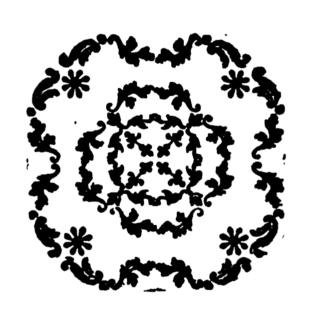
Troade de Sénèque, le chœur disait secrétement au peuple romain assemblé :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Quæris quo jaceant post obitum loco ?
Quo non nata jacent.

Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien.

Après la vie où pourrai-je être ?
Où j'étais avant que de naître.

Quand on a fait sentir tous ces disparates, toutes ces inconséquences de Warburton, il s'est fâché ; il n'a répondu ni avec des raisons ni avec de la politesse ; il a ressemblé à ces femmes qu'on prend sur le fait ; & qui n'en deviennent que plus hardies & plus méchantes : *nihil est audacius istis deprehensis*. L'ardeur de son courage l'a emporté encore plus loin, comme nous le verrons en traitant de la religion juive.



CHAPITRE TREIZIÈME.

Des Romains.

SOyons auſſi courts ſur les Romains que ſur les Grecs. C'eſt là même religion, les mêmes dieux principaux, le même Jupiter maître des dieux & des hommes, les mêmes champs Eliſées, le même Tartare, les mêmes apothéoſes. Et quoique la ſecte d'Epicure eût un très-grand crédit, quoiqu'on ſe moquât publiquement des augures, des aruſpices, des champs Eliſées & des enfers, la religion romaine ſubſiſta juſqu'à la ruine de l'empire.

Il eſt conſtant par toutes les formules, que les Romains reconnaiſſaient un ſeul Dieu ſuprême. Ils ne donnaient qu'au ſeul Jupiter le titre de très-grand & très-bon, *optimus maximus*. La foudre n'était qu'entre ſes mains. Tous les autres dieux peuvent ſe comparer aux ſaints & à la vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot, plus nous avançons dans la connaiſſance des peuples policés, plus nous découvrons par-tout un Dieu, comme on l'a déjà dit.

Notre Warburton, dont le ſens eſt toujours l'ennemi du ſens commun des autres hommes, oſe nous aſſurer dans la préface de la ſeconde partie de ſa *Légation*, que les Romains faiſaient peu de cas de Jupiter; ils veut s'appuyer de l'autorité de Ciceron; il prétend que cet orateur, dans ſon oraiſon pour Flaccus, dit *qu'il n'eſt pas de la majeſté de l'empire de reconnaître un ſeul, Dieu.* Il cite les paroles latines, *majeſtatem imperii non decuiſſe ut unus tantùm Deus colatur.* Qui le croirait? il n'y a pas un mot, ni dans l'oraiſon pour Flaccus, ni dans aucune autre, qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de Ciceron; elle appartient tout entière à notre évêque, qui, par cette fraude, non fraude pieuſe, mais fraude impudente, a voulu tromper le monde. Il s'eſt imaginé

que perſonne ne ſe donnerait la peine de feuilleter Ciceron, & de découvrir ſon impoſture ; il s'eſt trompé en cela comme dans tout le reſte ; & déſormais on n'aura pas plus de foi à ſes commentaires ſur Ciceron, qu'à ceux qu'il nous a donnés ſur Shakeſpear.

Ce qui eſt peut être de plus eſtimable chez le peuple roi, c'eſt que pendant neuf cents années il ne perſécuta perſonne pour ſes opinions. Il n'a point à ſe reprocher de ciguë. La tolérance la plus univerſelle fut ſon partage. Ces ſages conquérans aſſiégeaient-ils une ville ? ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien paſſer dans leur camp. Dès quelle était priſe, ils allaient ſacrifier dans le temple des vaincus. C'eſt ainſi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Toſcans pour réformer l'art des aruſpices, qu'ils tenaient d'eux. Perſonne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets ſacrés. Les Egyptiens couverts de mépris eurent à Rome un temple d'Iſis ; les Juifs plus mépriſés encore y eurent des ſynagogues après leurs ſanglantes rebellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement & à pluſieurs repriſes qu'ils ne pouvaient ſouffrir d'autre culte que le leur. C'eſt ce que nous ferons voir évidemment quand nous en ferons à l'établiſſement du chriſtianiſme.

Commençons par examiner la religion juive, dont le chriſtianiſme & le mahométiſme ſont ſortis.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des Juifs & de leur origine.

TOutes les nations (excepté toujours les Chinois) se vantent d'une foule d'oracles & de prodiges; mais tout est prodige & oracle dans l'histoire juive, sans exception. On a tant écrit sur cette matière, qu'il ne reste plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous respectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra servir à établir les faits. Nous examinerons cette histoire comme nous ferions celle de Tite-Live ou d'Hérodote. Cherchons par les seules lumieres de la raison ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand ils s'établirent dans la Palestine, quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; instruisons-nous, & tâchons de ne pas scandaliser les faibles; ce qui est bien difficile, quand on veut dire la vérité.

Nous ne ttouvons guère plus de lumière chez les étrangers sur le petit peuple hébreux, que nous n'en trouvons sur les Francs, sur les Irlandais & sur les Basques. Tous les livres égyptiens ont péri; leur langue a eu le même sort. Nous n'avons plus les auteurs persans, chaldéens & syriens, qui auraient pu nous instruire; nous voyageons ici dans un désert où des animaux sauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originairement une horde vagabonde d'Arabes du désert qui s'étend entre l'Egypte & la Syrie? cette horde s'étant multipliée, s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie? Rien n'est plus vraisemblable. Leur tour d'esprit, leur goût pour les paraboles & pour le merveilleux & incroyable, leur extrême passion pour le brigandage, tout concourt à les faire

regarder comme une nation très-nouvellement établie qui sortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus ; ils prétendent dans leur histoire, que des tribus Arabes & eux descendent du même père ; que des enfans de quelques pasteurs errans qu'ils appellent Abraham, Loth, Esaü, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures : mais il n'en reste aucun monument qui puisse les appuyer.

Si on examine ce grand procès avec le seul bon sens, on ne peut regarder les livres juifs comme des preuves. Ils ne sont point juges en leur propre cause. Je ne crois point Tite-Live quand il nous dit que Romulus était fils du dieu Mars ; je ne crois point nos premiers auteurs anglais quand il disent que Vortiger était sorcier ; je ne crois point les vieilles histoires des Francs qui rapportent leur origine à Francus, fils d'Hector. Je ne dois pas croire les Juifs sur leur seule parole, quand il nous disent des choses extraordinaires. Je parle ici selon la foi humaine, & je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière, à la lueur de laquelle je puisse découvrir les commencemens de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'étoit une troupe de lépreux qui fut chassée de l'Egypte par le roi Amasis. Ce n'est là qu'une présomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes qu'ils s'enfuirent d'Egypte, & qu'ils étaient fort sujets à la lèpre ; mais ces deux degrés de probabilité, le consentement de plusieurs anciens, & l'aveu des Juifs, sont encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a consultés, que le même Amasis ayant eu la guerre avec Actisan roi, d'Ethiope, cet Actisan vainqueur fit couper le nez & les oreilles à une horde de voleurs qui avait infesté l'Egypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le désert de Sina, où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appella depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne, *nez coupés*, & que les

Grecs

Grecs exprimèrent par celui de Rhinocolure. Ce paſſage auquel on a fait trop peu d'attention, joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chaſſés d'Egypte, ſemble jeter quelque jour ſur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux & voleurs ; ils diſent qu'après avoir volé les Egyptiens, ils s'enfuirent dans ce même déſert où fut depuis Rhinocolure. Ils ſpécifient que la ſœur de leur Moïſe eut la lèpre ; ils s'accordent avec les Egyptiens ſur l'article des cailles.

Il eſt donc vraiſemblable, humainement parlant & abſtraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des Arabes vagabonds ſujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins de l'Egypte, & qui ſe retirèrent dans le déſert d'Horeb & de Sinaï, quand on leur eut coupé le nez & les oreilles. Cette haine, qu'ils manifeſtèrent depuis contre l'Egypte, donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'eſt que l'Egyptien Appion d'Alexandrie, qui écrivit du tems de Caligula une hiſtoire de ſon pays, & un autre auteur nommé Chencres de la ville de Mendès, aſſurent tous deux que ce fut ſous le roi ou pharaon Amaſis que les Juifs furent chaſſés. Nous avons perdu leurs écrits, mais le Juif Joſephe, qui écrivit contre Appion après la mort de cet Egyptien, ne le combat point ſur l'époque d'Amaſis. Il le réfute ſur d'autres points : & tous ces autres points prouvent que les Egyptiens avaient écrit autant de fauſſetés ſur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

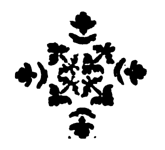
Flavien Joſephe fut le ſeul Juif qui paſſa chez les Romains pour avoir quelque bon ſens. Cependant cet homme de bon ſens rapporte ſérieuſement la fable des Septante & d'Ariſtée, dont Vandal & tant d'autres ont fait voir le ridicule & l'abſurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Egypte Ptolomée Philadelphe ayant demandé aux traducteurs, comment il ſe pouvait faire que des livres auſſi ſages que ceux des Juifs n'euſſent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à Ptolomée que ces livres étaient trop divins pour que des pro-

fanes osassent jamais les citer, & que Dieu ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on faisait cette belle réponse dans les tems mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. Josephe ajoute que tous les étrangers qui avaient été assez hardis pour dire un mot des loix juives, avaient été sur le champ punis de Dieu ; que l'historien Théopompe ayant eu dessein seulement d'en insérer quelque chose dans son ouvrage, il devint fou sur le champ ; mais qu'au bout de trente jours Dieu lui ayant fait connaître dans un songe qu'il ne fallait pas parler des Juifs, il demanda bien pardon à Dieu, & rentra dans son bon sens.

Josephe dit encore que le poëte Théodecte ayant osé parler des Juifs dans une de ses tragédies, était devenu aveugle incontinent, & que Dieu ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon & fait pénitence.

Si un homme qui passe pour le seul historien juif qui ait écrit raisonnablement, a dit de si plates extravagances, que faut-il penser des autres ? Je parle toujours humainement, je me mets toujours à la place d'un homme qui, n'ayant jamais entendu parler ni des juifs, ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois ; & n'étant point illuminé par la grace, aurait le malheur de n'en croire que sa faible raison, en attendant qu'il fût éclairé d'en-haut.



CHAPITRE QUINZIÈME.

Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes ? quand écrivirent-ils ? quand eurent-ils une religion fixe & déterminée ?

ON ne peut ici que consulter les Juifs eux-mêmes, confronter ce qu'ils rapportent, & voir ce qui est le plus probable.

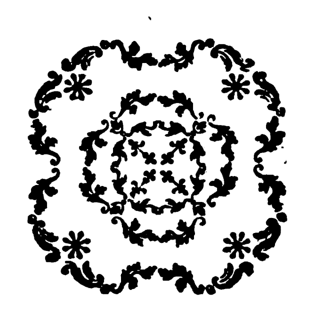
Selon eux, ils demeurèrent sous des tentes dans un désert au nombre de six cent trente mille combattans; ce qui faisait environ trois millions de personnes en comptant les vieillards, les femmes & les enfans. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des Arabes, puisqu'ils n'habitaient que des tentes, & qu'ils changeaient souvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes, s'ils s'étaient enfuis d'Egypte au travers de la mer ? Chaque famille avait-elle porté sa tente sur son dos ? Ils n'avaient pas demeuré sous des tentes en Egypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces Arabes errans qui ont de l'aversion pour les demeures des villes, c'est que lorsqu'ils eurent pris Jéricho, ils le rasèrent & ne se fixèrent nulle part : car ne jugeant ici qu'en profanes, & par les seules lumières de notre raison, ce n'est pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'est un de ces miracles que Dieu faisait tous les jours, & que nous n'osons discuter.

Quoi qu'il en soit, ils disent n'avoir eu une ville capitale, n'avoir été fixés à Jérusalem, que du tems de David, &, selon eux, entre leur fuite d'Egypte & leur établissement à Jérusalem, il y a environ quatre cent cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie, sur laquelle ils se contredisent

continuellement ; car, à bien compter, il y aurait plus de ſix cents ans entre Moïſe & David. Je vois ſeulement qu'ils ont vécu dans la Paleſtine en Arabes vagabonds pendant pluſieurs ſiècles, attaquant tous leurs voiſins l'un après l'autre, pillant tout, ravageant tout, n'épargnant ni ſexe ni âge, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, & très-ſouvent eſclaves.

Cette vie vagabonde, cette ſuite continuelle de meurtres, cette alternative ſanglante de victoires & de défaites, ces tems ſi longs de ſervitude, leur permirent-ils d'apprendre à écrire & d'avoir une religion fixe ? N'eſt-il pas de la plus grande vraiſemblance qu'ils ne commencèrent à former des loix & des hiſtoires par écrit que ſous leurs rois, & qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague & incertaine ?

Jetons les yeux ſur toutes les nations de notre Occident, depuis Archangel juſqu'à Gibraltar ; y en a-t-il une ſeule qui ait eu des loix & une hiſtoire par écrit avant d'être raſſemblée dans des villes ? Que dis-je ? y a-t-il un ſeul peuple ſur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi ? Comment les Juifs auraient-ils eu ſeuls cette prérogative ?



CHAPITRE SEIZIÈME.

Quelle fut d'abord la religion des Juifs ?

NOus trouvons dans le livre intitulé Josué, ces propres paroles, que ce chef sanguinaire dit à la horde juive après s'être emparé de trente-un chefs de ces villages, appellés *rois* dans la bible (*a*) : *Choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, & voyez qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays desquels vous habitez ; mais pour ce qui est de moi & de ma maison, nous servirons Adonaï ; & le peuple répondit : A Dieu ne plaise que nous abandonnions Adonaï, & que nous servions d'autres dieux !*

Il est évident par ce passage que les Juifs y sont supposés avoir adoré Isis & Osiris en Egypte, & les étoiles en Mésopotamie. Josué leur demande s'ils veulent adorer encore ces étoiles, ou Isis & Osiris, ou Adonaï le Dieu des Phéniciens, au milieu desquels ils se trouvent. Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonaï*, le Dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le Dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Francs qui saccagèrent les Gaules, les Turcs qui subjuguèrent les Arabes mahométans, tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique ?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que Jephté, fils de Galaad & d'une fille de joie, élu capitaine de la horde

(*a*) Chap. XXIV, v. 15 & 16.

errante, dit aux Moabites (*b*) : *Ce que votre Dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit? Et ce que le nôtre s'est acquis par ses victoires ne doit-il pas être à nous ?* Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient Chamos comme un véritable Dieu; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son Dieu particulier, & que c'était à qui l'emporterait du Dieu juif ou du Dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des juges (*c*) : *Adonaï se rendit maître des montagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faulx.* Nous ne voulons pas examiner si les habitans de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le Dieu des Juifs n'était alors qu'un Dieu local qui avait du crédit dans les montagnes, & point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du pays, qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme Chamos, Moloch, Rempham, Belphegor, Astarot, Baal-Bérith, Baal-Zébuth & autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les loix du Lévitique, ni du Deutéronome; mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point Adonaï dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. *Jérémie* dit que (*d*) *le Seigneur Melchom s'était emparé du pays de Gad.* Voilà donc Melchom reconnu Dieu, & si bien reconnu pour Dieu par les Juifs, que c'est ce même Melchom à qui Salomon sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort; il fait ainsi parler Dieu (*e*) : *Je n'ai point ordonné à vos pères, quand je*

(*b*) Chap. II, v 24.
(*c*) Chap. I, v. 19.
(*d*) Chap. XLIX, v. 1.
(*e*) Chap. VII, v. 22.

les ai tirés d'Egypte de m'offrir des holocaustes & des victimes. Y a-t-il rien de plus précis? Peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrifièrent jamais au Dieu Adonaï dans le désert?

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler Dieu (*f*) : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties & des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles & l'étoile de votre Dieu.*

On sait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulans qu'ils mettaient dans des petits coffres, que nous appellons *arche*, faute de temple. Les villages les plus voisins de l'Arabie adoraient des étoiles, & mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré Adonaï dans le désert fut toujours si répandue malgré l'Exode & le Lévitique, que St. Etienne dans son discours au sanhédrin, n'hésite pas à dire (*g*) : *Vous avez porté le tabernacle de Moloch & l'astre de votre dieu Rempham, qui sont des figures que vous avez faites pour les adorer* [pendant quarante ans].

On peut répondre que cette adoration de Melchom, de Moloch, de Rempham, &c. était une prévarication. Mais une infidélité de quarante années & tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent assez que la religion juive fut très-long-tems à se former.

Après la mort de Gédéon il est dit que (*h*) *les Juifs adorèrent Baal-Bérith.* Baal est la même chose qu'Adonai; il signifie le Seigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, & rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pour-

(*f*) Chap. V, v. 25, 26.
(*g*) Act. des apôtres chap. VII, v. 43.
(*h*) Juges, chap. VIII, v 3, & ch. IX, v. 4.

quoi le culte de Baal ſe perpétua ſi long-tems dans Iſraël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, eſt l'aventure de Michas rapportée dans le livre des juges (*i*). Une Juive de la montagne d'Ephraïm, femme d'un nommé Michas, ayant perdu onze cents ſicles d'argent, ce qui eſt une ſomme exorbitante pour ce tems-là, un de ſes fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne Juive, pour remercier Dieu d'avoir trouvé ſon argent, en mit à part deux cents ſicles pour faire jeter en fonte des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un Juif de Bethléem, qui était lévite, ſe chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an & deux habits. Cette bonne femme s'écria alors: *Dieu me fera du bien, parce que j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi.*

Quelques jours après, ſix cents hommes de la tribu de Dan, allant au pillage, ſelon la coutume des Juifs, & voulant ſaccager le village de Laïs, paſsèrent auprès de la maiſon de Michas. Ils rencontrèrent le lévite, & lui demandèrent ſi leur brigandage ſerait heureux. Le lévite les aſſura du ſuccès; ils le prièrent de quitter ſa maîtreſſe & d'être leur prêtre. L'aumônier de Michas ſe laiſſa gagner; la tribu de Dan emmena donc le prêtre & les dieux, & alla tuer tout ce qu'elle rencontra dans le village de Laïs, qui fut depuis appellé Dan. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs & des larmes. Ils lui dirent: *Pourquoi criez-vous ainſi?* Elle leur répondit: *Vous m'emportez mes dieux & mon prêtre, & tout ce que j'ai, & vous me demandez pourquoi je crie!* La vulgate met cette réponſe ſur le compte du mari même de Michas, mais ſoit qu'elle eût encore ſon mari, ſoit qu'elle fût veuve, ſoit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la Michas & ſon mari, & ſes enfans, & le prêtre des Michas, & toute la tribu de Dan, étaient idolâtres.

(*i*) Chap. XVII.

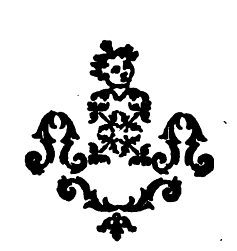
Ce

Ce qui eſt encore plus ſingulier & plus digne de l'attention de quiconque veut s'inſtruire c'eſt que ces mêmes Juifs (*k*) qui avaient ainſi ſaccagé la ville & le pays de Dan, qui avaient volé les petits dieux de leurs frères, placèrent ces dieux dans la ville de Dan, & choiſirent pour ſervir ces dieux un petit-fils de Moïſe avec ſa famille. Du moins cela eſt écrit ainſi dans la Vulgate.

Il eſt difficile de concevoir que le petit-fils & toute la famille d'un homme qui avait vu Dieu face à face, qui avait reçu de lui deux tables de pierre, qui avait été revêtu de toute la puiſſance de Dieu même pendant quarante années, euſſent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de ſculpture, comment les enfans de Moïſe ſe feraient-ils faits tout-d'un-coup prêtres d'idoles? On ne peut donc douter, d'après les livres mêmes des Juifs, que leur religion était très-incertaine, très-vague, très-peu établie, telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds, vivant uniquement de rapines.

(*k*) Juges, chap. XVIII, v. 30.





CHAPITRE DIX-SEPTIÉME.

Changemens continuels dans la religion juive jusqu'au tems de la captivité.

LORSQU'IL ne resta que deux tribus & quelques lévites à la maison de David, Jéroboam, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que Roboam, fils de Salomon. C'est du moins encore une preuve sans replique, que la religion juive était bien loin d'être formée. Roboam de son côté adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le Pentateuque, fut entiérement négligée. Il est dit dans l'histoire (a) des Rois, qu'Achar, roi de Jérusalem, prit les rites de la ville de Damas, & fit faire un autel tout semblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante & bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'Achas sur Jérusalem, lorqu'Osée régnait sur les dix tribus d'Israël, Salmanasar prit cet Osée dans Samarie, & le chargea de chaînes; il chassa toutes les dix tribus du pays, & fit venir en leur place des Babyloniens, des Chutéens, des Emathéens, &c. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; personne ne sait aujourd'hui ce qu'elles sont devenues; elles disparurent de la terre avant qu'elles eussent une religion à elles.

Mais les petits rois de Jérusalem n'eurent pas long-tems à se réjouir de la destruction de leurs frères. Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone & le roi de Juda Joachim, & un autre roi nommé Sédécias, que ce conquérant avait établi à la place de Joachim. Il fit crever les yeux à Sédécias, fit mourir ses

(a) Liv. II, chap. XVI.

enfans, brûla Jérusalem, abattit les murailles; toute la nation fut emmené esclave dans les états du roi de Babylone.

Il est vrai que toutes ces aventures sont racontées dans le livre des Rois, & dans celui des Paralipomènes, de la manière la plus confuse & la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs, il faudrait un volume beaucoup plus gros que la Bible. Remarquons seulement que ces contradictions sont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il est démontré, autant qu'on peut démontrer en histoire, que la religion des Juifs ne fut, du tems de leur vie errante, & du tems de leurs rois, qu'un ramas confus & contradictoire des rites de leurs voisins. Ils empruntent les noms de Dieu chez les Phéniciens; ils prennent les anges chez les Persans; ils ont l'arche errante des Arabes; ils adoptent le baptême des Indiens, la circoncision des prêtres d'Egypte, leurs vêtemens, leurs vache rousse, leurs chérubins, qui ont une tête de veau & une tête d'épervier, leur bouc Hazazel, & cent autres cérémonies. Leur loi (en quelque tems qu'elle ait été écrite) leur défend expressément tout ouvrage de sculpture, & leur temple en est rempli. Leur roi Salomon, après avoir consulté le Seigneur, place douze figures de veau au milieu du temple, & des chérubins à quatre têtes dans le sanctuaire, avec un serpent d'airain. Tout est contradictoire, tout est inconséquent chez eux, ainsi que dans presque toutes les nations. C'est la nature de l'homme; mais le peuple de Dieu l'emporte en cela sur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites jusqu'au tems d'Esdras & de Néhémie; mais ils ne changèrent jamais de mœurs de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles sont ces mœurs; après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.



CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Mœurs des Juifs.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici ce que dit milord Bolingbroke des mœurs antiques de ce peuple, dans le quinzième chapitre de son *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être est-il un peu violent; mais on doit convenir qu'il est véritable.

« Si nous passons des fables des Juifs au mœurs de ce peuple, » ne sont-elles pas aussi abominables que leurs contes sont ab» surdes? C'est, de leur aveu, un peuple de brigands qui emportent » dans un désert tout ce qu'ils ont volé aux Egyptiens. Leur » chef Josué passe le Jourdain par un miracle semblable au mira» cle de la mer Rouge. Pourquoi? pour aller mettre à feu & » à sang une ville qu'il ne connaissait pas, une ville dont son » Dieu fait tomber les murs au son du cornet.

» Les fables des Grecs étaient plus humaines. Amphion bâ» tissait des villes au son de la flûte, Josué les détruit; il livre » au fer & aux flammes vieillards, femmes, enfans & bestiaux. » Y a-t-il une horreur plus insensée? Il ne pardonne qu'à une » prostituée qui avait trahi sa patrie; quel besoin avait-il de la » perfidie de cette malheureuse, puisque son cornet faisait tom» ber les murs comme celui d'Astolphe, & faisoit fuir tout le » monde? Et remarquons en passant que cette femme, nommée » *Rahab la paillarde*, est une des aïeules de ce Juif dont » nous avons depuis fait un Dieu, lequel Dieu compte encore » parmi celles dont il est né, l'incestueuse Thamar, l'impudente » Ruth, & l'adultère Betzabée.

» On nous conte ensuite que ce même Josué fit pendre » trente & un rois du pays, c'est-à-dire, trente & un capi-

» taines de villages qui avaient combattu pour leurs foyers con-
» tre cette troupe d'aſſaſſins. Si l'auteur de cette hiſtoire avait
» formé le deſſein de rendre les Juifs exécrables aux autres
» nations, s'y ſerait-il pris autrement ? L'auteur, pour ajouter
» le blaſphême au brigandage & à la barbarie, oſe dire que
» toutes ces abominations ſe commettaient au nom de Dieu,
» par ordre exprès de Dieu, & étaient autant de ſacrifices de
» ſang humain offerts à Dieu.

» C'eſt là le peuple ſaint ? Certes les Hurons, les Canadiens,
» les Iroquois ont été des philoſophes pleins d'humanité, com-
» parés aux enfans d'Iſraël ; & c'eſt en faveur de ces monſ-
» tres qu'on fait arrêter le ſoleil & la lune en plein midi ! Et
» pourquoi ? pour leur donner le tems de pourſuivre & d'égor-
» ger de pauvres Amorrhéens, déjà écraſés par une pluie de
» groſſes pierres que Dieu avait lancée ſur eux du haut des
» airs pendant cinq grandes lieues de chemin. Eſt-ce l'hiſtoire de
» Gargantua ? Eſt-ce celle du peuple de Dieu ? Et qu'y a-t-il
» ici de plus inſupportable, ou l'excès de l'horreur, ou l'excès du
» ridicule ? Ne ſerait-ce pas même un autre ridicule que de s'amu-
» ſer à combattre ce déteſtable amas de fables qui outragent
» également le bon ſens, la vertu, la nature & la Divinité ?
» Si malheureuſement une ſeule des aventures de ce peuple
» était vraie, toutes les nations ſe ſeraient réunies pour
» l'exterminer ; ſi elles ſont fauſſes, on ne peut mentir plus
» ſottement.

» Que dirons-nous d'un Jephté qui immole ſa propre fille à
» ſon Dieu ſanguinaire, & de l'ambidextre Aod qui aſſaſſine
» Eglon ſon roi au nom du Seigneur, & de la divine Jahel
» qui aſſaſſine le géneral Sizara avec un clou qu'elle lui
» enfonce dans la tête, & du débauché Samſon que Dieu
» favoriſe de tant de miracles ? groſſière imitation de la fable
» d'Hercule.

» Parlerons-nous d'un lévite qui vint ſur ſon âne avec ſa con-
» cubine, & de la paille, & du foin, dans Gabaa de la tribu
» de Benjamin ? Et voilà les Benjamites qui veulent commet-

» tre le péché de sodomie avec ce vilain prêtre, comme » les Sodomites avaient voulu le commettre avec des » anges. Le lévite compose avec eux, & leur abandonne sa » maîtresse ou sa femme, dont il jouissent toute la nuit, » & qui en meurt le lendemain matin. Le lévite coupe sa » concubine en douze morceaux avec son couteau, ce qui » n'est pourtant pas une chose si aisée, & delà s'ensuit une » guerre civile.

» Les onze tribus arment quatre cent mille soldats contre » la tribu de Benjamin. Quatre cent mille soldats, grand Dieu! » dans un territoire qui n'était pas alors de quinze lieues de » longueur sur cinq ou six de largeur. Le Grand-Turc n'a » jamais eu la moitié d'une telle armée. Ces Israélites exter- » minent la tribu de Benjamin, vieillards, jeunes gens, fem- » mes, filles, selon leur louable coutume. Il échappe six cents » garçons. Il ne faut pas qu'une des tribus périsse; il faut don- » ner six cents filles au moins à ces six cents garçons. Que font » les Israélites? Il y avait dans le voisinage une petite ville nom- » mée Jabès; ils la surprennent, tuent tout, massacrent tout, » jusqu'aux animaux; réservent quatre cents filles pour quatre » cents Benjamites. Deux cents garçons restèrent à pour- » voir, on convient avec eux qu'ils raviront deux cents filles » de Silo, quand elles iront danser aux portes de Silo. Allons, » Abadie, Sherlok, Houteville & consorts, faites des phrases » pour justifier ces fables de cannibales; prouvez que tout » cela est un type, une figure qui nous annonce JESUS- » CHRIST.

» Les Juifs ont un roi, malgré le prêtre Samuel qui fait ce qu'il » peut pour conserver son autorité usurpée; & il a la hardiesse de » dire que c'est renoncer à Dieu que d'avoir un roi. Enfin, » un pâtre qui cherchait des ânesses est élu roi par le sort. Les » Juifs étaient alors sous le joug des Cananéens; ils n'avaient » jamais eu de temple; leur sanctuaire était un coffre qu'on » mettait dans une charrette; les Cananéens leur avaient pris » leur coffre; Dieu, qui en fut très-irrité, l'avait pourtant laissé » prendre. Mais, pour se venger, il avait donné des hémor-

» roides aux vainqueurs. Les vainqueurs l'appaisèrent en lui » renvoyant son coffre, accompagné de cinq rats d'or & de » cinq trous du cul aussi d'or. Il n'y a point de vengeance, ni » d'affront plus digne du Dieu des Juifs. Ils pardonne aux » Cananéens; mais il fait mourir cinquante mille soixante & dix » hommes des siens pour avoir regardé son coffre.

» C'est dans ces belles circonstances que Saül est élu roi » des Juifs. Il n'y avoit dans leur petit pays ni épée ni lance; » les Cananéens ou Philistins ne permettaient pas aux Juifs » leurs esclaves d'aiguiser seulement les socs de leurs charrues » & leurs cognées; ils étaient obligés d'aller aux ouvriers » philistins pour ces faibles secours; & cependant, on nous » conte que le roi Saül eut d'abord une armée de trois cent » mille hommes, avec lesquels il gagna une grande bataille. » Notre Gulliver a de pareilles fables, mais non de telles » contradictions.

» Ce Saül, dans une autre bataille, reçoit le prétendu roi » Agag à composition. Le prophète Samuël arrive de la part » du Seigneur, & lui dit : *Pourquoi n'avez-vous pas tout » tué ?* Et il prend un saint couperet, & il hache en mor» ceaux le roi Agag. Si une telle action est véritable, quel » peuple était le peuple Juif ! & quels prêtres étaient ses » prêtres !

» Saül réprouvé du Seigneur pour n'avoir pas lui-même ha» ché en pièces le roi Agag son prisonnier, va enfin combattre » contre les Philistins après la mort du doux prophète Samuël. » Il consulte sur le succès de la bataille, une femme qui a un » esprit de python. On sait que les femmes qui ont un esprit de » python font apparaître des ombres. La pythonisse montre à » Saül l'ombre de Samuël qui sortait de la terre. Mais ceci ne » regarde que la belle philosophie du peuple juif. Venons à sa » morale.

„ Un joueur de harpe pour qui l'Eternel avait pris une tendre „ affection, s'est fait sacrer roi pendant que Samuël vivait en-

„ core ; il se révolte contre son souverain ; il ramasse quatre „ cents malheureux ; &, comme dit la sainte Ecriture, *tous* „ *ceux qui avaient de mauvaises affaires, qui étaient perdus de* „ *dettes & d'un esprit méchant, s'assemblèrent avec lui.*

„ C'était un homme *selon le cœur de Dieu* : aussi la première „ chose qu'il veut faire est d'assassiner un tenancier nommé Nabal „ qui lui refuse des contributions ; il épouse dix-huit femmes, sans „ compter les concubines ; il s'enfuit chez le roi Achis, ennemi de „ son pays ; il y est bien reçu ; & pour récompense il va sacca- „ ger les villages des alliés d'Achis ; il égorge tout, sans épargner „ les enfans à la mamelle, comme l'ordonne toujours le rit juif ; „ & il fait accroire au roi Achis qu'il a saccagé les villages hé- „ breux. Il faut avouer que nos voleurs de grand chemin ont été „ moins coupables aux yeux des hommes ; mais les voies du Dieu „ des Juifs ne sont pas les nôtres.

„ Le bon roi David ravit le trône à Isboseth, fils de Saül. Il fait „ assassiner Miphiboseth, fils de son protecteur Jonathas ; il livre „ aux Gabaonites deux enfans de Saül & cinq de ses petit-enfans „ pour les faire tous pendre. Il assassine Urie pour couvrir „ son adultère avec Betzabée ; & c'est encore cette abo- „ minable Betzabée, mère de Salomon, qui est aïeule de „ Jesus-Christ.

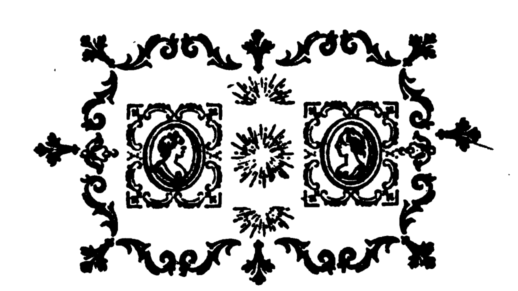
„ La suite de l'histoire juive n'est qu'un tissu de forfaits consa- „ crés. Salomon commence par égorger son frère Adonias. Si „ Dieu accorda à ce Salomon le don de la sagesse, il paraît „ qu'il lui refusa ceux de l'humanité, de la justice, de la conti- „ nence, & de la foi. Il a sept cents femmes & trois cents con- „ cubines. Le cantique qu'on lui impute est dans le goût de ces „ livres érotiques qui font rougir la pudeur ; il n'y est parlé que „ de tetons, de baiser sur la bouche, de ventre qui est semblable „ à un monceau de froment, d'attitudes voluptueuses, de doigt „ mis dans l'ouverture, de tressaillemens ; & enfin, il finit par „ dire : *Que ferons-nous de notre petite sœur ? elle n'a point encore* „ *de tetons : si c'est un mur, bâtissons dessus ; si c'est une porte, fer-* „ *mons-la.* Telles sont les mœurs du plus sage des Juifs, ou du

„ moins

» moins les mœurs que lui imputent avec respect de misérables
» rabbins, & des théologiens chrétiens encore plus absurdes.

» De tous les rois de Juda & de Samarie, il y en a très-peu qui
» ne soient assassins ou assassinés, jusqu'à ce qu'enfin ce ramas de
» brigands qui se massacraient les uns les autres dans les places
» publiques & dans le temple, pendant que Titus les assiégeait,
» tombe sous le fer & dans les chaînes des Romains, & que
» le reste de ce petit peuple de Dieu, dont dix douzièmes
» avaient été dispersés depuis si long-tems en Asie, est vendu
» dans les marchés des villes romaines, chaque tête juive
» étant évaluée au prix d'un porc, animal moins impur que
» cette nation même, si elle fut telle que ses prophètes le ra-
» content.

» Personne ne peut nier que les Juifs n'aient écrit ces abo-
» minations. Quand on les rassemble ainsi sous les yeux, le
» cœur se soulève. Ce sont donc là les héros de la Providence,
» les précurseurs du règne de Jesus! »



CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.

PLUSIEURS savans, après avoir conféré tous les textes de la Bible, ont cru que les Juifs n'eurent une théologie bien constatée que du tems de Néhémie après la captivité de Babylone. Il ne restait que deux tribus & demie de toute la race juive; leurs livres étaient perdus; le pentateuque même avait eté très-longtems inconnu. Il n'avait été trouvé que sous le roi Josias, trente-six ans avant la ruine de Jérusalem & la captivité.

Le quatrième livre des Rois (*a*) dit qu'un grand-prêtre nommé Helcias trouva ce livre en comptant de l'argent; il le donna à son secretaire Saphan, qui le porta de sa part au roi; le grand-prêtre Helcias pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agissait de la loi de la nation, d'une loi écrite par Dieu même. On n'envoie pas un tel livre à un souverain par un commis avec un compte de recette & de dépense. Les savans ont fort soupçonné ce prêtre Helcias, ou Helciah, ou Helkia, d'avoir lui-même compilé le livre. Il put y avoir fait quelques additions, quelques corrections, quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié; mais le grand Newton pense que le livre avait été écrit par Samuel, & en donne des preuves assez spécieuses. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage sur quoi les savans se sont fondés en assurant que le pentateuque ne pouvait avoir été écrit par Moïse.

Quoi qu'il en soit, presque tous les hommes versés dans la connaissance de l'antiquité, conviennent que ce livre n'a été public chez les Juifs que depuis Esdras, & que la religion juive n'a reçu une forme constante que depuis ce tems-là. Ils disent que le mot

(*a*) Rois, liv. IV, chap. XXII, v. 8; & II Paralip. ch. XXXIV, v. 14.

ſeul d'Iſraël ſuffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent pluſieurs de leurs livres que pendant leur captivité en Chaldée ou immédiatement après ; puiſque ce mot eſt chaldéen. Cette raiſon ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très-bien avoir emprunté ce mot long-tems auparavant d'une nation voiſine.

Mais ce qui eſt plus poſitif, & ce qui ſemble avoir plus de poids, c'eſt la quantité prodigieuſe de termes perſans qu'on trouve dans les écrits juifs. Preſque tous les noms qui finiſſent en *el* ou en *al* ſont ou perſans ou chaldéens. *Babel*, porte de Dieu ; *Bathuel*, venant de Dieu ; *Phégor-Béel*, ou *Béel-Phégor*, Dieu du précipice ; *Zébuth-Béel*, ou *Béel-Zébuth*, Dieu des inſectes ; *Béthel*, maiſon de Dieu ; *Daniel*, jugement de Dieu ; *Gabriel*, homme de Dieu ; *Jabel*, affligé de Dieu ; *Jaïel*, la vie de Dieu ; *Iſraël*, voyant Dieu ; *Oziel*, force de Dieu ; *Raphaël*, ſecours de Dieu ; *Uriel*, le feu de Dieu.

Les noms & le miniſtère des anges ſont viſiblement pris de la religion des mages. Le mot de ſathan eſt pris du perſan. La création du monde en ſix jours a un tel rapport à la création que les anciens mages diſent avoir été faite en ſix gahambars, qu'il ſemble en effet que les Hébreux aient puiſé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages, comme ils en prirent l'écriture lorſqu'ils furent eſclaves en Perſe.

Ce qui achève de perſuader quelques ſavans, qu'Eſdras refit entiérement tous les livres juifs, c'eſt qu'ils paraiſſent tous du même ſtyle.

Que réſulte-t-il de toutes ces obſervations ? obſcurité & incertitude.

Il eſt étrange qu'un livre écrit par Dieu même pour l'inſtruction du monde entier ait été ſi long-tems ignoré ; qu'il n'y en ait qu'un exemplaire trente-ſix ans avant la captivité des deux tribus ſubſiſtantes ; qu'Eſdras ait été obligé de le rétablir ; qu'étant fait pour toutes les nations, il ait été abſolument ignoré de toutes les nations ; & que la loi qu'il contient étant éternelle, Dieu lui-même l'ait abolie.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Que l'immortalité de l'ame n'eſt ni énoncée, ni même ſuppoſée, dans aucun endroit de la loi juive.

QUEL que ſoit l'auteur du Pentateuque, ou plutôt quels que ſoient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque tems qu'on l'ait écrit, en quelque tems qu'on l'ait publié; il eſt toujours de la plus grande certitude que le ſyſtême d'une vie future, d'une ame immortelle, ne ſe trouve dans aucun endroit de ce livre. Il eſt sûr que preſque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Perſans, Egyptiens, Syriens, &c. admettaient l'immortalité de l'ame, & que les Juifs n'avaient pas ſeulement examiné cette queſtion.

On ſait aſſez que, ni dans le Lévitique ni dans le Deutéronome, le légiſlateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, & ne leur promet aucune récompenſe. Il y a eu de grandes ſectes de philoſophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'ame, depuis Pekin juſqu'à Rome; mais ces ſectes n'ont jamais fait une légiſlation. Aucun légiſlateur n'a fait entendre, qu'il n'y a de peine & de récompenſe que dans cette vie. Le légiſlateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué, que Dieu ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il ſoit, fait dire à Dieu même: *Honorez père & mère, afin que vous viviez long-tems;* tandis que la loi des anciens Perſans conſervée dans le ſadder, dit: *Chériſſez, ſervez, ſoulagez vos parens, afin que Dieu vous faſſe miſéricorde dans l'autre vie, & que vos parens prient pour vous dans l'autre monde* [Porte 13].

Si vous obéiſſez, dit le légiſlateur juif, *vous aurez de la pluie au printems & en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes, &c.*

Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, vous aurez la rogne, la gale, la fistule, des ulcères aux genoux & dans le gras des jambes.

Il menace sur-tout les Juifs d'être obligés d'emprunter des étrangers à usure, & qu'ils seront assez malheureux pour ne point prêter à usure. Il leur recommande plusieurs fois d'exterminer, de massacrer toutes les nations que Dieu leur aura livrées, de n'épargner ni la vieillesse, ni l'enfance, ni le sexe; mais pour l'immortalité de l'ame, il n'en parle jamais; il ne la suppose même jamais.

Les philosophes de tous les pays qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raisons, telles qu'on peut les voir dans le troisième livre de Lucrèce; mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raison. S'ils nièrent l'immortalité de l'ame, ce fut uniquement par grossiéreté & par ignorance; c'est parce que leur législateur très-grossier n'en savait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs se sont mis dans les derniers tems à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans les livres attribués à Moïse il n'est jamais question d'une vie future. Ils se sont tournés de tous les sens pour tâcher de trouver dans le pentateuque ce qui n'y est pas. Ils se sont adressés à Job, comme si Job avait écrit une partie du pentateuque; mais Job n'était pas Juif. L'auteur de la parabole de Job était incontestablement un Arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le sathan qu'il fait paraître avec Dieu sur la scène, suffit pour prouver que l'auteur n'était point Juif. Le mot de sathan ne se trouve dans aucun des livres du pentateuque, ni même dans les juges; ce n'est que dans le second livre des rois que les Juifs nomment sathan pour la première fois (*a*).

D'ailleurs, ce n'est qu'en interprétant ridiculement le livre de Job, qu'on cherche à trouver quelque idée de l'immortalité de l'ame dans cet auteur chaldéen, qui écrivait très-long-tems avant que les Juifs eussent écrit leur Genèse. Job, accablé de ses

(*a*) Ch. XIX, v. 22.

maladies, de sa pauvreté, & encore plus des impertinens discours de ses amis, & de sa femme, dit (*b*), *qu'il espère sa guérison, que sa peau lui reviendra, qu'il reverra Dieu dans sa chair, que Dieu sera son rédempteur, que ce rédempteur est vivant, qu'il se relèvera un jour de la poussière sur laquelle il est couché*. Il est clair que c'est un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être aussi absurde que le sont nos commentateurs pour voir dans ce discours l'immortalité de l'ame & l'avénement de Jesus-Christ. Cette impertinence serait inconcevable, si cent autres extravagances de ces messieurs ne l'emportaient encore sur celle-ci.

On a poussé le ridicule jusqu'à chercher dans des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel cette immortalité de l'ame, dont ils n'ont pas parlé plus que Job. On a tordu un discours de Jacob dans la genèse. Lorsque les détestables patriarches ses enfans ont vendu leur frère Joseph, & viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces, Jacob s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir ; on me mettra dans la fosse avec mon fils. Cette fosse, disent les Calmet, est l'enfer ; donc Jacob croyait à l'enfer, & par conséquent à l'immortalité de l'ame. Ainsi donc, pauvres Calmet ! Jacob voulait aller en enfer, voulait être damné, parce qu'une bête avait mangé son fils? Et pardieu ! c'était bien plutôt aux patriarches, frères de Joseph, à être damnés, s'ils avaient cru un enfer ; les monstres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'est étonné qu'on voie dans le deutéronome une loi émanée de Dieu même, touchant la manière dont un Juif doit pousser sa selle [*Chap. XXIII*, *v.* 13], & qu'on ne voie pas dans tout le pentateuque un seul mot concernant l'entendement humain, & une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : *Dieu avait-il plus à cœur leur derrière que leur ame ?* Nous ne voudrions pas avoir fait cette plaisanterie. Mais certes elle a un grand sens : elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre Warburton s'est épuisé à ramasser dans son fatras de la

(*b*) Job, chap. XIX, v. 25, 26.

divine légation toutes les preuves que l'auteur du pentateuque n'a jamais parlé d'une vie à venir ; & il n'a pas eu grande peine : mais il en tire une plaisante conclusion, & digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime en gros caractères, *que la doctrine d'une vie à venir est nécessaire à toute société ; que toutes les nations éclairées se sont accordées à croire & à enseigner cette doctrine ; que cette sage doctrine ne fait point partie de la loi mosaïque ; donc la loi mosaïque est divine.*

Cette extrême inconséquence a fait rire toute l'Angleterre ; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits ; & il a si bien senti lui-même son ridicule, qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jeté des pierres précieuses prises dans les ruines de la Grèce. Nous aimons toujours à voir ces ruines ; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait Warburton pour bâtir son système antiraisonnable.



CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Que la loi juive eſt la ſeule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes.

LEs Juifs ne ſe ſont pas ſeulement diſtingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir; mais ce qui les caractériſe davantage, c'eſt qu'ils ſont encore les ſeuls dont la loi ait ordonné expreſſément de ſacrifier des victimes humaines.

C'eſt le plus horrible effet des ſuperſtitions qui ont inondé la terre, que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination eſt bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Eſpagnols & des Portugais, qui, graces au ciel & à de dignes miniſtres, ne ſe renouvellent plus, nos maſſacres d'Irlande, la Saint-Barthelemi de France, les croiſades des papes contre les empereurs, & enſuite contre les peuples de la langue de *oc*, toutes ces épouvantables effuſions de ſang humain ont-elles été autre choſe que des victimes humaines offertes à Dieu par des inſenſés & des barbares?

On a cru dans tous les tems appaiſer les dieux par des offrandes, parce qu'on calme ſouvent la colère des hommes en leur faiſant des préſens, & que nous avons toujours fait Dieu à notre image.

Préſenter à Dieu le ſang de nos ennemis, rien n'eſt plus ſimple; nous les haïſſons, nous nous imaginons que notre Dieu protecteur les hait auſſi. Le pape Innocent III crut donc faire une action très-pieuſe en offrant le ſang des Albigeois à Jéſus-Chriſt.

Il eſt auſſi ſimple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus

plus précieux : & il eſt encore plus naturel que les prêtres exigent de tels ſacrifices, attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel, & que leur part eſt la meilleure. L'or & l'argent, les joyaux ſont très-précieux ; on en a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfans, ſur-tout quand ils ſont beaux ? On a donc par-tout, dans quelques occaſions, dans quelques calamités publiques, offert ſes enfans aux prêtres pour les immoler, & il fallait payer à ces prêtres les frais de la cérémonie. On a pouſſé la fureur religieuſe juſqu'à s'immoler ſoi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos ſuperſtitions ſanguinaires & abominables, ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois, chez leſquels on ne voit aucune trace de ces ſacrifices.

Heureuſement il n'eſt pas prouvé que dans l'antiquité, on ait immolé des hommes réguliérement à certain jour nommé, comme les papiſtes font en immolant leur Dieu tous les dimanches ; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui diſe : tel jour de la lune on immolera une fille, tel autre jour un garçon ; ou bien, quand vous aurez fait mille priſonniers dans une bataille, vous en ſacrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille ſacrifie dans l'Iliade douze jeunes Troyens aux manes de Patrocle. Mais il n'eſt point dit que cette horreur fût preſcrite par la loi.

Les Carthaginois, les Egyptiens, les Grecs, les Romains même ont immolé des hommes ; mais ces cérémonies ne ſont établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les douze tables romaines, ni dans les loix de Licurgue, ni dans celles de Solon, *qu'on tue ſaintement des filles & des garçons avec un couteau ſacré* : ces exécrables dévotions ne paraiſſent établies que par l'uſage ; & ces crimes conſacrés ne ſe commettent que très-rarement.

Le Pentateuque eſt le ſeul monument ancien dans lequel on voie une loi expreſſe d'immoler des hommes, des commandemens exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces loix.

1°. Ce qui aura été offert à Adonaï ne ſe rachetera point ; il ſera mis à mort. *Lévit. XXVII.* C'eſt ſelon cette horrible loi qu'il eſt dit que Jephté égorgea ſa propre fille : *Et il lui fit comme il avoit voué.* Comment, après un paſſage ſi clair, ſi poſitif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui oſent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité ?

2°. Adonaï dit à Moïſe : Vengez les enfans d'Iſraël des Madianites.... *Tuez tous les mâles & juſqu'aux enfans. Egorgez les femmes qui ont connu le coït... réſervez les pucelles....* Le butin de l'armée fut de ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante-un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, deſquelles pucelles trente-deux ſeulement furent pour la part d'Adonaï (c'eſt-à-dire, furent ſacrifiées, &c.) *Nombres, chap. III.* J'ai lu dans un ouvrage intitulé *des proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raiſon de celui des pucelles.

3°. Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à-peu-près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, qui portaient en triomphe le crâne & la chevelure de leurs ennemis tués. Le Deutéronome dit expreſſément, *chap. XXXII, v. 42* : J'enivrerai mes flèches de leur ſang ; mon épée dévorera leur chair & le ſang des meurtris ; on me préſentera leurs têtes nues.

4°. Preſque tous les cantiques juifs que nous récitons dévotement (& quelle dévotion !), ne ſont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voiſins. Il n'eſt queſtion que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères & d'écraſer les cervelles des enfans contre les pierres.

5°. Adonaï met le roi d'Aran, prince cananéen, ſous l'anathême, les Hébreux le tuent & détruiſent ſon village. *Nomb. XXI.*

6°. Adonaï dit encore expreſſément : Exterminez tous les habitans de Canaan. *Si vous ne voulez pas tuer tous les habitans,*

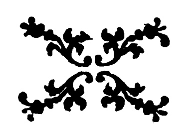
je vous ferai à vous ce que j'avais résolu de leur faire. C'est-à-dire, je vous tuerai vous-mêmes. *Nomb. Chap. XXXIV, v. 56.* Cette loi est curieuse. L'auteur du *Christianisme dévoilé* dit que l'ame de Néron, celles d'Alexandre VI & de son fils Borgia, pêtries ensemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7°. Vous les égorgerez tous; vous n'aurez aucune compassion d'eux. *Deutéronome, chap. VII, v. 2.*

C'est là une petite partie des loix données par la bouche de Dieu même! Gordon, l'illustre auteur de l'*Imposture sacerdotale*, dit que si les Juifs avaient connu des diables, qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone, ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on suppose ennemis du genre humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à Josué & à ses successeurs ne sont pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutissent toutes ces loix qui feraient frémir des voleurs de grand chemin. A rendre les Juifs presque toujours esclaves.

Observons ici une chose très-importante. Le Dieu juif ordonne à son petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfans à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conséquence il promet a ce petit peuple l'empire du monde. Et ce petit peuple est esclave ou dispersé. Abubeker, le second calife, écrit de la part de Dieu à Yésid: *Ne tuez ni vieillards, ni femmes, ni enfans, ni animaux; ne coupez aucun arbre.* Et Abubeker est le dominateur de l'Asie.



CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Raisons de ceux qui prétendent que Moïse ne peut avoir écrit le Pentateuque.

VOICI les preuves qu'on apporte que si Moïse a existé, il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1°. Il est dit qu'il écrivit le Décalogue sur deux tables de pierre. Il aurait donc aussi écrit cinq gros volumes sur des pierres, ce qui était assez difficile dans un désert.

2°. Il est dit que Josué fit graver sur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le Deutéronome. Cette manière d'écrire n'est pas faite pour aller à la postérité.

3°. Moïse ne pouvait pas dire qu'il était en-deçà du Jourdain quand il était en-delà.

4°. Il ne pouvait parler des villes qui n'existaient pas de son tems.

5°. Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6°. Il ne pouvait citer le livre du droiturier, qui fut écrit du tems des rois.

7°. Il ne pouvait dire, en parlant du roi Og, qu'on voyait encore son lit de fer, puisqu'il suppose que ce roi Og fut tué de son tems.

8°. Il ne pouvait ordonner à son peuple de payer un demi-sicle par tête, *selon la mesure du* (a) *temple*, puisque les Juifs n'eu-

(a) Exode, chap. XXX, v. 13. Voyez, mon cher lecteur, si le sceau de l'imposture a jamais été mieux marqué.

rent de temple que plufieurs fiècles après lui. Mais le grand Newton, le favant le Clerc, & plufieurs autres auteurs célèbres, ont traité fi fupérieurement cette matière, que nous rougirions d'en parler encore.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend Moïfe témoin oculaire. Milord Bolingbroke relève, avec une extrême févérité ceux qui attribuent à Moïfe le Pentateuque, & fur-tout ceux qui font chanter un long poëme à ce Moïfe âgé de quatre-vingts ans, en fortant du fond de la mer Rouge, devant trois millions de perfonnes, lorfqu'il fallait pourvoir à leur fubfiftance.

Il dit qu'il faut être auffi imbécille & auffi impudent qu'un l'Abadie pour ofer apporter en preuve des écrits de Moïfe, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'eft précifément ce qui eft en queftion. Celui qui les écrivit, ou fix ou fept cents ans après lui, put fans doute dire que Moïfe avait lu fon ouvrage aux trois millions de Juifs affemblés dans le défert. Cette circonftance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités de l'Abadie & de fes conforts, ne foutiendront pas cet édifice monftrueux qui croule de toutes parts & qui retombe fur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impoftures, les combat encore tous les jours: ils démontrent qu'il n'y a pas une feule page dans la Bible qui ne foit une faute ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les loix de la nature, contre celles de l'hiftoire, contre le fens commun, contre l'honneur, la pudeur & la probité. Plufieurs philofophes emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobres ceux qui foutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer: nous condamnons les invectives dans un fujet qui ne mérite que la pitié & les larmes. Mais nous fommes forcés de convenir que leurs raifons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, & nous comptons pour rien les injures atroces que les deux partis vomiffent l'un contre l'autre depuis long-tems.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Si Moïſe a exiſté.

NOus avons parmi nous une ſecte aſſez connue, qu'on appelle les freethinkers, les francs-penſans, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette ſecte, milord Herbert, les chevaliers Raleig & Sidney, mylord Shaftsburi, le ſage Locke, modéré juſqu'à la timidité, le grand Newton, qui nia ſi hardiment la divinité de Jeſus-Chriſt, les Collins, les Toland, les Tindal, les Trenchard, les Gordon, les Wolſton, les Wolaſton, & ſur-tout le célèbre milord Bolingbroke. Pluſieurs d'entr'eux ont pouſſé l'eſprit d'examen & de critique juſqu'à douter de l'exiſtence de Moïſe. Il faut déduire avec impartialité les raiſons de ces doutes.

Si Moïſe avait été un perſonnage tel que Salomon, à qui l'on a ſeulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des tréſors qu'il n'a pu poſſéder, & un ſerrail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée, on ne ſerait pas en droit de nier qu'un tel homme a exiſté : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du Cantique des Cantiques, ne pas poſſéder un milliard de livres ſterlings dans ſes coffres, n'avoir pas ſept cents épouſes & trois cents maîtreſſes, & cependant être un roi très-connu des nations.

Flavien Joſephe nous apprend que des auteurs tyriens, contemporains de Salomon, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la raiſon. Ni la naiſſance de Salomon, fils d'un double adultère, ni ſa vie, ni ſa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature & qui inſpire l'incrédulité.

Mais ſi tout eſt d'un merveilleux de roman dans la vie d'un

homme, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables ; ce n'eſt pas aſſez que, mille ans après lui, un prêtre ait trouvé dans un coffre, en comptant de l'argent, un livre concernant cet homme, & qu'il l'ait envoyé par un commis à un petit roi.

Si aujourd'hui un évêque ruſſe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre compoſé par le Scythe Abaris, qu'il aurait trouvé dans une ſacriſtie ou dans un vieux coffre, il n'y a pas d'apparence que cette princeſſe eût grande foi à un pareil ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau aſſurer qu'Abaris avait couru le monde à cheval ſur une flèche ; que cette flèche eſt préciſément celle dont Apollon ſe ſervit pour tuer les Cyclopes ; qu'Apollon cacha cette flèche auprès de Moſcou ; que les vents en firent préſent au Tartare Abaris, grand poëte, & grand ſorcier, lequel fit un taliſman des os de Pélops ; il eſt certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui ; mais les peuples de Caſan & d'Aſtracan auraient pu le croire il y a deux ou trois ſiècles.

La même choſe arriverait au roi de Danemarck & à toute ſa cour, ſi on lui apportait un livre écrit par le dieu Odin. On s'informerait ſoigneuſement ſi quelques auteurs Allemands ou Suédois ont connu cet Odin & ſa famille, & s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus, ſi ces contemporains ne parlaient que des miracles d'Odin, ſi Odin n'avait jamais rien fait que de ſurnaturel, il courrait grand riſque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus de cas de lui que nous en faiſons de l'enchanteur Merlin.

Moïſe ſemble être préciſément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne ſe rendent qu'à l'évidence. Aucun autre Egyptien ou Phénicien ne parla de Moïſe dans les anciens tems. Le Chaldéen Béroſe n'en dit mot ; car s'il en avait fait mention, les pères de l'égliſe (comme nous l'avons déjà remarqué ſur Sanchoniaton)

auraient tous triomphé de ce témoignage. Flavien Josephe, qui veut faire valoir ce Moïse (quoiqu'il doute de tous ses miracles), ce Josephe a cherché par-tout quelques témoignages concernant les actions de Moïse; il n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que Bérose, né sous Alexandre, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à Moïse.

Il trouve enfin un Chérémon d'Alexandrie, qui vivait du tems d'Auguste, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place Moïse; & cet auteur ne dit autre chose de Moïse, sinon qu'il fut chassé d'Egypte.

Il va consulter le livre d'un autre Egyptien plus ancien, nommé Manéthon. Celui-là vivait sous Ptolomée Philadelphe, trois cents ans avant notre ère; & déjà les Egyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que Manéthon écrivit; il était plus près de Moïse que Chérémon de plus de trois cents années; Josephe ne trouve pas mieux son compte avec lui. Manéthon dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, qui prit le nom de Moïse, & qui s'enfuit avec des lépreux.

Il se pouvait très-bien faire que les Juifs ayant parlé si longtems de leur Moïse à tous leurs voisins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Egypte; & delà aux Grecs & aux Romains. Strabon, Diodore & Tacite n'en disent que très-peu de mots, encore sont-ils vagues, très-confus, très-contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne sont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'avisait de faire mention aujourd'hui de notre Merlin, cela ne prouverait pas que Merlin passa sa vie à faire des prodiges.

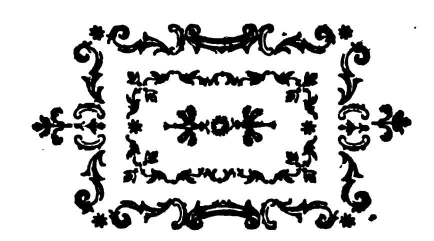
Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des législateurs illustres. Nos voisins les Français ont imaginé un Francus qu'ils ont dit fils d'Hector. Les Suédois sont bien sûrs que Magog, fils de Japhet, leur donna des loix immédiatement après le déluge. Un autre fils de Japhet, nommé Tubal, fut le législateur de l'Espagne. Josephe l'appelle Trobel; ce qui doit augmenter

menter encore notre respect pour la véracité de cet historien juif.

Toutes les nations de l'antiquité se forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette passion de surpasser ses voisins en chimères alla si loin, que les peuples de la Mésopotamie se vantaient d'avoir eu pour législateur le poisson Oannès, qui sortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un législateur aussi fantastique que ce poisson. Un homme qui change sa baguette en serpent & le serpent en baguette, qui change l'eau en sang & le sang en eau, qui passe la mer à pied sec avec trois millions d'hommes, un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une ânesse parle, vaut bien un poisson qui prêche.

Ce sont là les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui doutent que Moïse ait existé. Mais on leur fait une réponse qui semble être aussi forte, peut-être, que leurs objections. C'est que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.





CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

D'une vie de Moïse très-curieuse, écrite par les Juifs après la captivité

LEs Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux, que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem, ils s'avisèrent de composer une histoire de Moïse encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant Gilbert Gaumin, dédié au cardinal de Bérule. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, & soixante ans après la mort du patriarche Joseph, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit : O roi ! cet enfant est un Juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous sauverez par-là votre empire, si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.

Ce conseil plut à Pharaon : il fit venir les sages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient.... Il y avait en Egypte un homme nommé Abraham, fils de Keath, mari de Jacobed sœur de son frère. Cette Jocabed lui donna une fille nommée Marie, qui signifie persécutée, parce que les Egyptiens, descendans de Cham, persécutaient les Israélites. Jocabed accoucha ensuite d'Aaron, qui signifie condamné à mort, parce que le pharaon avait

condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron & Marie furent préservés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin Jocabed eut un troisième enfant : ce fut Moïse (qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère). Il fut exposé sur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme ; il fit un grand festin ; sa femme était à sa droite ; sa fille était à sa gauche avec le petit Moïse. L'enfant, en se jouant, lui prit sa couronne & la mit sur sa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal ; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur le champ son ange Gabriel déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion ; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon ; Moïse ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange Gabriel, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la

raiſon pour laquelle le légiſlateur des Juiſs ne put jamais articuler.

Moïſe avait quinze ans & était favori du pharaon. Un Hébreu vint ſe plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec ſa femme. Moïſe tua l'Egyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïſe. Le bourreau le frappa ; mais Dieu changea ſur le champ le cou de Moïſe en colonne de marbre ; & envoya l'ange Michel, qui en trois jours de tems conduiſit Moïſe hors des frontières.

Le jeune Hébreu ſe réfugia auprès de Mécano, roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. Mécano le fit ſon général d'armée ; & après la mort de Mécano, Moïſe fut élu roi, & épouſa la veuve. Mais Moïſe, honteux d'épouſer la femme de ſon ſeigneur, n'oſa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle ſans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, ſe plaignit de ce que Moïſe ne lui faiſait rien, & conclut à le chaſſer & à mettre ſur le trône le fils du feu roi.

Moïſe s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que ſa fortune était faite s'il remettait Moïſe entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cu de baſſe-foſſe, où il fut réduit au pain & à l'eau. Moïſe engraiſſa à vue d'œil dans ſon cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille Séphora était devenue amoureuſe du priſonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïſe, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le bon homme Jéthro voulut marier ſa fille. Il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de Jaho ou Jéhova. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de ſaphir.

Les amans de Séphora ſe préſentèrent ; aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. Moïſe, qui n'avait que ſoixante & dix-ſept ans, l'arracha tout-d'un-coup ſans effort. Il épouſa Séphora, dont il eut bientôt un beau garçon nommé Gerſon.

Un jour en ſe promenant il rencontra Dieu dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec ſa femme & ſon fils. Ils rencontrèrent, chemin faiſant, un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gerſon avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron ſur la route ; mais Aaron trouva fort mauvais que ſon frère eût épouſé une Madianite ; il la traita de putain, & le petit Gerſon de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & Moïſe s'en allèrent donc tout ſeuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions ; mais Moïſe les toucha de ſa verge, & les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'Aaron & de Moïſe. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ſes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles ſont rapportées dans l'Exode. Il ajoute ſeulement que Moïſe couvrit toute l'Egypte de poux juſqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point ſelon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec ſon armée ; les Juifs coururent après lui, les eaux ſe ſéparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués ſur le ſable. Alors ce roi voyant qu'il avait à faire à forte partie, demanda

pardon à Dieu. Michaël & Gabriel furent envoyés vers lui; ils le tranſportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'Exode, & que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choiſir. Pour moi, je ne ſuis pas aſſez ſavant pour en juger. Je convien-drai ſeulement que l'un & l'autre ſont dans le genre mer-veilleux.



CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

De la mort de Moïſe.

OUTRE cette vie de Moïſe, nous avons deux relations de ſa mort, non moins admirables. Il y a dans la première une longue converſation de Moïſe avec Dieu, dans laquelle Dieu lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mau-vais ange Samaël aſſiſtait à la converſation. Dès que la pre-mière heure fut paſſée, il ſe mit à rire de ce qu'il allait bien-tôt s'emparer de l'ame de Moïſe; & Michaël ſe mit à pleu-rer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais, Moïſe va mourir, mais nous avons Joſué à ſa place.

Quand les trois heures furent paſſées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excuſa, Michaël auſſi. Dieu, refuſé par ces deux anges, s'adreſſe à Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres, c'eſt moi, dit-il, qui ai été autrefois ſon précepteur; je ne tuerai pas mon diſciple. Alors Dieu ſe fâchant, dit au mauvais ange Samaël: Eh bien, méchant, prends donc ſon ame. Samaël plein de joie tire ſon épée & court ſur Moïſe. Le mourant ſe lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin! lui dit Moïſe, oſerais-tu bien me tuer, moi qui, étant enfant, ai mis la couronne d'un pharaon ſur ma tête; qui ai fait des miracles

à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Egypte ſoixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux; qui ai vaincu deux rois ſi grands que du tems du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe? Va-t-en, maraud, ſors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel pendant ce tems-là prépara un brancard pour tranſporter l'ame de Moïſe; Michaël un manteau de pourpre; Zinguiel une ſoutane. Dieu lui mit les deux mains ſur la poitrine, & emporta ſon ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre St. Jude fait alluſion dans ſon épître, lorſqu'il dit que l'archange Michaël diſputa le corps de Moïſe au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évident que St. Jude l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de Moïſe eſt encore une converſation avec Dieu. Elle n'eſt pas moins plaiſante & moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non; mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïſe. Hélas! bon Dieu, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois; je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne ſais ce que tu dis ; tu as commis ſix péchés .... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël ; il faut qu'un de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moïſe. Seigneur, il y a là trop d'adreſſe ; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïſe périſſe plutôt qu'une ſeule ame d'Iſraël.

Après pluſieurs diſcours de la ſorte, l'écho de la montagne dit à Moïſe : tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, Dieu envoya chercher Gabriel, Zinguiel & Samaël. Dieu promit à Moïſe de l'enterrer, & emporta ſon ame.

Tous ces contes ne ſont pas plus extraordinaires que l'hiſtoire de Moïſe ne l'eſt dans le Pentateuque. C'eſt au lecteur d'en juger.



CHAPITRE

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.

NOus avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de Moïse, & ce qu'elle dit de Bacchus. Ils ont habité la même contrée; ils ont fait les mêmes miracles; ils ont écrit leurs loix sur la pierre. Qui des deux est l'original? Qui des deux est la copie? Ce qui est très-certain, c'est que Bacchus était connu de presque toute la terre avant qu'aucune nation, excepté la juive, eût jamais entendu parler de Moïse. Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce Juif, avant le rhéteur Longin, qui vivait dans notre siècle. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien Josephe avoue dans le quatrième chapitre de sa réponse à Appion, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. *Le pays que nous habitons*, dit-il, *est éloigné de la mer*; *nous ne nous appliquons point au commerce*; *nous ne communiquons point avec les autres nations.* Et ensuite: *Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, elle ait été si peu connue.*

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de Bacchus étaient déjà célébrés en Grèce, & l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du Moïse hébreu. Il est si naturel qu'une petite nation barbare inconnue, imite les fables d'une grande nation civilisée & illustre; il y en a tant d'exemples, que cette seule réflexion suffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables, comme en fait de toute invention, il paraît que les plus anciennes ont servi de modèle aux autres. La légende dorée est remplie de toutes les fables de l'ancienne Grèce sous des noms de chrétiens. On y trouve l'histoire d'Hyppolite & celle d'Œdipe tout entière. Il y a un saint à qui un cerf prédit qu'il tuera son père & qu'il couchera

avec sa mère. La prédiction du cerf est accomplie, le saint fait pénitence, & est dans le martyrologe. Les hommes aiment tant les fables, que quand ils ne peuvent en inventer, ils en copient.

Nous ne faisons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'esprit romanesque de l'antiquité, esprit qui s'est perpétué trop long-tems



CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

De la cosmogonie attribuée à Moïse, & de son déluge.

TOUTE la religion juive étant fondée sur la création de l'homme, sur la formation de la femme tirée d'une côte d'Adam, sur les ordres exprès de Dieu donnés à cet Adam & à sa femme, sur la transgression de ces deux premières créatures trompées par un serpent qui parlait & qui marchait sur ses pieds, &c. Moïse ayant appris toutes ces choses de la bouche de Dieu-même; Moïse les ayant écrites au nom de Dieu pour être un monument éternel au genre humain, comment se pouvait-il faire qu'il fût defendu chez les Juifs de lire la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans? Etait-ce parce que le sanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit? Si la lecture de la Genèse scandalisait, plus on avance en âge, plus elle doit scandaliser. Si on respecte le législateur, pourquoi défendre de lire sa loi?

Si Dieu est le père de tous les hommes, pourquoi leur création & leurs premières actions écrites par Dieu-même, ont-elles été ignorées par tous les hommes? Pourquoi Moïse en fut-il seul instruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un désert?

D'où vient, par exemple, que du tems d'Auguste il ne se trouve pas un seul historien, un seul poëte, un seul savant qui connaisse les noms d'Adam, d'Eve, d'Abel, de Caïn, de Ma-

thuſalem, de Noé, &c? Chaque nation avait ſa coſmogonie. Il n'y en a pas une ſeule qui reſſemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perſes, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains ne comptaient leurs années, ni depuis Adam, ni depuis Noé, ni depuis Abraham. Il faut avouer que les Varrone & les Pline riraient étrangement, s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs, & tous nos beaux livres de chronologie. *Abel mort l'an* 130. *Mort d'Adam l'an* 930. *Déluge univerſel* en 1656... *Noé ſort de l'arche en* 1657, &c. Cet étonnant uſage dans lequel nous donnons tous tête baiſſée, n'eſt pas ſeulement remarqué. Ces calculs ſe trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, & perſonne ne fait réflexion que tout cela eſt encore ignoré de tout le reſte de la terre.

Suppoſons que Sanchoniaton ait écrit du tems même où l'on place Moïſe, quoique certainement il ait écrit long-tems auparavant, comment ſe peut-il faire que Sanchoniaton n'ait parlé ni d'Adam, ni de Noé, ni du déluge univerſel? Pourquoi ce prodigieux événement, qui réduiſait la terre entière à une ſeule famille, a-t-il été abſolument ignoré dans toute l'antiquité? il y a eu des inondations, ſans doute; des contrées ont été ſubmergées par la mer. Le déluge de Deucalion & d'Ogigès ſont aſſez connus. Platon dit que l'iſle Atlantide fut autrefois ſubmergée. Que ce ſoit une fable ou une vérité, il n'importe; perſonne n'a jamais douté que pluſieurs parties de notre globe n'aient ſouffert de grandes révolutions; mais le déluge univerſel tel qu'on le raconte eſt phyſiquement impoſſible. Ni Thucidide, ni Hérodote, ni aucun hiſtorien n'a déshonoré ſa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque reſſouvenir d'un ſi étrange événement, Héſiode & Homère l'auraient-ils paſſé ſous ſilence? Ne retrouverait-on pas dans ces poëtes quelques alluſions, quelques comparaiſons tirées de ce bouleverſement de la nature? N'aurait-on pas conſervé quelques vers d'Orphée, dans leſquels on aurait pu en retrouver des veſtiges?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge univerſel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaiſſance du globe, ils prirent la partie pour le tout, & l'inondation d'un petit pays, pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent, & quel peuple n'a pas été exagérateur ?

Quelques romanciers, quelques poëtes dans la ſuite des tems exagérèrent chez les Grecs ; & de l'inondation d'une partie de la Grèce firent une inondation univerſelle. Ovide la célébra dans ſon livre charmant des métamorphoſes. Il avait raiſon ; une telle aventure n'eſt faite que pour la poéſie : c'eſt pour nous un miracle : c'était une fable pour les Grecs & pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Grèce ; & voici probablement quelle eſt la ſource du récit du déluge que les Juifs firent dans leur Genèſe, quand ils écrivirent dans la ſuite des tems ſous le nom de Moïſe.

Euſèbe & George le ſincelle, c'eſt-à-dire le greffier, nous ont conſervé des fragmens d'un certain Abidène. Cet Abidène avait tranſcrit des fragmens de Béroſe, ancien auteur chaldéen. Ce Béroſe avait écrit des romans, & dans ces romans il avait parlé d'une inondation arrivée ſous un roi de Chaldée nommé Xiſſuther, dont on a fait depuis Xiſſuthurus, qu'on ſuppoſe avoir vécu du tems où l'on fait vivre Noé.

Il diſait donc, ce Béroſe, qu'un dieu chaldéen, dont on a fait depuis Saturne, apparut à Xiſſuther, & lui dit : « Le 15 du » mois Dœſi, le genre humain ſera détruit par le déluge. En» fermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du ſoleil, afin » que la mémoire des choſes ne ſe perde pas [car quand il n'y » aura plus perſonne ſur la terre, les écrits ſeront très-néceſſai» res]. Bâtiſſez un vaiſſeau, entrez-y avec vos parens & vos » amis, faites-y entrer des oiſeaux & des quadrupèdes, mettez» y des proviſions, & quand on vous demandera où vous vou-

» lez aller avec votre vaisseau, répondez : vers les dieux, pour
» les prier de favoriser le genre humain ».

Xissuther ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades, & long de cinq, c'est-à-dire, que sa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, & sa longueur de six cent vingt-cinq. Ce vaisseau qui devait aller sur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, Xissuther lâcha quelques-uns de ses oiseaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xissuther en fit autant; il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie, & on ne le revit plus; les dieux l'enlevèrent.

C'est là l'unique fondement de la fable qui a tant couru, que l'arche de Noé s'était arrêtée sur une montagne d'Arménie, & qu'on en voit encore des restes.

Quelques lecteurs penseront, peut-être, que l'histoire de Noé est la copie de la fable de Xissuther. Ils diront que si les petits peuples copient toujours les grands, si les Chaldéens & tous les peuples voisins sont incontestablement plus anciens que les Juifs, si ces Juifs sont en effet si nouveaux, il est probable encore qu'ils ont imité leurs voisins en tout, excepté dans les sciences & dans les beaux-arts où ce peuple grossier ne put atteindre jamais. Pour nous, encore une fois, nous nous bornons à respecter la Bible.

Les incrédules alléguent qu'il est très-vraisemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ses bornes, & inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Egée peut en avoir fait autant en Grèce; la mer Atlantide peut avoir englouti une grande isle. Les Juifs, qui en auront entendu parler confusément, se seront approprié cet événement; ils auront inventé Noé. Il est incontestable, ajoutent-ils, qu'il n'y eut jamais de Noé; car si un tel personnage avait existé, il aurait été regardé par toutes les nations comme le restaurateur & le père du genre humain; il eût

été impossible que la mémoire s'en fût perdue ; Noé aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entiérement ignorée du monde entier, jusqu'au tems où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puisque les Juifs n'ont été que des plagiaires sur tout le reste, ils peuvent bien l'avoir été sur le déluge. Je ne fais que rapporter le raisonnement des francs-pensans, auxquels les non-pensans répondent par l'authenticité du Pentateuque.



CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Des plagiats reprochés aux Juifs.

1°. SANCHONIATON, qui écrivait en Phénicie long-tems avant que les Juifs fussent rassemblés dans des déserts, donne aux hommes dix générations jusqu'au tems du prétendu déluge universel.	1°. Les livres attribués à Moïse supposent aussi dix générations.
2°. La curiosité d'une femme nommée Pandore est fatale au genre humain.	2°. La curiosité d'une femme nommée Eve fait chasser le genre humain d'un prétendu paradis.
3°. Bacchus donne une loi écrite sur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge à droite & à gauche pour faire passer son armée, suspend le cours du soleil & de la lune.	3°. Moïse donne aussi des loix écrites sur deux tables de pierre, traverse la mer Rouge à pied sec, & son successeur Josué arrête le soleil & la lune.
4°. Minerve fait jaillir une fontaine d'huile, Bacchus une fontaine de vin.	4°. Moïse ne donna aux Juifs qu'une fontaine d'eau dans le désert.
5°. Philémon & Baucis don-	5°. Les Juifs imitent cette

nent à des dieux, en Phrygie, l'hoſpitalité qu'un village leur refuſe auprès de Thyane; les dieux changent leur cabane en un temple, & le village en un lac.	fable de la manière la plus infame, en diſant que les habitans du village de Sodome voulurent violer deux anges; & Sodome eſt changée en un lac.
6°. Les Grecs ſuppoſent qu'Agamemnon voulut immoler ſa fille Iphigénie, & que les dieux envoyèrent une biche pour être ſacrifiée à la place de la fille.	6°. Les Juifs ſuppoſent qu'Abraham voulut immoler ſon fils, & qu'Adonaï envoya un bélier pour être immolé à la place d'Iſaac.
7°. Niobée eſt changée en ſtatue de marbre.	7°. Edith, femme de Loth, eſt changée en ſtatue de ſel.
8°. Travaux d'Hercule.	8°. Travaux de Samſon.
9°. Hercule trahi par des femmes.	9°. Samſon trahi par des femmes.
10°. L'âne de Silène parle.	10°. L'âneſſe de Balaam parle.
11°. Hercule enlevé au ciel dans un quadrige.	11°. Elie monte au ciel dans un quadrige.
12°. Les dieux reſſuſcitent Pélops.	12°. Eliſée reſſuſcite une petite fille.

Si on voulait ſe donner la peine de comparer tous les événemens de la fable & de l'ancienne hiſtoire grecque, on ſerait étonné de ne pas trouver une ſeule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin, les vers d'Homère étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes, avant que ces deux cents villes ſuſſent que les Juifs étaient au monde. Lecteur, examinez & jugez. Décidez entre ceux que nous appellons francs-penſans & ceux que nous appellons non-penſans.



CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

De la ſecte des Juifs, & de leur conduite après la captivité, juſqu'au règne de l'Iduméen Hérode.

C'Est le propre des Juifs d'être par-tout courtiers, revendeurs, uſuriers; d'amaſſer de l'argent par la frugalité & l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les tems, au point que dans le roman de leur Tobie [livre canonique ou non] un ange deſcend du ciel pendant leur captivité, non pas pour conſoler ces malheureux diſperſés, non pas pour les ramener à Jéruſalem [ce qu'un ange pouvait ſans doute], mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune Tobie qui va redemander de l'argent qu'on devait à ſon père.

Excudent alii ſpirantia molliùs æra, &c.
Tu premere uſurâ populos Judeæ memento.

Ils trafiquèrent donc pendant les ſoixante & douze ans de leur tranſmigration. Ils gagnèrent beaucoup; & comme ils ont toujours financé & qu'ils financent encore pour obtenir dans pluſieurs états, & même à Rome, la permiſſion d'avoir des ſynagogues, il eſt de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commiſſaires de la tréſorerie de Cyrus, & au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permît de rebâtir leur ville, avec un petit temple moitié en pierre & moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jéruſalem ou à leur Hershalaïm, ils n'en furent guère plus heureux.

Sujets, ou plutôt eſclaves des rois perſans, enſuite d'Alexandre, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Egypte, ils ne compoſèrent plus un état; ils ne furent pas à beaucoup près ce qu'était

la

la province de Galles en comparaison de l'Angleterre du tems de notre Henri VIII. L'intérieur de leur petite république ne fut plus administré que par des prêtres ; alors tout fut fixé & déterminé dans leur secte ; alors ils furent plus dévots que jamais ; ils furent d'autant plus Juifs que les Samaritains dédaignèrent de l'être & de passer pour leurs compatriotes. Ces Samaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu (*a*). L'historien Josephe rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie Antiochus Epiphane, que *leur temple ne portait le nom d'aucun Dieu*, qu'ils ne participaient point aux superstitions judaïques, & qu'ils le suppliaient de permettre qu'ils dédiassent leur temple à Jupiter.

Lorsqu'Antiochus Epiphane fit sacrifier des cochons dans le temple de Jérusalem, quelques Juifs sensés ne murmurèrent pas ; mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils pensaient que Dieu n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut absolument des veaux ou des chevreaux, & que c'est un péché horrible d'immoler un porc. Les Machabées profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour se révolter. Cette révolte, que les Juifs ont tant célébrée, & que tous nos prédicateurs proposent si souvent comme un modèle, n'empêcha pas Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, de raser les murs du temple & de faire couper le cou au grand-prêtre Onias qui fomentait la rebellion.

Les Juifs, pour qui Dieu avait fait tant de miracles, les Juifs, qui, selon les oracles de leurs prophêtes, devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés sous les Séléucides que sous les Perses & les Babyloniens.

Après une infinité de révolutions & de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité usurpée, & qui prirent le nom de rois. Ces prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes : ils s'égor-

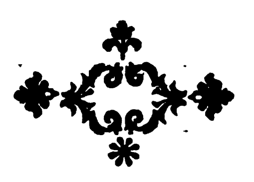
(*a*) Liv. II, chap. VII.

gèrent les uns les autres, comme ils faifaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en paſſant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé Ariſtobule, & fit pendre enſuite ſon fils le roitelet Alexandre.

Quelque tems après le triumvir Marc-Antoine donna le royaume de Judée à l'Arabe Iduméen Hérode. C'eſt le ſeul roi juif qui ait été véritablement puiſſant. C'eſt lui qui fit bâtir un temple aſſez magnifique ſur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de Salomon bâti ſur le penchant de la montagne ne pouvait être qu'un édifice irrégulier & barbare, dans lequel il fallait continuellement monter & deſcendre.

Hérode, après avoir réprimé pluſieurs révoltes, fut maître abſolu ſous la protection des Romains.



CHAPITRE TRENTIÈME.

Des mœurs des Juifs ſous Hérode.

LE peuple juif était ſi étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était ſi adonné au brigandage avant le règne d'Hérode, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorſqu'il ordonna, par une loi très-modérée, qu'on vendrait déſormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maiſons après en avoir percé les murs; ils ſe plaignirent qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent ſur-tout cette loi comme une impiété manifeſte. Comment, diſaient-ils, oſera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'eſt pas de la ſainte religion [a]? Ce fait, rapporté dans Joſephe, caractériſe parfaitement le peuple de Dieu.

Hérode régna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut, ſans contredit, le plus puiſſant de tous les rois juifs, ſans en excepter David & Salomon, malgré leur prétendu tréſor d'environ un milliard de nos livres ſterlings.

Comme la Judée ne fut point ſous ſon règne infeſtée d'irruptions d'étrangers, les Juifs eurent tout le tems de tourner leur eſprit vers la controverſe. C'eſt ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples ſuperſtitieux & ignorans, quand ils n'ont point de jeux publics ni de ſpectacles; ils s'adonnent alors aux diſputes théologiques : c'eſt ce qui nous arriva ſous le déplorable règne de notre Charles I; & c'eſt ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de ſpectacles l'oiſiveté du peuple.

Les phariſiens & les ſaducéens troublèrent l'état autant qu'ils le purent, comme parmi nous les épiſcopaux & les presbytériens. Jean-Baptiſte ſe donna pour prophète : il adminiſtrait

[a] Liv. XVI, chap. I.

l'ancien baptême juif, & se faisait suivre par la populace (*b*). L'historien Josephe dit expressément que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu (*c*); mais qu'Hérode craignant une sédition, parce que le peuple s'attroupait autour de Jean, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons sur-tout ici, que Josephe ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir Jean sous le gouvernement d'Hérode le Tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce fait que Josephe, auteur contemporain, auteur accrédité, de la race des Asmonéens, & revêtu d'emplois publics.

On disputa du tems d'Hérode sur le Messie, sur le Christ. C'était un libérateur que les Juifs attendaient dans toutes leurs afflictions, sur-tout sous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom à Judas Machabée; ils l'avaient donné même à Cyrus, & à quelques autres princes étrangers. Plusieurs prirent Hérode pour un Messie; il y eut une secte formelle d'hérodiens. D'autres qui regardaient son gouvernement comme tyrannique, l'appellaient Antimessie, Antichrist.

Quelque tems après sa mort il y eut un énergumène nommé Theudas qui se fit passer pour (*d*) Messie. Josephe dit qu'il se fit suivre par une grande multitude de canaille, qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers sa source comme Josué, & que tous ceux qui voudraient le suivre le passeraient à pied sec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthousiaste. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des prosélytes, pour les baptiser, pour les circoncire. Il y avait deux sortes de baptême, celui de prosélyte & celui de justice. Ceux qui se convertissaient au judaïsme & vivaient parmi les Juifs sans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circon-

(*b*) Liv. XVIII, chap. VII.
(*c*) Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.
(*d*) Liv. XX, chap. II.

cision. Ils se contentaient presque toujours de se faire baptiser. Cela est moins douloureux que de se faire couper le prépuce ; mais ceux qui avaient plus de vocation, & qu'on appellait *prosélytes de justice*, recevaient l'un & l'autre signe : ils étaient baptisés & circoncis (*e*). Josephe raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène, nommé Isath, qui fut assez imbécille pour embrasser la religion des Juifs. Il ne dit point où était cette province d'Adiabène ; mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptisa & on circoncit Isath ; sa mère Hélène se contenta d'être baptisée du baptême de justice ; & on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives, de toutes les superstitions extravagantes & de leur esprit de rapine, on y voyait, comme ailleurs, des hommes vertueux de même qu'à Rome & dans la Grèce. Il y eut même des sociétés qui ressemblaient en quelque sorte aux pythagoriciens & aux stoïciens. Ils en avaient la tempérance, l'esprit de retraite, la rigidité des mœurs, l'éloignement de tous les plaisirs, le goût de la vie contemplative. Tels étaient les esséniens, tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que sous un aussi méchant prince qu'Hérode, & sous les rois précédens, encore plus méchans que lui, on vît des hommes si vertueux. Il y eut des Epictète à Rome du tems de Néron. On a cru même que Jesus-Christ était essénien, mais cela n'est pas vrai. Les esséniens avaient pour principe de ne se point donner en spectacle, de ne point se faire suivre par la populace, de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes, & non pour les autres. Ils ne faisaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de Jesus-Christ lui donnent un caractère tout contraire & très-supérieur.

(*e*) Liv. XXI, chap. II.



CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

De Jesus.

IL n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot frippon qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de Jesus par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre, quel qu'il soit? est-ce par la folie? Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome qui liroit les histoires de Jesus pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux & grecs pour & contre Jesus qui sont d'une égale antiquité. Le Toldos Jeschu, & le Toldos Jesu, écrits contre lui en langue hébraïque. Dans ces livres, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux, de sorcier; & dans les évangiles grecs on le fait presque participant de la Divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges; & paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presque à chaque page.

Un auteur illustre qui naquit très-peu de tems après la mort de Jesus, & qui, si l'on en croit St. Irenée [a], devait être son contemporain; en un mot, Flavien Josphe, proche parent de la femme d'Hérode, Josephe, fils d'un sacrificateur qui devait avoir connu Jesus, ne tombe ni dans le défaut de ceux qui disent des injures, ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges si prodigieux; il n'en dit rien du tout. Il est avéré aujourd'hui que les cinq ou six lignes qu'on attribue à Josephe sur Jesus, ont été interpolées par une fraude très-mal-adroite. Car si Josephe avait en effet cru que Jesus était le Messie, il en aurait écrit cent fois davantage; & en le reconnaissant pour Messie, il eût été un de ses sectateurs.

Juste de Tibériade, autre Juif qui écrivait l'histoire de son pays

[a] St. Irenée assure que Jesus mourut à cinquante ans passés. En ce cas Flavien Josephe pourrait bien l'avoir connu.

un peu avant Josephe, garde un profond silence sur Jesus. C'est Philon qui nous en assure.

Philon, autre célèbre auteur juif contemporain, n'a cité jamais le nom de Jesus. Aucun historien romain ne parle des prodiges qu'on lui attribue, & qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités historiques, c'est que ni Josephe, ni Philon, ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un Messie.

Conclura-t-on delà qu'il n'y a point eu de Jesus, comme quelques-uns ont osé conclure, par le Pentateuque même, qu'il n'y a point eu de Moïse ? Non : puisqu'après la mort de Jesus on a écrit pour & contre lui, il est clair qu'il a existé. Il n'est pas moins évident qu'il était alors si caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu distingué selon le monde n'avait fait mention de sa personne.

J'ai vu quelques disciples de Bolingbroke plus ingénieux qu'instruits, qui niaient l'existence d'un Jesus, parce que l'histoire des trois mages, & de l'étoile, & du massacre des innocens, est, disaient-ils, le comble de l'extravagance; la contradiction des deux généalogies que Matthieu & Luc lui donnent, était sur-tout une raison qu'alléguaient ces jeunes gens pour se persuader qu'il n'y a point eu de Jesus. Mais ils tiraient une très-fausse conclusion. Notre compatriote Howel s'est fait faire en France une généalogie fort ridicule; quelques Irlandais ont écrit que lui & Jeansin avaient un démon familier qui leur donnait toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagans sur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement existé; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaises n'a-t-on pas dites du duc de Bukingham ? Il n'en a pas moins vécu sous Jacques & sous Charles.

Apollonius de Thyane n'a certainement ressuscité personne; Pythagore n'avait pas une cuisse d'or; mais Apollonius & Pythagore ont été des êtres réels. Notre divin Jesus n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable sur une montagne. Il n'a pas réellement séché un figuier au mois de Mars pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues.* Il n'est peut-être pas descendu aux enfers, &c. &c. Mais il y a eu un Jesus respectable, à ne consulter que la raison.

Qui était cet homme ? le fils reconnu d'un charpentier de village ; les deux partis en conviennent : ils disputent sur la mère. Les ennemis de Jesus disent qu'elle fut engrossée par un nommé Panther. Ses partisans disent qu'elle fut enceinte de l'esprit de Dieu. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs & des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embrasser un troisième sentiment qui est plus naturel ; c'était que son mari, qui lui fit d'autres enfans, lui fit encore celui-là ; mais l'esprit de parti n'a jamais de sentiment modéré. Il résulte de cette diversité d'opinions, que Jesus était un inconnu né dans la lie du peuple ; & il résulte que s'étant donné pour prophète comme tant d'autres, & n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raisonnablement douter qu'il sût écrire ; ce qui serait conforme à son état & à son éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth qu'on suppose ignorant, aurait-il pu fonder une secte ? Oui, comme notre Fox, cordonnier de village très-ignorant, fonda la secte des quakers dans le comté de Leicester. Il courait les champs vêtu d'un habit de cuir ; c'était un fou d'une imagination forte qui parlait avec enthousiasme à des imaginations faibles. Ayant lu la Bible, en faisant des applications à sa mode, il se fit suivre par des imbécilles ; il était ignorant, mais des savans lui succédèrent. La secte de Fox se forma, & subsiste avec honneur après avoir été sifflée & persécutée. Les premiers anabaptistes furent des malheureux paysans sans lettres.

Enfin, l'exemple de Mahomet ne souffre point de replique.

Il

Il se donna le titre de prophète ignorant. Bien de gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait est qu'il écrivait mal & qu'il se battait bien. Il avait été facteur, ou si l'on veut, valet d'une marchande de chameaux; ce n'est pas là un commencement fort illustre; il devint pourtant un très-grand homme. Revenons à Jesus, qui n'a rien de commun avec lui, & pour qui nous sommes tenus d'avoir un profond respect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Recherches sur Jesus.

BOlingbroke, Toland, Wolston, Gordon, &c. & d'autres francs-pensans, ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de Jesus & contre sa personne, que c'était un enthousiaste qui voulait se faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le Toldos Jeschu dit qu'il était suivi de deux mille hommes armés quand Judas vint le saisir de la part du sanhédrin, & qu'il y eut beaucoup de sang répandu. Mais si le fait était vrai, il est évident que Jesus aurait été aussi criminel que Barcokebas qui se dit Messie après lui. Il résulterait que sa conduite répondait à quelques points de sa doctrine: *Je suis venu apporter, non la paix, mais le glaive.* Ce qui pourrait encore faire conjecturer que Judas était un officier du sanhédrin, envoyé pour dissiper les factieux du parti de Jesus, c'est que l'évangile de Nicodème, reçu pendant quatre siècles, & cité par Justin, par Tertullien, par Eusèbe, reconnu pour authentique par l'empereur Théodose, cet évangile, dis-je, commence par introduire Judas parmi les principaux magistrats de Jérusalem qui vinrent accuser Jesus devant le préteur romain. Ces magistrats sont Annah, Caïpha, Summas, Dathan, Gamaliel, Judas, Levi, Alexandre, Nephtalim, Karoh.

On voit par cette conformité entre les amis & les ennemis

de Jesus, qu'il fut en effet poursuivi & pris par un nommé Judas. Mais ni le Toldos, ni le livre de Nicodème, ne disent que Judas ait été un disciple de Jesus, & qu'il ait trahi son maître.

Le Toldos & les évangiles sont encore d'accord sur l'article des miracles. Le Toldos dit que Jesus en faisait en qualité de sorcier. Les évangiles disent qu'il en faisoit en qualité d'homme envoyé de Dieu. En effet, dans cet âge, & avant & après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges; & le plus grand sans doute qu'ait fait Jesus dans une province soumise aux Romains, c'est que les Romains n'en entendirent point parler. A ne juger que par la raison, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'est question ici que d'examiner historiquement si Jesus fut en effet à la tête d'une faction, ou s'il eut seulement des disciples. Comme nous n'avons pas les piéces du procès fait pardevant Pilate, il n'est pas aisé de prononcer.

Si on veut peser les probabilités, il paraît vraisemblable, par les évangiles, qu'il usa de quelque violence, & qu'il fut suivi par quelques disciples emportés.

Jesus, si nous en croyons les évangiles, est à peine arrivé dans Jérusalem, qu'il chasse & qu'il maltraite des marchands qui étaient autorisés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y sacrifier. Cet acte, qui paraît si ridicule à milord Bolingbroke, à Wolston & a tous les francs-pensans, serait aussi répréhensible que si un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de Saint-Paul le livre des *communes prières*. Mais aussi il est bien difficile que des marchands établis par les magistrats se soient laissés battre & chasser par un étranger sans aveu, arrivé de son village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à sa suite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut

convenir que selon les loix ordinaires il méritait châtiment. Mais comme l'Evangile nous dit que Jesus avait envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'est encore ni chrétien, ni juif, peut raisonnablement en douter. Il dira aux théologiens: « Pardonnez, » si en voulant justifier Jesus, je suis forcé de réfuter vos livres; » les évangiles l'accusent d'avoir battu des marchands innocens, » d'avoir noyé deux mille porcs; d'avoir séché un figuier qui ne » lui appartenait pas, & de n'en avoir privé le possesseur, que » parce que cet arbre ne portait pas des figues quand *ce n'était » pas le tems des figues*. Ils l'accusent d'avoir changé l'eau en vin » pour des convives qui *étaient déjà ivres*; de s'être transfiguré » pendant la nuit pour parler à Elie & à Moïse, d'avoir été trois » fois emporté par le diable. Je veux faire de Jesus un juste & » un sage; il ne serait ni l'un ni l'autre, si tout ce que vous dites » était vrai; & ces aventures ne peuvent être vraies, parce » qu'elles ne conviennent ni à Dieu ni aux hommes. Permet- » tez-moi, pour estimer Jesus, de rayer de vos évangiles » ces passages qui le déshonorent. Je défends Jesus contre « vous.

» S'il est vrai, comme vous dites & comme il est très-vraisem- » blable, qu'il appellait les pharisiens, les docteurs de la loi, » *race de vipères*, *sépulcres blanchis*, *frippons intéressés*, noms » que les prêtres de tous les tems ont quelquefois mérités, » c'était une témérité très-dangereuse, & qui a coûté » plus d'une fois la vie à des imprudens véridiques. Mais on » peut être très-honnête homme, & dire qu'il y a des prêtres » frippons. »

Concluons donc, en ne consultant que la simple raison, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi, qui nous montre que Jesus méritait le supplice dont il mourut; rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le tems de son supplice est inconnu. Les rabbins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. Irenée diffère de vingt-ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années

entre Luc & Matthieu, qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie abſolument différente, & abſolument étrangère à la perſonne de Jeſus. Aucun auteur romain ni grec ne parle de Jeſus; tous les évangéliſtes juifs ſe contrediſent ſur Jeſus; enfin, comme on ſait, ni Joſephe ni Philon ne daignent nommer Jeſus.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains, qui, dit-on le firent crucifier; il faut donc, en attendant la foi, ſe borner à tirer cette concluſion : il y eut un juif obſcur de la lie du peuple nommé Jeſus, crucifié comme blaſphémateur, du tems de l'empereur Tibère, ſans qu'on puiſſe ſavoir en quelle année.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

de la morale de Jeſus.

IL eſt très-probable que Jeſus prêchait dans les villages une bonne morale, puiſqu'il eut des diſciples. Un homme qui fait le prophète peut dire & faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires, nos piétiſtes, nos méthodiſtes, nos memnonites, nos quakers, en ont dit & fait d'énormes. Les prophètes de France ſont venus chez nous & ont prétendu reſſuſciter des morts.

Les prophètes juifs ont été aux yeux de la raiſon les plus inſenſés de tous les hommes. Jérémie ſe met un bât ſur le dos & des cordes au cou. Ezéchiel (*a*) mange de la matière fécale ſur ſon pain. Ozée prétend que Dieu, par un privilège ſpécial, lui ordonne de prendre une fille publique & enſuite une femme adultère, & d'en avoir des enfans. Ce dernier trait n'eſt pas édifiant, il eſt même très-puniſſable. Mais enfin, il n'y a jamais eu ſur la terre d'homme ſoi-diſant envoyé de Dieu qui ait aſſemblé d'au-

(*a*) Ezéch. chap. IV. Ozée, chap. I.

tres hommes pour leur dire : « Vivez sans raison & sans foi ; abandonnez-vous à l'ivrognerie ; soyez adultères, sodomites ; volez » dans la poche ; volez, assassinez sur les grands chemins, & ne » manquez pas d'assassiner ceux que vous aurez dépouillés, afin » qu'ils ne vous accusent pas ; tuez jusqu'aux enfans à la mamelle ; » c'est ainsi qu'en usait David avec les sujets du roitelet Achis : » associez-vous à d'autres voleurs, & tuez-les ensuite par derrière, » au lieu de partager avec eu le butin ; tuez vos pères & vos » mères pour en hériter plutôt, &c. &c. »

Beaucoup d'hommes, beaucoup de Juifs sur-tout, ont commis ces abominations ; mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il est vrai que les juifs, pour excuser leurs premiers brigandages, ont imputé à leur Moïse des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrent les dix commandemens communs à tous les peuples. Ils défendirent le meurtre, le vol & l'adultère : ils recommandèrent l'obéissance aux enfans envers les pères & les mères, comme tous les anciens législateurs. Pour réussir il faut toujours exhorter à la vertu. Jesus ne put prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'Epictète, de Sénèque, de Ciceron, de Lucrèce, de Platon, d'Epicure, d'Orphée, de Thaut, de Zoroastre, de Brama, de Confucius, est absolument la même.

Une foule de francs-pensans nous répond que Jesus a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les évangiles, disent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr son père & sa mère ; qu'il est venu au monde pour apporter le glaive & non la paix ; pour mettre la division dans les familles. Son *Contrains-les d'entrer*, est la destruction de toute société, & le symbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure ; il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'est pas de son église. Ces philosophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Évangiles*, autant de maximes odieuses que de comparaisons basses & ridicules.

Qu'il nous soit permis de repliquer à leurs assertions. Sommes-nous bien sûrs que Jesus ait dit ce qu'on lui fait dire ? Est-il bien

vraiſemblable (à ne juger que par le ſens commun) que Jeſus ait dit qu'il détruirait le temple & qu'il le rebâtirait en trois jours; qu'il ait converſé avec Elie & Moïſe ſur une montagne; qu'il ait été trois fois emporté par le Knatbull, par le diable; la première fois dans le déſert, la ſeconde ſur le comble du temple, la troiſième ſur une colline dont on découvrait tous les royaumes de la terre; & qu'il ait argumenté avec le diable?

Savons-nous d'ailleurs quel ſens il attachait à des paroles qui (ſuppoſé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puiſque c'étaient des paraboles, des énigmes? Il eſt impoſſible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écoutait pas ſon égliſe, puiſqu'alors il n'y avait point d'égliſe.

Mais prenons les ſentences qu'on lui attribue, & qui ſont le moins ſuſceptibles d'un ſens équivoque, nous y verrons l'amour de Dieu & du prochain, la morale univerſelle.

Quant à ſes actions, nous ne pouvons en juger que parce qu'on nous en rapporte. En voit-on une ſeule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un factieux, un perturbateur du repos public, tel qu'il eſt peint dans le *Toldos Jeſchu*?

Il va aux noces; il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaiſe vie; ce n'eſt pas là conſpirer contre les puiſſances. Il n'excite point ſes diſciples à le défendre quand la juſtice vient ſe ſaiſir de ſa perſonne. Wolſton dira tant qu'on voudra, que Simon Barjone coupant l'oreille au ſergent Malcus, & Jeſus rendant au ſergent ſon oreille, eſt un des plus impertinens contes que le fanatiſme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il ſoit, regardoit Jeſus comme un homme pacifique. En un mot, plus on conſidère ſa conduite (telle qu'on la rapporte) par la ſimple raiſon, plus cette raiſon nous perſuade qu'il était enthouſiaſte de bonne foi, & un bon homme qui avait la faibleſſe de vouloir faire parler de lui, & qui n'aimait pas les prêtres de ſon tems.

Nous n'en pouvons juger que par ce qui a été écrit de sa personne. Enfin, ses panégyristes le représentent comme un juste. Ses adversaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes ; & cette accusation ne se trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les vraisemblances sont donc, qu'il n'était point du tout malfaisant, & qu'il ne méritait pas son supplice.

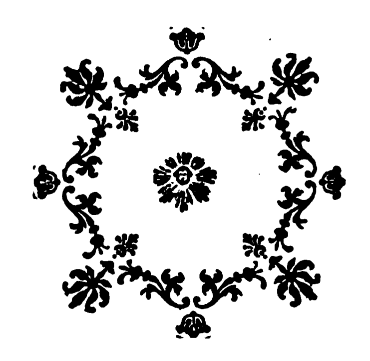
Les francs-pensans insistent ; ils disent, que puisqu'il a été puni par le supplice des voleurs, il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on considère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non seulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres ont été persécutés par eux, en tout pays, excepté dans l'ancienne Rome ; mais les lâches magistrats ont prêté leur voix & leurs mains à la vengeance sacerdotale, depuis Priscillien jusqu'au martyre des six cents personnes immolées sous notre infame Marie : & on a continué ces massacres juridiques chez nos voisins. Que de supplices & d'assassinats ! les échafauds, les gibets n'ont-ils pas été dressés dans toute l'Europe pour quiconque était accusé par des prêtres ? Quoi ! nous plaindrions Jean Hus, Jérome de Prague, l'archevêque Cranmer, Dubourg, Servet, &c. & nous ne plaindrions pas Jesus ?

Pourquoi le plaindre ? dit-on ; il a établi une secte sanguinaire qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non ; j'ose avancer, mais avec les hommes les plus instruits & les plus sages, que Jesus n'a jamais songé à fonder cette secte. Le christianisme, tel qu'il a été dès le tems de Constantin, est plus éloigné de Jesus que de Zoroastre ou de Brama. Jesus est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques, de nos persécutions, de nos crimes religieux ; mais il n'en a pas été l'au-

teur. Plusieurs ont regardé Jesus comme un médecin juif que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poisons. Je me flatte de démontrer que Jesus n'était pas chrétien, qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre christianisme tel que Rome l'a fait; christianisme absurde & barbare, qui avilit l'ame & qui fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un & l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité; christianisme qui, pour enrichir des moines & des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, & par conséquent à la nécessité du crime; christianisme qui expose des rois au premier dévot assassin qui veut les immoler à la sainte église; christianisme qui a dépouillé l'Europe pour entasser dans la maison de la madone de Lorette, venue de Jérusalem à la marche d'Ancône par les airs, plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre, & qui l'a couverte de sang, de carnage & de malheurs innombrables de toute espèce.



CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

De la religion de Jesus.

EN s'en rapportant aux seuls évangiles, n'est-il pas de la plus grande évidence que Jesus naquit d'un Juif & d'une Juive; qu'il fut circoncis comme juif; qu'il fut baptisé comme juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le juif Jean, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs; qu'il observait le sabbat & toutes les fêtes juives, & qu'enfin il mourut juif.

Je dis plus; tous ses disciples furent constamment juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les évangiles n'ose faire dire à Jesus-Christ qu'il veut abolir la loi de Moïse. Au contraire, ils lui font dire: *Je ne suis pas venu dissoudre la loi, mais l'accomplir.* Il dit dans un autre endroit: N'ont-ils pas la loi & les prophètes? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que Jesus renonça à la religion dans laquelle il naquit; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulut établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les *Actes des apôtres*. Bolingbroke, Collins, Toland & mille autres disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des tems antérieurs: Je l'accorde pour un moment. Mais c'est par cette raison-là même que je le propose. Si dans ce livre où l'on ose rapporter, selon vous, tant de faussetés, l'auteur des *Actes* n'a jamais osé dire que Jesus ait institué une religion nouvelle; si l'auteur de ce livre n'a jamais été assez hardi pour dire que Jesus fût Dieu, ne faudra-t-il pas convenir que notre christianisme d'aujourd'hui est absolument contraire à la religion de Jesus, & qu'il est même blasphématoire?

Tranſportons-nous au jour de la Pentecôte, où l'on fait deſcendre l'eſprit [quel que ſoit cet eſprit] ſur la tête des apôtres, en langues de feu, dans un grenier. Faites réflexion ſeulement au diſcours que l'auteur des *Actes* fait tenir à Pierre, diſcours qu'on regarde comme la profeſſion de foi des chrétiens. Vous me dites que c'eſt un galimatias; mais à travers ce galimatias même voyez les traits de la vérité.

D'abord Pierre cite le prophète Joël, qui a dit : *Je répandrai mon eſprit ſur toute chair.*

Pierre conclut delà, qu'en qualité de bons juifs, lui & ſes compagnons ont reçu l'eſprit. Remarquez ſoigneuſement ſes paroles.

Vous ſavez que Jeſus de Nazareth était un homme que Dieu a rendu célèbre par les vertus, & par les prodiges que Dieu a faits par lui.

Remarquez ſur-tout la valeur de ces mots, *un homme que Dieu a rendu célèbre*; voilà un aveu bien authentique que Jeſus ne pouſſa jamais le blaſphême juſqu'à ſe dire participant réellement de la divinité, & que ſes diſciples étaient bien loin d'imaginer ce blaſphême.

Dieu l'a reſſuſcité en arrêtant les douleurs de l'enfer, &c. C'eſt donc Dieu qui a reſſuſcité un homme.

C'eſt ce Jeſus que Dieu a reſſuſcité, & après qu'il a été élevé par la puiſſance de Dieu, &c.

Obſervez que dans tous ces paſſages Jeſus eſt un bon juif, un homme juſte que Dieu a protégé, qu'il a laiſſé mourir à la vérité publiquement du dernier ſupplice, mais qu'il a reſſuſcité ſecrétement.

En ce même tems Pierre & Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.

Voilà qui démontre sans replique que les apôtres persistaient dans la religion juive, comme Jesus y avait persisté.

Moïse a dit à nos pères : le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; écoutez-le dans tout ce qu'il vous dira...... Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.

J'avoue que Pierre, à qui on fait tenir ce discours, rapporte très-mal les paroles du Deutéronome attribuées à Moïse. Il n'y a point dans le texte du Deutéronome : *Quiconque n'écoutera pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien Testament qu'on a falsifiés dans le nouveau, pour les faire quadrer avec ce qu'on y dit de Jesus ; mais cette falsification même est une preuve que les disciples de Jesus ne le regardaient que comme un prophète juif. Il est vrai qu'ils appellaient quelquefois Jesus fils de Dieu ; & l'on n'ignore pas que *fils de Dieu* signifiait *homme juste ;* & *fils de Bélial*, *homme injuste.* Les savans disent qu'on s'est servi de cette équivoque pour attribuer dans la suite la divinité à Jesus-Christ.

On prend à la vérité le nom de fils de Dieu au propre dans l'évangile attribué à Jean. Aussi est-il dit que cette expression fut regardée en ce sens comme un blasphême par le grand-prêtre.

Lorsqu'Etienne parle au peuple avant que d'être lapidé, il lui dit : *Quel est le prophète que vos pères n'ont pas persécuté ? Vous avez tué tous ceux qui vous prédisaient la venue du juste dont vous avez été proditoirement les homicides.* Etienne ne donne à Jesus que le nom de *juste*, il se garde bien de l'appeller Dieu. Etienne en mourant ne renonce point à la religion judaïque ; aucun apôtre n'y renonce ; ils baptisaient seulement au nom de Jesus, comme on baptisait au nom de Jean du baptême de justice.

Paul lui-même, qui commença par être valet de Gamaliel,

& qui finit par être son ennemi ; Paul, que les juifs prétendent ne s'être brouillé avec Gamaliel que parce que ce prêtre lui avait refusé sa fille en mariage ; Paul qui, après avoir été satellite de Gamaliel & avoir persécuté les disciples de Jesus, se mit lui-même de sa propre autorité au rang des apôtres, Paul, qui était si enthousiaste & si emporté, regarde toujours Jesus-Christ comme un homme ; il est bien loin de l'appeller Dieu, il ne dit en aucun endroit que Jesus n'ait pas été soumis à la loi juive ; Paul lui-même fut toujours juif. *Je n'ai péché* (*a*), dit-il au proconsul Festus, *ni contre la loi juive ni contre le temple.* Paul va sacrifier lui-même dans le temple pendant sept jours : Paul circoncit Timothée, fils d'un païen & d'une fille de joie.

Le vrai juif (*b*), dit-il dans son épître aux Romains, *est celui qui est juif intérieurement.* En un mot, Paul ne fut jamais qu'un juif qui se mit au rang des partisans de Jesus contre les autres juifs. Dans tous les passages où il parle de Jesus-Christ, il le préconise toujours comme un bon juif à qui Dieu s'est communiqué, que Dieu a exalté, que Dieu a mis dans sa gloire. Il est vrai que Paul place Jesus, tantôt immédiatement au-dessus des anges, tantôt au-dessous. Que pouvons-nous en conclure? que l'inintelligible Paul est un juif qui se contredit.

Il est très-certain que les premiers disciples de Jesus n'étaient autre chose qu'une secte particulière de juifs, comme les vicle-fistes n'ont été parmi nous qu'une secte particulière. Il fallait certainement que Jesus se fût fait aimer de ses disciples, puisque plusieurs années après la mort de Jesus, ceux qui embrasséren son parti écrivirent cinquante-quatre évangiles, dont quelques uns ont été conservés en entier, dont les autres sont connus par de longs fragmens, & quelques uns cités seulement par les pères de l'église. Mais ni dans ces citations, ni dans ces fragmens, ni dans aucun des évangiles entiérement conservés, la personne de Jesus n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel Dieu a répandu les plus grandes graces.

(*a*) Actes, chap. XXV.

(*b*) Chap. II.

Il n'y a que l'évangile attribué à Jean, évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis, dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de Jesus. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe ; & il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des tems postérieurs par un chrétien platonicien, le mot de *verbe*, *logos*, ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet évangile de Jean fait dire positivement à Jesus : *Je monte à mon père, qui est votre père ; à mon Dieu, qui est votre Dieu.* Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder Jesus comme un Dieu-homme. Chaque évangile est contraire aux autres. Et tous ont été, dit-on, falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même Jean. On lui fait dire *qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel ; le père, le verbe & l'esprit saint ; & ces trois sont un : & il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre ;* l'esprit, l'eau & le sang ; & ces trois sont *un.*

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'épître de Jean vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire, & qu'ils appellèrent *des fraudes pieuses.* Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la vérité de tout ce qui concerne la personne de Jesus, & faire voir clairement que lui & ses premiers disciples ont toujours été constamment de la religion des juifs. Disons en passant qu'il est démontré par-là, que c'est une chose aussi absurde qu'abominable à des chrétiens, de brûler les juifs, qui sont leurs pères. Car les juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux : *Monstres, nous sommes de la religion de votre Dieu ; nous faisons tout ce que votre Dieu a fait ; & vous nous brûlez !*



CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Des mœurs de Jesus, de l'établissement de la secte de Jesus & du christianisme.

LEs plus grands ennemis de Jesus doivent convenir qu'il avait la qualité très-rare de s'attacher des disciples. On n'acquiert point cette domination sur les esprits sans des talens, sans des mœurs exemptes de vices honteux. Il faut se rendre respectable à ceux qu'on veut conduire; il est impossible de se faire croire quand on est méprisé. Quelque chose qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, & sur-tout de bonnes mœurs. J'oserais l'appeller un Socrate rustique, tous deux prêchant la morale, tous deux ayant des disciples & des ennemis, tous deux disant des injures aux prêtres, tous deux suppliciés & divinisés. Socrate mourut en sage. Jesus est peint par ses disciples comme craignant la mort. Je ne sais quel écrivain à idées creuses & à paradoxes contradictoires, s'est avisé de dire, en insultant le christianisme, que *Jésus était mort en Dieu.* A-t-il vu mourir des dieux? Les dieux meurent-ils? Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus absurde; & notre ingénieux M. Walpole a bien raison d'avoir écrit qu'il le méprise.

Il ne paraît pas que Jesus ait été marié, quoique tous ses disciples le fussent, & que chez les Juifs ce fût une espèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent sans femmes, soit qu'ils voulussent s'écarter en tout de l'usage ordinaire, soit parce qu'embrassant une profession qui les exposait toujours à la haine, à la persécution, à la mort même, & qu'étant tous pauvres, ils trouvaient rarement une femme qui osât partager leur misère & leurs dangers.

Ni Jean le baptiseur, ni Jesus, n'eurent de femme, du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profession qu'ils embrassèrent; & ayant été suppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils laissèrent après eux des disciples. Ainsi Sadoc avait formé les saducéens; Hillel était le père des pharisiens; on prétend qu'un nommé Judas fut le principal fondateur des esséniens, du tems même des Machabées; les récabites, encore plus austères que les esséniens, étaient les plus anciens de tous.

Les disciples de Jean s'établirent vers l'Euphrate & en Arabie : ils y sont encore. Ce sont eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de St. Jean* (*a*). Les *Actes des apôtres* racontent que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse. Il leur demanda qui leur avait conféré le Saint-Esprit. Nous n'avons jamais entendu parler de votre Saint-Esprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de Jean. Paul les assura que celui de Jesus valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été persuadés : car ils ne regardent aujourd'hui Jesus que comme un simple disciple de Jean.

Leur antiquité & la différence entr'eux & les chrétiens sont assez constatées par la formule de leur baptême; elle est entiérement juive, la voici : *Au nom du Dieu antique, puissant, qui est avant la lumière, & qui sait ce que nous faisons.*

Les disciples de Jesus restèrent quelque tems en Judée; mais étant poursuivis, ils se retirèrent dans les villes de l'Asie mineure & de la Syrie où il y avoit des Juifs. Alexandrie, Rome même, étaient remplies de courtiers juifs. Les disciples de Paul, de Pierre, de Barnabé allèrent dans Alexandrie & dans Rome.

Jusque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les sectateurs de Jesus se bornaient à dire aux Juifs : Vous avez fait

(*a*) Ch. XIX.

crucifier notre maître, qui était un homme de bien. Dieu l'a ressuscité : demandez pardon à Dieu. Nous sommes juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous à la loi mosaïque, ne mangeant point de cochon, point de boudin, point de lièvre parce qu'il rumine & qu'il n'a pas le pied fendu [quoiqu'il ait le pied fendu, & qu'il ne rumine pas]; mais nous vous aurons en horreur jusqu'à ce que vous confessiez que Jesus valait mieux que vous, & que vous viviez avec nous en frères.

La haine divisait ainsi les juifs ennemis de Jesus & ses sectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour se distinguer. *Chrétien* signifiait suivant d'un Christ, d'un Oint, d'un Messie. Bientôt le schisme éclata entr'eux, sans que l'empire romain en eût la moindre connaissance. C'étaient des hommes de la plus vile populace qui se battaient entr'eux pour des querelles ignorées du reste de la terre.

Séparés entiérement des juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils se dire alors de la religion de Jesus? Plus de circoncision, excepté à Jérusalem; plus de cérémonies judaïques; ils n'observèrent plus aucun des rites que Jesus avait observés; ce fut un culte absolument nouveau.

Les chrétiens de diverses villes écrivirent leurs évangiles, qu'ils cachaient soigneusement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs; ces livres étaient leurs mystères secrets. Mais quels mystères! disent les francs-pensans; un ramas de prodiges & de contradictions; les absurdités de Matthieu ne sont point celles de Jean, & celles de Jean sont différentes de celles de Luc. Chaque petite société chrétienne avait son grimoire, qu'elle ne montrait qu'à ses initiés. C'étoit, parmi les chrétiens, un crime horrible de laisser voir leurs livres à d'autres. Cela est si vrai, qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre siècles entiers, n'a jamais parlé d'évangiles. La secte chrétienne défendait très-rigoureusement à ses initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appellaient *profanes*. Ils faisaient subir de longues pénitences

pénitences à quiconque de leurs frères en faisait part à ces infidèles.

Le schisme des donatistes, comme on sait, arriva en 305 à l'occasion des évêques, prêtres & diacres qui avaient livré les évangiles aux officiers de l'empire; on les appella *traditeurs*, & delà vint le mot *traître*. Leurs confrères voulurent les punir. On assembla le concile de Cirthe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé Purpuris, accusé d'avoir assassiné deux enfans de sa sœur, menaça d'en faire autant aux évêques ses ennemis [*b*].

On voit par-là qu'il fut impossible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puisqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois siècles.



CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Fraudes innombrables des chrétiens.

PENDANT ces trois siècles, rien ne fut plus aisé aux chrétiens que de multiplier secrétement leurs évangiles jusqu'au nombre de cinquante-quatre. Il est même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais en récompense avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à composer des fables, à supposer de fausses prophéties, de fausses ordonnances de fausses aventures, à falsifier d'anciens livres, à forger des martyrs & des miracles. C'est ce qu'ils appellaient des *fraudes pieuses*. La multitude en est prodigieuse. Ce sont des lettres de Pilate à Tibère, & de Tibère à Pilate; des lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul; une histoire de la femme de Pilate; des lettres de Jesus à un prétendu roi d'Edesse; je ne sais quel édit de Tibère pour mettre Jesus au rang des dieux; cinq ou six apocalypses ressemblant à des rêves d'un malade qui a les transports au cerveau;

[*b*] Hist. Eccl. liv. IX.



un teſtament des douze patriarches qui prédiſent Jeſus-Chriſt & les douze apôtres. Le teſtament de Moïſe, le teſtament d'Enoch & de Joſeph; l'aſcenſion de Moïſe au ciel, celle d'Abraham, d'Elda, de Moda, d'Elie, de Sophonie, &c.; le voyage de Pierre, l'apocalypſe de Pierre, les actes de Pierre, les récognitions de Clément, & mille autres.

On ſuppoſa, ſur-tout, des conſtitutions, des décrets apoſtoliques, dans leſquels on ne manque pas de dire que les évêques ſont au-deſſus des empereurs.

On pouſſa l'impudence juſqu'à ſuppoſer des vers grecs, attribués aux ſibylles, qui ſont rares par l'excès du ridicule.

Enfin les quatre premiers ſiècles du chriſtianiſme n'offrent qu'une ſuite continuelle de fauſſaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de menſonge. Nous l'avouons avec douleur; c'eſt de ces menſonges que les prêtres chrétiens nourrirent leurs petits troupeaux. Ils le ſavent bien, les Abadie & les autres écrivains à gages qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin engraiſſé de notre ſubſtance, eſſaient encore de juſtifier, s'il eſt poſſible, les ſectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accuſations terribles: auſſi n'y ont-ils jamais répondu. Et quand ils ſont forcés d'en dire quelques mots, ils paſſent rapidement ſur toutes ces falſifications, ſur ces crimes de faux des premiers ſiècles, ſur les brigandages des conciles, ſur ce long amas de fourberies. Ils font comme les déſerteurs pruſſiens qui courent de toutes leurs forces quand ils paſſent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils ſe rejettent enſuite au plus vîte ſur les prophéties, comme dans un déſert couvert d'épines & de bruyères, dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les ſuivre; ils penſent s'y ſauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé Jacob a dit que Juda [a] lierait ſon ânon à la vigne, ils vous diſent que Jeſus

[a] Genèſe, chap. VIII, v. 3.

est entré dans Jérusalem sur un âne, & ils prétendent que l'ânon de Juda est une prédiction de l'âne de Jesus.

Si Esaïa [b] dit qu'il fera un enfant à la prophéteſſe sa femme, & que cet enfant s'appellera *Maher Sal-al-as-bas*, cela veut dire que Marie de Bethléem, étant vierge, accouchera de l'enfant Jesus.

Si le même Esaïa [c] se plaint qu'on ne l'écoute pas, s'il se compare à une racine dans une terre sèche, s'il dit qu'il n'a nulle réputation, qu'il est regardé comme un lépreux, qu'il a été frappé par les iniquités du peuple, qu'il est mené à la boucherie comme une brebis, &c., tout cela est appliqué à Jesus.

J'ai lu dans le testament du célèbre curé Meslier qu'en expliquant ainsi les ouvrages de ceux qu'on appelle Nabi, prophêtes chez les Juifs, il y avait trouvé toute l'histoire de Dom Quichote clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes & le plus juste, a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on est obligé de tromper les hommes. Il a consigné dans un gros testament les motifs de son repentir; c'est un fait connu & avéré; mais l'opinion d'un curé picard n'est pas une preuve pour un Anglais; il m'en faut d'autres encore.

Les premières sont les erreurs & les fausses citations qui se trouvent dans les évangiles. St. Luc dit [d] que Cirénius était gouverneur de Syrie quand Jesus naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était Quintilius Varus. Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges, & des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les évangiles, & pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-tems après par des faussaires ignorans. C'est précisément comme si un de nos pamphleters écrivait que la bataille de Blenheim qui a signalé le règne de la reine Anne,

[b] Esaïe, chap. VIII, v. 3.
[c] Chap. LIII.
[d] Luc, chap. I, v. 1 & 2.

s'eſt donnée ſous le règne de George I. J'avoue que je ſuis accablé de ce menſonge, & que le plus effronté, ou le plus imbécille commentateur, fût-ce un Calmet, ne peut le pallier.

Matthieu dit (*e*) que la fuite de Jeſus en Egypte a été prédite par Ozée (*f*); & ſelon Luc, il n'alla jamais en Egypte.

Matthieu dit que Jeſus habita à Nazareth pour accomplir la prophétie qui aſſure *qu'il ſera appellé Nazaréen;* & cette prophétie ne ſe trouve nulle part.

Milord Bolingbroke ne ceſſe de dire dans ſon *Examen important*, que tout eſt rempli de pareilles prédictions, ou *entiérement imaginaires, ou interprétées comme celles de Merlin & de Noſtradamus, avec une mauvaiſe foi qui indigne, & un ridicule qui fait pitié.* Je ne fais que rapporter ſes paroles, je ne les adopte pas; c'eſt au lecteur à les peſer.

Les récits des miracles ne ſont pas moins extravagans, ſi l'on en croit tous les francs-penſans. Jérôme écrit ſérieuſement qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'hermite Paul dans le déſert de la Thébaïde pendant quarante années; que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'hermite Antoine vint rendre viſite à l'hermite Paul; & que Paul étant mort le jour ſuivant, il vint deux lions qui creusèrent la foſſe avec leurs ongles. St. Pacome allait faire ſes viſites monté ſur un crocodile.

L'hiſtoire des martyrs eſt encore plus merveilleuſe. Le préfet de Rome fait cuire le diacre Laurent ſur un gril de ſix pieds de long. Ste. Potamienne, pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, eſt bouillie dans de la poix réſine, & en ſort avec la peau la plus fraîche & la plus blanche, qui dût inſpirer de nouveaux deſirs au gouverneur. Sept demoiſelles chrétiennes de la ville d'Ancire, dont la plus jeune avait

(*e*) Matth. chap. II, v. 14 & 15.
(*f*) Ozée, chap. XII, v. 1.

ſoixante & dix ans, ſont condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancire; ou plutôt ces jeunes gens ſont condamnés à les violer; & c'eſt là l'événement le plus naturel de leur hiſtoire.

Tous les miracles des chrétiens égalent leurs martyrs. Le plus terrible de ces miracles eſt celui qui eſt rapporté dans les *Actes des apôtres*. Ils diſent qu'Anania & Saphira ſa femme, deux proſélytes de St. Pierre, moururent l'un aprés l'autre de mort ſubite pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelques ſchellings pour vivre, & de ne l'avoir pas avoué à St. Pierre. Quel miracle, grand Dieu! & quels apôtres!

La plupart des autres miracles ſont plus plaiſans. St. Grégoire Thaumaturge, c'eſt-à-dire, *l'opérateur admirable*, apprend d'abord ſon catéchiſme de la bouche d'un beau vieillard qui deſcend du ciel. A peine ſait-il ſon catéchiſme qu'il écrit une lettre au diable. Il la poſe ſur un autel; la lettre eſt fidelement portée à ſon adreſſe, & le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le ſaiſir, lui & ſon diſciple. Ils ſe changent tous deux ſur le champ en arbres, & échappent à la pourſuite de leurs ennemis.

On croira aiſément que les chrétiens groſſirent à la fois le nombre de leurs martyrs & celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique? On exagère pour le ſeul plaiſir d'être lu ou écouté, à plus forte raiſon quand l'enthouſiaſme & l'intérêt d'une faction ſemblent autoriſer le menſonge. Mais les archives ſecrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape Grégoire I l'avoue dans ſa ſeptième lettre à Euloge. On ne retrouvait plus de ſon tems qu'une très-petite partie des *Actes des martyrs*, conſervés par Euſèbe. Tout ce qu'on a écrit depuis ſur les anciens martyrs & les anciens miracles, ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Qu'on nous montre un ſeul miracle évidemment prouvé,

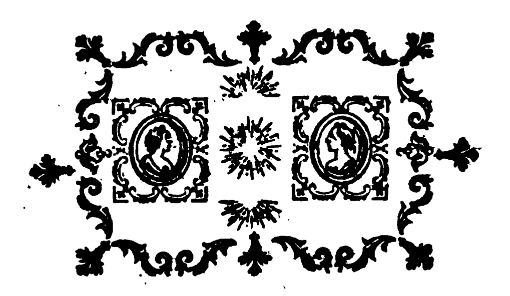
c'eſt celui-là ſeul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq ou ſix cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulſionnaires; la liſte en a été donnée au roi de France par un magiſtrat qui lui-même était témoin des miracles : qu'en eſt-il arrivé ? Le magiſtrat a été enfermé comme un fou qu'il était ; on s'eſt moqué de ſes miracles à Paris & dans le reſte de l'Europe.

Pour conſtater les miracles, il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canoniſe un ſaint. On commence par attendre que le ſaint ſoit mort, & on attend cent années au moins; après quoi, lorſque la famille du ſaint, ou même la province qui s'intéreſſe à ſon apothéoſe, a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apoſtolique, on fait comparaître des témoins qui ont entendu dire, il y a cinquante ans, à de vieilles femmes qui le ſavaient de bonne part, que cinquante ans auparavant le ſaint en queſtion avait guéri leur tante ou leur couſine d'un mal de tête effroyable, en diſant la meſſe pour leur guériſon.

Ce n'eſt pas ainſi que l'on met l'œuvre de Dieu au-deſſus de tout ſoupçon. Le mieux, ſans doute, eſt de s'y prendre comme nous fimes en 1707, lorſque Fatio Duillier & le bon homme Daudé vinrent chez nous des montagnes du Dauphiné & des Cevènes avec deux ou trois cents prophêtes au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur miſſion. Le St. Eſprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts de reſſuſciter un mort. Nous leur permîmes de choiſir le mort le plus puant qu'ils puſſent trouver. Cette pièce ſe joua dans la place publique en préſence des commiſſaires de la reine Anne, du régiment des Gardes & d'un peuple immenſe. Le réſultat, comme on ſait, fut de mettre les prétendus reſſuſciteurs au pilori. Peut-être dans cent ans d'ici quelque nouveau prophête trouvera dans ſes archives, que l'enthouſiaſte Fatio & l'imbécille Daudé rendirent en effet un mort à la vie, & qu'ils ne furent piloriés que par la perverſité des mécréans, qui ne ſe rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en uſer ainſi, & c'eſt ce que notre docteur Midleton a très-bien apperçu. Ils devaient ſe préſenter en plein ſénat, & dire : Pères conſcripts, ayez la bonté de nous donner un mort à reſſuſciter ; nous ſommes sûrs de notre fait, quand ce ne ſerait qu'une couturière, comme la couturière Dorcas, qui rétabliſſait les robes des fidèles, & que St. Pierre reſſuſcita ; nous voici prêts ; ordonnez. Le ſénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve ; le mort rendu à la vie par leurs prières ou par un jet d'eau bénite, aurait baptiſé tout le ſénat de Rome, l'empereur & l'impératrice ; & on aurait baptiſé tout le peuple romain ſans la moindre difficulté. Rien n'était plus aiſé, plus ſimple. Cela ne s'eſt pas fait ; qu'on en diſe, s'il ſe peut, la raiſon.

Mais qu'on nous diſe d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à ſubjuguer l'empire romain avec des fables qui ſemblent, aux Bolingbroke, aux Collins, aux Toland, aux Wolſton, aux Gordon, ne mériter que l'horreur & le mépris. On n'en ſera pas ſurpris ſi on lit les chapitres ſuivans. Mais il les faut lire dans l'eſprit d'un philoſophe homme de bien, qui n'eſt pas encore illuminé.



CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Des causes des progrès du christianisme. De la fin du monde & de la résurrection annoncées de son tems.

NOus n'avons parlé que suivant les faibles principes de la raison. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte & l'espérance d'un côté, & le merveilleux théologique de l'autre, ont eu toujours un empire absolu sur les esprits faibles; & de ces esprits faibles, il y en a parmi les grands, comme parmi les servantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain, après la mort de César, une opinion assez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs, leurs proscriptions, le saccagement des trois parties de la terre alors connues, ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

Les disciples de Jesus en profitèrent si bien, que dans un de leurs évangiles, cette fin du monde est clairement prédite, & l'époque en est fixée à la fin de la génération contemporaine de Jesus-Christ. Luc est le premier qui parle de cette prophétie, bientôt adoptée par tous les chrétiens. *Il y aura des signes dans la lune & dans les étoiles, des bruits de la mer & des flots; les hommes, séchant de crainte, attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les voûtes des cieux seront ébranlées, & alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance & grande majesté. En vérité, je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.*

La tête illuminée de Paul effraya plus d'une fois ses disciples de Thessalonique en enchérissant sur cette prophétie. *Nous qui vivons*, leur dit-il, *& qui parlons, nous serons emportés au-devant du Seigneur au milieu des airs.*

Simon

Simon Barjone surnommé Pierre, & que Jesus, par une singulière équivoque, nomma, dit-on, pour être la pierre angulaire de son église, dit dans sa première épître que *la fin du monde approche*; & dans la seconde, *qu'on attend de nouveaux cieux & une nouvelle terre.*

La première épître, attribuée à Jean, assure que *le monde est à sa dernière heure. Thadée, Jude* ou *Juda* voit *le Seigneur qui va venir avec des milliers de saints pour juger les hommes.*

Comme cette catastrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée, on remit la partie à une seconde génération, & puis à une troisième. Une nouvelle Jérusalem parut en effet dans l'air pendant plusieurs nuits. Quelques pères de l'église la virent distinctement; mais elle disparaissait au point du jour, comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux & la nouvelle terre pour une quatrième génération; & de siècle en siècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde, qui était si prochaine.

A cette crainte se joignait l'espérance d'un royaume des cieux, que les évangiles comparent à de la moutarde, à des noces, à de l'argent mis à usure. Quel était ce royaume? Où était-il? Etait-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jérusalem de l'Apocalypse? Etait-ce dans une des sept planètes, ou dans une étoile de la première grandeur, ou dans la voie lactée, à travers laquelle notre vicaire Dérham a vu le firmament?

Paul avait assuré les juifs de Thessalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament en corps & en ame. Mais il régnait une autre opinion du tems de Paul & de Jesus non moins séduisante; c'est qu'on ressusciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Thessaloniciens qu'ils iraient droit au firmament sans mourir, ils sentaient bien qu'ils passeraient le

pas tout comme les autres hommes, & que Paul mourrait lui-même; mais ils se flattaient de la résurrection.

Cette espérance n'était pas une idée neuve; la métempsycose était une espèce de résurrection. Les Egyptiens ne faisaient embaumer leurs corps que pour qu'ils reçussent un jour leur ame. La résurrection est nettement annoncée dans l'Enéide.

Animæ quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam
Securos latices & longa oblivia potant.

On disputait déjà dans Jérusalem sur cette résurrection du tems de Jesus. La chose n'est guère possible aux yeux d'un sage qui raisonne; mais elle est consolante pour un ignorant qui espère & qui ne raisonne pas. Il s'imagine d'abord que sa faculté de penser & de sentir ira droit en paradis, où elle pensera & sentira sans organes. Ensuite il se figure que ses organes, devenus une poussière dispersée dans les quatre parties du monde, viendront reprendre leur première forme dans des millions de siècles; traverseront tous les globes célestes; qu'il sera le même homme qu'il était autrefois; qu'ayant pensé & senti sans corps pendant tant de siècles dans le paradis, il pensera & sentira enfin avec son corps, dont à la vérité il n'a nul besoin, mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la résurrection; il fait ressusciter Hérès pour quinze jours, dans sa *république*. Je ne sais pas bien positivement pour combien de tems Lazare ressuscita. Mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de France pourront aisément s'en instruire: car Lazare alla à Marseille avec Marie-Magdeleine, & les moines de ce pays-là ont sans doute son extrait mortuaire.

Je ne sais quel rêveur nommé Bonnet, dans un recueil de facéties appellé par lui *Palingénésie*, paraît persuadé que nos corps ressusciteront sans estomac, & sans les parties de devant & de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, & d'excel-

lentes têtes. Celle de Bonnet me paraît un peu fêlée ; il faut la mettre avec celle de notre Ditton ; je lui conseille, quand il ressuscitera, de demander un peu plus de bon sens, & des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de son vivant. Mais que Charles Bonnet ressuscite ou non, milord Bolingbroke, qui n'est pas encore ressuscité, nous prouvait pendant sa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots subjugués par des enthousiastes.

Il est utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur & vengeur. Cette idée encourage la probité, & ne choque point le sens commun : mais la résurrection révolte tous les gens qui pensent, & encore plus ceux qui calculent. C'est une très-mauvaise politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions. Car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, & on déteste d'autant plus les erreurs dans lesquelles on a été nourri, qu'on y a été asservi davantage.

Dans les commencemens la populace se livra en aveugle aux demi-juifs, demi-chrétiens, demi-platoniciens, qui avaient la fureur de faire des prosélytes : fureur si chère à l'amour-propre ; les ignorans, disciples d'ignorans, en attiraient d'autres au parti ; & les femmes, toujours bien dévotes & bien crédules, se faisaient chrétiennes par la même faiblesse que d'autres se faisaient sorcières.

Cela ne suffisait pas sans doute, pour que des sénateurs romains, des successeurs de Scipion, de Caton, de Métellus, de Ciceron, de Varron s'embéguinassent d'un tel conte du tonneau. Et en effet, il n'y eut presque aucun sénateur jusqu'à Théodose qui embrassât une secte si chimérique. Constantin même, lorsque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur, & lorsqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche, fut obligé de quitter pour jamais Rome, dont le sénat le haïssait, & il alla établir le christianisme dans sa nouvelle ville de Constantinople.

Il avait donc fallu, pour que le christianisme triomphât à ce

point, employer des reſſorts plus puiſſans que cette crainte de la fin du monde, cette eſpérance d'une nouvelle terre & d'un nouveau ciel, & ce plaiſir d'habiter dans une nouvelle Jéruſalem céleſte.

Le platoniſme fut cette force étrangère qui, appliquée à la ſecte naiſſante, lui donna de la conſiſtance & de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mêlange de platoniſme & de chriſtianiſme. Les évêques ſecrets de Rome dans les premiers ſiècles, n'étaient que des demi-juifs très-ignorans qui ne ſavaient qu'accumuler de l'argent; mais de la théologie philoſophique, c'eſt ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'égliſe pendant ſix ſiècles entiers. C'eſt dans Alexandrie devenue le centre des ſciences, que les chrétiens devinrent des théologiens raiſonneurs, & c'eſt ce qui releva la baſſeſſe qu'on reprochait à leur origine; ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie.

Certainement aucun homme de diſtinction, aucun homme d'eſprit ne ſerait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire: « Jeſus eſt né d'une vierge. Les ancêtres de ſon » père putatif remontent à David par deux généalogies entié» rement différentes. Lorſqu'il naquit dans une étable, trois » mages ou trois rois, vinrent du fond de l'Orient l'adorer dans » ſon auge. Le roi Hérode, qui ſe mourait alors, ne douta pas » que Jeſus ne fût un roi qui le détrônerait un jour, & il fit » égorger tous les enfans des villages voiſins, comptant que » Jeſus ſerait enveloppé dans le maſſacre. Ses parens, ſelon les » évangéliſtes, qui ne peuvent mentir, l'emmenèrent en Egypte, » & ſelon d'autres, qui ne peuvent mentir non plus, il reſta en » Judée. Son premier miracle fut d'être emporté par le diable » ſur une montagne d'où l'on découvrait tous les royaumes de la » terre. Son ſecond miracle fut de changer l'eau en vin dans une » noce de payſans lorſqu'ils étaient déjà ivres. Il ſécha par ſa » toute-puiſſance un figuier qui ne lui appartenait pas, parce » qu'il n'y trouva point de fruit dans le tems qu'il ne devait pas » en porter; car ce n'était pas le tems des figues. Il envoya le » diable dans le corps de deux mille cochons, & les fit périr au

» milieu d'un lac, dans un pays où il n'y a point de co-
» chons, &c. &c. Et quand il eut fait tous ces beaux miracles,
» il fut pendu ».

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela, ils n'auraient jamais attiré perſonne dans leur parti; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de Platon, & alors quelques demi-raiſonneurs les prirent pour des philoſophes.



CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Chrétiens platoniciens. Trinité.

TOus les métaphyſiciens, tous les théologiens de l'antiquité, furent néceſſairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot ſeul l'indique. *Métaphyſique*, au-deſſus de la nature. *Théologie* connaiſſance, de Dieu. Comment connaître ce qui n'eſt pas naturel? Comment l'homme peut-il ſavoir ce que Dieu a penſé & ce qu'il eſt? Il fallait bien que les métaphyſiciens ne diſſent que des paroles, puiſque les phyſiciens ne diſaient que cela, & qu'ils oſaient raiſonner ſans faire d'expériences. La métaphyſique n'a été juſqu'à Locke qu'un vaſte champ de chimères; Locke n'a été vraiment utile que parce qu'il a reſſerré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raiſon, & il ne s'eſt fait entendre, que parce qu'il eſt le ſeul qui ſe ſoit entendu lui-même.

L'obſcur Platon, diſert plus qu'éloquent, poëte plus que philoſophe, ſublime parce qu'on ne l'entendait guère, s'était fait admirer chez les Grecs, chez les Romains, chez les Aſiatiques & les Africains, par des ſophiſmes éblouiſſans. Dès que les Ptolomées établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes.

Platon, dans un ſtyle ampoulé, avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par ſon verbe. Tantôt ce verbe eſt un fils de

Dieu, tantôt c'eſt la ſageſſe de Dieu, tantôt c'eſt le monde qui eſt le fils de Dieu. Il n'y a point à la vérité de St. Eſprit dans Platon ; mais il y a une eſpèce de trinité. Cette trinité eſt, ſi vous voulez, la puiſſance, la ſageſſe & la bonté. Si vous voulez auſſi, c'eſt Dieu, le verbe & le monde. Si vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ſes lettres à ſon capricieux & méchant ami Denis le tyran : *Les plus belles choſes ont en Dieu leur cauſe première, les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe, & il eſt la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.*

N'êtes-vous pas content de cette trinité ? En voici une autre dans ſon Timée. *C'eſt la ſubſtance indiviſible, la diviſible, & la troiſième, qui tient du même & de l'autre.*

Tout cela eſt bien merveilleux ; mais ſi vous aimez des trinités vous en trouverez par-tout. Vous verrez en Egypte, Iſis, Oſiris & Horus ; en Grèce, Jupiter, Neptune & Pluton, qui partagent le monde entr'eux ; cependant Jupiter ſeul eſt le maître des dieux. Birma, Brama & Viſnou ſont la trinité des Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, Platon avait ſon monde intelligible. Celui-ci était compoſé d'idées archétypes qui demeuraient toujours au fond du cerveau, & qu'on ne voyait jamais.

Sa grande preuve de l'immortalité de l'ame dans ſon dialogue de Phédon & d'Ekecrates, était que *le vivant vient du mort & le mort du vivant.* Et delà il conclut que *les ames après la mort vont dans le royaume des enfers.* Tout ce beau galimatias valut à Platon le ſurnom de *divin*, comme les Italiens le donnent aujourd'hui à leur charmant fou l'Arioſte qui eſt pourtant plus intelligible que Platon.

Mais qu'il y ait dans Platon du divin ou un peu de ce profond enthouſiaſme qui approche de la folie, on l'étudiait dans Alexandrie depuis plus de trois cents années. Toute cette métaphyſique eſt même beaucoup plus ancienne que Platon : il la

puisa dans Timée de Locres. On voit chez les Grecs une belle filiation d'idées romanesques. Le logos est dans ce Timée. Et ce Timée l'avait pris chez l'ancien Orphée. Vous trouvez dans Clément d'Alexandrie & dans Justin ce fragment d'une hymne d'Orphée : *Je juge par la parole qui procéda du Père, & qui devint son conseiller quand il créa le monde.*

Cette doctrine fut enfin tellement accréditée par les platoniciens, qu'elle pénétra jusque chez les Juifs d'Alexandrie.

Philon, né dans cette ville, l'un des plus savans juifs, & juif de très-bonne foi, fut un platonicien zélé. Il alla même plus loin que Platon, puisqu'il dit que *Dieu se maria au verbe, & que le monde naquit de ce mariage.* Il appelle le verbe, Dieu.

Les premiers sectateurs de Jesus qui vinrent dans Alexandrie, y trouvèrent donc des Juifs platoniciens. Il faut remarquer qu'il y avait alors beaucoup plus de Juifs en Egypte qu'on ne peut en supposer du tems des pharaons. Ils avaient même un très-beau temple dans Bubaste, quoique leurs loix défendissent de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. Ces Juifs parlaient tous grec ; & c'est pourquoi les évangiles furent écrits en grec. Les Juifs grecs étaient détestés de ceux de Jérusalem, qui les maudissaient pour avoir traduit leur Bible, & qui expiaient tous les ans ce sacrilège par une fête lugubre.

Il ne fut donc pas difficile aux sectateurs de Jesus d'attirer à eux quelques uns de leurs frères d'Alexandrie & des autres villes qui haïssaient les Juifs de Judée. Ils se joignirent sur-tout à ceux qui avaient embrassé la doctrine de Platon. C'est là le grand nœud & le premier développement du christianisme. C'est là que commence réellement cette religion. Il y eut dans Alexandrie une école publique de christianisme platonicien, une chaire où Marc enseigna. [Ce n'est pas celui dont le nom est à la tête d'un évangile.] A ce Marc succéda un Athènagore ; à celui-ci, Panthène ; à Panthène, Clément surnommé Alexandrin ; & à ce Clément, Origène, &c.

C'eſt là que le verbe fut connu des chrétiens; c'eſt là que Jeſus fut appellé le *verbe*. Toute la vie de Jeſus devint une allégorie, & la Bible juive ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédiſait Jeſus. Les chrétiens, avec le tems, eurent une trinité; tout devint myſtère chez eux; moins ils furent compris, plus ils obtinrent de conſidération.

Il n'avait point encore été queſtion chez les chrétiens de trois ſubſtances diſtinctes compoſant un ſeul Dieu, & nommées *le Père, le Fils & le Saint-Eſprit.*

On fabriqua l'évangile de Jean, & on y couſut un premier chapitre où Jeſus fut appellé *verbe & lumière de lumière*; mais pas un mot de la trinité telle qu'on l'admit depuis, pas un mot du Saint-Eſprit regardé comme Dieu.

Cet évangile dit de ceux qui écoutent Jeſus: *ils n'avaient pas encore l'eſprit*; il dit: *l'eſprit ſouffle où il veut*; ce qui ne ſignifie que le vent; il dit, que Jeſus *fut troublé d'eſprit* lorſqu'il annonça qu'un de ſes diſciples le trahirait; *il rendit l'eſprit;* ce qui veut dire, il mourut; *ayant proféré ces mots, il ſouffla ſur eux & leur dit: recevez l'eſprit.* Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie Dieu dans le corps des gens en ſoufflant ſur eux. Cette méthode était pourtant très-ancienne; l'ame était un ſouffle; tous les prétendus ſorciers ſoufflaient & ſoufflent encore ſur ceux qu'ils imaginent enſorceler. On faiſait entrer un malin eſprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin eſprit était un ſouffle; un eſprit bienfaiſant était un ſouffle. Ceux qui inventèrent ces pauvretés, n'avaient pas certainement beaucoup d'eſprit, en quelque ſens qu'on prouve ce mot ſi vague & ſi indéterminé.

Aurait-on jamais pu prévoir qu'on ferait un jour de ce mot ſouffle, vent, eſprit, un Etre ſuprême, un Dieu, la troiſième perſonne de Dieu, procédant du père, procédant du fils, n'ayant point la paternité, n'étant ni fait, ni engendré, quel épouvantable *non ſenſe?*

Une grande objection contre cette ſecte naiſſante, était: ſi votre Jeſus eſt le verbe de Dieu, comment Dieu a-t-il ſouffert qu'on

qu'on pendît son verbe? Ils répondirent à cette question assommante, par des mystères encore plus incompréhensibles. Jesus était verbe, mais il était un second *Adam*. Or le premier *Adam* avait péché; donc le second devait être puni. L'offense était très-grande envers Dieu: car *Adam* avait voulu être savant, & pour le devenir il avait mangé une pomme. Dieu étant infini, était irrité infiniment; donc il fallait une satisfaction infinie. Le verbe, en qualité de Dieu, était infini aussi; donc il n'y avait que lui qui pût satisfaire. Il ne fut pas pendu seulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures: & de l'assemblage merveilleux de ces deux, il résulta des mystères plus merveilleux encore.

Cette théologie sublime étonnait les esprits & ne faisait tort à personne. Que des demi-juifs adorassent le verbe ou ne l'adorassent pas, le monde allait son train ordinaire; rien n'était dérangé. Le sénat romain respectait les platoniciens; il admirait les stoïques; il aimait les épicuriens; il tolérait les restes de la religion isiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des synagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il persécuté des chrétiens? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que Jesus est un verbe?

Le gouvernement romain était le plus doux de la terre. Nous avons déjà remarqué que personne n'avait été jamais persécuté pour avoir pensé.



CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Des dogmes chrétiens absolument différens de ceux de Jesus.

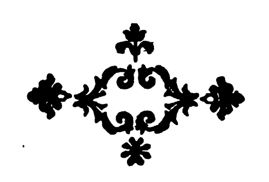
A PROPREMENT parler, ni les Juifs, ni Jesus n'avaient aucun dogme. Faites ce qui est ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre, montrez-vous aux prêtres; ce sont d'excellens médecins. Si vous allez à la selle, ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré, & couvrez vos excrémens. Ne remuez pas le jour du sabbat. Si vous soupçonnez votre femme, faites lui boire des eaux de jalousie. Présentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Nisan un agneau rôti avec des laitues, ayant souliers aux pieds, bâton en main, ceinture aux reins, & mangez vîte, &c. &c.

Ce ne sont point là des dogmes, des discussions théologiques; ce sont des observances auxquelles nous avons vu que Jesus fut toujours assujetti. Nous ne faisons rien de ce qu'il a fait, & il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos évangiles: « Je suis venu & je mourrai pour extirper le péché » originel. Ma mère est vierge. Je suis consubstantiel à Dieu, & » nous sommes trois personnes en Dieu. J'ai pour ma part deux » natures & deux volontés, & je ne suis qu'une personne. Je n'ai » pas la paternité, & cependant je suis la même chose que Dieu » le père. Je suis lui, & je ne suis pas lui. La troisième personne » procédera un jour du père, selon les Grecs, & du père & du fils, » selon les Latins. Tout l'univers est né damné, & ma mère aussi: » cependant ma mère est mère de Dieu. Je vous ordonne de » mettre, par des paroles, dans un petit morceau de pain, » mon corps tout entier, mes cheveux, mes ongles, ma barbe, » mon urine, mon sang; & de mettre en même tems tout mon » sang à part dans un gobelet de vin; de façon qu'on boive le vin, » qu'on mange le pain, & que cependant ils soient anéantis. » Souvenez-vous qu'il y a sept vertus, quatre cardinales & trois

» théologales; qu'il n'y a que sept péchés capitaux, comme il » n'y a que sept douleurs, sept béatitudes, sept cieux, sept » anges devant Dieu, sept sacremens, qui sont signes visibles de » choses invisibles; & sept sortes de grace, qui répondent aux » sept branches du chandelier. »

Que dis-je ? Nous apprit-il jamais ce que c'est que notre ame; si elle est substance ou faculté resserrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexistante à notre corps, ou en quel tems elle y entre ? Il nous en a donné si peu de notion, que plusieurs pères ont écrit que l'ame est corporelle.

Jesus parla si peu des dogmes, que chaque société chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raisonnèrent, s'appellèrent *gnostiques*, c'est-à-dire savans, qui se divisèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, & encore en plusieurs autres petites sectes. Ainsi l'église chrétienne n'exista pas un seul moment réunie; elle ne l'est pas aujourd'hui; elle ne le sera jamais. Cette réunion est impossible, à moins que les chrétiens ne soient assez sages pour sacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent sages, n'est-ce pas encore une autre impossibilité ? Ce qu'on peut seulement assurer, c'est qu'il en est beaucoup qui le deviendront, & qui même le deviennent déjà tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent constamment mettre la théologie à la place de la vertu.



CHAPITRE QUARANTIÈME.

Des querelles chrétiennes.

LA discorde fut le berceau de la religion chrétienne, & en sera probablement le tombeau. Dès que les chrétiens existent, ils insultent les Juifs leurs pères; ils insultent les Romains, sous l'empire desquels ils vivent; ils s'insultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le Christ, qu'ils s'accusent les uns les autres d'être antichrists.

Plus de six cents querelles, grandes ou petites, ont porté & entretenu le trouble dans l'église chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; & ce qui est très-vrai, c'est qu'il n'est aucune de ces querelles théologiques qui n'ait été fondée sur l'absurdité & sur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées & de poignards entre les ariens & les athanasiens. Il s'agissait de savoir si Jesus était semblable au créateur, ou s'il était identifié avec le créateur. L'une & l'autre de ces propositions étaient également absurdes & impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des évangiles. Les partisans d'Arius & ceux d'Athanase se battaient *pour l'ombre de l'âne*. L'empereur Constantin, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon sens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, & qu'ils se déshonoraient par des disputes si frivoles & si impertinentes. C'est la substance de la lettre qu'il envoie aux chefs des deux factions; mais bientôt après, la ridicule envie d'assembler un concile, d'y présider avec une couronne en tête, & la vaine espérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent aussi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour savoir précisément si un Juif était Dieu. Voilà l'excès de l'absurdité; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent, des mensonges, des calomnies sans nombre; je m'arrête

aux deux beaux miracles que les athanasiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles, qui est rapporté dans l'appendix (*a*) de ce concile, est que les pères étant fort embarrassés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter, & quels il fallait rejeter, s'avisèrent de mettre pêle-mêle sur l'autel, tous les livres qu'ils purent trouver, & d'invoquer le St. Esprit, qui ne manqua pas de faire tomber par terre tous les mauvais livres; les bons restèrent; & depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle, rapporté par Nicéphore (*b*), Baronius (*c*), Aurélius Peruginus (*d*), c'est que deux évêques nommés Chrisante, & Musonius, étant morts pendant la tenue du concile, & n'ayant pu signer la condamnation d'Arius, ils ressuscitèrent, signèrent & remoururent. Ce qui prouve la nécessié de condamner les hérétiques.

Il semblait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle sur la Trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les pères, après avoir déclaré que Jesus est engendré & non fait, & qu'il est consubstantiel au père, déclarent qu'ils croient aussi au souffle que nous appellons *Saint-Esprit*, & dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer avec un auteur moderne que le Saint-Eprit fut traité fort cavaliérement à Nicée. Mais qu'est-ce que ce Saint-Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de Jean, que Jesus ressuscité secrétement apparut à ses disciples, souffla sur eux, & leur dit: Recevez mon saint souffle. Et aujourd'hui ce souffle est Dieu.

Le concile d'Ephèse qui anathématisa le patriarche de Constantinople Nestorius, n'est pas moins curieux que le premier con-

(*a*) Concil. Labb. Tome I, page 84.
(*b*) Liv. VIII, ch. 23.
(*c*) Tome IV, n. 82.
(*d*) Ann. 325.

cile de Nicée. Après avoir déclaré Jesus Dieu, on ne savait en quel rang placer sa mère. Jesus en avait usé durement avec elle à la noce de Cana; il lui avait dit : *Femme qu'y a-t-il entre vous & moi ?* & lui avait d'abord refusé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. St. Cyrille, évêque d'Alexandrie, résolut de faire reconnaître Marie pour mère de Dieu. L'entreprise parut d'abord hardie. Nestorius, patriarche de Constantinople, déclara hautement en chaire que c'était trop faire ressembler Marie à Cibèle; qu'il était bien juste de lui donner quelques honneurs; mais que lui donner tout d'un coup le rang de mère de Dieu, cela était un peu trop roide.

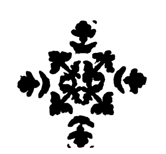
Cyrille était un grand faiseur de galimatias, Nestorius aussi. Cyrille était un persécuteur; Nestorius ne l'était pas moins. Cyrille s'était fait beaucoup d'ennemis par sa turbulence; Nestorius en avait encore davantage; & les péres du concile d'Ephèse en 431 se donnèrent le plaisir de les déposer tous deux. Mais si ces deux évêques perdirent leur procès, la sainte Vierge gagna le sien: elle fut enfin déclarée mère de Dieu, & tout le peuple battit des mains.

On proposa depuis de l'admettre dans la trinité : cela paraissait fort juste : car étant mère de Dieu, on ne pouvait lui refuser la qualité de déesse. Mais comme la trinité serait devenue par-là une quaternité, il est à croire que les arithméticiens s'y opposèrent. On aurait pu répondre que puisque trois faisaient un, ils feraient aussi bien quatre, ou que les quatre feraient un, si on l'aimait mieux. Ces fières disputes durent encore, & il y a aujourd'hui beaucoup de nestoriens qui sont courtiers de change chez les Turcs & chez les Persans, comme les Juifs le sont parmi nous. Belle catastrophe d'une religion!

Jesus n'avait pas plus parlé de ses deux natures & de ses deux volontés que de la divinité de sa mère. Il n'avait jamais laissé soupçonner de son vivant qu'il n'y avait en lui qu'une personne avec deux volontés & deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces systêmes, & ce ne fut pas sans de très-grandes agitations dans l'empire.

Jamais Jeſus n'eut aucune image dans ſa maiſon, à moins que ce ne fût le portrait de ſa mère, qu'on dit peinte par St. Luc. On a beau répéter qu'il n'avait point de maiſon; qu'il ne ſavait où repoſer ſa tête; que quand il aurait été auſſi bien logé que notre archevêque de Kenterburi, il n'en aurait pas plus connu le culte des images; on a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni ſtatues, ni portraits dans leurs aſſemblées; cependant un ſecond concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On ſait aſſez quelles ont été nos diſputes ſur la tranſſubſtantiation, & ſur tant d'autres points. Enfin, diſent les francs-penſans, prenez l'Evangile d'une main & vos dogmes de l'autre; voyez s'il y a un ſeul de ces dogmes dans l'Evangile; & puis jugez ſi les chrétiens qui adorent Jeſus ſont de la religion de Jeſus. Jugez ſi la ſecte chrétienne n'eſt pas une bâtarde juive, née en Syrie, élevée en Egypte, chaſſée avec le tems du lieu de ſa naiſſance & de ſon berceau, dominante aujourd'hui dans Rome moderne & dans quelques autres pays d'Occident par l'argent, la fraude & les bourreaux. Ne nous diſſimulons pas que ce ſont là les diſcours des hommes de l'Europe les plus inſtruits, & avouons devant Dieu que nous avons beſoin d'une réforme univerſelle.



CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

Des mœurs de Jesus & de l'église.

J'ENTENDS ici par mœurs, les usages, la conduite, la dureté ou la douceur, l'ambition ou la modération, l'avarice ou le désintéressement. Il suffit d'ouvrir les yeux & les oreilles pour être certain qu'en toutes ces choses, il y eut toujours plus de différence entre les églises chrétiennes & Jesus, qu'entre la tempête & le calme, entre le feu & l'eau, entre le soleil & la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome, quoique nous ne le reconnaissons pas en Angleterre depuis près de deux siècles & demi. N'est-il pas évident qu'un faquir des Indes ressemble plus à Jesus qu'un pape? Jesus fut pauvre, alla servir le prochain de bourgade en bourgade; mena une vie errante; il marchait à pied, ne savait jamais où il coucherait, rarement où il mangerait. C'est précisément la vie d'un faquir, d'un talapoin, d'un santon, d'un marabout. Le pape de Rome, au contraire, est logé à Rome dans les palais des empereurs. Il possède environ huit à neuf cent mille livres sterlings de revenu, quand ses finances sont bien administrées. Il est humblement souverain absolu; il est serviteur des serviteurs, & en cette qualité il a déposé des rois & donné presque tous les royaumes de la chrétienté; il a même encore un roi pour vassal, à la honte du trône.

Passons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils se sont arrogé par-tout les droits régaliens. Ils sont souverains en Allemagne; & parmi nous, barons du royaume. Aucun évêque ne prend, à la vérité, le titre de serviteur des serviteurs; au contraire, presque tous les évêques papistes s'intitulent, *évêques par la permission du serviteur des serviteurs;* mais tous ont affecté la puissance souveraine. Il ne s'en est pas trouvé parmi

parmi eux un ſeul qui n'ait voulu écraſer l'autorité ſéculière & la magiſtrature. Ce ſont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois ; les évêques de France avaient dépoſé Louis, fils de Charlemagne, long-tems avant que *Grégoire VII* fût aſſez inſolent pour dépoſer l'empereur *Henri IV*.

Des évêques eſpagnols dépoſèrent leur roi *Henri IV*, *l'impuiſſant* ; il prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de *Henri IV* ſoit bien malheureux, puiſque le *Henri IV* de France, qui était très-digne de régner par une raiſon contraire, fut pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la ſorbonne, par les moines, ainſi que par les papes.

Ces exécrables momeries ſont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations ; mais elles ont été révérées pendant plus de dix ſiècles ; & les chrétiens ont été traités par-tout comme des bêtes de ſomme par les évêques. Aujourd'hui même encore dans les malheureux pays papiſtes, les évêques ſe mêlent deſpotiquement de la cuiſine des particuliers ; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certain tems de l'année ; ils font plus, ils ſuſpendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre humain de ne point labourer, de ne point ſemer, de ne point recueillir certains jours de l'année ; & ils pouſſent dans quelques occaſions la tyrannie juſqu'à défendre pendant trois jours de ſuite, d'obéir à la providence & à la nature. Ils condamnent les peuples à une oiſiveté criminelle, & cela de leur autorité privée ; ſans que les peuples oſent ſe plaindre, ſans que les magiſtats oſent interpoſer le pouvoir des loix civiles, ſeul pouvoir raiſonnable.

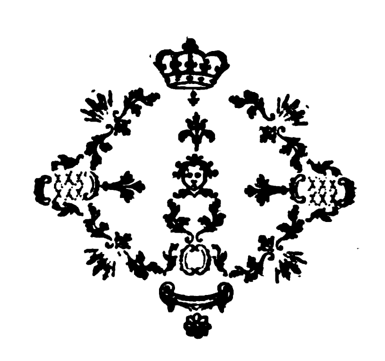
Si les évêques ont par-tout uſurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les paſteurs de nos égliſes réformées aient eu moins d'ambition & de fureur. On n'a qu'à lire dans notre hiſtorien philoſophe Hume les ſombres & abſurdes atrocités de nos presbytériens d'Ecoſſe. Le ſang s'allume à une telle lecture ; on eſt tenté de punir, des inſolences de leurs prédéceſſeurs, ceux

d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons point, ferait, s'il le pouvait, tyran du genre humain. Jefus n'a été que victime. Voyez donc comme ils reffemblent à Jefus !

S'ils nous répondent ce que j'ai entendu dire à plufieurs d'entr'eux, que Jefus leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné ufer, je répèterai ici ce que je leur ait dit, qu'en ce cas c'eft aux Pilates de nos jours à leur faire fubir le fupplice que ne méritait pas leur maître.

Nous avons encore brûlé deux ariens fous le règne de Jacques I. De quoi étaient-ils coupables? De n'avoir pas attribué à Jefus l'épithète de confubftantiel, qu'affurément il ne s'était pas donnée lui-même.

Le fils de Jacques I a porté fa tête fur un échafaud; nos infames querelles de religion ont été la principale caufe de ce parricide. Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés fous fon père.



CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

De Jesus, & des meurtres commis en son nom.

IL faut prendre Jesus-Christ comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de Clarendon ni de Hume qui aient écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent & emporté, que celle d'avoir battu & chassé très-mal-à-propos les marchands de bêtes de sacrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près, c'était un homme fort doux, qui ne battit jamais personne ; & il ressemblait assez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on répande le sang. Voyez même comme il remit l'oreille à Malchus quand le très-inconstant & très-faible St. Pierre eut coupé l'oreille à cet archer du guet (*a*), quelques heures avant de renier son maître ! Ne me dites point que cette aventure est le comble du ridicule ; je le sais tout aussi bien que vous. Mais je suis obligé, encore une fois, de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je suppose donc que Jesus a été toujours honnête, doux, modeste ; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, & quel bien leur religion a fait au genre humain.

Il ne sera pas mal-à-propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait massacrer, soit dans les séditions, soit dans les batailles, soit sur les échafauds, soit dans les bûchers, soit par de saints assassinats, ou prémédités, ou soudainement inspirés par l'esprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome,

(*a*) Il y a dans l'anglais *to that constable.* On l'a traduit par archer du guet.

lorsque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novatien* disputa ce que nous appellons *la chaire de Rome*, la papauté, au prêtre Corneille : car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent. Et précisément dans le même tems la chaire de Carthage fut disputée de même par Cyprien & un autre prêtre nommé Novat, qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre (*b*). Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage & dans Rome. L'empereur Décius fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques supplices; c'est ce qu'on appelle la grande, la terrible persécution de Décius. Nous n'en parlerons pas ici; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens sur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents personnes tuées ou grièvement blessées dans ces deux premiers schismes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne sera pas trop fort; posons donc. 200

Dès que les chrétiens peuvent se livrer impunément à leurs saintes vengeances sous Constantin, ils assassinent le jeune Candidien (*c*), fils de l'empereur Galère, l'espérance de l'empire, & que l'on comparait à Marcellus; un enfant de huit ans, fils de l'empereur Maximin; une fille du même empereur âgée de sept ans : l'impératrice leur mère fut traînée hors de son palais avec ses femmes dans les rues d'Antioche, & fut jetée avec elles dans l'Oronte : l'impératrice Valérie, veuve de Galère, & fille de Dioclétien, fut tuée à Thessalonique en 315, & eut la mer pour sépulture.

Il est vrai que quelques auteurs n'accusent pas les chrétiens de ce meurtre, & l'imputent à Licinius; mais réduisons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occasion, à deux cents. Ce n'est pas trop, ci. 200

400

(*b*) Hist. Ecclésiastique.

(*c*) Année 313.

De l'autre part. 400

Dans le ſchiſme des donatiſtes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents perſonnes aſſommées à coup de maſſues; car les évêques ne voulaient pas qu'on ſe battît à coups d'épées: poſe. 400

On ſait de quelles horreurs & de combien de guerres civiles le ſeul mot de *conſubſtantiel* fut l'origine & le prétexte. Cette incendie embraſa tout l'empire à pluſieurs repriſes, & ſe ralluma dans toutes les provinces dévaſtées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cent mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette querelle, ſans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes, ci. 300000

La querelle des iconoclaſtes & des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de ſoixante mille vies, ci. 60000

Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence les cent mille manichéens que l'impératrice Théodora, veuve de Théophile, fit égorger dans l'empire grec en 845. C'était une pénitence que ſon confeſſeur lui avait ordonnée, parce que juſqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe & point de mauvais. Le tout ſe monte à cent vingt mille au moins, ci. 120000

N'en comptons que vingt mille dans les ſéditions fréquentes excitées par les prêtres, qui ſe diſputèrent

480800

De l'autre part. 480800

par-tout les chaires épiſcopales. Il faut avoir une extrême diſcrétion ; poſe. 20000

On a ſupputé que l'horrible folie des ſaintes croiſades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens. Mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million, ci. . . 1000000

La croiſade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévaſtèrent ſi honnêtement & ſi ſaintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts, ci. 100000

Autant pour la croiſade contre le Languedoc, où l'on ne vit long-tems que les cendres des bûchers, & des oſſemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes, ci. 100000

Pour les croiſades contre les empereurs depuis Grégoire VII, nous voulons bien n'en compter que cinquante mille, ci. 50000

Le grand ſchiſme d'Occident au quatorzième ſiècle fit périr aſſez de monde pour qu'on rende juſtice à notre modération, ſi nous ne comptons que cinquante mille victimes de la rage papale, *rabbia papale*, comme diſent les Italiens, ci. 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand ſchiſme, dans la ville de Conſtance, les deux prêtres Jean Hus & Jérôme de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur Sigiſmond & au concile; mais elle cauſa, je ne ſais comment, la guerre des Huſſites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts, ci. 150000

1950800

De l'autre part. 1950800

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les maſſacres de Mérindol & de Cabrières ſont bien peu de choſe. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendre, de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés ; d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes, de filles violées & coupées enſuite par quartiers, de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, & qu'on faiſoit ſauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la juſtice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français ; poſe donc. . . . 18000

Nous voici parvenus à la plus ſainte, à la plus glorieuſe époque du chriſtianiſme, que quelques gens ſans aveu voulurent réformer au commencement du ſeizième ſiècle. Les ſaints papes, les ſaints évêques, les ſaints abbés, ayant refuſé de s'amender, les deux partis marchèrent ſur des corps morts pendant deux ſiècles entiers, & n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien ſe donner la peine de mettre enſemble tous les aſſaſſinats commis depuis le règne du ſaint pape Léon X, juſqu'à celui du ſaint pape Clément IX, aſſaſſinats, ſoit juridiques, ſoit non juridiques ; têtes de prêtres, de ſéculiers, de princes, abattues par le bourreau ; le bois renchéri dans pluſieurs provinces par la multitude des bûchers allumés ; le ſang répandu d'un bout de l'Europe à l'autre ; les bourreaux laſſés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la tranſſubſtantiation, la prédeſtination, le ſurplis & l'eau bé-

1968800

De l'autre part. 1968800

nite ; les maſſacres de la Saint-Barthelemi ; les maſſacres d'Irlande, les maſſacres des Vaudois, les maſſacres des Cevènes, &c. &c. &c. &c. on trouverait ſans doute plus de deux millions de morts ſanglantes, avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, paſſons vîte avec horreur, deux millions, ci. . . 2000000

Ne ſoyons point injuſtes ; n'imputons point à l'inquiſition plus de crimes qu'elle n'en a commis en ſurplis & en étole ; n'exagérons rien ; réduiſons à deux cent mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer, ci. 200000

Réduiſons même à cinq millions les douze millions d'hommes que l'évêque Las Caſas prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique, & faiſons, ſur-tout, la réflexion conſolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puiſqu'ils n'étaient pas chrétiens, ci. 5000000

Réduiſons avec la même économie les quatre cent mille hommes qui périrent dans la guerre du Japon, excitée par les révérends péres jéſuites ; ne portons notre compte qu'à trois cent mille, ci. 300000

Total. 9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la ſomme de neuf millions quatre cent ſoixante-huit mille huit cents perſonnes, ou égorgorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues, pour l'amour de Dieu. Quelques fanatiques demi-ſavans me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirans par les plus horribles ſupplices ſous les empereurs romains avant Conſtantin ; mais je leur dirai, avec Origène [*a*], *qu'il*

y

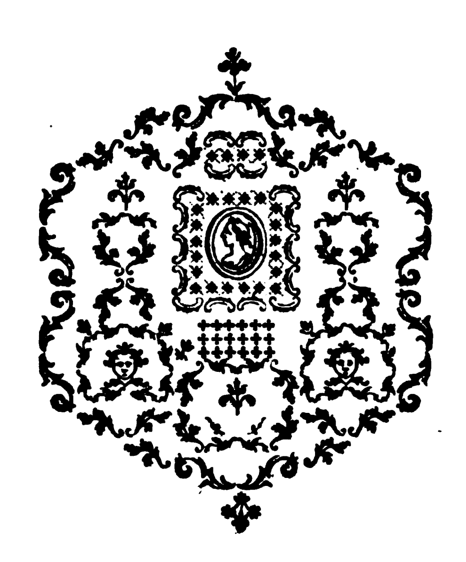
(*a*) Origène contre Celſe, liv. III.

y a eu très-peu de persécutions, & encore de loin à loin. J'ajouterai: quand vous auriez eu autant de martyrs que la Légende dorée & dom Ruinard le bénédictin en étalent, que prouveriez-vous par-là? Que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous persécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs & aux Egyptiens; que votre intolérance n'a servi qu'à verser votre sang & à faire répandre celui des autres hommes vos frères, & que vous êtes coupables non-seulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre sang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes, parce que vous avez été les plus injustes.

Qui que tu sois, lecteur, si tu conserves les archives de ta famille, consulte-les, & tu verras que tu as eu plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement persécuté [ou persécuteur, ce qui est encore plus funeste]: t'appelles-tu Argile, ou Perth, ou Montrose, ou Hamilton, ou Douglas, souviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères sur un échafaud pour la cause d'une liturgie & de deux aunes de toile. Es-tu Irlandais? Lis seulement la déclaration du parlement d'Angleterre du 25 Juillet 1643; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille protestans par les mains des catholiques. Crois, si tu veux, avec l'avocat Brooke, qu'il n'y eut que quarante-mille hommes d'égorgés sans défense dans le premier mouvement de cette sainte & catholique conspiration. Mais quelle que soit ta supputation, tu descends des assassins ou des assassinés. Choisis & tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre sang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul est effrayant, je l'avoue; mais il est encore fort au-dessous de la vérité. Nous savons bien que si on présente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils souperont avec leurs maîtresses, & qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Versailles, ne

prendront même jamais la peine d'examiner si le calcul est juste. Si par hasard elles apprennent ces étonnantes vérités, leurs confesseurs leurs diront qu'il faut reconnaître le doigt de Dieu dans toutes ces boucheries; que Dieu ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus; que Jesus étant mort du dernier supplice, tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils soient, devraient mourir de même. Que c'est une impiété horrible de ne pas tuer sur le champ tous les petits enfans qui viennent de recevoir le baptême, parce qu'alors ils seraient éternellement heureux par les mérites de Jesus, & qu'en les laissant vivre on risque de les damner. Nous sentons toute la force de ces raisonnemens; mais nous allons proposer un autre systême avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.





CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Propositions honnêtes.

NOTRE doyen Swift a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore tems d'abolir la religion chrétienne. Nous sommes de son avis : c'est un arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté jusqu'ici que des fruits de mort ; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le greffe.

Nous proposons de conserver dans la morale de Jesus tout ce qui est conforme à la raison universelle, à celle de tous les grands philosophes de l'antiquité, à celle de tous les tems & de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les sociétés.

Adorons l'Etre suprême par Jesu, puisque la chose est établie ainsi parmi nous. Les quatre lettres qui composent son nom ne sont certainement pas un crime. Qu'importe que nous rendions nos hommages à l'Etre suprême, par Confucius, par Marc-Aurèle, par Jesus ou par un autre, pourvu que nous soyons justes ? La religion consiste assurément dans la vertu, & non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de Dieu ; elle est uniforme par-tout. La théologie vient des hommes ; elle est par-tout différente & ridicule : on l'a dit souvent, & il faut le redire toujours.

L'impertinence & l'absurdité ne peuvent être une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit & qui récompense réunit tous les hommes ; la détestable & méprisable théologie raisonneuse les divise.

Cette théologie raisonneuse est en même tems le plus absurde & le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre. Les

nations anciennes ſe contentaient d'adorer leurs dieux, & n'argumentaient pas; mais nous autres, nous avons répandu le ſang de nos frères pendant des ſiècles pour des ſophiſmes. Hélas! qu'importe à Dieu & aux hommes que Jeſus ſoit *Omouſios* ou *Omoiouſios*; que ſa mère ſoit *Theotocos*, ou *Jeſutocos*; & que l'eſprit procède, ou ne procède pas? Grand Dieu! fallait-il ſe haïr, ſe perſécuter, s'égorger pour ces incompréhenſibles chimères? Chaſſez les théologiens, l'univers eſt tranquille (du moins en fait de religion). Admettez-les, donnez-leur de l'autorité, la terre eſt inondée de ſang. Ne ſommes-nous pas déjà aſſez malheureux, ſans vouloir faire ſervir à nos misères une religion qui devrait les ſoulager? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé ſi long-tems tous les pays où elle eſt parvenue, m'affligent & me font verſer des larmes; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je ſuis membre, déchirent mes entrailles. Je mépriſe un cœur de glace qui n'eſt pas ſaiſi des mêmes tranſports que moi, quand il conſidère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Dans les tems qui virent naître ce trop facile & trop incertain roi Charles I, & cet étrange Cromwell, moitié fou, moitié héros, moitié fanatique, moitié frippon, moitié politique & moitié barbare; le chriſtianiſme alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendre; & fourbirent les épées qui couvrirent ſi long-tems nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux & déteſtables compatriotes! quelle fut la principale cauſe de vos fureurs? Vous vous égorgeâtes pour ſavoir s'il fallait un ſurplis ou une ſoutane, pour un covenant, pour des cérémonies ou ridicules, ou du moins inutiles.

Les Ecoſſais vendirent pour deux cent mille livres ſterlings aux Anglais leur roi, refugié chez eux; roi condamné à Rome parce qu'il n'était pas ſoumis à la ſuperſtition papiſtique; roi condamné à Edimbourg parce qu'il n'était pas ſoumis au ridicule covenant écoſſais; roi mort à Londres ſur l'échafaud, parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes irlandais ont porté plus loin leur fureur, quand, un peu avant cette exécution abominable, nos papiftes ont affaffiné un nombre prodigieux de proteftans; quand plufieurs fe font nourris de la chair de ces victimes, & fe font éclairés de la chandelle faite avec leur graiffe.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs, mais avec des yeux long-tems mouillés de larmes, c'eft que dans tous les tems où les chrétiens fe font fouillés par des affaffinats religieux, en Angleterre, en Irlande, en Ecoffe, dans les tems de Charles I, de Charles II, & de Jacques II; en France depuis Charles IX jufqu'à Louis XIII; en Allemagne, en Efpagne, en Flandre, en Hollande, fous Charles-Quint & Philippe II; dans ces tems, dis-je, fi horribles & fi voifins de nous, dans les maffacres réciproques commis dans les cinq vallées de Savoie & dans les Cevènes de France, tous ces crimes furent juftifiés par les exemples de Phinée, d'Aod, de Jahel, de Judith, & par tous les affaffinats dont l'Ecriture fainte regorge.

Religion chrétienne, voilà tes effets! tu es née dans un coin de la Syrie dont tu es chaffée, tu as paffé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux extrémités du continent; & cependant je propofe qu'on te conferve, pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie, & qu'on t'arrache les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons Dieu par Jefus, s'il le faut, fi l'ignorance a tellement prévalu que ce mot juif doive être encore prononcé; mais qu'il ne foit plus le mot du guet pour la rapine & pour le carnage.

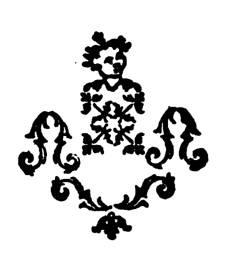
Dieu des innombrables mondes! Dieu de juftice & de paix! expions par la tolérance les crimes que la fureur exécrable de l'intolérance nous a fait commettre.

Viens chez moi, raifonnable focinien, cher quaker, viens, bon

anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal (*a*) très-indifférent, memnomiste, millénaire, méthodiste, piétiste, toi-même insensé esclave papiste, viens, pourvu que tu n'aies point de poignard dans ta poche; prosternons-nous ensemble devant l'Être suprême; remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils & de bon pain pour notre nourriture, une raison pour le connaître, & un cœur pour l'aimer; soupons ensemble gaiement après lui avoir rendu graces.

Que les princes papistes fassent comme ils voudront avec l'idole de leur pape, dont ils commencent tous à se moquer. Qu'ils essaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne soit dangereuse dans leurs états. Qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs. Qu'ils ne soient plus assez sots pour demander à un prêtre la permission de manger un poulet le vendredi. Qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie. Qu'ils fassent tout le bien dont ils sont capables : c'est leur affaire; la nôtre est d'être inviolablement attachés à notre heureuse constitution, d'aimer Dieu, la vérité & notre patrie, & d'adresser au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

(*a*) N B. On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute église, au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif; la grandeur épiscopale, la fierté épiscopale.



CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Comment il faut prier Dieu.

NOus entendons les clameurs de nos eccléſiaſtiques ; ils nous crient : s'il faut adorer Dieu en eſprit & en vérité, ſi les hommes ſont ſages, il n'y aura plus de culte public, on n'ira plus à nos ſermons, nous perdrons nos bénéfices Raſſurez-vous, mes amis, ſur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres, quoique dans la Caroline & dans la Penſilvanie chacun de nos pères de famille puiſſe être miniſtre du Très-Haut dans ſa maiſon. Non-ſeulement vous garderez vos bénéfices, mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus & qui ſont le moins payés.

Loin d'abolir le culte public, nous voulons le rendre plus pur & moins indigne de l'Etre ſuprême. Vous ſentez combien il eſt indécent de ne chanter à Dieu que des chanſons juives, & combien il eſt honteux de n'avoir pas eu aſſez d'eſprit pour faire vous-mêmes des hymnes plus convenables. Louons Dieu, remercions Dieu, invoquons Dieu à la manière d'Orphée, de Pindare, d'Horace, de Dryden, de Pope, & non à la manière hébraïque. De bonne foi, ſi vous commenciez d'aujourd'hui à inſtituer des prières publiques, qui de vous oſerait propoſer de chanter le barbare galimatias attribué au Juif David ?

Ne rougiſſez-vous pas de dire à Dieu (*a*) : Tu gouverneras toutes les nations que tu nous ſoumettras ; avec une verge de fer, tu les briſeras comme le potier fait un vaſe.

(*b*) Tu briſeras les dents des pécheurs.

(*c*) La terre a tremblé, les fondemens des montagnes ſe ſont

(*a*) Pſ. II.
(*b*) Pſ. III.
(*c*) Pſ. XVII.

ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes; il a lancé la grêle & des charbons.

[d] Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme un mari qui sort de son lit.

[e] Dieu brisera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront à rien comme de l'eau : car il a tendu son arc pour les abattre, & ils seront engloutis tout vivans dans sa colère avant d'attendre que tes épines soient aussi hautes qu'un prunier.

[f] Les nations viendront vers le soir affamées comme des chiens, & toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles & tu les réduiras à rien.

[g] La montagne du Seigneur est une montagne coagulée; pourquoi regardez-vous les monts coagulés? Le Seigneur a dit : je jetterai Basan, je le jetterai dans la mer, afin que ton pied soit teint de sang & que la langue de tes chiens lèche leur sang.

[h] Ouvre la bouche bien grande, & je la remplirai.

[i] Rends les nations comme une roue qui tourne toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui brûle des montagnes; tu les poursuis dans la tempête, & ta colère les troublera.

[k] Le Seigneur racontera dans les écritures des peuples & des princes, de ceux qui ont été en Sion.

[l] Et ma corne sera comme la corne de la licorne [qui

[d] Ps. XIX.
[e] Ps. LVII.
[f] Ps. LVIII.
[g] Ps. LXVII.
[h] Ps. LXXX.
[i] Ps. LXXXII.
[k] Ps. LXXXVI.
[l] Ps. XCI.

n'existe

n'existe point), & ma vieillesse dans la miséricorde de la mamelle.

[*m*] Ta jeunesse se renouvellera comme la jeunesse de l'aigle (qui ne se renouvelle point).

[*n*] Il jugera dans les nations, il les remplira de ruines, il cassera la tête dans la terre de plusieurs.

[*o*] Jérusalem, qui est bâtie comme une ville, dont la participation d'elle est en lui-même.

[*p*] Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans & qui les écrasera contre la pierre.

Vous m'avouerez que l'ode d'Horace *Cœlo tonantem credidimus Jovem*, & celle des jeux séculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non sense* d'antiques *ballades* [*q*], pillé chez un peuple que vous méprisez. Considérez, je vous prie, à qui on attribue la plupart de ces chansons. C'est à un scélérat qui commence par être violon du roitelet Saül, qui devient son gendre, & qui se révolte contre lui; qui se met à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge femmes, filles, enfans à la mamelle, qui passe sa vie dans les assassinats, dans l'adultère, dans la débauche, & qui assassine encore par son testament. Tel est David, tel est l'homme selon le cœur de Dieu. Notre digne concitoyen Hut ne fait nulle difficulté de l'appeller *monstre* (page 75). Grand Dieu! ne peut-on pas vous louer, sans répéter les prétendues odes d'un Juif si criminel?

Au reste, mes chers compatriotes, chantez peu; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher

[*m*] Pf. CIX.
[*n*] Pf. CXI.
[*o*] Pf. CXXI.
[*p*] CXXXVI.
[*q*] Le mot *ballad* en anglais signifie chanson.

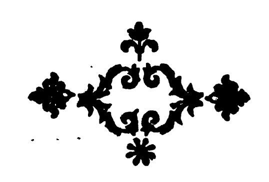
mieux. Des ſermons trop fréquens aviliſſent la prédication & le prédicateur.

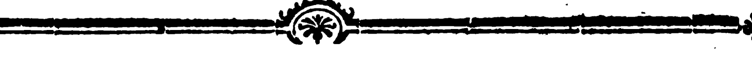
Comme parmi vous il y a néceſſairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole, ni le don de la penſée, il faut qu'ils ſe défaſſent du ſot amour-propre de débiter de mauvais diſcours, & qu'ils ceſſent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils liſent au peuple les beaux diſcours de Tillotſon, de Smaldrige & de quelques autres; le nombre en eſt très-petit. Adiſſon & Steel vous l'ont déjà conſeillé.

C'eſt une très-bonne inſtitution de ſe raſſembler une fois par mois, ou même, ſi on veut, une fois par ſemaine, pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un diſcours moral ne ſoit jamais une métaphyſique abſurde, encore moins une ſatire, & encore moins une harangue ſéditieuſe.

Dieu nous préſerve de bannir le culte public! On a oſé nous en accuſer; c'eſt une impoſture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux ſiècles & demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'Augias; nous avons ôté les toiles d'araignées, les chiffons pourris, les os de morts que Rome nous avait envoyés pour infecter les nations. Achevons un ſi noble ouvrage.

Oui, nous voulons une religion, mais ſimple, ſage auguſte, moins indigne de Dieu & plus faite pour nous; en un mot, nous voulons ſervir Dieu *& les hommes*.





AXIOMES.

NULLE société ne peut subsister sans justice. Annonçons donc un Dieu juste.

Si la loi de l'état punit les crimes connus, annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.

Qu'un philosophe soit spinosiste s'il veut, Mais que l'homme d'état soit théiste.

Vous ne savez pas ce que c'est que Dieu, comment il punira, comment il récompensera ; mais vous savez qu'il doit être la souveraine raison, la souveraine équité ; ç'en est assez. Nul mortel n'est en droit de vous contredire, puisque vous dites une chose probable & nécessaire au genre humain.

Si vous défiguriez cette probabilité consolante & terrible par des fables absurdes, vous seriez coupable envers la nature humaine.

Ne dites point qu'il faut tromper les hommes au nom de Dieu : ce serait le discours d'un diable, s'il y avait des diables.

Quiconque ose dire : Dieu m'a parlé, est criminel envers Dieu & les hommes. Car Dieu, le père commun de tous, se serait-il communiqué à un seul ?



Si Dieu avait voulu donner quelque ordre, il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux; aussi sa loi est dans le cœur de tous les êtres raisonnables, & non ailleurs.

C'est le comble de l'horreur & du ridicule d'annoncer Dieu comme un petit despote insensé & barbare, qui dicte secrétement une loi incompréhensible à quelques uns de ses favoris, & qui égorge les restes de la nation pour avoir ignoré cette loi.

Dieu se promener! Dieu parler! Dieu écrire sur une petite montagne! Dieu combattre! Dieu devenir homme! Dieu homme mourir du dernier supplice! idées dignes de Punch.

Un homme prédire l'avenir! idée digne de Nostradamus.

Inventer toutes ces choses! extrême fripponnerie. Les croire! extrême bêtise. Mettre un Dieu puissant & juste à la place de ces étonnantes farces; extrême sagesse.

Mais si mon peuple raisonne, il s'élèvera contre moi! tu te trompes; moins il sera fanatique, plus il sera fidèle.

Des princes barbares dirent à des prêtres barbares: trompez mon peuple pour que je sois mieux servi, & je vous paierai bien. Les prêtres ensorcelèrent le peuple & détrônèrent les princes.

Calcas force Agamemnon à immoler sa fille pour avoir du

vent; Grégoire VII fait révolter Henri V contre l'empereur Henri IV son père, qui meurt dans la misère, & à qui on refuse la sépulture. Grégoire est bien plus terrible que Calcas.

Voulez-vous que votre nation soit puissante & paisible? Que la loi de l'état commande à la religion.

Quelle est la moins mauvaise de toutes les religions? Celle où l'on voit moins de dogmes & plus de vertu. Quelle est la meilleure? C'est la plus simple.

Papistes, luthériens, calvinistes, ce sont autant de factions sanguinaires. Les papistes sont des esclaves qui ont combattu sous les enseignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes; les calvinistes, pour la liberté populaire.

Les jansénistes & les molinistes ont joué une farce en France. Les luthériens, les calvinistes avaient donné des tragédies sanglantes à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Hollande.

Le dogme a fait mourir dans les tourmens dix millions de chrétiens. La morale n'eût pas produit une égratignure.

Le dogme porte encore la division, la haine, l'atrocité dans les provinces, dans les villes, dans les familles. O vertu, consolez-nous!

ADDITION
DU TRADUCTEUR.

APrès le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux siennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été prises de Platon, jusqu'au dogme même de l'immortalité de l'ame, que les anciens Juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que le *royaume des cieux*, dont il est parlé si souvent dans l'Evangile, se trouve dans le Phédon de Platon. Voici les propres mots de ce philosophe grec, qui, sans le savoir, a fondé le christianisme : *Un autre monde pur est au-dessus de ce ciel pur où sont les astres ; la terre que nous habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré, &c.*

Platon ajoute ensuite *que nous verrions ce royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, si nous pouvions nous élancer au-delà de notre air grossier, comme les poissons peuvent voir notre terre en s'élançant à fleur d'eau.*

Ensuite voici comme il s'exprime : *dans cette terre si parfaite tout est parfait ; elle produit des pierres précieuses dont les nôtres n'approchent pas.... elle est couverte d'or & d'argent ; ce spectacle est le plaisir des bienheureux. Leurs saisons sont toujours tempérées ; leurs organes, leur intelligence, leur santé les mettent infiniment au-dessus de nous, &c.*

Qui ne reconnaît dans cette description la Jérusalem céleste ? La seule différence, c'est qu'il y a du moins quelque philosophie dans la ville céleste de Platon, & qu'il n'y en a point dans celle de l'Apocalypse attribuée à St. Jean. « Elle est semblable, dit-il, » à une pierre de jaspe comme du crystal... Celui qui parlait avec » moi avait une canne d'or pour mesurer la ville... La ville est » bâtie en quarré, aussi longue que large ; & il la trouva de douze

» mille ſtades ; & ſa longueur, & ſa largeur, & ſa hauteur ſont » égales... Le premier lit du fondement de la ville était de jaſpe, » le ſecond de ſaphir, le troiſième de calcédoine, c'eſt-à-dire, » d'agathe, le quatrième d'émeraude, &c. »

Le purgatoire, ſur-tout, a été pris viſiblement dans le Phédon ; les paroles de Platon ſont remarquables. *Ceux qui ne ſont ni entièrement criminels, ni abſolument innocens, ſont portés vers l'Acheron ; c'eſt là, qu'ils ſouffrent des peines proportionnées à leurs fautes, juſqu'à ce qu'ayant eté purgés de leurs péchés, ils reçoivent parmi les bienheureux la récompenſe de leurs bonnes actions.*

La doctrine de la réſurrection eſt encore toute platonicienne, puiſque dans le dixième livre de la *République*, le philoſophe grec introduit Hérès reſſuſcité & racontant ce qui s'eſt paſſé dans l'autre monde.

Il importe peu que Platon ait puiſé ſes opinions, ou, ſi l'on veut, ſes fables, chez d'anciens philoſophes égyptiens, ou chez Timée de Locres, ou dans ſon propre fonds. Ce qui eſt très-important à conſidérer, c'eſt qu'elles étaient conſolantes pour la nature humaine ; & c'eſt ce qui a fait dire à Ciceron qu'il aimerait mieux ſe tromper avec Platon, que d'avoir raiſon avec Epicure. Il eſt certain que le mal moral & le mal phyſique ſe ſont mis en poſſeſſion de notre courte vie, & qu'il ſerait doux d'eſpérer une vie éternelle dont nul mal n'oſerait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien ? Pourquoi cette vie éternelle & heureuſe ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord ? ne ſerait-il pas ridicule & barbare de bâtir pour ſes enfans un palais magnifique & rempli de toutes les délices imaginables, mais dont le veſtibule ſerait un cachot habité par des crapauds & par des ſerpens, & d'empoiſonner ſes enfans dans ce cachot horrible pendant ſoixante & dix ou quatre-vingts ans, pour leur faire mieux goûter enſuite toutes les voluptés dont le palais abonde ; voluptés qu'ils ne ſentiront que quand les ſerpens du veſtibule auront dévoré leur peau & leur os ?

Quoi qu'il en ſoit, il eſt indubitable que toute cette doctrine

était répandue dans la Grèce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaissance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par Dieu même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'ame, ni des peines & des récompenses après la mort, ni de la résurrection du corps. C'est le comble du ridicule de dire que ces idées étaient sous-entendues dans le Pentateuque. Si elles sont divines, elles ne devaient pas être sous-entendues, elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques Hébreux que longtems après Platon; donc Platon est le véritable fondateur du christianisme.

Si l'on considère ensuite que la doctrine du verbe & de la trinité n'est expressément dans aucun auteur, excepté Platon, il faut absolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphysique chrétienne. Jesus, qui n'a jamais rien écrit, qui est venu si long-tems après Platon, & qui ne parut que chez un peuple grossier & barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'assurément il ne connoissait pas.

Le platonisme, encore une fois, est le père du christianisme, & la religion juive est sa mère. Or quoi de plus dénaturé que de battre son père & sa mère? qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonisme, un cuistre de théologie présentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un cuistre de Noyon fit autrefois cuire Michel Servet. Qu'un Espagnol *Nuevo Christiano* imite Jesus-Christ, qu'il se fasse circoncire comme lui, qu'il observe le sabbat comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pascal avec des laitues dans le mois de Mars, les familiers de l'inquisition voudront le faire brûler en place publique.

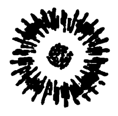
C'est une chose également remarquable & horrible que la secte chrétienne ait presque toujours versé le sang, & que la secte épicurienne, qui niait la providence & l'immortalité de l'ame; ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet donné dans l'histoire des épicuriens, & il n'y a peut-être pas une seule année, depuis Athanase & Arius jusqu'à Quesnel & le Tellier, qui n'ait été

été marquée par des exils, des emprisonnemens, des brigandages, des assassinats, des conspirations ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas, sans doute, qu'un jour ses sublimes & inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie, le tems est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

Toutes les anciennes sectes, excepté la chrétienne, se supportaient les unes les autres ; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens : mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant : parce que le premier chapitre de l'évangile attribué à Jean a été évidemment composé par un chrétien, ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri, vêtu, logé, que des décimes que je lui paie, qui ne subsiste que par la sueur de mon front où par celle de mes fermiers, ne prétende plus être mon maître, & un maître méchant; je le paie pour enseigner la morale, pour donner l'exemple de la douceur, & non pour être un tyran.

Tout prêtre est dans ce cas ; le pape lui-même n'a des officiers, des valets & des gardes qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre, & qui sont nés ses égaux. Il n'y a personne qui ne sente que le pouvoir du pape est uniquement fondé sur des préjugés. Qu'il n'en abuse plus, & qu'il tremble que ces préjugés ne se dissipent.





DE
LA PAIX PERPÉTUELLE.

Par le docteur GOODHEART. *Traduction de M.* CHAMBON.

I.

LA feule paix perpétuelle qui puiffe être établie chez les hommes eft la tolérance : la paix imaginée par un Français nommé l'abbé de Saint-Pierre, eft une chimère qui ne fubfiftera pas plus entre les princes qu'entre les éléphans & les rhinocéros, entre les loups & les chiens. Les animaux carnaffiers fe déchireront toujours à la première occafion.

I I.

Si on n'a pu bannir du monde le monftre de la guerre, on eft parvenu à le rendre moins barbare : nous ne voyons plus aujourd'hui les Turcs faire écorcher un Bragadini, gouverneur de Famagoufte, pour avoir bien défendu fa place contr'eux. Si on prend un prince prifonnier, on ne le charge point de fers; on ne le plonge point dans un cachot, comme Philippe furnommé Augufte en ufa avec Ferrand, comte de Flandres; & comme un Léopold d'Autriche traita plus lâchement encore notre grand Richard Cœur de lion. Les fupplices de Conradin, légitime roi de Naples, & de fon coufin, ordonnées par un tyran vaffal, autorifés par un prêtre fouverain, ne fe renouvellent plus; il n'y a plus de Louis XI furnommé Très-chrétien, ou Phalaris, qui faffe bâtir des oubliettes; qui érige un tauraubole dans les halles, & qui arrofe des jeunes princes fouverains (*a*), du fang de leur père : nous ne voyons plus les horreurs de la *rofe rouge*

(*a*) C'étaient les enfans du comte d'Armagnac.

& de la *rose blanche*, ni les têtes couronnées tomber dans notre isle sous la hache des bourreaux ; l'humanité semble succéder enfin à la férocité des princes chrétiens ; ils n'ont plus la coutume de faire assassiner des ambassadeurs qu'ils soupçonnent ourdir quelques trames contre leurs intérêts, ainsi que Charles-Quint fit tuer les deux ministres de François I, Rinçon & Frégose ; personne ne fait plus la guerre comme ce fameux bâtard du pape Alexandre VI, qui se servit du poison, du stilet, & de la main des bourreaux plus que de son épée : les lettres ont enfin adouci les mœurs. Il y a bien moins de cannibales dans la chrétienté qu'autrefois ; c'est toujours une consolation dans l'horrible fléau de la guerre, qui ne laisse jamais l'Europe respirer vingt ans en repos.

III.

Si la guerre même est devenue moins barbare, le gouvernement de chaque état semble devenir aussi moins inhumain & plus sage. Les bons écrits faits depuis quelques années ont percé dans toute l'Europe, malgré les satellites du fanatisme qui gardaient tous les passages. La raison & la pitié ont pénétré jusqu'aux portes de l'inquisition. Les actes d'anthropophages, qu'on appellait actes de foi, ne célèbrent plus si souvent le Dieu de miséricorde à la lumière des bûchers & parmi les flots de sang répandus par les bourreaux. On commence à se repentir en Espagne d'avoir chassé les Maures qui cultivaient la terre ; & s'il était question de révoquer aujourd'hui l'édit de Nantes, personne n'oserait proposer une injustice si funeste.

IV.

Si le monde n'était composé que d'une horde sauvage vivant de rapine, un frippon ambitieux serait excusable peut-être de tromper cette horde pour la civiliser, & d'emprunter le secours des prêtres ; mais qu'arriverait-il ? Bientôt les prêtres subjugueraient cet ambitieux lui-même ; & il y aurait entre sa postérité & eux une haine éternelle, tantôt cachée, tantôt ouverte : cette manière de civiliser une nation serait en peu de tems pire que la vie sauvage. Quel homme en effet n'aimerait pas mieux aller à

la chaſſe avec les Hottentots & les Caffres, que de vivre ſous des papes tels que Sergius, Jean X, Jean XI, Jean XII, Sixte IV, Alexandre VI, & tant d'autres monſtres de cette eſpèce? Quelle nation ſauvage s'eſt jamais ſouillée du ſang de cent mille manichéens, comme l'impératrice Théodore? Quels Iroquois, quels Algonquins ont à ſe reprocher des maſſacres religieux tels que la Saint-Barthelemi, la guerre ſainte d'Irlande, les meurtres ſaints de la croiſade de Montfort, & cent abominations pareilles, qui ont fait de l'Europe chrétienne un vaſte échafaud couvert de prêtres, de bourreaux & de patiens? L'intolérance chrétienne a ſeule cauſé ces horribles déſaſtres; il faut donc que la tolérance les répare.

V.

Pourquoi le monſtre de l'intolérantiſme habita-t-il dans la fange des cavernes habitées par les premiers chrétiens? Pourquoi de ces cloaques, où il ſe nourriſſait, paſſa-t-il dans les écoles d'Alexandrie, où ces demi-chrétiens, demi-juifs enſeignèrent? Pourquoi s'établit-il bientôt dans les chaires épiſcopales, & ſiégea-t-il enfin ſur le trône à côté des rois, qui furent obligés de lui faire place, & qui ſouvent furent précipités par lui du haut de leur trône? Avant que ce monſtre naquît, jamais il n'y avait eu de guerres religieuſes ſur la terre, jamais aucune querelle ſur le culte. Rien n'eſt plus vrai, & les plus déterminés impoſteurs qui écrivent encore aujourd'hui contre la tolérance, n'oſeraient contrarier cette vérité.

V I.

Les Egyptiens ſemblent être les premiers qui ont donné l'idée de l'intolérance; tout étranger était impur chez eux, à moins qu'il ne ſe fît aſſocier à leurs myſtères: on était ſouillé en mangeant dans un plat dont il s'était ſervi, ſouillé en le touchant, ſouillé même quelquefois en lui parlant. Ce miſérable peuple, fameux ſeulement pour avoir employé ſes bras à bâtir les pyramides, les palais & les temples de ſes tyrans, toujours ſubjugué par tous ceux qui vinrent l'attaquer, a payé bien cher ſon intolérantiſme, & eſt devenu le plus mépriſé de tous les peuples, après les Juifs.

VII.

Les Hébreux, voisins des Egyptiens, & qui prirent une grande partie de leurs rites, imitèrent leur intolérance & la surpassèrent; cependant il n'est point dit dans leurs histoires que jamais le petit pays de Samarie ait fait la guerre au petit pays de Jérusalem uniquement par principe de religion. Les Hébreux juifs ne dirent point aux Samaritains : venez sacrifier sur la montagne Moriah, ou je vous tue ; les Juifs samaritains ne dirent point : venez sacrifier à Garisim, ou je vous extermine. Ces deux peuples se détestaient comme voisins, comme hérétiques, comme gouvernés par de petits roitelets dont les intérêts étaient opposés; mais, malgré cette haine atroce, on ne voit pas que jamais un habitant de Jérusalem ait voulu contraindre un citoyen de Samarie à changer de secte : je consens qu'un imbécille me haïsse ; mais je ne veux pas qu'il me subjugue & me tue. Le ministre Louvois disait aux plus savans hommes qui fussent en France : croyez à la transsubstantiation, dont je me moque entre les bras de madame du Frenoy, ou je vous ferai rouer. Les Juifs, tout barbares qu'ils étaient, n'ont point approché de cette abomination despotique.

VIII.

Les Tyriens donnèrent aux Juifs un grand exemple, dont cette horde nouvellement établie auprès d'eux ne profita pas : ils portèrent la tolérance avec le commerce & les arts chez toutes les nations. Les Hollandais de nos jours pourraient leur être comparés, s'ils n'avaient pas à se reprocher leur concile de Dordrecht contre les bonnes œuvres, & le sang du respectable Barnevelt condamné, à l'âge de soixante & onze ans, pour avoir *contristé au possible l'église de Dieu.* O hommes! O monstres! des marchands calvinistes établis dans des marais insultent au reste de l'univers! Il est vrai qu'ils expièrent ce crime en reniant la religion chrétienne au Japon.

IX.

Les anciens Romains & les anciens Grecs, aussi élevés au-

deſſus des autres hommes que leurs ſucceſſeurs ſont rabaiſſés au-deſſous, ſe ſignalèrent par la tolérance comme par les armes, par les beaux-arts & par les loix. Les Athéniens érigèrent un temple à Socrate, & condamnèrent à mort les juges iniques qui avaient empoiſonné ce vieillard reſpectable, ce Barnevelt d'Athènes. Il n'y a pas un ſeul exemple d'un Romain perſécuté pour ſes opinions, juſqu'au tems où le chriſtianiſme vint combattre les dieux de l'empire. Les ſtoïciens & les épicuriens vivaient paiſiblement enſemble. Peſez cette grande vérité, chétifs magiſtrats de nos pays barbares, dont les Romains furent les conquérans & les légiſlateurs. Rougiſſez, Séquanois, Septimaniens, Cantabres & Allobroges.

X.

Il eſt conſtant que les Romains tolérèrent juſqu'aux infames ſuperſtitions des Egyptiens & des Juifs; & dans les tems même que Titus prenait Jéruſalem, dans les tems même qu'Adrien la détruiſait, les Juifs avaient dans Rome une ſynagogue : il leur était permis de vendre des haillons & de célébrer leur pâque, leur pentecôte, leurs tabernacles : on les mépriſait; mais on les ſouffrait. Pourquoi les Romains oublièrent-ils leur indulgence ordinaire juſqu'à faire mourir quelquefois des chrétiens, pour leſquels ils avaient autant de mépris que pour les Juifs? Il eſt vrai qu'il y en eut très-peu d'envoyés au ſupplice. Origène lui-même l'avoue dans ſon troiſième livre contre Celſe, en ces propres mots : *Il y a eu très-peu de martyrs, & encore de loin à loin; cependant*, dit-il, *les chrétiens ne négligent rien pour faire embraſſer leur religion par tout le monde; ils courent dans les villes, dans les bourgs, dans les villages.* Mais enfin, il eſt vrai qu'il y eut quelques chrétiens d'exécutés à mort : voyons donc s'ils furent punis comme chrétiens, ou comme factieux.

Faire périr un homme dans les tortures uniquement parce qu'il ne penſe pas comme nous, eſt une abomination dont les anthropophages mêmes ne ſont pas capables. Comment donc les Romains, ces grands légiſlateurs auraient-ils fait une loi de ce crime? On répondra que les chrétiens ont commis tant de fois

cette horreur que les anciens Romains peuvent aussi s'en être souillés. Mais la différence est sensible. Les chrétiens qui ont massacré une multitude innombrable de leurs frères, étaient possédés d'une violente rage de religion : ils disaient : Dieu est mort pour nous, & les hérétiques le crucifient une seconde fois ; vengeons par leur sang, le sang de Jesus-Christ. Les Romains n'ont jamais eu une telle extravagance. Il est évident que s'il y eut quelques persécutions, ce fut pour réprimer un parti, & non pour abolir une religion.

XI.

Rapportons-nous-en à Tertullien lui-même. Jamais homme n'écrivit avec plus de violence : les Philippiques de Ciceron contre Antoine sont des complimens en comparaison des injures que cet Africain prodigue à la religion de l'empire, & des reproches qu'il fait aux mœurs de ses maîtres. On accusait les chrétiens de boire du sang, parce qu'en effet ils figuraient le sang de Jesus-Christ par le vin qu'ils buvaient dans leur cène : il récrimine en accusant les dames romaines d'avaler une liqueur plus précieuse que le sang de leurs amans, une chose que je ne puis nommer, & qui doit former un jour des hommes : *Quia futurum sanguinem lambunt.* Chapitre IX.

Tertullien ne se borne pas dans son apologétique à dire qu'il faut tolérer la religion chrétienne : il fait entendre en cent endroits qu'elle doit régner seule ; qu'elle est incompatible avec les autres.

Celui qui veut être admis dans ma maison y sera reçu s'il est sage & utile ; mais celui qui n'y entre que pour m'en chasser, est un ennemi dont je dois me défaire. Il est évident que les chrétiens voulaient chasser les enfans de la maison ; il était donc très-juste de les réprimer : on ne punissait pas le christianisme, mais la faction intolérante ; & encore la punissait-on si rarement, qu'Origène & Tertullien, les deux plus violens déclamateurs, sont morts dans leur lit. Nous ne voyons aucun de ceux qu'on appellait papes de Rome, suppliciés sous les pre-

miers Césars : ils étoient intolérans & tolérés dans la capitale du monde. La misérable équivoque du mot *martyr* ne doit point faire croire que le pape Télesphore ait été supplicié. Martyr signifiait témoin, confesseur.

XII.

Pour bien connaître l'intolérance des premiers chrétiens, ne nous rapportons qu'à eux-mêmes. Ouvrons ce fameux apologétique de Tertullien; nous y verrons la source de la haine des deux partis. Tous deux croyaient fermement à la magie : c'était l'erreur générale de l'antiquité, depuis l'Euphrate & le Nil jusqu'au Tibre. On imputait à des êtres inconnus les maladies inconnues qui affligeaient les hommes : plus la nature était ignorée, plus le surnaturel était en vogue. Chaque peuple admettait des démons, des génies malfaisans; & par-tout il y avait des charlatans qui se vantaient de chasser les démons avec des paroles. Les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens, les Juifs, les prêtres grecs & romains avaient tous leur formule particulière. On opérait des prodiges en Egypte & en Phénicie en prononçant le mot Jaho, Jehova, de la manière dont on le prononce dans le ciel. On faisait plusieurs conjurations par le moyen du mot Abraxas. On chassait par la parole tous les mauvais démons qui tourmentaient les hommes. Tertullien ne conteste pas le pouvoir des démons. Apollon, dit-il dans son chapitre XXII, *devina que Crésus faisait cuire dans son palais en Lidie, une tortue avec un agneau, dans une marmite d'airain. Pourquoi en fut-il si bien informé? C'est qu'il alla en Lidie en un clin d'œil, & qu'il en revint de même.*

Tertullien n'en savait pas assez pour nier ce ridicule oracle; il était si ignorant qu'il en rendait raison, & qu'il l'expliquait. *Les démons*, continue-t-il, *séjournent dans l'air entre les nuées & les astres. Ils annoncent la pluie quand ils voient qu'elle est prête à tomber, & ils ordonnent des remèdes pour des maladies qu'eux-mêmes ont envoyées aux hommes.*

Ni lui ni aucun père de l'église ne contestent le pouvoir

voir de la magie; mais tous prétendent chaſſer les démons par un pouvoir ſupérieur. Tertullien s'exprime ainſi : *Qu'on amène un poſſédé du diable devant votre tribunal. Si quelque chrétien lui commande de parler, ce démon avouera qu'il n'eſt qu'un diable, quoiqu'ailleurs il ſoit un Dieu. Que votre vierge céleſte qui promet les pluies*, qu'Eſculape *qui guérit les hommes, comparaiſſent devant un chrétien; ſi dans le moment il ne les force pas d'avouer qu'ils ſont les diables, répandez le ſang de ce chrétien téméraire.*

Quel homme ſage ne ſera pas convaincu en liſant ces paroles, que Tertullien était un inſenſé qui voulait l'emporter ſur d'autres inſenſés, & qui prétendait avoir le privilège excluſif du fanatiſme?

XIII.

Les magiſtrats romains étaient ſans doute bien excuſables aux yeux des hommes, de regarder le chriſtianiſme comme une faction dangereuſe à l'empire. Ils voyaient des hommes obſcurs s'aſſembler ſecrétement, & on les entendait enſuite déclamer hautément contre tous les uſages reçus à Rome. Ils avaient forgé une quantité incroyable de fauſſes légendes. Que pouvait penſer un magiſtrat quand il voyait tant d'écrits ſuppoſés, tant d'impoſtures appellées par les chrétiens eux-mêmes *fraudes*, & colorées du nom de fraudes pieuſes? Lettres de Pilate à Tibère ſur la perſonne de Jeſus; Actes de Pilate; Lettres de Tibère au ſénat, & du ſénat à Tibère, à propos de Jeſus; Lettres de Paul à Sénèque, & de Sénèque à Paul; combat de Pierre & de Simon devant Néron; prétendus vers des ſibylles; plus de cinquante évangiles tous différens les uns des autres, & chacun d'eux forgé pour le canton où il était reçu, une demi-douzaine d'apocalypſes qui ne contenaient que des prédictions contre Rome, &c. &c.

Quel ſénateur, quel juriſconſulte n'eût pas reconnu à ces traits une faction pernicieuſe? La religion chrétienne eſt ſans doute céleſte; mais aucun ſénateur romain n'aurait pu le deviner.

XIV.

Un Marcel en Afrique jette son ceinturon par terre ; brise son bâton de commandement à la tête de sa troupe, & déclare qu'il ne veut plus servir que le Dieu des chrétiens. On fait un saint de ce séditieux !

Un diacre, nommé Laurent, au lieu de contribuer comme un citoyen aux nécessités de l'empire, au lieu de payer au préfet de Rome l'argent qu'il a promis, lui amène des borgnes & des boiteux, & on fait un saint de ce téméraire !

Polyeucte, emporté par le fanatisme le plus punissable, brise les vases sacrés, les statues d'un temple où l'on rendait graces au ciel pour la victoire de l'empereur ; & on fait un saint de ce perturbateur du repos public, criminel de lèse-majesté !

Un Théodore, imitateur d'Erostrate, brûle le temple de Cibèle dans Amasie en 305 ; & on fait un saint de cet incendiaire ! Les empereurs & le sénat, qui n'étaient pas illuminés par la foi, ne pouvaient donc s'empêcher de regarder le christianisme comme une secte intolérante & comme une faction téméraire, qui tôt ou tard aurait des suites funestes au genre humain.

XV.

Un jour un Juif de bon sens & un chrétien comparurent devant un sénateur éclairé en présence du sage Marc-Aurèle, qui voulait s'instruire de leurs dogmes. Le sénateur les interrogea l'un après l'autre.

LE SÉNATEUR AU CHRÉTIEN.

Pourquoi troublez-vous la paix de l'empire ? pourquoi ne

vous contentez-vous pas, comme les Syriens, les Egyptiens & les Juifs, de pratiquer tranquillement vos rites? pourquoi voulez-vous que votre secte anéantisse toutes les autres?

LE CHRÉTIEN.

C'est qu'elle est la seule véritable. Nous adorons un Dieu juif né dans un village de Judée, sous l'empereur Auguste, l'an de Rome 752, ou 756; son père & sa mère furent inscrits, selon le divin St. Luc, dans ce village lorsque l'empereur fit faire le dénombrement de tout l'univers, Cirénius étant alors gouverneur de Syrie.

LE SÉNATEUR.

Votre Luc vous a trompé. Cirénius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque dont vous parlez: c'était Quintilius Varus qui était alors proconsul de Syrie; nos annales en font foi. Jamais Auguste n'eut le dessein extravagant de faire un dénombrement de l'univers: jamais même il n'y eut sous son règne un recensement entier des citoyens Romains. Quand même on en aurait fait un, il n'aurait pas eu lieu en Judée, qui était gouvernée par Hérode tributaire de l'empire, & non par des officiers de César. Le père & la mère de votre Dieu (*a*) étaient, dites-vous, des habitans d'un village juif; ils n'étaient donc pas citoyens Romains. Ils ne pouvaient être compris dans le cens.

LE CHRÉTIEN.

Notre Dieu n'avait point de père juif. Sa mère était vierge. Ce fut Dieu même qui l'engrossa par l'opération d'un esprit, qui était Dieu aussi, sans que la mère cessât d'être pucelle. Et cela est si vrai, que trois rois ou trois philosophes, vinrent d'Orient pour l'adorer dans l'étable où il naquit, conduits par une étoile nouvelle qui voyagea avec eux.

(*a*) Hist. romaine.

LE SÉNATEUR.

Vous voyez bien, mon pauvre homme, qu'on s'eſt moqué de vous. S'il avait paru alors une étoile nouvelle, nous l'aurions vue; toute la terre en aurait parlé; tous les aſtronomes auraient calculé ce phénomène.

LE CHRÉTIEN.

Cela eſt pourtant dans nos livres ſacrés.

LE SÉNATEUR.

Montrez-moi vos livres.

LE CHRÉTIEN.

Nous ne les montrons point aux profanes, aux impies; vous êtes un profane & un impie, puiſque vous n'êtes point de notre ſecte. Nous avons très-peu de livres. Ils reſtent entre les mains de nos maîtres. Il faut être initié pour les lire. Je les ai lus, & ſi ſa majeſté impériale le permet, je vais vous en rendre compte en ſa préſence: elle verra que notre ſecte eſt la raiſon même.

LE SÉNATEUR.

Parlez, l'empereur vous l'ordonne, & je veux bien oublier qu'en digne chrétien que vous êtes, vous m'avez appellé impie.

LE CHRÉTIEN.

Oh ſeigneur! impie n'eſt pas une injure; cela peut ſignifier un homme de bien qui a le malheur de n'être pas de notre avis; mais pour obéir à l'empereur, je vais dire tout ce que je ſais.

Premiérement notre Dieu naquit d'une femme pucelle, qui deſcendait de quatre proſtituées, Betzabée qui ſe proſtitua à David, Thamar qui ſe proſtitua à Juda le patriarche, Ruth qui ſe proſtitua au vieux Booz, & la fille de joie Rahab qui ſe proſ-

tituait à tout le monde ; le tout pour faire voir que les voies de Dieu ne ſont pas celles des hommes.

Secondement vous devez ſavoir que notre Dieu mourut par le dernier ſupplice, puiſque c'eſt vous qui l'avez fait mettre en croix comme un eſclave & un voleur ; car les Juifs n'avaient pas alors le droit du glaive ; c'était *Pontius Pilatus* qui gouvernait Jéruſalem au nom de l'empereur Tibère : vous n'ignorez pas que Dieu ayant été pendu publiquement, reſſuſcita ſecrétement ; mais ce que vous ne ſavez peut-être pas, c'eſt que ſa naiſſance, ſa vie, ſa mort avaient été prédites par tous les prophètes juifs ; par exemple, nous voyons clair comme le jour lorſqu'un Iſaïe dit, ſept (*b*) ou quatorze cents ans avant la naiſſance de notre Dieu : une fille ou femme va faire un enfant qui mangera du beurre & du miel, & il s'appellera Emmanuel ; cela veut dire que Jeſus ſera Dieu.

Il eſt dit, dans une de nos hiſtoires, que Juda ſerait comme un jeune lion qui s'étendrait ſur ſa proie, & que la verge ne ſortirait point des cuiſſes de Juda juſqu'à ce que Shilo parût. Tout l'univers avouera que chacune de ces paroles prouve que Jeſus eſt Dieu. Ces autres paroles remarquables : il lie ſon ânon à la vigne, démontrent, par ſurabondance de droit, que Jeſus eſt Dieu.

Il eſt vrai qu'il ne fut pas Dieu tout d'un coup, mais ſeulement fils de Dieu. Sa dignité a été bientôt augmentée, quand nous avons fait connaiſſance avec quelques platoniciens dans Alexandrie. Ils nous ont appris ce que c'était que le verbe, dont nous n'avions jamais entendu parler, & que Dieu faiſait tout par ſon verbe, par ſon logos ; alors Jeſus eſt devenu le logos de Dieu ; & comme l'homme & la parole ſont la même choſe, il eſt clair que Jeſus étant verbe, eſt Dieu manifeſtement.

Si vous nous demandez pourquoi Dieu eſt venu ſe faire ſupplicier en Judée, il eſt avéré que c'eſt pour ôter le péché de la

(*b*) Telle eſt la différence entre les chronologies de la Bible.

terre. Car depuis son exécution, personne n'a commis la plus petite faute parmi ses élus. Or ses élus, du nombre desquels je suis, composent tout le monde; le reste est un amas de réprouvés qui doit être compté pour rien. Le monde n'a été créé que pour les élus : notre religion remonte à l'origine du monde, car elle est fondée sur la juive, qu'elle détruit; laquelle juive est fondée sur celle d'un Chaldéen nommé Abraham : la religion d'Abraham a renchéri sur celle de Noé, que vous ne connaissez pas; & celle de Noé est une réforme de celle d'Adam & d'Eve, que les Romains connaissent encore moins. Ainsi Dieu a changé cinq fois sa religion universelle, sans que personne en sût rien, excepté autrefois les Juifs, & excepté nous aujourd'hui, qui sommes substitués aux Juifs. Cette filiation aussi ancienne que la terre, le péché du premier homme racheté par le sang du Dieu hébreu (*c*), son incarnation prédite par tous les prophètes, sa mort figurée par tous les événemens de l'histoire juive, ses miracles faits à la vue du monde entier dans un coin de la Galilée, sa vie écrite hors de Jérusalem, cinquante ans après qu'il eut été supplicié à Jérusalem, le logos de Platon, que nous avons identifié avec Jesus; enfin les enfers dont nous menaçons quiconque ne croira pas en lui & en nous; tout ce grand tableau de vérités lumineuses démontre que l'empire romain nous sera soumis, & que le trône des Césars deviendra le trône de la religion chrétienne.

LE SÉNATEUR.

Cela pourrait arriver. La populace aime à être séduite; il y a toujours au moins cent gredins imbécilles & fanatiques contre un citoyen sage. Vous me parlez des miracles de votre Dieu. Il est bien certain que si on se laisse infatuer de prophéties & de miracles, joints au logos de Platon; si on fascine ainsi les yeux, les oreilles & l'esprit des simples; si, à l'aide d'une métaphysique insensée, réputée divine, on échauffe l'imagination des hommes toujours amoureux du merveilleux; certes on pourra parvenir un jour à bouleverser l'empire. Mais dites-nous quels sont les miracles de votre Juif Dieu?

(*c*) Le péché originel n'était point connu alors.

LE CHRÉTIEN.

Le premier eſt que le diable l'emporta ſur une montagne : le ſecond, qu'étant à une noce de payſans où tout le monde était ivre, & tout le vin ayant été bu, il changea en vin l'eau qu'il fit mettre dans des cruches; mais le plus beau de tous ſes miracles eſt qu'il envoya deux diables dans le corps de deux mille cochons, qui allèrent ſe noyer dans un lac, quoiqu'il n'y eût point de cochons dans le pays.

XVII.

Marc-Aurèle ennuyé de ces choſes divines, qui ne paraiſſaient que des bêtiſes à ſon eſprit aveuglé, impoſa ſilence au chrétien, qui aurait encore parlé long-tems. Il ordonna au Juif de s'expliquer, de lui dire en effet ſi la ſecte chrétienne était une branche de la ſecte judaïque, & ce qu'il penſait de l'une & de l'autre. Le Juif s'inclina profondément, puis leva les yeux au ciel, puis s'énonça en ces termes :

Sacrée majeſté, je vous dirai d'abord que les Juifs ſont bien éloignés de vouloir dominer comme les chrétiens. Nous n'avons pas l'audace de prétendre ſoumettre la terre à nos opinions : trop contens d'être tolérés, nous reſpectons tous vos uſages ſans les adopter : on ne nous voit point porter la ſédition dans vos villes & dans vos camps; nous n'avons coupé le prépuce à aucun Romain, tandis que les chrétiens les baptiſent. Nous croyons à Moïſe, mais nous n'exhortons aucun Romain à y croire : nous ſommes (du moins à préſent) auſſi paiſibles, auſſi ſoumis que les chrétiens ſont turbulens & factieux.

Vous voyez les beaux miracles que nos ennemis cruels imputent à leur prétendu Dieu. S'il s'agiſſait ici de miracles, nous vous ferions voir d'abord un ſerpent qui parle à notre bonne mère commune, une âneſſe qui parle à un prophète idolâtre, & ce prophète, venu pour nous maudire, nous béniſſant malgré lui : nous vous ferions voir un Moïſe ſurpaſſant en prodiges tous les ſorciers d'un roi d'Egypte, rempliſſant tout un pays de grenouil-

les & de poux, conduisant deux ou trois millions de Juifs à pied sec à travers la mer Rouge, à l'exemple de l'ancien Bacchus. Je vous montrerais un Josué qui fait tomber une pluie de pierres sur les habitans d'un village ennemi à onze heures du matin, & arrêtant le soleil & la lune à midi pour avoir le tems de tuer mieux ses ennemis, qui étaient déjà morts. Vous m'avouerez, sacrée majesté, que les deux mille cochons dans lesquels Jesus envoie le diable sont bien peu de chose devant le soleil & la lune de Josué, & devant la mer Rouge de Moïse; mais je ne veux point insister sur nos anciens prodiges; je veux imiter la sagesse de notre historien Flavien Josephe, qui, en rapportant ces miracles tels qu'ils sont écrits par nos prêtres, laisse au lecteur la liberté de s'en moquer.

Je viens à la différence qui est entre nous & les sectaires chrétiens.

Votre sacrée majesté saura que de tout tems il s'est élevé en Egypte & en Syrie des enthousiastes qui, sans être légalement autorisés, se sont avisés de parler au nom de la Divinité; nous en avons eu beaucoup parmi nous, sur-tout dans nos calamités; mais assurément aucun d'eux n'a prédit ni pu prédire un homme tel que Jesus; si, par impossible, ils avaient prophétisé touchant cet homme, ils auraient au moins annoncé son nom, & ce nom ne se trouve dans aucun de leurs écrits; ils auraient dit que Jesus devait naître d'une femme nommée *Mirja*, que les chrétiens prononcent ridiculement *Maria*; ils auraient dit que les Romains le feraient pendre à la sollicitation du sanhédrin. Les chrétiens répondent à cette objection puissante, qu'alors les prophéties auraient été trop claires, & qu'il fallait que Dieu fût caché. Quelle réponse de charlatans & de fanatiques! Quoi! si Dieu parle par la voix d'un prophète qu'il inspire, il ne parlera pas clairement? Quoi! le Dieu de vérité ne s'expliquera que par les équivoques qui appartiennent au mensonge? Cet énergumène imbécille qui a parlé avant moi, a montré toute la turpitude de son systême en rapportant les prétendues prophéties que la secte chrétienne tâche de corrompre en faveur de Jesus par des interprétations absurdes. Les chrétiens cherchent par-

tout

tout des prophéties : ils pouſſent la démence, juſqu'à trouver Jeſus dans une églogue de Virgile : ils ont voulu le trouver dans les vers des ſibylles ; & n'en pouvant venir à bout, ils ont eu la hardieſſe abſurde d'en forger une en vers grecs acroſtiches, qui péchent même par la *quantité* ; je la mets ſous les yeux de votre ſacrée majeſté. Le Juif, à ces mots, fouillant dans ſa poche ſale & graſſe, en tira la prédiction que St. Juſtin & d'autres avaient attribuée aux ſibylles.

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert ;
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

Marc-Aurèle leva les épaules de pitié, & le Juif continua ainſi : Je ne diſſimulerai point que dans nos tems de calamité, nous avons attendu un libérateur : c'eſt la conſolation de toutes les nations malheureuſes, & ſur-tout des peuples eſclaves. Nous avons toujours appellé meſſie quiconque nous a fait du bien, comme les mendians appellent *domine*, monſeigneur, ceux qui leur font quelque aumône ; car nous ne devons pas ici faire les fiers ; *non tanta ſuperbia victis*. Nous pouvons nous comparer à des gueux ſans rougir.

Nous voyons dans l'hiſtoire de nos roitelets, que le Dieu du ciel & de la terre envoya un prophète pour élire Jéhu, hérétique roitelet de Sichem, & même Hazaël, roi de Syrie, tous deux meſſies du Très-Haut. Notre grand prophète Iſaïe, dans ſon ſeizième capitulaire, appelle Cyrus meſſie : notre grand prophète Ezéchiel, dans ſon vingt-huitième capitulaire, appelle meſſie & chérubin un roi de Tyr. Hérode, connu de votre majeſté, a été appellé meſſie.

Meſſie ſignifie oint : les rois juifs étaient oints. Jeſus n'a jamais été oint ; & nous ne voyons pas pourquoi ſes diſciples lui donnent le nom d'oint, de meſſie. Il n'y a qu'un ſeul de leurs hiſtoriens qui lui donne ce titre de meſſie, d'oint ; c'eſt Jean, ou celui qui a écrit un des cinquante évangiles ſous le nom de Jean : or

cet évangile n'a été écrit que plus de quatre-vingts ans après la mort de Jesus. Jugez quelle foi on peut avoir à un pareil ouvrage.

Jesus était un homme de la populace, qui voulut faire le prophète comme tant d'autres ; mais jamais il ne prétendit établir une loi nouvelle. Ceux qui se sont avisés d'écrire sa vie, sous le nom de Matthieu, Marc, Luc & Jean, disent en cent endroits qu'il suivit la loi de Moïse. Il fut circoncis suivant cette loi ; il allait au temple suivant cette loi. *Je suis venu*, dit-il, *pour accomplir la loi qui a été donnée par Moïse ; vous avez la loi & les prophètes.* La loi de Moïse ne doit point *être détruite* (*d*).

Jesus n'était donc réellement qu'un de nos Juifs, prêchant la loi juive. Il est dit dans cette loi juive qu'elle doit être éternelle. *N'y ajoutez pas un seul mot, & n'en ôtez pas un seul* (*e*).

Il y a plus ; nous voyons dans cette loi ces propres paroles : *S'il s'élève au milieu de vous un prophète ou quelqu'un qui dise avoir eu des visions en songe, & qu'il prédise des signes & des prodiges ; & si ces signes & ces prodiges arrivent, & s'il vous dit : suivons de nouveaux dieux ; que ce prophète soit puni de mort... parce qu'il a voulu vous détourner de la voie que le Seigneur Dieu vous a prescrite.... Si votre frère, ou le fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme, ou votre ami que vous aimez comme votre ame, vous dit : allons, servons d'autres dieux, &c. tuez-le aussitôt, & que tout le peuple le frappe après vous* (*f*).

Selon tous ces préceptes, dont je ne garantis pas la douceur, Jesus devait périr par le dernier supplice, s'il avait voulu changer quelque chose à la loi de Moïse. Mais si nous en voulons croire le propre témoignage de ceux qui ont écrit en sa faveur, nous verrons qu'il n'a été accusé devant les Romains que parce qu'il avait toujours insulté la magistrature, & troublé l'ordre public. Ils disent qu'il appellait continuellement les magistrats, hypocrites, menteurs, calomniateurs, injustes, race de vipères, sépulcres blanchis.

(*d*) Jean, chap. XXIII.
(*e*) Deutéron. chap. IV & XIII.
(*f*) Deutéron. chap. XIII.

Or je demande quel eſt le Romain qu'on ne punirait pas s'il allait tous les jours au pied du capitole appeller les ſénateurs ſépulcres blanchis, races de vipères. On l'accuſa d'avoir blaſphémé, d'avoir battu des marchands dans le parvis du temple; d'avoir dit qu'il détruirait le temple, & qu'il le rebâtirait dans trois jours: ſottiſes qui ne méritaient que le fouet.

On dit qu'il fut accuſé encore de s'être appellé fils de Dieu; mais les chrétiens ignorans qui ont écrit ſon hiſtoire, ne ſavent pas que, parmi nous, fils de Dieu ſignifie un homme de bien, comme fils de Bélial veut dire un méchant. Une équivoque a tout fait, & c'eſt à une pure logomachie que Jeſus doit ſa divinité. C'eſt ainſi que parmi ces chrétiens celui qui oſe ſe dire évêque de Rome prétend être au-deſſus des autres évêques, parce que Jeſus lui dit un jour, à ce qu'on prétend: Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon aſſemblée.

Certainement Jeſus, malgré l'équivoque, ne ſongea jamais à ſe faire regarder comme fils de Dieu au pied de la lettre, ainſi qu'Alexandre, Bacchus, Perſée, Romulus. L'Evangile attribué à Jean, dit même poſitivement qu'il fut reconnu par Philippe & par Nathanaël, pour fils de Joſeph, charpentier du village de Nazareth (g).

D'autres chrétiens lui ont compoſé des généalogies ridicules & toutes contradictoires, ſous le nom de Matthieu & de Luc; ils diſent que *Mirja* ou *Maria* l'enfanta par l'opération d'un eſprit, & en même tems ils donnent la généalogie de Joſeph ſon père putatif. Et ces deux généalogies ſont abſolument différentes dans les noms & dans le nombre de ces prétendus ancêtres. Il eſt bien ſûr, ſacrée majeſté, qu'une impoſture ſi énorme & ſi ridicule aurait été pour jamais enſevelie dans la fange où le chriſtianiſme eſt né, ſi les chrétiens n'avaient pas rencontré dans Alexandrie des platoniciens dont ils ont emprunté quelques idées, & s'ils n'avaient appuyé leurs myſtères par cette philoſophie dominante; c'eſt là ce qui les a fait réuſſir auprès de

(g) Jean, chap. I.

ceux qui se paient de grands mots, & de chimères philosophiques.

C'est avec je ne sais quelle trinité de Platon, avec je ne sais quels mystères emphatiques touchant le verbe, qu'on en imposa à la multitude ignorante, avide de nouveautés. La morale de ces nouveaux venus n'est certainement pas meilleure que la vôtre & la nôtre; elle est même pernicieuse. On fait dire à ce Jesus (*h*) *qu'il est venu apporter la guerre & non la paix; qu'il ne faut pas prier ses amis à dîner quand ils sont riches* (*i*): *qu'il faut jeter dans un cachot celui qui n'aura pas une belle robe au festin: qu'il faut contraindre les passans de venir à son festin*; & cent autres bêtises atroces de la même espèce.

Comme les livres chrétiens se contredisent à chaque page, ils lui font dire aussi qu'il faut aimer son prochain, quoiqu'ailleurs il prononce qu'il faut haïr son père & sa mère pour être digne de lui (*k*); mais, par une erreur inconcevable, on trouve dans l'Évangile attribué à Jean ces propres paroles: *Je fais un commandement nouveau* (*l*); *c'est de vous aimer les uns les autres*. Comment peut-il donner l'épithète de nouveau à ce commandement, puisque ce précepte est de toutes les religions, & qu'il est expressément énoncé dans la nôtre en termes infiniment plus forts: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (*m*).

Vous voyez, magnanime empereur, comme dans les choses les plus raisonnables les chrétiens introduisent l'imposture & le déraisonnement. Ils couvrent toutes leurs innovations des voiles du mystère & des apparences de sa sanctification. On les voit courir de ville en ville, de bourgades en bourgades; ameuter les femmes & les filles: ils leur prêchent la fin du monde. Selon eux, le monde va finir; leur Jesus a prédit que dans la génération où il vivait (*n*) la terre serait détruite, & qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté. L'apostat Saül l'a prédit de même; il a écrit aux fanatiques.

(*h*) Matth. chap. X, v. 34.
(*i*) Luc, chap. XIV, v. 12.
(*k*) Luc, chap. XIV, v. 26.
(*l*) Jean, chap. XIII, v. 34.
(*m*) Lévit. ch. XIX.
(*n*) Luc, chap. XXI.

de Theſſalonique qu'ils iraient avec lui dans les airs au-devant de Jeſus (*o*).

Cependant le monde dure encore ; mais les chrétiens en attendent toujours la fin prochaine : ils voient déjà de nouveaux cieux & une nouvelle terre ſe former : deux inſenſés nommés Juſtin & Tertullien ont déjà vu de leurs yeux, pendant quarante nuits, la nouvelle Jéruſalem, dont les murailles, diſent-ils, avaient cinq cents lieues de tour, & dans laquelle les chrétiens doivent habiter pendant mille ans, & boire d'excellent vin d'une vigne dont chaque ſep produira dix mille grappes, & chaque grappe dix mille raiſins.

Que votre majeſté ne s'étonne point s'ils déteſtent Rome & votre empire, puiſqu'ils ne comptent que ſur leur nouvelle Jéruſalem. Ils ſe font un devoir de ne jamais faire de réjouiſſance publique pour vos victoires ; ils ne couronnent point de fleurs leurs portiques ; ils diſent que c'eſt une idolâtrie : nous, au contraire, nous n'y manquons jamais. Vous avez daigné même recevoir nos préſens ; nous ſommes des vaincus fidèles, & ils ſont des ſujets factieux. Daignez juger entr'eux & nous.

L'empereur alors ſe tourna vers le ſénateur, & lui dit : je juge qu'ils ſont également inſenſés ; mais l'empire n'a rien à craindre des Juifs, & il a tout à redouter des chrétiens. Marc-Aurèle ne ſe trompa point dans ſa conjecture.

XVIII.

On ſait aſſez comment les chrétiens s'étant prodigieuſement enrichis par le commerce pendant près de trois cents années, prêtèrent de l'argent à Conſtance-Clore, & à Conſtance fils de ce Conſtance & d'Hélène ſa concubine. Ce ne fut pas certainement par piété qu'un monſtre tel que Conſtantin, ſouillé du ſang de ſon beau-père, de ſon beau-frère, de ſon neveu, de ſon fils & de ſa femme, embraſſa le chriſtianiſme. L'empire dès-lors pencha viſiblement vers ſa ruine.

(*o*) Voyez Irenée.

Conſtantin commença d'abord par établir la liberté de toutes les religions, & auſſitôt les chrétiens en abusèrent étrangement. Quiconque a un peu lu, ſait qu'ils aſſaſſinèrent le jeune Candidien, fils de l'empereur Galérius & l'eſpérance des Romains; qu'ils maſſacrèrent un fils de l'empereur Maximin preſqu'au berceau, & ſa fille âgée de ſept ans; qu'ils noyèrent leur mère dans l'Oronte; qu'ils pourſuivirent d'Antioche à Theſſalonique l'impératrice Valeria, veuve de Galérius; qu'ils hachèrent ſon corps en pièces, & jetèrent ſes membres ſanglans dans la mer.

C'eſt ainſi que ces doux chrétiens ſe préparèrent au grand concile de Nicée; c'eſt par ces ſaints exploits qu'ils engagèrent le Saint-Eſprit à décider au milieu des factions que Jeſus était *omouſios* à Dieu, & non pas *omoiouſios*, choſe très-importante à l'empire romain. C'eſt dans la dernière partie des actes de ce concile de diſcorde qu'on lit le miracle opéré par le Saint-Eſprit pour diſtinguer les livres nommés *canoniques* des livres nommés *apocryphes*. On les met tous ſur une table, & les apocryphes tombent tous à terre.

Plût à Dieu qu'il ne fût reſté ſur la table que ceux qui recommandent la paix, la charité univerſelle, la tolérance, & l'averſion pour toutes ces diſputes abſurdes & cruelles, qui ont déſolé l'Orient & l'Occident! Mais de tels livres! Il n'y en avait point.

XIX.

L'eſprit de contention, d'irréſolution, de diviſion, de querelle, avait préſidé au berceau de l'égliſe. Paul, ce perſécuteur des premiers chrétiens, que ſon dépit contre Gamaliel ſon maître avait rendu chrétien lui-même; ce fougueux Paul, aſſaſſin de St. Etienne, avait fait éclater l'inſolence de ſon caractère contre Simon Barjone. Immédiatement après cette querelle, les diſciples de Jeſus, qui ne s'appellaient pas encore chrétiens, ſe diviſèrent en deux partis; l'un nommé les pauvres, l'autre les Nazaréens. Les pauvres, c'eſt-à-dire, les Ebionites, étaient demi-juifs ainſi que leurs adverſaires; ils voulaient retenir la loi

mosaïque ; les Nazaréens, nommés ainsi de Jesus originaire de Nazareth, ne voulurent point de l'ancien Testament ; ils ne le regardèrent que comme une figure du nouveau, une prophétie continuelle touchant Jesus, un mystère qui annonçait un nouveau mystère : cette doctrine étant beaucoup plus merveilleuse que l'autre, l'emporta à la fin ; & les Ebionites se confondirent avec les Nazaréens.

Parmi ces chrétiens chaque ville syrienne, égyptienne, grecque, romaine, eut sa secte, qui différait des autres. Cette division dura jusqu'à Constantin : & au tems du grand concile de Nicée tous ces petits partis furent étouffés par les deux grandes sectes des omoiousiens & des omousiens ; les premiers tenant pour Arius & Eusèbe ; les seconds pour Alexandre & Athanase : & c'était le procès de l'ombre de l'âne. Personne n'y comprenait rien. Constantin lui-même avait senti le ridicule de la dispute, & avait écrit aux deux partis, *qu'il était honteux de se quereller pour un sujet si frivole.* Plus la dispute était absurde, plus elle devint sanglante ; une diphtongue de plus ou de moins ravagea l'empire romain trois cents années.

XX.

Dès le quatrième siècle l'église d'Orient commence à se séparer de celle d'Occident : tous les évêques orientaux, assemblés à Philippopoli en 342, excommunient l'évêque de Rome, Jules. Et la haine qui a été depuis irréconciliable entre les prêtres chrétiens qui parlent grec, & les prêtres chrétiens qui parlent latin, commence à éclater. On oppose par-tout concile à concile ; & le Saint-Esprit, qui les inspire, ne peut empêcher que quelquefois les pères ne se battent à coups de bâton. Le sang coule de tous côtés sous les enfans de Constantin, qui étaient des monstres de cruauté comme leur père. L'empereur Julien le philosophe ne peut arrêter les fureurs des chrétiens. On devrait avoir continuellement sous les yeux la cinquante-deuxième lettre de ce grand empereur.

« Sous mon prédécesseur plusieurs chrétiens ont été chassés

» emprisonnés, persécutés; on a égorgé une grande multitude » de ceux qu'on nomme hérétiques à Samozate, en Paphlagonie, » en Bithinie, en Galatie, en plusieurs autres provinces; on a » pillé, on a ruiné des villes. Sous mon règne, au contraire, les » bannis ont été rappellés; les biens confisqués ont été rendus. » Cependant ils sont venus à ce point de fureur, qu'ils se plaignent » de ce qu'il ne leur est plus permis d'être cruels, & de se tyranniser » les uns les autres. »

XXI.

On sait assez que l'impitoyable Théodose, soldat espagnol, parvenu à l'empire, cruel comme Sylla, & dissimulé comme Tibère, feignit d'abord de pardonner au peuple de Thessalonique, ville où il avait reçu le baptême. Ce peuple était coupable d'une sédition arrivée en 390 dans les jeux du cirque; mais au bout de six mois, après avoir promis de tout oublier, il invita le peuple à de nouveaux jeux; & dès que le cirque fut rempli, il le fit entourer de soldats, avec ordre de massacrer tous les spectateurs, sans pardonner à un seul. On ne croit pas qu'il y ait jamais eu sur la terre une action si abominable. Cette horreur de sang-froid, qui n'est que trop vraie, ne paraît pas être dans la nature humaine: mais ce qui est plus contraire encore à la nature, c'est que des soldats aient obéi, & que pour une solde modique, ces monstres aient égorgé quinze mille personnes sans défense, vieillards, femmes & enfans.

Quelques auteurs, pour excuser Théodose, disent qu'il n'y eut que sept mille hommes de massacrés: mais il est aussi permis d'en compter vingt mille, que de réduire le nombre à sept. Certes il eût mieux valu que ces soldats eussent tué l'empereur Théodose, comme ils en avaient tué tant d'autres, que d'égorger quinze mille de leurs compatriotes. Le peuple romain n'avait point élu cet Espagnol pour qu'il le massacrât à son plaisir. Tout l'empire fut indigné contre lui & contre son ministre Rufin, principal instrument de cette boucherie. Il craignit que quelque nouveau concurrent ne saisît cette occasion pour lui arracher l'empire; il courut soudain en Italie, où l'horreur de son crime soulevait tous les esprits contre lui; & pour les appaiser, il s'abstint pendant quelque

quelque tems d'entrer dans l'église de Milan. Ne voilà-t-il pas une plaisante réparation? Expie-t-on le sang de ses sujets en n'allant point à la messe? Toutes les histoires ecclésiastiques, toutes les déclamations sur l'autorité de l'église célèbrent la pénitence de Théodose; & tous les précepteurs des princes catholiques proposent encore aujourd'hui pour modèles à leurs élèves les empereurs Théodose & Constantin, c'est-à-dire, les deux plus sanguinaires tyrans qui aient souillé le trône des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle, des Alexandre Sévère, & du philosophe Julien, qui ne sut jamais que combattre & pardonner.

XXII.

C'est sous l'empire de ce Théodose qu'un autre tyran nommé Maxime, pour engager dans son parti les évêques Espagnols, leur accorde en 383 le sang de Priscillien & de ses adhérens, que ces évêques poursuivaient comme hérétiques. Quelle était l'hérésie de ces pauvres gens? on n'en sait que ce que leurs ennemis leur reprochaient. Ils n'étaient pas de l'avis des autres évêques; & sur cela seul, deux prélats députés par les autres vont à Trêves, où était l'empereur Maxime. Ils font donner la question en leur présence à Priscillien & à sept prêtres, & les font périr par la main des bourreaux.

Depuis ce tems-là la foi s'établit dans l'église chrétienne, que le crime horrible de n'être pas de l'avis des évêques les plus puissans serait puni par la mort. Et comme l'hérésie fut jugée le plus grand des crimes, l'église, qui abhorre le sang, livra bientôt tous les coupables aux flammes; la raison en est évidente. Il est certain qu'un homme qui n'est pas de l'avis de l'évêque de Rome est brûlé éternellement dans l'autre monde. Dieu est juste; l'église de Dieu doit être juste comme lui; elle doit donc brûler dans ce monde les corps que Dieu brûle ensuite dans l'autre: c'est une démonstration de théologie.

XXIII.

C'est encore sous le règne de Théodose, en 415, que cinq cents

moines brûlans d'un divin zèle, sont appellés par St. Cyrille pour venir égorger dans Alexandrie tous ceux qui ne croient pas en notre Seigneur Jesus. Ils soulèvent le peuple; ils blessent à coups de pierres le gouverneur, qui était assez insolent pour vouloir contenir leur saint emportement. Il y avait alors dans Alexandrie une fille nommée Hypatie qu'on regardait comme un prodige de la nature. Le philosophe Théon son père lui avait enseigné les sciences; elle les professait à l'âge de vingt-huit ans, & les historiens (même chrétiens) disent que des talens si rares étaient relevés par une extrême beauté, jointe à la plus grande modestie : mais elle était de l'ancienne religion égyptienne. Oreste, gouverneur d'Alexandrie, la protégeait; c'en est assez. St. Cyrille envoie un de ses sous-diacres, nommé Pierre, à la tête des moines & des autres factieux, à la maison d'Hypatie. Ils brisent les portes; ils la cherchent dans tous les recoins où elle peut être cachée. Ne la trouvant point, ils mettent le feu à la maison : elle s'échappe, on la saisit, on la traîne dans l'église nommée la Césarée; on la dépouille nue : les charmes de son corps attendrissent quelques-uns de ces tigres, mais les autres considérant qu'elle ne croit pas en Jesus-Christ, l'assomment à coups de pierres, la déchirent & trainent son corps par la ville.

Quel contraste s'offre ici aux lecteurs attentifs! Cette Hypatie avait enseigné la géométrie & la philosophie platonicienne à un homme riche nommé Sinésius, qui n'était pas encore baptisé; les évêques égyptiens voulurent absolument avoir Sinésius le riche pour collègue, & lui firent conférer l'évêché de Ptolemaïde. Il leur déclara que s'il était évêque, il ne se séparerait point de sa femme, quoique cette séparation fût ordonnée depuis quelque tems aux prélats; qu'il ne voulait pas renoncer au plaisir de la chasse, qui était défendu aussi; qu'il n'enseignerait jamais des mystères qui choquent le bon sens; qu'il ne pouvait croire que l'ame fût produite après le corps; que la résurrection & plusieurs autres doctrines des chrétiens lui paraissaient des chimères; qu'il ne s'élèverait pas publiquement contr'elles; mais que jamais il ne les professerait; que si on voulait le faire évêque à ce prix, il ne savait pas même encore s'il daignerait y consentir.

Les évêques persistèrent; on le baptisa; on le fit diacre, prêtre, évêque; il concilia sa philosophie avec son ministère: c'est un des faits les plus avérés de l'histoire ecclésiastique. Voilà donc un platonicien, un théiste, un ennemi des dogmes chrétiens, évêque avec l'approbation de tous ses collègues; & ce fut le meilleur des évêques; tandis qu'Hypatie est pieusement assassinée dans l'église, par les ordres ou du moins par la connivence d'un évêque d'Alexandrie décoré du nom de saint. Lecteur, réfléchissez & jugez; & vous, évêques, tâchez d'imiter Sinésius.

XXIV.

Pour peu qu'on lise l'histoire, on voit qu'il n'y a pas eu un seul jour où les dogmes chrétiens n'aient fait verser le sang, soit en Afrique, soit dans l'Asie mineure, soit dans la Syrie, soit en Grèce, soit dans les autres provinces de l'empire. Et les chrétiens n'ont cessé de s'égorger en Afrique & en Asie, que quand les musulmans leurs vainqueurs les ont désarmés, & ont arrêté leurs fureurs.

Mais à Constantinople, & dans le reste des états chrétiens, l'ancienne rage prit de nouvelles forces. Personne n'ignore ce que la querelle sur le culte des images a coûté à l'empire romain. Quel esprit n'est pas indigné, quel cœur n'est pas soulevé, quand on voit deux siècles de massacres pour établir un culte de dulie à l'image de Ste. Potamienne & de Ste. Ursule? Qui ne sait que les chrétiens dans les trois premiers siècles s'étaient fait un devoir de n'avoir jamais d'images? Si quelque chrétien avait alors osé placer un tableau, une statue dans une église, il aurait été chassé de l'assemblée comme un idolâtre. Ceux qui voulurent rappeller ces premiers tems ont été regardés long-tems comme d'infames hérétiques: on les appellait *iconoclastes*; & cette sanglante querelle a fait perdre l'Occident aux empereurs de Constantinople.

XXV.

Ne répétons point ici par quels degrés sanglans les évêques de Rome se sont élevés, comment ils sont parvenus jusqu'à l'inso-

lence de fouler les rois à leurs pieds, & jusqu'au ridicule d'être infaillibles. Ne redisons point comment ils ont donné tous les trônes de l'Occident & ravi l'argent de tous les peuples; ne parlons point de vingt-sept schismes sanglans de papes contre papes qui se disputaient nos dépouilles. Ces tems d'horreurs & d'opprobres ne sont que trop connus. On a dit assez que l'histoire de l'église est l'histoire des folies & des crimes.

XXVI.

Omnia jam Vulgata. Il faudrait que chacun eût au chevet de son lit un cadre où fussent écrits en grosses lettres: *Croisades sanglantes contre les habitans de la Prusse, & contre le Languedoc; massacres de Mérindol; massacres en Allemagne & en France au sujet de la réforme; massacres de la Saint-Barthelemi; massacres d'Irlande; massacres des vallées de Savoie; massacres juridiques; massacres de l'inquisition; emprisonnemens, exils sans nombre pour des disputes sur l'ombre de l'âne.*

On jetterait tous les matins un œil d'horreur sur ce catalogue de crimes religieux, & on dirait pour prière: *Mon Dieu, délivrez-nous du fanatisme.*

XXVII.

Pour obtenir cette grace de la miséricorde divine, il est nécessaire de détruire chez tous les hommes qui ont de la probité & quelques lumières, les dogmes absurdes & funestes qui ont produit tant de cruautés. Oui, parmi ces dogmes il en est, peut-être, qui offensent la Divinité autant qu'ils pervertissent l'humanité.

Pour en juger sainement, que quiconque n'a pas abjuré le sens commun se mette seulement à la place des théologiens qui combattirent ces dogmes avant qu'ils fussent reçus; car il n'y a pas une seule opinion théologique qui n'ait eu long-tems, & qui n'ait encore des adversaires; pesons les raisons de ces adversaires; voyons comment ce qu'on croyait autrefois un blasphême est

devenu un article de foi. Quoi! le Saint-Esprit ne procédait pas hier, & aujourd'hui il procède? Quoi! avant hier Jesus n'avait qu'une nature & une volonté, & aujourd'hui il en a deux? Quoi! la cène était une commémoration, & aujourd'hui.... n'achevons pas, de peur d'effrayer par nos paroles plusieurs provinces de l'Europe. Eh! mes amis, qu'importe que tous ces mystères soient vrais ou faux? Quel rapport peuvent-ils avoir avec le genre humain, avec la vertu? Est-on plus honnête homme à Rome qu'à Copenhague? Fait-on plus de bien aux hommes en croyant manger Dieu en chair & en os, qu'en croyant le manger par la foi?

XXVIII.

Nous supplions le lecteur attentif, sage & homme de bien, de considérer la différence infinie qui est entre les dogmes & la vertu. Il est démontré que si un dogme n'est pas nécessaire en tous lieux & en tout tems, il n'est nécessaire ni en aucun tems ni en aucun lieu. Or certainement les dogmes qui enseignent que l'esprit procède du père & du fils n'ont été admis dans l'église latine qu'au huitième siècle, & jamais dans l'église grecque. Jesus n'a été déclaré consubstantiel à Dieu qu'en trois cent vingt-cinq. La descente de Jesus aux enfers n'est que du siècle cinquième. Il n'a été décidé qu'au sixième que Jesus avait deux natures, deux volontés, & une personne. La transsubstantiation n'a été admise qu'au douzième.

Chaque église a encore aujourd'hui des opinions différentes sur tous ces principaux dogmes métaphysiques: ils ne sont donc pas absolument nécessaires à l'homme. Quel est le monstre qui osera dire de sang-froid qu'on sera brûlé éternellement pour avoir pensé à Moscow d'une manière opposée à celle dont on pense à Rome? Quel imbécille osera affirmer que ceux qui n'ont pas connu nos dogmes il y a seize cents ans, seront à jamais punis d'être nés avant nous? Il n'en est pas de même de l'adoration d'un Dieu, de l'accomplissement de nos devoirs. Voilà ce qui est nécessaire en tout lieu & en tout tems. Il y a donc l'infini entre le dogme & la vertu.

Un Dieu adoré de cœur & de bouche, & tous les devoirs remplis, font de l'univers un temple, & des frères de tous les hommes. Les dogmes font du monde un antre de chicane & un théatre de carnage. Les dogmes n'ont été inventés que par des fanatiques & des fourbes. La morale vient de Dieu.

XXIX.

Les biens immenses que l'église a ravis à la société humaine sont le fruit de la chicane du dogme; chaque article de foi a valu des trésors; & c'est pour les conserver qu'on a fait couler le sang. Le purgatoire des morts a fait seul cent mille morts: qu'on me montre dans l'histoire du monde entier une seule querelle sur cette profession de foi: *J'adore Dieu, & je dois être bienfaisant.*

XXX.

Tout le monde sent la force de ces vérités. Il faut donc les annoncer hautement; il faut ramener les hommes autant qu'on le peut à la religion primitive, à la religion que les chrétiens eux-mêmes confessent avoir été celle du genre humain du tems de leur Chaldéen ou de leur Indien Abraham, du tems de leur prétendu Noé, dont aucune nation, hors les Juifs, n'entendit jamais parler, du tems de leur prétendu Enoch encore plus inconnu. Si dans ces époques la religion était la vraie, elle l'est donc aujourd'hui. Dieu ne peut changer; l'idée contraire est un blasphême.

XXXI.

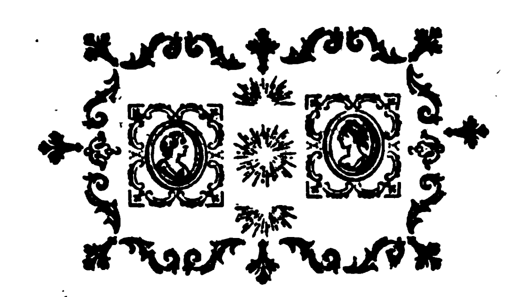
Il est évident que la religion chrétienne est un filet dans lequel les frippons ont enveloppé les sots pendant plus de dix-sept siècles, & un poignard dont les fanatiques ont égorgé leurs frères pendant plus de quatorze.

XXXII.

Le seul moyen de rendre la paix aux hommes est donc de détruire tous les dogmes, qui les divisent, & de rétablir la vérité,

qui les réunit ; c'eſt donc là en effet la paix perpétuelle ; cette paix n'eſt point une chimère, elle ſubſiſte chez tous les honnêtes gens depuis la Chine juſqu'à Quebec : vingt princes de l'Europe l'ont embraſſée aſſez publiquement ; il n'y a plus que les imbécilles qui s'imaginent croire les dogmes ; ces imbécilles ſont en grand nombre, il eſt vrai ; mais le petit nombre qui penſe conduit le grand nombre avec le tems. L'idole tombe & la tolérance univerſelle s'élève chaque jour ſur ſes débris : les perſécuteurs ſont en horreur au genre humain.

Que tout homme juſte travaille donc, chacun ſelon ſon pouvoir, à écraſer le fanatiſme, & à ramener la paix, que ce monſtre avait bannie des royaumes, des familles, & du cœur des malheureux mortels. Que tout père de famille exhorte ſes enfans à n'obéir qu'aux loix, & à n'adorer que Dieu.





FRAGMENS
SUR DIVERS SUJÊTS, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ABBÉ.

OU *allez-vous, M. l'abbé ? &c.* Savez-vous bien qu'abbé ſignifie *père* ? Si vous le devenez, vous rendez ſervice à l'état ; vous faites la meilleure œuvre ſans doute que puiſſe faire un homme ; il naîtra de vous un être penſant. Il y a dans cette action quelque choſe de divin.

Mais ſi vous n'êtes M. l'abbé que pour avoir été tonſuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice ſimple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au ſupérieur qu'ils éliſaient. L'abbé était leur père ſpirituel. Que les même noms ſignifient avec le tems des choſes différentes ! L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres. Mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis, deux cent, quatre cent mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déjà dit ; il faut le redire mille fois ; cela eſt intolérable. Les loix réclament contre cet abus ; la religion s'en indigne ; & les véritables pauvres, ſans vêtement & ſans

ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui diſent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs? pourquoi ne ſerons-nous pas princes? les évêques le ſont bien; ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis, ils ſe ſont élevés; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois : laiſſez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, meſſieurs, envahiſſez la terre; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare; vous avez profité des tems d'ignorance, de ſuperſtition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux; tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.



ABRAHAM.

Abraham eſt un de ces noms célèbres dans l'Aſie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroaſtre dans la Perſe, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations ſeptentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une hiſtoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane; car pour celle des Juifs nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le ſaint Eſprit lui-même, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes : ils ſe vantent de deſcendre d'Abraham par Iſmaël; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'Iſmaël a été infiniment plus favoriſée de DIEU que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs juifs. Les deſcendans de

Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays, qu'ils ont perdu; & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaste que celui de Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appellaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes. On nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre pôtier, qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son père Tharé le potier. Mais la même Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cent cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son père. A ce compte, il est clair, par la Genèse même, qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Palestine. Pourquoi y alla-t-il? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Europe pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem; ce n'était point un lieu de commerce; Sichem est éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues: il faut passer des déserts pour y arriver: mais DIEU voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ses descendans plusieurs siécles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem,

que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis ; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune & presque enfant en comparaison de lui; car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté: Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes : ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs aux rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès, avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara, comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Egypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugé, & point du tout pédans.

Au reste ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde &

dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent Zoroastre. D'autres disent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet Abraham était Chaldéen ou Persan : les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'Hector, & les Bretons de Tubal. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard; qu'elle était entourée de peuples anciens; qu'elle adopta leur langue; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du Juif Flavien Josephe. On sait qu'elle prit jusqu'aux noms des anges chez les Babyloniens; qu'enfin elle n'appella DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova ou Hiao, que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babyloniens; car l'ancienne religion de toutes les contrées depuis l'Euphrate jusqu'à l'Oxus était appellée *Kish Ibrahim*, *Milat Ibrahim*. C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant Hide nous confirment.

Les Juifs firent donc, de l'histoire & de la fable ancienne, ce que leurs frippiers font de leurs vieux habits; ils les retournent & les vendent, comme neufs, le plus chérement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine que nous ayons si long-tems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien Josephe avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité, mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appellés Juifs

poſſédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des loix & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Aſie, & chez les Juifs, il eſt bien naturel de penſer que le petit peuple nouveau, ignorant, groſſier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, floriſſante & induſtrieuſe.

C'eſt ſur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biſcaye. Cornouailles, Bergame, le pays d'Arlequin, &c : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biſcaye, de Cornouailles, ni de Bergame; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand frippon, pour dire que les Juifs enſeignèrent les Grecs.

(*Article tiré de Mr. Fréret.*)



ADAM.

La pieuſe madame de Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin Platon. DIEU lui avait révélé ce grand ſecret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'Adam; ils ſavent le nom de ſon précepteur & de ſa ſeconde femme; mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques eſprits creux, très-ſavans, ſont tout étonnés quand ils liſent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appellait Adimo, qui ſignifie l'engendreur, & que ſa femme s'appellait Procriti, qui ſignifie la vie. Ils diſent que la ſecte des brachmanes eſt inconteſtablement plus ancienne que celle des Juifs, que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puiſqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Canaan: ils diſent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs

toujours groſſiers : ils diſent qu'il eſt bien difficile qu'Adam, qui était roux & qui avait des cheveux, ſoit le père des nègres, qui ſont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire ſur la tête. Que ne diſent-ils point? pour moi je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer de la ſociété de JESUS; c'eſt le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé ſon livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule : mais je puis aſſurer qu'il n'y entendait pas fineſſe.

(*Tiré d'une lettre du chevalier de R**.*)



AME.

Ce ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même*, eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence?

Nous appellons ame, ce qui anime. Nous n'en ſavons guère davantage, graces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche : perſonne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant, tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force*. Tu vois ton chien de chaſſe apprendre ſous toi ſon métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive*. Tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots, cette fleur végète? Mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation?* ce corps en pouſſe un autre, mais poſsède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force?* ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct?* ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il

été précepteur d'Alexandre) qui te dirait, tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtantielle, qui eſt la vie?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît, ma végétation & moi, nous ſommes deux êtres joints évidemment enſemble, ne te moquerais-tu pas de la tulipe?

Voyons d'abord ce que tu ſais, & de quoi tu es certain: que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton eſtomac, que tu ſens par tout ton corps, & que tu penſes par ta tête. Voyons ſi ta ſeule raiſon à pu te donner aſſez de lumières pour conclure ſans un ſecours ſurnaturel que tu as une ame?

Les premiers philoſophes, ſoit chaldéens, ſoit égyptiens, dirent: Il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui produiſe nos penſées; ce quelque choſe doit être très-ſubtil; c'eſt un ſouffle, c'eſt du feu, c'eſt de l'éther, c'eſt une quinteſſence, c'eſt un ſimulacre léger, c'eſt une entéléchie, c'eſt un nombre, c'eſt une harmonie. Enfin, ſelon le divin Platon, c'eſt un compoſé du *même*, & de l'*autre*. Ce ſont des atomes qui penſent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atome penſe-t-il? Avoue que tu n'en ſais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher ſans doute, c'eſt que l'ame eſt un être immatériel. Mais certainement, vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel? Non; répondent les ſavans; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Epicure; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe; mais, je vous demande, qui la fait tomber?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation, & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière; je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous

d'ailleurs inconnue, posséde des qualités qui ne sont pas matérielles, qui ne sont pas divisibles ; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'est point divisible. La force motrice des corps n'est pas un être composé de parties. La végétation des corps organisés, leur vie, leur instinct, ne sont pas non plus des êtres à part, des êtres divisibles, vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rose, la vie d'un cheval, l'instinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une sensation, une négation, une affirmation. Votre bel argument tiré de l'indivisibilité de la pensée ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame ? Quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, sans révélation, admettre autre chose en vous qu'un pouvoir, à vous inconnu, de sentir, de penser.

A présent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de sentir & de penser, est-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? Vous m'avouez que non ; car votre entendement aurait beau dire à votre estomac, *digère*, il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former ; tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde,

garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuve, par ta faible raison, que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors, sans savoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste ; & s'il n'était pas venu t'apprendre, dans les tems marqués par sa providence, que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie à fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de DIEU même; l'autre, qu'elle est partie du grand tout ; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle est faite, & non créée; d'autres assurent que DIEU les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation. Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci. Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de falloppe. Vous avez tous tort, dit un survenant, l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale; mais si elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux; c'est le poste que lui assigne la Peironie ; il fallait être premier chirurgien du roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant, son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St. Thomas, dans sa question 75. & suivantes, dit que l'ame est une forme subsistante *per se* ; qu'elle est toute en tout ; que son essence diffère de sa puissance; qu'il y a trois ames *végétatives*, savoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative* ; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle ; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, *& matérielle quant à l'être*. St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; aussi est il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systêmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps, avec lequel elle sentait; comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains; quel corps ensuite elle reprendra; si c'est celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même personne, subsistera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans son âge de puberté; par quel tour d'adresse une homme dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, lesquels ayant été transformés en légumes, auront passé dans le sang de quelqu'autre animal. On ne finirait point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les loix du peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame; rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable, que Moïse en aucun endroit ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie; qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames; qu'il ne leur fait point espérer le ciel; qu'il ne les menace point des enfers : tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome : « Si après » avoir eu des enfans & des petits enfans, vous prévariquez, » vous serez exerminés du pays, & réduits à un petit nombre dans » les nations.

» Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères jusqu'à » la troisième & quatrième génération.

« Honorez père & mère, afin que vous viviez long-tems.

» Vous aurez de quoi manger, sans en manquer jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous ſerez détruits....

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie au printems & » en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin » pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que vous ſoyiez » ſaouls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains, entre » vos yeux, écrivez-les ſur vos portes, afin que vos jours ſe mul- » tiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien ajouter, ni » retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédiſe des choſes prodigieuſes; » ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce qu'il a dit arrive, & s'il » vous dit, allons, ſuivons des dieux étrangers..... tuez-le auſſi- » tôt, & que tout le peuple frappe après vous.

» Lorſque le Seigneur vous aura livré les nations, égorgez » tout, ſans épargner un ſeul homme; & n'ayez aucune pitié de » perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme l'aigle, le » griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & dont l'on- » gle n'eſt point fendu; comme chameau, lièvre, porc- » épic, &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez bénis dans » la ville & dans les champs, les fruits de votre ventre, de votre » terre, de vos beſtiaux ſeront bénis.

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & toutes les » cérémonies, vous ſerez maudits dans la ville & dans les » champs..... vous éprouverez la famine, la pauvreté; vous mour- » rez de misère, de froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la

» rogne, la galle, la fistule..... vous aurez des ulcères dans les » genoux, & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui prêterez point » à usure.... parce que vous n'aurez pas servi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair de vos fils & de vos filles, &c.

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame, & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que Moïse était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui, croyant que son fils avoit été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur: *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, in infernum, *dans l'enfer*; c'est-à-dire, je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par des passages d'Isaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux, auxquels parlait Moïse, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Isaïe, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de Moïse. Le fait est que dans les loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir; qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connaissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages: ils répondent que le maître de Moïse & de tous les hommes, se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le désert.

Si Moïse avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattu. Cette grande école des saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'état; les saducéens n'auraient pas occupé les premières charges; on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs se partagèrent en trois sectes, les pharisiens, les saducéens & les esséniens. L'historien Josephe, qui était pharisien, nous apprend, au livre treize de ses antiquités, que les pharisiens croyaient la métempsycose. Les saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les esséniens, dit encore Josephe, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent; & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïse, seul vrai législateur du monde avant le nôtre, Moïse, qui parlait à Dieu face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Ciceron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis, dans tout le reste de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à son ame: Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? tu es je ne sais

quoi, pensant & sentant; & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumières, sans le secours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Locke, & avant Locke Gassendi, & avant Gassendi une foule de sages; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce: *Mon ami, comment un atome pense-t-il? avoue que tu n'en sais rien.* Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne sait ce que c'est que l'Etre appellé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit, qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'église ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le mécannisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables Gassendi & Locke, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Etes-vous donc des dieux qui savez tout? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi! cette révélation ne vous suffit-elle pas? Il faut bien que vous soyiez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, difons-nous, à la parole de Dieu ; & vous, ennemis de la raifon & de Dieu, vous qui blafphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble foumiffion du philofophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Efope ; vous lui dites: tu médis de moi l'an paffé ; il faut que je fuce ton fang. La philofophie ne fe venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre femblables à vous.



ANGE.

Ange, en grec, *envoyé.* On n'en fera guère plus inftruit quand on faura que les Perfes avaient des peris, les Hébreux des malakin, les Grecs leurs demonoi.

Mais ce qui nous inftruira peut-être davantage, ce fera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous ; ce font ces démons, ces génies que l'antiquité inventa : l'homme fit toujours les dieux à fon image. On voyait les princes fignifier leurs ordres par des meffagers ; donc la Divinité envoie auffi fes couriers : Mercure, Iris, étaient des couriers, des meffagers.

Les Hébreux, ce feul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que Dieu daignait enfin leur envoyer ; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie ; Michel & Gabriel font nommés pour la première fois par Daniel, efclave chez ces peuples. Le Juif Tobie, qui vivait à Ninive, connut l'ange Raphaël qui voyagea avec fon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabaël.

Dans les loix des Juifs, c'eft-à-dire, dans le Lévitique & le

Deutéronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des anges; à plus forte raiſon, de leur culte : auſſi les ſaducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs, il en eſt beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels, ils avaient des aîles au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois il cachaient leurs aîles ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez Loth.

L'ancienne tradition juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'anges; 1. les chaios, acodesh, purs, ſaints; 2. les ofamins, rapides; 3. les oralim, les forts; 4. les chaſmalim, les flammes; 5. les ſéraphim, étincelles; 6. les malachim, anges, meſſagers, députés; 7. les éloim, les dieux ou juges; 8. les ben éloim, enfans des dieux; 9. chérubim, images; 10. ychim, les animés.

L'hiſtoire de la chûte des anges ne ſe trouve point dans les livres de Moïſe; le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète Iſaïe, qui, apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie : Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chûte : comment es-tu tombée du ciel, ô hellel! étoile du matin? on a traduit cet hellel par le mot lucifer; & enſuite, par un ſens allégorique, on a donné le nom de lucifer au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel; & enfin ce nom, qui ſignifie *phoſpère* & *aurore*, eſt devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chûte des anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités, des ſphères qu'ils habitaient, dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve ſous la figure d'un ſerpent, & damna le genre humain. JESUS vint racheter le genre humain & triompher du diable, qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale

mentale ne ſe trouve que dans le livre apocryphe d'Enoch; & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin, dans ſa cent neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape Grégoire II a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs; ce ſont les *ſéraphins*, les *chérubins*, les *trônes*, les *dominations*, les *vertus*, les *puiſſances*, les *principautés*, les *archanges*, & enfin les *anges*, qui donnent le nom aux huit autres hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf, l'autre d'aigle, avec ſix ailes. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-deſſous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges ſous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations, on ne s'eſt pas encore aviſé de les peindre.

St. Thomas, à la queſtion CVIII. article 2, dit que les trônes ſont auſſi près de Dieu que les chérubins & les ſéraphins, parce que c'eſt ſur eux que Dieu eſt aſſis. Scot a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant paſſé de l'Orient en Grèce, & à Rome, nous conſacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'aſſiſte & l'autre lui nuit depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort: mais on ne ſait pas encore ſi ces bons & mauvais anges paſſent continuellement de leur poſte à un autre, ou s'ils ſont relevés par d'autres. Conſultez ſur cet article la ſomme de St. Thomas.

On ne ſait pas préciſément où les anges ſe tiennent; ſi c'eſt dans l'air, dans le vuide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fuſſions inſtruits.

ANTHROPOPHAGES.

Nous avons parlé de l'amour (*a*). Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent, à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique; il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſaient quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour les loix, ce peuple ſi pieux, qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains: il ne fait pas ce conte ſur un oui-dire; ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux; il était alors en Egypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Saguntins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau. J'eus l'honneur de les entretenir. Il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai ſi elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu ſcandaliſé. Elle s'excuſa en diſant qu'il valait mieux manger ſon ennemi mort, que de le laiſſer dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons, en bataille rangée, ou non rangée, nos voiſins; & pour la plus vile récompenſe nous travaillons à la cuiſine des corbeaux & des vers. C'eſt là qu'eſt l'horreur, c'eſt là qu'eſt le crime. Qu'importe, quand on eſt tué, d'être mangé par un ſoldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous reſpectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu reſpecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raiſon de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche: car s'il était permis de manger ſes voiſins, on man-

(*a*) Voyez les *Queſtions ſur l'Encyclopédie.*

gerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été; toutes ont été long-tems sauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés. Presque toutes les nations connues ont sacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable sacrifice, & il est ordonné au vingt-neuvième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur est prescrit en aucun endroit d'en manger; on les en menace seulement ; & Moïse, comme nous avons vu, dit aux Juifs que s'ils n'observent pas ces cérémonies, non-seulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans......



APIS.

Le bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme dieu, comme ſymbole, ou comme bœuf? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les ſages un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. Cambyſe fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus miſérable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait dé vils eſclaves. Je conſens que dans les tems preſqu'inconnus, ils aient conquis la terre; mais dans les tems d'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine; par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par le Mammelus, par Les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelus qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge à changer de religion; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce ſont des monumens d'un peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, ſans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-elles? A conſerver dans une petite chambre la momie de quelque prince, ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant, que ſon ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils eſpéraient cette réſurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils reſſuſciter ſans cervelle?

ATHÉISME.

. . . .

Difons un mot de la queftion de morale agitée par Bayle, favoir, *fi une fociété d'athées pourrait fubfifter.* Remarquons d'abord fur cet article, quelle eft l'énorme contradiction des hommes dans la difpute. Ceux qui fe font élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la poffibilité d'une fociété d'athées, ont foutenu depuis avec la même intrépidité que l'athéifme eft la religion du gouvernement de la Chine.

Ils fe font affurément bien trompés fur le gouvernement chinois; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vafte pays; ils auraient vu que ces édits font des fermons, & que partout il y eft parlé de l'Etre fuprême, gouverneur, vengeur, & rémunérateur.

Mais en même tems ils ne fe font pas moins trompés fur l'impoffibilité d'une fociété d'athées; & je ne fais comment Mr. Bayle à pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre fa caufe victorieufe.

En quoi une fociété d'athées paraît-elle impoffible? C'eft qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enfemble; que les loix ne peuvent rien contre les crimes fecrets; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniffe, dans ce monde-ci ou dans l'autre, les méchans échappés à la juftice humaine.

Les loix de Moïfe, il eft vrai, n'enfeignaient point une vie à venir, ne menaçaient point de châtimens après la mort, n'enfeignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame; mais les Juifs, loin d'être athées, loin de croire fe fouftraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes.

Non-ſeulement ils croyaient l'exiſtence d'un Dieu éternel : mais ils le croyaient toujours préſent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfans, dans leur poſtérité, juſqu'à la quatrième génération ; & ce frein était très-puiſſant.

. . . .

Mais, chez les Gentils, pluſieurs ſectes n'avaient aucun frein ; les ſceptiques doutaient de tout ; les académiciens ſuſpendaient leur jugement ſur tout ; les épicuriens étaient perſuadés que la Divinité ne pourrait ſe mêler des affaires des hommes ; & dans le fond, ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'eſt point une ſubſtance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps : par conſéquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les ſénateurs & les chevaliers Romains étaient de véritables athées ; car les dieux n'exiſtaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'eſpéraient rien d'eux. Le ſénat romain était donc réellement une aſſemblée d'athées du tems de Céſar & de Ciceron.

Ce grand orateur, dans ſa harangue pour Cluentius, dit à tout le ſénat aſſemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers, qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté ?* Rien que le ſentiment des douleurs.

Céſar, l'ami de Catilina, voulant ſauver la vie de ſon ami, contre ce même Ciceron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'eſt point punir un criminel que de le faire mourir ; que la mort *n'eſt rien* ; que c'eſt ſeulement la fin de nos maux ; que c'eſt un moment plus heureux que fatal ? Ciceron & tout le ſénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons ? Les vainqueurs & les légiſlateurs de l'univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine enſuite ſi l'idolâtrie eſt plus dangereuſe que l'athéiſme ; ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes : il eſt en cela

du sentiment de Plutarque ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaise opinion ; mais, n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valoit infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout ; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire ; qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel est le plus dangereux, du fanatisme ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste ; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire ; mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes ; mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum*, que le chancelier de l'Hôpital fût athée, il n'a fait que de sages loix, & n'a conseillé que la modération & la concorde. Les fanatiques commirent les massacres de la St. Barthelemi. Hobbes passa pour un athée ; il mena une vie tranquille & innocente. Les fanatiques de son tems inondèrent de sang l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande. Spinosa était non-seulement athée, mais il enseigna l'athéisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barnevelt ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de Vith en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les athées sont, pour la plûpart, des savans hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui, ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guère le tems de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrèce avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainſi du ſénat de Rome, qui était preſque tout composé d'athées de théorie & de pratique, c'eſt-à-dire, qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future. Ce ſénat était une aſſemblée de philoſophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la république. L'épicuréiſme ſubſiſta ſous les empereurs: les athées du ſénat avaient été des factieux dans les tems de Sylla & de Céſar; ils furent ſous Auguſte & Tibère des athées eſclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée, qui trouverait ſon intérêt à me faire piler dans un mortier; je ſuis bien sûr que je ſerais pilé. Je ne voudrais pas, ſi j'étais ſouverain, avoir à faire à des courtiſans athées, dont l'intérêt ſerait de m'empoiſonner; il me faudrait prendre au haſard du contrepoiſon tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſſaire pour les princes & pour les peuples, que l'idée d'un Etre ſuprême, créateur, gouverneur, rémunérateur & vengeur, ſoit profondément gravée dans les eſprits.

Il y a des peuples athées, dit Bayle dans ſes penſées ſur les comètes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinambous, & beaucoup d'autres petites nations, n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment; ils n'en ont jamais entendu parler. Dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aiſément; dites-leur que tout ſe fait par la nature des choſes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils ſont athées eſt la même imputation que ſi l'on diſait qu'ils ſont anti-cartéſiens : ils ne ſont ni pour ni contre Deſcartes. Ce ſont de vrais enfans : un enfant n'eſt ni athée ni déiſte; il n'eſt rien.

Quelle concluſion tirerons-nous de tout ceci? Que l'athéiſme eſt un monſtre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent; qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſur-tout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais, depuis que les philoſo-

phes

phes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des géometres non philosophes ont rejeté les causes finales; mais les vrais philosophes les admettent; &, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton le démontre aux sages.

S'il y a des athées, à qui doit-on s'en prendre, sinon aux tyrans mercenaires des ames, qui, en nous révoltant contre leurs fourberies, forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent? Combien de fois les sangsues du peuple ont-ils porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi (*a*)?

Des hommes engraissés de notre substance nous crient: Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé; croyez qu'un poisson a avalé un homme, & l'a rendu, au bout de trois jours, sain & gaillard sur le rivage; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète Juif de manger de la merde (Ezéchiel), & à un autre prophète d'acheter deux catins, & de leur faire des fils de p..... (Osée). Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité & de pureté. Croyez cent choses ou visiblement abominables ou mathématiquement impossibles, sinon le Dieu de miséricorde vous brûlera, non-seulement pendant des millions de milliards de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayiez un corps, soit que vous n'en ayiez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles & téméraires, aussi-bien que des esprits fermes & sages. Ils disent: Si nos maîtres nous peignent Dieu comme le plus insensé & comme le plus barbare de tous les êtres, donc il n'y a point de Dieu; mais ils devraient dire: donc nos maîtres attribuent à

(*a*) Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie*, article *Fraude*.

Dieu leurs absurdités & leurs fureurs ; donc Dieu est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc Dieu est aussi sage & aussi bon qu'ils le disent fou & méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat sergent de prêtres, & ce sergent les fait brûler à petit feu, croyant venger & imiter la majesté divine, qu'il outrage.

BABEL.

La vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel. Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, & rendons notre nom célèbre, avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du tems d'un nommé Phaleg qui comptait le bon homme Noé pour son cinquième aïeul. L'architecture & tous les arts qui l'accompagnent, avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. St. Jérôme, le même qui a vu des faunes & des satyres, n'avait pas vu plus que moi la tour de Babel ; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre jalculte écrit par un des plus doctes Juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingt-un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à peu près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de Jérôme. Cette tour subsiste encore, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'Adam mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser : mais consultez le révérend père Dom Calmet. C'est un homme d'un esprit fin & d'une profonde philosophie ; il vous expliquera la chose. Je ne sais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, & *Bel* signifie Dieu ; Babel signifie la ville de Dieu, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion,

ſoit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingt & un mille pieds juifs, ſoit parce que les langues ſe confondirent; & c'eſt évidemment depuis ce tems-là que les Allemands n'entendent plus les Chinois; car il eſt clair, ſelon le ſavant Bochard, que le chinois eſt originairement la même langue que le haut allemand.



BAPTÊME.

Baptême, mot grec qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginèrent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterrains des temples d'Egypte pour les prêtres & pour les initiés. Les Indiens de tems immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encore fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y baptiſait tous les étrangers qui embraſſaient la loi judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la circonciſion; les femmes ſur-tout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient baptiſées; c'était une régénération; cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptiſa dans le Jourdain, & même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plait de choiſir. Le baptême fut bientôt le premier rite & le ſceau de la religion chrétienne. Cependant les quinze premiers évêques de Jéruſalem furent tous circoncis; il n'eſt pas sûr qu'ils fuſſent baptiſés.

On abuſa de ce ſacrement dans les premiers ſiècles du chriſtianiſme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur Conſtantin

en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait : Le baptême purifie tout ; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiſer, & j'irai au ciel. Comme de fait il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux ; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour ſe mettre dans le bain ſacré........

IDÉES DES UNITAIRES RIGIDES SUR LE BAPTEME.

« Il eſt évident pour quiconque veut raiſonner ſans préjugé, » que le baptême n'eſt ni une marque de grace conférée, ni » un ſceau d'alliance, mais une ſimple marque de pro- » feſſion.

» Que le baptême n'eſt néceſſaire, ni de néceſſité de pré- » cepte, ni de néceſſité de moyen.

» Qu'il n'a point été inſtitué par Jeſus-Chriſt, & que » le chrétien peut s'en paſſer ſans qu'il puiſſe en réſulter pour » lui aucun inconvénient.

» Qu'on ne doit pas baptiſer les enfans ni les adultes, » ni en général aucun homme.

» Que le baptême pouvait être d'uſage dans la naiſſance du » chriſtianiſme à ceux qui ſortaient du paganiſme, pour rendre » publique leur profeſſion de foi, & en être la marque au- » thentique; mais qu'à préſent il eſt abſolument inutile & tout-à- » fait indifférent. »

(*Tiré du Dictionnaire Encyclopédique, à l'article des* Unitaires)

ADDITION.

Quelle étrange idée, tirée de la leſſive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! aujourd'hui qu'on baptiſe tous les enfans, parce qu'une idée non moins abſurde les ſuppoſa tous criminels, les voilà tous ſauvés juſqu'à ce qu'il aient l'âge de

raison & qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vîte pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous faisons à ces petits innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans & malheureux dans cette vie, & nous leur donnons la vie éternelle.

(*De M. l'abbé Nicaise.*)



BETES.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c.!

Quoi! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, & en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en sait-il pas plus au bout de ce tems, qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un tems considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend & qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie ; tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction & celui du plaisir, que j'ai de la mémoire & de la connaissance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maiſon agité, inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans ſon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne ſa joie par la douceur de ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui l'emporte ſi prodigieuſement ſur l'homme en amitié; ils le clouent ſur une table, & ils le diſsèquent vivant pour te montrer les veines mezaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de ſentiment qui ſont dans toi. Répond-moi, machiniſte; la nature a-t-elle arrangé tous les reſſorts du ſentiment dans cet animal, afin qu'il ne ſente pas? a-t-il des nerfs pour être impaſſible? Ne ſuppoſe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'eſt que l'ame des bêtes. Je n'entends pas cette queſtion. Un arbre a la faculté de recevoir dans ſes fibres ſa sève qui circule, de déployer les boutons de ſes feuilles & de ſes fruits; me demanderez-vous ce que c'eſt que l'ame de cet arbre? il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du ſentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le ſoleil.

Les ames des bêtes ſont des formes ſubſtantielles, a dit Ariſtote, & après Ariſtote l'école arabe, & après l'école arabe, l'école angélique, & après l'école angélique, la ſorbonne, & après la ſorbonne perſonne au monde.

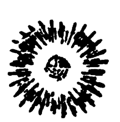
Les ames des bêtes ſont matérielles, crient d'autres philoſophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'eſt qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'eſt de la matière qui a ſenſation: mais qui lui a donné cette ſenſation? c'eſt une ame

matérielle, c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne de la sensation à la matière : ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaisons, mais qui ne pourra jamais savoir ce que sait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être qui n'est pas corps périt avec le corps ? les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême ! Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces messieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose, avant de savoir si elle existe. On appelle la languette, la soupape d'un soufflet, l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse, laisse entrer l'air, se relève, & le pousse par un tuyau, quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit : *Deus est anima brutorum*, avait raison ; mais il devait aller plus loin.

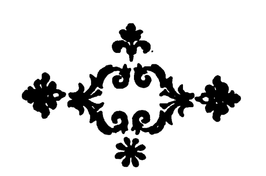


BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

Elles ſont par-tout, pauvre docteur. Veux-tu ſavoir comment ton bras & ton pied obéiſſent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéit pas? cherches-tu comment la penſée ſe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du tems pour me répondre; qu'eſt-ce que la matière? tes pareils ont écrit dix mille volumes ſur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette ſubſtance: les enfans les connaiſſent comme toi: mais cette ſubſtance, qu'eſt-ce au fond? & qu'eſt-ce que tu as nommé *eſprit*, du mot latin qui veut dire *ſouffle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fourré, & ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécille, revêtu d'un petit emploi, dans une petite ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La deviſe de Montagne était, *Que ſais-je?* & la tienne eſt, *Que ne ſais-je pas?*



CAREME.



CAREME.

Questions sur le carême.

Les premiers qui s'avisèrent de jeûner se mirent-ils à ce régime par ordonnance du médecin, pour avoir eu des indigestions ?

Le défaut d'appétit qu'on se sent dans la tristesse fut-il la première origine des jours de jeûne prescrits dans les religions tristes ?

Les Juifs prirent-ils la coutume de jeûner, des Egyptiens, dont ils imitèrent tous les rites, jusqu'à la flagellation & au bouc émissaire ?

Pourquoi Jesus jeûna-t-il quarante jours dans le désert où il fut emporté par le diable, par le *Cnathbull* ? St. Matthieu remarque qu'après ce carême *il eut faim ;* il n'avoit dont pas faim pendant ce carême !



Pourquoi dans les jours d'abstinence l'église romaine regarde-t-elle comme un crime de manger des animaux terrestres, & comme une bonne œuvre de se faire servir des soles & des saumons ? Le riche papiste qui aura eu sur sa table pour cinq cent francs de poisson, sera sauvé ; & le pauvre, mourant de faim, qui aura mangé pour quatre sous de petit salé sera damné !

Pourquoi faut-il demander permission à son évêque de manger des œufs ? Si un roi ordonnait à son peuple de ne jamais manger d'œufs, ne passerait-il pas pour le plus ridicule des tyrans ? quelle étrange aversion les évêques ont-ils pour les omelettes ?

Croira-t-on que chez les papiſtes il y ait eu des tribunaux aſſez imbécilles, aſſez lâches, aſſez barbares, pour condamner à la mort de pauvres citoyens qui n'avaient d'autres crimes que d'avoir mangé du cheval en carême? Le fait n'eſt que trop vrai: j'ai entre les mains un arrêt de cette eſpèce. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les juges qui ont rendu de pareilles ſentences ſe ſont crus ſupérieurs aux Iroquois.

Prêtres idiots & cruels! à qui ordonnez-vous le carême? Eſt-ce aux riches? ils ſe gardent bien de l'obſerver. Eſt-ce aux pauvres? ils font carême toute l'année. Le malheureux cultivateur ne mange preſque jamais de viande, & n'a pas de quoi acheter du poiſſon. Fous que vous êtes! quand corrigerez-vous vos loix abſurdes?



DE LA CHINE.

Nous allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point; des étoffes, comme ſi nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuſer dans de l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les chinois: c'eſt un zèle très-louable; mais il ne faut pas leur conteſter leur antiquité, & leur dire qu'ils ſont des idolâtres. Trouveroit-on bon, en vérité, qu'un capucin, ayant été bien reçu dans un château des Montmorency, voulût leur perſuader qu'ils ſont nouveaux nobles, comme les ſecretaires du roi; & les accuſer d'être idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce château deux ou trois ſtatues de connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect?

Le célebre Volf, profeſſeur de mathématiques dans l'univerſité de Halle, prononça un jour un très-bon diſcours à la louange de la philoſophie chinoiſe; il loua cette ancienne eſpèce d'hommes, qui diffère de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement; il loua, dis-je, les chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu; il

rendait cette justice aux empereurs de la Chine, aux colaos, aux tribunaux, aux lettrés. La justice qu'on rend aux bonzes est d'une espèce différente.

Il faut savoir que ce Volf attiroit à Halle un millier d'écoliers de toutes les nations. Il y avait dans la même université un professeur de théologie nommé Lange, qui n'attirait personne; cet homme, au désespoir de geler de froid seul dans son auditoire, voulut, comme de raison, perdre le professeur de mathématiques; il ne manqua pas, selon la coutume de ses semblables, de l'accuser de ne pas croire en Dieu.

Quelques écrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le gouvernement de Pekin était athée. Volf avait loué les philosophes de Pekin; donc Volf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs syllogismes. Cet argument de Lange, soutenu d'une cabale & d'un protecteur, fut trouvé concluant par le roi du pays, qui envoya un dilemme en forme au mathématicien; ce dilemme lui donnait le choix de sortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Volf raisonnait fort juste, il ne manqua pas de partir; sa retraite ôta au roi deux ou trois cent mille écus par an, que ce philosophe faisait entrer dans le royaume par l'affluence de ses disciples.

Cet exemple doit faire sentir aux souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & sacrifier un grand-homme à la fureur d'un sot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrens d'injures, pour savoir s'il y avait eu quatorze princes, ou non, avant Fo-hi, empereur de la Chine, & si ce Fo-hi vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans avant notre ère vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de se quereller à Dublin pour savoir quel fut au douzieme siécle le possesseur des terres que j'occupe aujourd'hui; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains?

Il en eſt de même, à mon gré, des premiers empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux tribunaux du pays.

Diſputez tant qu'il vous plaira ſur les quatorze princes qui régnèrent avant Fo-hi; votre belle diſpute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les loix y régnaient. Maintenant je vous demande ſi une nation aſſemblée, qui a des loix & des princes, ne ſupoſe pas une prodigieuſe antiquité. Songez combien de tems il faut pour qu'un concours ſingulier de circonſtances faſſe trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'emploie à l'agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres arts.

Ceux qui font les enfans à coups de plume, ont imaginé un fort plaiſant calcul. Le jéſuite Pétau, par une belle ſupputation, donne à la terre, 285 ans après le déluge, cent fois plus d'habitans qu'on n'oſe lui en ſuppoſer à préſent. Les Cumberland & & les Whiſton ont fait des calculs auſſi comiques; ces bonnes gens n'avoient qu'à conſulter les regiſtres de nos colonies en Amérique; ils auraient été bien étonnés; ils auraient appris combien peu le genre-humain ſe multiplie, & qu'il diminue très-ſouvent, au lieu d'augmenter.

Laiſſons donc, nous qui ſommes d'hier, nous deſcendans des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos contrées ſauvages, laiſſons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Ceſſons ſur-tout d'appeller idolâtre l'empereur de la Chine, & le souba de Dékan: il ne faut pas être fanatique du mérite chinois: la conſtitution de leur empire eſt à la vérité la meilleure qui ſoit au monde; la ſeule qui ſoit toute fondée ſur le pouvoir paternel; la ſeule dans laquelle un gouverneur de province ſoit puni quand, en ſortant de charge, il n'a pas eu les acclamations du peuple; la ſeule qui ait inſtitué des prix pour la vertu, tandis que par-tout ailleurs les loix ſe bornent à punir le crime; la ſeule qui ait fait adopter ſes loix à ſes vainqueurs, tandis que nous ſommes encore ſujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths qui nous ont domtés. Mais on doit avouer que le petit peuple gouverné

par des bonzes, eſt auſſi frippon que le nôtre; qu'on y vend tout fort cher aux étrangers, ainſi que chez nous; que dans les ſciences, les Chinois ſont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules; qu'ils croient aux taliſmans, à l'aſtrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-tems.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre thermomètre, de notre manière de mettre des liqueurs à la glace avec du ſalpêtre, & de toutes les expériences de Torricelli & d'Otoguéric, tout comme nous le fûmes lorſque nous vîmes ces amuſemens de phyſique pour la première fois; ajoutons que leurs médecins ne guériſſent pas plus les maladies mortelles, que les nôtres, & que la nature toute ſeule guérit à la Chine les petites maladies comme ici; mais tout cela n'empêche pas que les Chinois, il y a quatre mille ans, lorſque nous ne ſavions pas lire, ne ſuſſent toutes les choſes eſſentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

La religion des lettrés, encore une fois, eſt admirable. Point de ſuperſtitions, point de légendes abſurdes, point de ces dogmes qui inſultent à la raiſon & à la nature, & auxquels des bonzes donnent mille ſens différens, parce qu'ils n'en ont aucun. Le culte le plus ſimple leur a paru le meilleur depuis plus de quarante ſiécles. Ils ſont ce que nous penſons qu'étaient Seth, Enoch & Noé; ils ſe contentent d'adorer un Dieu, avec tous les ſages de la terre, tandis qu'en Europe on ſe partage enrre Thomas & Bonaventure, entre Calvin & Luther, entre Janſénius & Molina.





CHRISTIANISME.

Recherches historiques sur le christianisme.

PLUSIEURS savans ont marqué leur surprise de ne trouver dans l'historien Josephe aucune trace de Jesus-Christ; car tous les vrais savans conviennent aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son histoire, est interpolé (*a*). Le père de Flavien Josephe avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jesus. Josephe était de race sacerdotale, parent de la reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce prince; cependant il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jesus; & cet historien, qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfans, ordonné par lui en conséquence de la nouvelle à lui parvenue qu'il était né un roi des Juifs. Le calendrier grec compte quatorze mille enfans égorgés dans cette occasion.

C'est, de toutes les actions de tous les tyrans, la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier.

Cependant le meilleur écrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la

(*a*) Les chrétiens, par une de ces fraudes qu'on appelle pieuses, falsifièrent grossiérement un passage de Josephe. Ils supposent à ce juif si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées; & au bout de ce passage, ils ajoutent : *Il était le Christ*. Quoi! si Josephe avait entendu parler de tant d'événemens qui étonnent la nature, Josephe n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays? Quoi! ce juif obstiné aurait dit : *Jesus était le Christ*? Eh! si tu l'avais cru Christ, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Josephe en chrétien! comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbécilles ou assez insolens pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes?

naiſſance du ſauveur ; phénomène éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaiſſance d'un hiſtorien auſſi éclairé que l'était Joſephe. Il garde encore le ſilence ſur les ténèbres qui couvrirent toute la terre, en plein midi, pendant trois heures, à la mort du ſauveur ; ſur la grande quantité de tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & ſur la foule des juſtes qui reſſuſcitèrent.

Les ſavans ne ceſſent de témoigner leur ſurpriſe de voir qu'aucun hiſtorien romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés ſous l'empire de Tibère, ſous les yeux d'un gouverneur romain, & d'une garniſon romaine, qui devait avoir envoyé à l'empereur & au ſénat un détail circonſtancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaiſſes ténèbres ; ce prodige devait avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les nations. Dieu n'a pas voulu que ces choſes divines aient été écrites par leurs mains profanes.

Les mêmes ſavans trouvent encore quelques difficultés dans l'hiſtoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jeſus-Chriſt dit aux ſcribes & aux phariſiens, que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'Abel le juſte, juſqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le temple & l'autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'hiſtoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le temple avant la venue du meſſie ; ni de ſon tems : mais on trouve dans l'hiſtoire du ſiége de Jéruſalem par Joſephe, un Zacharie, fils de Barac, tué au milieu du temple, par la faction des Zelotes. C'eſt au chap. XIX du livre IV. Delà ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon St. Matthieu a été écrit après la priſe de Jéruſalem par Titus. Mais tous les doutes & toutes les objections de cette eſpèce s'évanouiſſent dès qu'on conſidère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inſpirés, & les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un

nuage auſſi reſpectable qu'obſcur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort. Ses voies ſont en tout différentes des nôtres.

Les ſavans ſe ſont auſſi fort tourmentés ſur la différence des deux généalogies de Jeſus-Chriſt. St. Matthieu donne pour père à Joſeph, Jacob; à Jacob, Matan; à Matan, Eléazar. St. Luc au contraire dit que Joſeph était fils d'Héli, Héli de Matat, Matat de Lévi, Lévi de Melchi, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-ſix ancêtres que Luc donne à Jeſus depuis Abraham, avec les quarante-deux ancêtres différens que Matthieu lui donne depuis le même Abraham; & ils ſont effarouchés que Matthieu, en parlant de quarante-deux générations, n'en rapporte pourtant que quarante-une.

Ils forment encore des difficultés ſur ce que Jeſus n'eſt point fils de Joſeph, mais de Marie. Ils élèvent auſſi quelques doutes ſur les miracles de notre ſauveur, en citant St. Auguſtin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux écrits de ces miracles un ſens myſtique, un ſens allégorique; comme au figuier maudit & ſéché pour n'avoir pas porté des figues quand ce n'était pas le tems des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un pays où l'on ne nourriſſait point de cochons; à l'eau changée en vin ſur la fin d'un repas où les convives étaient déjà echauffés. Mais toutes ces critiques des ſavans ſont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article eſt uniquement de ſuivre le fil hiſtorique, & de donner une idée préciſe des faits ſur leſquels perſonne ne diſpute.

Premiérement, Jeſus naquit ſous la loi moſaïque; il fut circoncis ſuivant cette loi; il en accomplit tous les préceptes; il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le myſtère de ſon incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une vierge; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle pluſieurs Juifs ſe ſoumettaient; mais il ne baptiſa jamais perſonne; il ne parla point des ſept ſacremens; il n'inſtitua point de hiérarchie eccléſiaſtique de ſon vivant. Il cacha à ſes contemporains qu'il était fils de Dieu, éternellement engendré, conſubſtantiel à Dieu,

&

& que le Saint-Esprit procédait du père & du fils. Il ne dit point que sa personne était composée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems, par ceux qui seraient éclairés des lumières du Saint-Esprit. Tant qu'il vécut, il ne s'écarta en rien de la loi de ses pères; il ne montra aux hommes qu'un juste agréable à Dieu, persécuté par ses envieux, & condamné à la mort par des magistrats prévenus. Il voulut que sa sainte église établie par lui fît tout le reste.

Josephe, au chap. XII de son histoire, parle d'une secte de Juifs rigoristes, nouvellement établie par un nommé Judas Galiléen. *Ils méprisent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourmens par leur constance; ils préfèrent la mort à la vie lorsque le sujet en est honorable. Ils ont souffert le fer & le feu, & vu briser leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur législateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe sur les judaïtes, & non pas sur les esséniens. Car voici les paroles de Josephe : *Judas fut l'auteur d'une nouvelle secte, entièrement différente des trois autres*, c'est-à-dire, *des saducéens, des pharisiens & des esséniens*. Il continue & dit : *Ils sont Juifs de nation; ils vivent unis entr'eux, & regardent la volupté comme un vice.* Le sens naturel de cette phrase fait voir que c'est des judaïtes dont l'auteur parle.

Quoi qu'il en soit, on connut ces judaïtes avant que les disciples du Christ commençassent à faire un parti considérable dans le monde.

Les thérapeutes étaient une société différente des esséniens & des judaïtes; ils ressemblaient aux gymnosophistes des Indes, & aux brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleste, qui les jette dans l'enthousiasme des bacchantes & des coribantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aspirent. Cette secte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, principalement dans la Syrie & dans l'Arabie; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des apôtres (chap. XIX) que Paul en rencontra plusieurs à Ephèse; il leur dit: *Avez-vous reçu le Saint-Esprit?* Ils lui répondirent: *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un Saint-Esprit.* Il leur dit: *Quel baptême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent: *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premières années qui suivirent la mort de Jesus, sept sociétés ou sectes différentes chez les Juifs; les pharisiens, les saducéens, les esséniens, les judaïtes, les thérapeutes, les disciples de Jean, & les disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Celui qui contribua le plus à fortifier cette société naissante, fut ce Paul même qui l'avait persécutée avec le plus de cruauté. Il était né à Tarsis en Cilicie, & fut élevé par le fameux docteur pharisien Gamaliel, disciple de Hillel. Les Juifs prétendent qu'il rompit avec Gamaliel, qui refusa de lui donner sa fille en mariage. On voit quelques traces de cette anecdote à la suite des Actes de Ste. Thècle. Ces Actes portent qu'il avait le front large, la tête chauve, les sourcils joints, le nez aquilin, la taille courte & grosse, & les jambes torses. Lucien, dans son dialogue de Philopatris, en fait un portrait assez semblable. On doute beaucoup qu'il fût citoyen romain, car en ce tems-là on n'accordait ce titre à aucun Juif; ils avaient été chassé de Rome par Tibère; & Tarsis ne fut colonie romaine que près de cent ans après, sous Caracalla, comme le remarque Cellarius dans sa géographie, livre III, & Grotius dans ses commentaires sur les Actes.

Des fidèles eurent le nom de chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre ère vulgaire; mais il furent connus dans l'empire romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de frères, de saints ou de fidèles. Dieu, qui était descendu sur la

terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son église les plus faibles commencemens, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers fidèles furent des hommes obscurs ; ils travaillaient tous de leurs mains. L'apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la couturière Dorcas, qui faisait les robes des frères. L'assemblée des fidèles se tenait à Joppé, dans la maison d'un corroyeur nommé Simon, comme on le voit au chap. IX des Actes des apôtres.

Les fidèles se répandirent secrétement en Grèce, & quelques-uns allèrent delà à Rome, parmi les Juifs, à qui les Romains permettaient une synagogue. Ils ne se séparèrent point d'abord des Juifs; ils gardèrent la circoncision; & comme on l'a déja remarqué ailleurs, les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'apôtre Paul prit avec lui Timothée, qui était fils d'un père gentil, il le circoncit lui-même dans la petite ville de Listre. Mais Tite, son autre disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les frères disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au tems où Paul essuya une persécution à Jérusalem pour avoir amené des étrangers dans le temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la loi mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'apôtre Jacques proposa à l'apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser; *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques (chap. XXI, Act. des apôt.), *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la loi de Moïse.* Ainsi donc Paul qui d'abord avait été le persécuteur sanguinaire de la société établie par Jesus; Paul qui depuis voulut gouverner cette société naissante; Paul chrétien judaïse *afin que le monde sache qu'on le calomnie quand on dit qu'il est chrétien.* Paul fait ce qui passe aujourd'hui pour un crime abominable, un crime qu'on punit par le feu en Espagne, en Portugal, en Italie; & il le fait à la persuasion de l'apôtre Jacques; & il le fait après avoir reçu le Saint-Esprit, c'est-à-dire, après avoir été instruit par

Dieu même qu'il faut renoncer à tous ces rites judaïques autrefois inſtitués par Dieu même.

Paul n'en fut pas moins accuſé d'impiété & d'héréſie, & ſon procès criminel dura long-tems ; mais on voit évidemment par les accuſations même intentées contre lui, qu'il était venu à Jéruſalem pour obſerver les rites judaïques.

Il dit à Feſtus ces propres paroles (chapit. XXV des Actes) : *Je n'ai péché ni contre la loi juive, ni contre le temple.*

Les apôtres annonçaient Jeſus-Chriſt comme Juif, obſervateur de la loi juive, envoyé de Dieu pour la faire obſerver.

La circonciſion eſt utile, dit l'apôtre Paul (chap. II, épît. aux Rom.), ſi vous obſervez la loi ; mais ſi vous la violez, votre circonciſion devient prépuce. Si un incirconcis garde la loi, il ſera comme circoncis. Le vrai juif eſt celui qui eſt juif intérieurement.

Quand cet apôtre parle de Jeſus-chriſt dans ſes épîtres, il ne révèle point le myſtère ineffable de ſa conſubſtantialité avec Dieu ; nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. V, épît. aux Rom.) de la colère de Dieu ; le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme, qui eſt Jeſus-Chriſt...... La mort a régné par le péché d'un ſeul homme ; les juſtes règneront dans la vie par un ſeul homme, qui eſt Jeſus-Chriſt.

Et au chap. VIII : Nous, les hériters de Dieu, & les cohéritiers de Chriſt. Et au chap. XVI : A Dieu, qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par Jeſus-Chriſt...... Vous êtes à Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt à Dieu. (I, au Corinth. chap. III)

Et (I, aux Corinth. chap. XV. verſ. 27) : Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu, qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'épître aux

philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire ; croyez mutuellement par humilité que les autres vous sont supérieurs, ayez les mêmes sentimens que Christ Jesus, qui étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point cru sa proie de s'égaler à Dieu.* Ce passage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout son jour, dans une lettre qui nous reste des églises de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui est un précieux monument de l'antiquité. On loue dans cette lettre la modestie de quelques fidèles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la lettre, *prendre le grand titre de martyrs* (pour quelques tribulations), *à l'exemple de Jesus-Christ, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas cru sa proie la qualité d'égal à Dieu.* Origène dit aussi dans son commentaire sur Jean : La grandeur de Jesus a plus éclaté quand il s'est humilié, *que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire est un contre-sens visible. Que signifierait, *Croyez les autres supérieurs à vous ; imitez Jesus, qui n'a pas cru que c'était une proie, une usurpation, de s'égaler à Dieu ?* Ce serait visiblement se contredire ; ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, se serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des apôtres fondait ainsi l'église naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les apôtres Pierre, Jacques & Jean, d'un côté ; & Paul, de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjone, mangeait avec les gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la loi, ni la distinction des viandes ; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas ; mais plusieurs Juifs chrétiens arrivés, St. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la loi mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente ; il ne voulait pas scandaliser les Juifs chrétiens ses compagnons ; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à la face, parce qu'il était blâmable.* (Epître aux Galates, chap. II)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le temple à Jérusalem; qu'il avait circoncis son disciple Timothée; qu'il avait accompli les rites juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa première homélie, tom. III, qu'ils firent comme deux avocats qui s'échauffent & se piquent au barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs clients; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux gentils, ils firent semblant de se quereller, Paul pour gagner les gentils, & Pierre pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il dans l'épître à Jérôme, *qu'un aussi grand-homme se rende le patron du mensonge*, patronum mendacii.

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsans, & Paul aux étrangers, il est très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre ère, que les chrétiens commencèrent à se séparer de la communion juive; & c'est ce qui leur attira tant de querelles, & tant de persécutions de la part des synagogues répandues à Rome, en Grèce, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme, par leurs frères juifs, qui les excommuniaient dans leurs synagogues trois fois les jours du sabbat. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit-à-petit plusieurs églises se formèrent, & la séparation devint entière entre les juifs & les chrétiens, avant la fin du premier siècle. Cette séparation était ignorée du gouvernement romain. Le sénat de Rome, ni les empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la religion de l'empire romain. Les myſtères & les expiations étaient accrédités dans preſque toute la terre. Les empereurs (il eſt vrai), les grands & les philoſophes n'avaient nulle foi à ces myſtères; mais le peuple qui, en fait de religion, donne la loi aux grands, leur impoſait la néceſſité de ſe conformer en apparence à ſon culte. Il faut, pour l'enchaîner, paraître porter les mêmes chaînes que lui. Ciceron lui-même fut initié aux myſtères d'Eléuſine. La connaiſſance d'un ſeul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces fêtes myſtérieuſes & magnifiques. Il faut avouer que les prières & les hymnes qui nous ſont reſtées de ces myſtères, ſont ce que le paganiſme a de plus pieux & de plus admirable.

Les chrétiens, qui n'adoraient auſſi qu'un ſeul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir pluſieurs gentils. Quelques philoſophes de la ſecte de Platon devinrent chrétiens. C'eſt pourquoi les pères de l'égliſe des trois premiers ſiècles furent tous platoniciens.

Le zèle inconſidéré de quelques uns ne nuiſit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Juſtin, l'un des premiers pères, d'avoir dit dans ſon commentaire ſur Iſaïe, que les ſaints jouiraient dans un règne de mille ans ſur la terre, de tous les biens ſenſuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans ſon apologie du chriſtianiſme, que Dieu ayant fait la terre, en laiſſa le ſoin aux anges, leſquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfans, qui ſont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres pères, pour avoir ſuppoſé des oracles de ſibylles. Il prétendait que la ſibylle Erytrée avait fait ces quatre vers grecs, dont voici l'explication littérale:

Avec cinq pains & deux poiſſons
Il nourrira cinq mille hommes au déſert,
Et en ramaſſant les morceaux qui reſteront,
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne sibylle, lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jesus-Christ, chacune dans leur ordre. On leur reproche d'avoir forgé des lettres de Jesus-Christ au roi d'Edesse, dans le tems qu'il n'y avait point de roi à Edesse; d'avoir forgé des lettres de Marie, des lettres de Sénèque à Paul, des lettres & des actes de Pilate, de faux évangiles, de faux miracles, & mille autres impostures.

Nous avons encore l'histoire ou l'évangile de la nativité & du mariage de la vierge Marie, où il est dit qu'on la mena au temple âgée de trois ans, & qu'elle monta les degrés toute seule. Il y est rapporté qu'une colombe descendit du ciel pour avertir que c'était Joseph qui devait épouser Marie. Nous avons le proto-évangile de Jacques, frère de Jesus, du premier mariage de Joseph. Il y est dit que quand Marie fut enceinte en l'absence de son mari, & que son mari s'en plaignit, les prêtres firent boire de l'eau de jalousie à l'un & à l'autre, & que tous deux furent déclarés innocens.

Nous avons l'évangile de l'enfance, attribué à St. Thomas. Selon cet évangile Jesus à l'âge de cinq ans se divertissait avec des enfans de son âge à pêtrir de la terre glaise, dont il formait de petits oiseaux; on l'en reprit, & alors il donna la vie aux oiseaux, qui s'envolèrent. Une autre fois un petit garçon l'ayant battu, il le fit mourir sur le champ. Nous avons encore en arabe un autre évangile de l'enfance, qui est plus sérieux.

Nous avons un évangile de Nicodème. Celui-là semble mériter une plus grande attention, parce qu'on y trouve les noms de ceux qui accusèrent Jesus devant Pilate; c'étaient les principaux de la synagogue, Anne, Caïphe, Sommas, Datam, Gamaliel, Juda, Nephtalim. Il y a dans cette histoire des choses qui se concilient assez avec les évangiles reçus, & d'autres, qui ne se voient point ailleurs. On y lit que la

femme

femme guérie d'un flux de ſang s'appellait Véronique. On y voit tout ce que Jeſus fit dans les enfers quand il y deſcendit.

Nous avons enſuite les deux lettres qu'on ſuppoſe que Pilate écrivit à Tibère touchant le ſupplice de Jeſus ; mais le mauvais latin dans lequel elles ſont écrites découvre aſſez leur fauſſeté.

On pouſſa le faux zèle juſqu'à faire courir pluſieurs lettres de Jeſus-Chriſt ; on a conſervé la lettre qu'on dit qu'il écrivit à Abgare, roi d'Edeſſe ; mais alors il n'y avait plus de roi d'Edeſſe.

On fabriqua cinquante évangiles, qui furent enſuite déclarés apocryphes. St. Luc nous apprend lui-même que beaucoup de perſonnes en avaient compoſé. On a cru qu'il y en avait un nommé l'*Evangile éternel*, ſur ce qu'il eſt dit dans l'Apocalypſe, chap. XIV : *J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, & portant l'Evangile éternel.* Les cordeliers abuſant de ces paroles au treizième ſiècle, compoſèrent un *Evangile éternel*, par lequel le règne du Saint-Eſprit devait être ſubſtitué à celui de Jeſus-Chriſt ; mais il ne parut jamais dans les premiers ſiècles de l'égliſe aucun livre ſous ce titre.

On ſuppoſa encore des lettres de la Vierge, écrites à St. Ignace le martyr, aux habitans de Meſſine & à d'autres.

Abdias, qui ſuccéda immédiatement aux apôtres, fit leur hiſtoire, dans laquelle il mêla des fables ſi abſurdes, que ces hiſtoires ont été avec le tems entiérement décréditées ; mais elles eurent d'abord un grand cours. C'eſt Abdias qui rapporte le combat de St. Pierre avec Simon le magicien. Il y avait en effet à Rome un méchanicien fort habile nommé Simon, qui non-ſeulement faiſait exécuter des vols ſur les théatres, comme on le fait aujourd'hui, mais qui lui-même renouvella le prodige attribué à Dédale ; il ſe fit des aîles, il vola & il tomba comme Icare : c'eſt ce que rapportent Pline & Suétone.

Abdias, qui était dans l'Asie, & qui écrivait en hébreu, prétend que St. Pierre & Simon se rencontrèrent à Rome du tems de Néron. Un jeune homme proche parent de l'empereur mourut; toute la cour pria Simon de le ressusciter; St. Pierre, de son côté, se présenta pour faire cette opération. Simon employa toutes les règles de son art; il parut réussir; le mort remua la tête. Ce n'est pas assez, cria St. Pierre, il faut que le mort parle; que Simon s'éloigne du lit, & on verra si le jeune homme est en vie : Simon s'éloigna; le mort ne remua plus; & Pierre lui rendit la vie d'un seul mot.

Simon alla se plaindre à l'empereur qu'un misérable Galiléen s'avisait de faire de plus grands prodiges que lui. Pierre comparut avec Simon, & ce fut à qui l'emporterait dans son art : Dis-moi ce que je pense, s'écria Simon à Pierre. Que l'empereur, répondit Pierre, me donne un pain d'orge, & tu verras si je sais ce que tu as dans l'ame. On lui donne un pain. Aussitôt Simon fait paraître deux grands dogues qui veulent le dévorer, Pierre leur jette le pain; & tandis qu'ils le mangent, Eh bien, dit-il, ne savais-je pas ce que tu pensais? tu voulois me faire dévorer par tes chiens.

Après cette première séance, on proposa à Simon & à Pierre le combat du vol, & ce fut à qui s'éléverait le plus haut dans l'air. Simon commença; saint Pierre fit le signe de la croix; & Simon se cassa les jambes. Ce conte était imité de celui qu'on trouve dans le *Sepher toldos jeschut*, où il est dit que Jesus lui-même vola, & que Judas, qui en voulut faire autant, fut précipité

Néron, irrité que Pierre eût cassé les jambes à son favori Simon, fit crucifier Pierre la tête en-bas; & c'est delà que s'établit l'opinion du séjour de Pierre à Rome, de son supplice & de son sépulcre.

C'est ce même Abdias qui établit encore la croyance que St. Thomas alla prêcher le christianisme aux grandes Indes chez le roi Gondafer, & qu'il y alla en qualité d'architecte.

La quantité de livres de cette espèce écrits dans les premiers siècles du christianisme est prodigieuse. St. Jérôme & St. Augustin même, prétendent que les lettres de Sénèque & de St. Paul sont très-authentiques. Dans la première lettre, Sénèque souhaite que son frère Paul se porte bien : *Benè te valere, frater, cupio.* Paul ne parle pas tout-à-fait si bien latin que Sénèque : J'ai reçu vos lettres hier, dit-il, avec joie : *Litteras tuas hilaris accepi*; & j'y aurais répondu aussitôt si j'avais eu la présence du jeune homme que je vous aurais envoyé ; *si præsentiam juvenis habuissem.* Au reste, ces lettres, qu'on croirait devoir être instructives, ne sont que des complimens.

Tant de mensonges forgés par des chrétiens mal instruits & faussement zélés, ne portèrent point préjudice à la vérité du christianisme ; ils ne nuisirent point a son établissement ; au contraire, ils font voir que la société chrétienne augmentait tous les jours, & que chaque membre voulait servir à son accroissement.

Les Actes des apôtres ne disent point que les apôtres fussent convenus d'un symbole. Si effectivement ils avaient rédigé le symbole, le *credo*, tel que nous l'avons, St. Luc n'aurait pas omis dans son histoire ce fondement essentiel de la religion chrétienne ; la substance du *credo* est éparse dans les évangiles, mais les articles ne furent réunis que long-tems après.

Notre symbole, en un mot, est incontestablement la croyance des apôtres, mais n'est pas une pièce écrite par eux. Rufin, prêtre d'Aquilée, est le premier qui en parle ; & une homélie attribuée à St. Augustin, est le premier monument qui suppose la manière dont ce *credo* fut fait. Pierre dit dans l'assemblée : *Je crois en Dieu, père tout-puissant ;* André dit, *& en Jesus-Christ* ; Jacques ajoute, *qui a été conçu du Saint-Esprit* ; & ainsi du reste.

Cette formule s'appellait *symbolos* en grec, en latin *collatio.* Il est seulement à remarquer que le grec porte : Je crois en Dieu père tout-puissant, faiseur du ciel & de la terre : *Pisteo eis theon*

patera pantokratora poieten ouranou kai ges; le latin traduit *faiseur*, *formateur*, par *creatorem.* Mais depuis, au premier concile de Nicée, on mit *factorem.*

Le christianisme s'établit d'abord en Grèce. Les chrétiens y eurent à combattre une nouvelle secte de juifs devenus philosophes à force de fréquenter les Grecs; c'était celle de la gnose ou des gnostiques; il s'y mêla de nouveaux chrétiens. Toutes ces sectes jouissaient alors d'une entière liberté de dogmatiser, de conférer & d'écrire; mais sous Domitien la religion chrétienne commença à donner quelque ombrage au gouvernement.

Mais ce zèle de quelques chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'église de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les chrétiens célébrèrent d'abord leurs mystères dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; delà leur vint le titre de *lucifugaces* (selon Minutius Felix). Philon les appelle gesséens. Leurs noms les plus communs dans les quatre premiers siècles, chez les gentils, étaient ceux de galiléens & de nazaréens, mais celui de chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la hiérarchie, ni les usages ne furent établis tout-d'un-coup; les tems apostoliques furent différens des tems qui les suivirent. St. Paul, dans sa I. aux Corinthiens, nous apprend que les frères, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs prophètes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent; & que, si quelqu'un pendant ce tems-là avait une révélation, le prophète qui avait pris la parole devait se taire.

C'est sur cet usage de l'église primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques communions chrétiennes qui tiennent des assemblées sans hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'église, excepté aux femmes. Il est vrai que Paul leur défend de parler, dans la première aux Corinthiens; mais il semble aussi les autoriser à prêcher, à prophétiser, dans la même épître au chap. XI. vers. 5. *Toute femme qui prie & prophétise tête nue, souille sa tête;* c'est comme si elle était rasée. Les femmes

crurent donc qu'il leur était permis de parler, pourvu qu'elles fussent voilées.

Ce qui est aujourd'hui la sainte messe, qui se célèbre le matin, était la cène qu'on faisait le soir; ces usages changèrent à mesure que l'église se fortifia. Une société plus étendue exigea plus de réglemens, & la prudence des pasteurs se conforma aux tems & aux lieux.

St. Jérôme & Eusèbe rapportent que quand les églises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq ordres différens. Les surveillans, episcopoi, d'où sont venus les évêques, les anciens de la société; presbiteroi, les prêtres, les servans, ou diacres; les pistoi, croyans, initiés; les baptisés, qui avaient part aux soupers des agapes, & les catéchumènes & énergumènes qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le livre de Tertullien dédié à sa femme, témoin l'exemple des apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siècles. Les chrétiens cachaient soigneusement leurs livres aux gentils; ils ne les confiaient qu'aux initiés; il n'était pas même permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers tems, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. Origène, dans son traité contre Celse, avoue, au nombre 133, qu'Antinoüs divinisé par l'empereur Adrien faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. XXIII: *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les juifs avaient aussi de son tems le don de les chasser; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les pharisiens dirent: il chasse les démons par la naissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chasse*, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les juifs se vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorcistes & des exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques (Josephe rapporte une partie de ces cérémonies). Ce pouvoir sur les diables, que les juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque tems.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'église rendent témoignage à la magie. St. Justin avoue dans son apologétique, au livre III, qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au liv. VII. de ses institutions divines, dit *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'évêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magiciens que de démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contr'elles, & les peuples, sur-tout, les persécutèrent. On ne persécutait point les juifs qui avaient des privilèges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens ſe déclarant ennemis de tous ces cultes, & ſur-tout de celui de l'empire, furent expoſés pluſieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs, fut Ignace, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur Trajan lui-même, alors en Aſie, & envoyé par ſes ordres à Rome, pour être expoſé aux bêtes, dans un tems où l'on ne maſſacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne ſait point de quoi il était accuſé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour ſa clémence; il fallait que St. Ignace eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire de ſon martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de Jeſus-Chriſt gravé ſur le cœur, en caractères d'or; & c'eſt delà que les chrétiens prirent en quelques endroits le nom de théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conſervé une lettre de lui, par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'oppoſer à ſon martyre; ſoit que dès-lors les chrétiens fuſſent aſſez puiſſans pour le délivrer, ſoit que parmi eux quelques uns euſſent aſſez de crédit pour obtenir ſa grace. Ce qui eſt encore très-remarquable, c'eſt qu'on ſouffrit que les chrétiens de Rome vinſſent au-devant de lui, quand il fut amené dans cette capitale; ce qui prouve évidemment qu'on puniſſait en lui la perſonne, & non pas la ſecte.

Les perſécutions ne furent pas continuées. Origène, dans ſon livre III contre Celſe, dit : *On ne peut compter facilement les chrétiens qui ſont morts pour leur religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de tems en tems & par intervalle.*

Dieu eut un ſi grand ſoin de ſon égliſe, que, malgré ſes ennemis, il fit enſorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier ſiècle, ſeize dans le ſecond, & trente dans le troiſième; c'eſt-à-dire, des aſſemblées tolérées. Ces aſſemblées furent quelquefois défendues, quand la fauſſe prudence des magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès-verbaux des proconſuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort.

Ce seraient les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contr'eux, & leurs supplices.

Nous avons un fragment de Denys d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du greffe d'un pro-consul d'Egypte, sous l'empereur Valérien; le voici.

« Denys, Fauste, Maxime, Marcel & Cherémon, ayant » été introduits à l'audience, le préfet Emilien leur a dit : » Vous avez pu connaître par les entretiens que j'ai eus avec » vous, par tout ce que je vous en ai écrit, combien nos » princes ont témoigné de bonté à votre égard; je veux bien » encore vous le dire : ils font dépendre votre conservation » & votre salut de vous-mêmes, & votre destinée est entre » vos mains : ils ne demandent de vous qu'une seule chose, » que la raison exige de toute personne raisonnable, c'est que » vous adoriez les dieux protecteurs de leur empire, que vous » abandonniez cet autre culte si contraire à la nature & au » bon sens.

» Denis a répondu : Chacun n'a pas les mêmes dieux, & » chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

» Le préfet Emilien a repris : Je vois bien que vous êtes » des ingrats, qui abusez des bontés que les empereurs ont pour » vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas dans cette ville, & » je vous envoie à Cephro dans le fond de la Lybie; ce » sera là le lieu de votre bannissement, selon l'ordre que j'en » ai reçu de nos empereurs : au reste, ne pensez pas y tenir » vos assemblées, ni aller faire vos prières dans ces lieux que » vous nommez des cimetières; cela vous est absolument dé- » fendu, & je ne le permettrai à personne. »

Rien ne porte plus les caractères de vérité, que ce procès-verbal. On voit par-là qu'il y avait des tems où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des ministres, ou

prédicans,

prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques romains; & il y a eu des occasions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les loix romaines, Dieu inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur; Dioclétien, dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne; il souffrit que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église élevée vis-à-vis son palais. Enfin il épousa une chrétienne.

Le césar Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en pièces l'édit de l'empereur, & delà vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes condamnées à la mort dans toute l'étendue de l'empire romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers tems un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables, & de faux martyrs.

Le bénédictin dom Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses Actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, ou d'un couvent de célestins de Paris, conforme à un manuscrit des feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet

acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu son pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le juge Asclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle se moquèrent du jeune St. Romanus, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Misac & Abdenago de la fournaise; qu'aussitôt il s'éleva, dans le tems le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussitôt le jeune homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on parlât si bien sans langue; que le médecin, pour réitérer cette expérience, coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles opérés dans l'ancien & dans le nouveau testament (desquels personne ne doutera jamais), pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne étaient remplies de chrétiens. Le césar Constance Clore les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne; c'est la mère de Constantin, connue sous le nom de Ste. Hélène; car il n'y eut jamais de mariage avéré entr'elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92, quand il épousa la fille de Maximien-Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

La divine providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son église. Constance Clore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un tems où les enfans qu'il avait de la fille d'un césar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. Constantin eut la constance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats allemands, gaulois & anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du sénat & des armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin, agité de remords après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire s'il y avait quelques expiations pour lui; & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant les tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout-puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que Constantin, occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le tems d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était Ozius, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les chrétiens, bien qu'il ne fut jamais que catéchumène, & réserva son baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'église prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314, avant que Constantin

résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine, les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jeté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais Dieu, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel présida Ozius. On y décida la grande question qui agitait l'église, touchant la divinité de Jesus-Christ. Les uns se prévalaient de l'opinion d'Origène, qui dit, au chap. VI contre Celse: *Nous présentons nos prières à Dieu par Jesus, qui tient le milieu entre les natures créées & la nature incréée; qui nous apporte la grace de son père, & présente nos prières au grand Dieu en qualité de notre pontife.* Ils s'appuyaient aussi sur plusieurs passages de St. Paul, dont on a rapporté quelques uns. Ils se fondaient sur-tout sur ces paroles de Jesus-Christ: *Mon père est plus grand que moi*; & ils regardaient Jesus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre-suprême; mais non pas précisément comme Dieu.

Les autres, qui étaient orthodoxes, alléguaient des passages plus conformes à la divinité éternelle de Jesus, comme celui-ci: *Mon père & moi, nous sommes la même chose*; parole que les adversaires interprétaient comme signifiant: *Mon père & moi, nous avons le même dessein, la même volonté; je n'ai point d'autres desirs que ceux de mon père.* Alexandre, évêque d'Alexandrie, & après lui Athanase, étaient à la tête des orthodoxes; & Eusèbe, évêque de Nicomédie, avec dix-sept autres évêques, le prêtre Arius & plusieurs prêtres, étaient dans le parti opposé.

La querelle fut d'abord envenimée, parce que St. Alexandre traita ses adversaires d'antechrists.

Enfin, après bien des disputes, le Saint-Esprit décida ainsi dans le concile, par la bouche de 299 évêques, contre dix-huit : *Jesus est fils unique de Dieu, engendré du père, c'est-à-dire, de la substance du père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, consubstantiel au père; nous croyons aussi au Saint-Esprit, &c.* Ce fut la formule du concile. On voit par cet exemple combien les évêques l'emportaient sur les simples prêtres. Deux mille personnes du second ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux patriarches d'Alexandrie qui ont écrit la chronique d'Alexandrie en arabe. Arius fut exilé par Constantin; mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople; mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius avant que ce prêtre pût entrer dans la cathédrale, que Dieu exauça sa prière. Arius mourut en allant à l'église en 330. L'empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son testament entre les mains d'un prêtre arien, & mourut entre les bras du chef des ariens Eusèbe, évêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'église triomphante, mais divisée.

Les partisans d'Athanase & ceux d'Eusèbe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'arianisme fut long-tems établi dans toutes les provinces de l'empire.

Julien le philosophe, surnommé l'apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le Saint-Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le Saint-Esprit est Seigneur vivifiant, qui procède du Père, & qu'il est adoré & glorifié avec le Père & le Fils.*

Ce ne fut que vers le neuvième siècle que l'église latine statua par degrés que le Saint-Esprit procède du Pere & du Fils.

En 431, le troisième concile général tenu à Ephèse, décida que Marie était véritablement mère de Dieu, & que Jesus

avait deux natures & une personne. Nestorius, évêque de Constantinople, qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mère de Christ, fut déclaré *Judas* par le concile, & les deux natures furent encore confirmées par le concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siècles suivans, qui sont assez connus. Malheureusement il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres; & l'église fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour excercer la patience des fidèles, que les grecs & les latins rompirent sans retour au neuvième siècle : il permit encore qu'en Occident il y eût vingt-neuf schismes sanglans pour la chaire de Rome.

Cependant l'église grecque presque tout entière, & toute l'église d'Afrique, devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane sous les ruines de la chrétienne; l'église romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome & dans un pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva son église par les humiliations, par les troubles, par les crimes & par la splendeur.

Cette église latine perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrein en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la chine, à se ranger sous l'obéissance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres états perdus dont nous avons parlé. St. François Xavier, qui porta le saint Evangile aux Indes orientales & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très-

grand nombre de miracles, tous attestés par les R.R. P.P. jésuites; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts ; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa Fleur des saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre ; c'est bien assez. La providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les isles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les chrétiens formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés, en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorqu'il abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers tems, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pekin; ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains & d'autres, scandalisèrent à tel point le grand empereur Yontchin, que ce prince, qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non domtées, toutes les terres australes, qui sont une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus;* s'il y a environ seize cent millions d'hommes sur la terre, comme quelques doctes le prétendent, la sainte église romaine, catholique, universelle, en posséde à-peu-près soixante millions; ce qui fait plus de la vingt-sixième partie des habitans du monde connu.

CIEL.

. . . .

Un écrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïse un grand phyſicien; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le *Carteſius Mozaïzans*; ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matière ſubtile; mais on ſait aſſez que Dieu, qui fit de Moïſe un grand légiſlateur, un grand prophète, ne voulut point du tout en faire un profeſſeur de phyſique; il inſtruiſit les Juifs de leur devoir, & ne leur enſeigna pas un mot de philoſophie. Calmet, qui a beaucoup compilé & qui n'a raiſonné jamais, parle du ſyſtême des Hébreux; mais ce peuple groſſier était bien loin d'avoir un ſyſtême; il n'avait pas même d'école de géométrie; le nom leur en était inconnu; leur ſeule ſcience était le métier de courtier & l'uſure.

On trouve dans leurs livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un peuple barbare, ſur la ſtructure du ciel. Leur premier ciel était l'air; le ſecond, le firmament, où étaient attachées les étoiles; ce firmament était ſolide & de glace; & portait les eaux ſupérieures, qui s'échappèrent de ce réſervoir par des portes, des écluſes, des cataractes, au tems du déluge.

Au-deſſus de ce firmament ou de ces eaux ſupérieures, était le troiſième ciel ou l'empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une eſpèce de demi-voûte qui embraſſait la terre. Le ſoleil ne faiſait point le tour d'un globe qu'il ne connaiſſait pas. Quand il était parvenu à l'occident, il revenait à l'orient par un chemin inconnu; & ſi on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le baron de Feneſte, parce qu'il revenait de nuit.

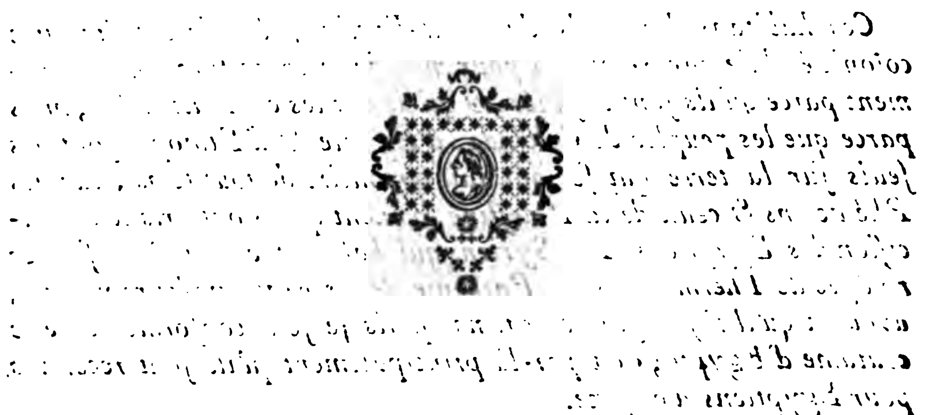
Encore les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres peuples. La plupart des nations, excepté l'école des Chaldéens, regardaient

regardaient le ciel comme solide; la terre, fixe & immobile, était plus longue d'orient en occident que du midi au nord d'un grand tiers; delà viennent ces expressions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impossible qu'il y eût des antipodes. Aussi St. Augustin traite l'idée des antipodes *d'absurdité*, & Lactance dit expressément: *Y a-t-il des gens assez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête soit plus basse que les pieds? &c.*

St. Chrysostome s'écrie dans sa quatorzième homélie: *Où sont ceux qui prétendent que les cieux sont mobiles, & que leur forme est circulaire?*

Lactance dit encore, au liv. III de ses institutions: *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'argumens qu'il est impossible que le ciel entoure la terre.*

L'auteur du spectacle de la nature pourra dire à Mr. le chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & St. Chrisostome étaient de grands philosophes, on lui répondra qu'ils étaient de grands saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un saint, d'être bon astronome. On croira qu'ils sont au ciel; mais on avouera qu'on ne sait pas dans quelle partie du ciel précisément.





CIRCONCISION.

LORSQU'HÉRODOTE raconte ce que lui ont dit les barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises; & c'est ce que font la plupart de nos voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croie, quand il parle de l'aventure de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'oracle consulté pour savoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire une tortue dans un pot couvert; & du cheval de Darius, qui, ayant henni le premier de tous, déclara son maître roi; & de cent autres fables propres à amuser des enfans & à être compilées par des rhéteurs; mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des peuples qu'il a examinées, de leurs antiquités qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au livre d'Euterpe, *que les habitans de la Colchide sont originaires d'Egypte; j'en juge par moi-même plutôt que par ouï-dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colchos en Egypte.*

Ces habitans des bords du Pont-Euxin prétendaient être une colonie établie par Sésostris; pour moi, je le conjecturais non-seulement parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les peuples de Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie sont les seuls sur la terre qui se sont fait circoncire de tout tems, car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages de Thermodon & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-tems qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte; c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte; comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux nations, je ne saurais dire qui des

deux tient la circoncision de l'autre; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfans nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident par ce passage d'Hérodote, que plusieurs peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte; mais aucune nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerrière, cachée dans un coin de l'Arabie pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun peuple?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit peuple a imité un usage du grand peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs maîtres?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mystères; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des prêtres d'Egypte. Ces prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte; le gouvernement était très-ancien, & les cérémonies antiques de l'Egypte observées avec la plus scrupuleuse exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurèrent pendant deux cent cinq ans en Egypte; ils disent qu'ils ne se firent point circoncire dans cet espace de tems; il est donc clair que pendant ces deux cent cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circoncision des Juifs; l'auraient-ils prise d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vases qu'on leur avait prêtés, & se furent enfuis dans le désert avec leur proie, selon leur propre témoignage? Un maître adoptera-t-il la principale marque de la religion de son esclave voleur & fugitif? cela n'est pas dans la nature humaine.

Il est dit dans le livre de Josué, que les Juifs furent circoncis

dans le désert. *Je vous ai délivré de ce qui faisait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui se trouvaient entre les peuples de Phénicie, les Arabes & les Egyptiens, si ce n'est ce qui les rendait méprisables à ces trois nations? comment leur ôte-t-on cet opprobre? en leur ôtant un peu de prépuce: n'est-ce pas là le sens naturel de ce passage?

La Genèse dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant; mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-tems un royaume florissant, gouverné par un puissant roi; rien n'empêche que dans ce royaume si ancien, la circoncision ne fût dès long-tems en usage avant que la nation juive fût formée. De plus, la circoncision d'Abraham n'eut point de suite; sa postérité ne fut circoncise que du tems de Josué.

Or avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens; ils les imitèrent dans plusieurs sacrifices, dans plusieurs cérémonies, comme dans les jeûnes qu'on observait les veilles des fêtes d'Isis, dans les ablutions, dans la coutume de raser la tête des prêtres: l'encens, le candelabre, le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, l'abstinence du cochon, l'horreur des ustenciles de cuisine des étrangers, tout atteste que le petit peuple hébreu, malgré son aversion pour la grande nation égyptienne, avait retenu une infinité d'usages de ses anciens maîtres. Ce bouc Hazazel qu'on envoyait dans le désert, chargé des péchés du peuple, était une imitation visible d'une pratique égyptienne: les rabbins conviennent même que le mot d'Hazazel n'est point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux aient imité les Egyptiens dans la circoncision, comme faisaient les Arabes leurs voisins.

Il n'est point extraordinaire que Dieu, qui a sanctifié le baptême si ancien chez les asiatiques, ait sanctifié aussi la circoncision non moins ancienne chez les Africains. On a déjà remarqué qu'il est le maître d'attacher ses graces aux signes qu'il daigne choisir.

Au reste, depuis que, sous Josué, le peuple juif eut été circon-

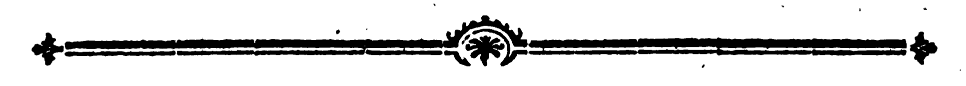
cis, il a conservé cet usage jusqu'à nos jours; les Arabes y ont aussi toujours été fidèles; mais les Egyptiens, qui dans les premiers tems circoncisaient les garçons & les filles, cessèrent avec le tems de faire aux filles cette opération, & enfin la restraignirent aux prêtres, aux astrologues & aux prophètes. C'est ce que Clément d'Alexandrie & Origène nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées aient jamais reçu la circoncision.

Les auteurs latins, qui traitent les Juifs avec un si profond mépris qu'ils les appellent *curtus appella*, par dérision, *credat judæus appella*, *curti judæi*, ne donnent point de ces épithètes aux Egyptiens. Tout le peuple d'Egypte est aujourd'hui circoncis, mais par une autre raison, parce que le mahométisme adopta l'ancienne circoncision de l'Arabie.

C'est cette circoncision arabe qui a passé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encore les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la circoncision paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout tems les prêtres de l'Orient se consacraient à leurs divinités par des marques particulières. On gravait avec un poinçon une *feuille* de lierre sur les prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la déesse Isis s'imprimaient des caractères sur le poignet, & sur le cou. Les prêtres de Cibèle se rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui révéraient l'instrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs processions, imaginèrent d'offrir à Isis & Osiris, par qui tout s'engendrait sur la terre, une partie légère du membre par qui ces dieux avaient voulu que le genre humain se perpétuât. Les anciennes mœurs orientales sont si prodigieusement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Parisien est tout surpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfans mâles un testicule. Les Hottentots sont peut-être surpris que les Parisiens en gardent deux.



CONCILES.

TOUS les conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes.

Il est impossible que jamais les passions, les intrigues, l'esprit de dispute, la haine, la jalousie, le préjugé, l'ignorance règnent dans ces assemblées.

Mais pourquoi, dira-t-on, tant de conciles ont-ils été opposés les uns aux autres? C'est pour exercer notre foi; ils ont tous eu raison, chacun dans son tems.

On ne croit aujourd'hui, chez les catholiques romains, qu'aux conciles approuvés dans le Vatican, & on ne croit, chez les catholiques grecs, qu'à ceux approuvrés dans Constantinople. Les protestans se moquent des uns & des autres; ainsi tout le monde doit être content.

Nous ne parlerons ici que des grands conciles; les petits n'en valent pas la peine.

Le premier est celui de Nicée. Il fut assemblé en 325 de l'ère vulgaire, après que Constantin eut écrit & envoyé par Ozius cette belle lettre au clergé un peu brouillon d'Alexandrie : *Vous vous querellez pour un sujet bien mince. Ces subtilités sont indignes des gens raisonnables.* Il s'agissait de savoir si Jesus était créé ou incréé. Cela ne touchait en rien la morale, qui est l'essentiel. Que Jesus ait été dans le tems, ou avant le tems, il n'en faut pas moins être homme de bien. Après beaucoup d'altercations, il fut enfin décidé que le Fils était aussi ancien que le Père, & *consubstantiel* au Père. Cette décision ne s'entend guère; mais elle n'en est que plus sublime. Dix-sept évêques protestent contre l'arrêt, & une ancienne chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, dit que deux mille prêtres

protestèrent aussi; mais les prélats ne font pas grand cas des simples prêtres, qui sont d'ordinaire pauvres. Quoi qu'il en soit, il ne fut point du tout question de la Trinité dans ce premier concile. La formule porte : *Nous croyons Jesus consubstantiel au Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré & non fait ; nous croyons aussi au Saint-Esprit.* Le Saint-Eprit, il faut l'avouer, fut traité bien cavaliérement.

Il est rapporté dans le supplément du concile de Nicée, que les pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres cryphes ou apocryphes de l'ancien & du nouveau Testament, les mirent tous pêle-mêle sur un autel, & les livres à rejeter tombèrent par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perdue de nos jours.

Après le premier concile de Nicée, composé de 317 évêques infaillibles, il s'en tint un autre à Rimini ; & le nombre des infaillibles fut cette fois de 400, sans compter un gros détachement à Séleucie d'environ 200. Ces six cents évêques, après quatre mois de querelles, ôtèrent unanimement à Jesus sa *consubstantialité*. Elle lui a été rendue depuis, excepté chez les sociniens ; ainsi tout va bien.

Un des grands conciles est celui d'Ephèse en 431. L'évêque de Constantinople, Nestorius, grand persécuteur d'hérétiques, fut condamné lui-même, comme hérétique, pour avoir soutenu qu'à la vérité Jesus était bien Dieu, mais que sa mère n'était pas absolument mère de Dieu, mais mère de Jesus. Ce fut St. Cyrille qui fit condamner St. Nestorius ; mais aussi les partisans de Nestorius firent déposer St. Cyrille dans le même concile ; ce qui embarrassa fort le Saint-Esprit.

Remarquez ici, lecteur, bien soigneusement que l'Evangile n'a jamais dit un mot, ni de la consubstantialité du Verbe, ni de l'honneur qu'avait eu Marie, d'être mère de Dieu, non plus que des autres disputes qui ont fait assembler des conciles infaillibles.

Eutichès était un moine qui avait beaucoup crié contre

Neſtorius, dont l'héréſie n'allait pas moins qu'à ſuppoſer deux perſonnes en Jeſus; ce qui eſt épouvantable. Le moine, pour mieux contredire ſon adverſaire, aſſure que Jeſus n'avait qu'une nature. Un Flavien, évêque de Conſtantinople, lui ſoutint qu'il fallait abſolument qu'il y eût deux natures en Jeſus. On aſſemble un concile nombreux à Ephèſe, en 449; celui-là ſe tint à coups de bâton, comme le petit concile de Cirthe en 355, & certaine conférence à Carthage. La nature de Flavien fut moulue de coups, & deux natures furent aſſignées à Jeſus. Au concile de Calcédoine en 451, Jeſus fut réduit à une nature.

Je paſſe des conciles tenus pour des minuties, & je viens au ſixième concile général de Conſtantinople, aſſemblé pour ſavoir au juſte ſi Jeſus n'ayant qu'une nature, avait deux volontés. On ſent combien cela eſt important pour plaire à Dieu.

Ce concile fut convoqué par Conſtantin le Barbu, comme tous les autres l'avaient été par les empereurs précédens. Les légats de l'évêque de Rome eurent la gauche. Les patriarches de Conſtantinople & d'Antioche eurent la droite. Je ne ſais ſi les caudataires à Rome prétendent que la gauche eſt la place d'honneur. Quoi qu'il en ſoit, Jeſus, de cette affaire-là, obtint deux volontés.

La loi moſaïque avait défendu les images. Les peintres & les ſculpteurs n'avaient pas fait fortune chez les Juifs. On ne voit pas que Jeſus ait jamais eu de tableaux, excepté peut-être celui de Marie, peinte par Luc. Mais enfin Jeſus-Chriſt ne recommande nulle part qu'on adore les images. Les chrétiens les adorèrent pourtant vers la fin du quatrième ſiècle, quand ils ſe furent familiariſés avec les beaux-arts. L'abus fut porté ſi loin au huitième ſiècle, que Conſtantin Capronyme aſſembla à Conſtantinople un concile de trois cent vingt évêques, qui anathématiſa le culte des images, & qui le traita d'idolâtrie.

L'impératrice Irène, la même qui depuis fit arracher les yeux

yeux à son fils, convoqua le second concile de Nicée en 387 : l'adoration des images y fut rétablie. On veut aujourd'hui justifier ce concile, en disant que cette adoration était un culte de *dulie*, & non pas de *latrie*.

Mais soit de latrie, soit de dulie, Charlemagne en 794 fit tenir à Francfort un autre concile, qui traita le second de Nicée d'idolâtrie. Le pape Adrien I y envoya deux légats, & ne le convoqua pas.

Le premier grand concile convoqué par un pape, fut le premier de Latran en 1139; il y eut environ mille évêques, mais on n'y fit presque rien, sinon qu'on anathématisa ceux qui disaient que l'église était trop riche.

Autre concile de Latran en 1179, tenu par le pape Alexandre III, où les cardinaux, pour la première fois, prirent le pas sur les évêques; il ne fut question que de discipline.

Autre grand concile de Latran en 1215. Le pape Innocent III y dépouilla le comte de Toulouse de tous ses biens, en vertu de l'excommunication. C'est le premier concile qui ait parlé de transsubstantiation.

En 1245 concile général de Lyon, ville alors impériale, dans laquelle le pape Innocent IV excommunia l'empereur Frédéric II, & par conséquent le déposa & lui interdit le feu & l'eau : c'est dans ce concile qu'on donna aux cardinaux un chapeau rouge, pour les faire souvenir qu'il faut se baigner dans le sang des partisans de l'empereur. Ce concile fut la cause de la destruction de la maison de Suabe, & de trente ans d'anarchie dans l'Italie & dans l'Allemagne.

Concile général à Vienne en Dauphiné en 1311, où l'on abolit l'ordre des templiers, dont les principaux membres avaient été condamnés au plus horrible supplice, sur les accusations les moins prouvées.

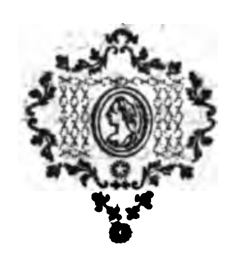
En 1414 le grand concile de Constance, où l'on se contenta de démettre le pape Jean XXIII, convaincu de mille crimes ; & où on brûla Jean Hus, & Jérôme de Prague, pour avoir été opiniâtres, attendu que l'opiniâtreté est un bien plus grand crime, que le meurtre, le rapt, la simonie, & la sodomie.

En 1430 le grand concile de Bâle, non reconnu à Rome, parce qu'on y déposa le pape Eugène IV, qui ne se laissa point déposer.

Les Romains comptent pour concile général le cinquième concile de Latran en 1512, convoqué contre Louis XII, roi de France, & le pape Jules II ; mais ce pape guerrier étant mort, ce concile s'en alla en fumée.

Enfin nous avons le grand concile de Trente ; qui n'est pas reçu en France pour la discipline : mais le dogme en est incontestable, puisque le Saint-Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes les semaines, dans la malle du courier, à ce que dit Fra-Paolo Sarpi ; mais Fra-Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie.

(Par M. Abausit le cadet.)



CONFESSION.

C'EST encore un problême si la confession, à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal. On se confessait dans les mystères d'Isis, d'Orphée & de Cérès, devant l'hiérophante & les initiés ; car puisque ces mystères étaient des expiations, il fallait bien avouer qu'on avait des crimes à expier. Les chrétiens adoptèrent la confession dans les premiers siécles de l'église, ainsi qu'ils prirent à-peu-près les rites de l'antiquité, comme les temples, les autels, l'encens, les cierges, les processions, l'eau lustrale, les habits sacerdotaux, plusieurs formules des mystères ; le *sursum corda*, *l'ite missa est*, & tant d'autres. Le scandale de la confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople au quatrième siècle, fit abolir la confession........

Si on pouvait être étonné de quelque chose, on le serait d'une bulle du pape Grégoire XV, émanée de sa sainteté le 30 Août 1622, par laquelle il ordonne de révéler les confessions en certains cas.......



CRÉDO.

JE récite mon pater & mon crédo tous les matins, je ne ressemble point à Brouſſin, dont Réminiac diſait :

Brouſſin, dès l'âge le plus tendre,
Poſſéda la fauce Robert,
Sans que ſon précepteur lui pût jamais apprendre
Ni ſon crédo ni ſon pater.

Le ſymbole ou la collation, vient du mot ſymbolein ; & l'égliſe latine adopte ce mot, comme elle a tout pris, de l'égliſe grecque. Les théologiens un peu inſtruits ſavent que ce ſymbole qu'on nomme des apôtres, n'eſt point du tout des apôtres.

On appellait ſymbole chez les Grecs, les paroles, les ſignes auxquels les initiés aux myſtères de Cérès, de Cibèle, de Mithra ſe reconnaiſſaient (*a*) ; les chrétiens avec le tems eurent leur ſymbole. S'il avait exiſté du tems des apôtres, il eſt à croire que St. Luc en aurait parlé.

On attribue à St. Auguſtin une hiſtoire du ſymbole dans ſon ſermon 115 ; on lui fait dire dans ce ſermon, que Pierre avait commencé le ſymbole en diſant : *Je crois en Dieu père tout-puiſſant ;* Jean ajouta, *créateur du ciel & de la terre ;* Jacques ajouta, *je crois en Jeſus-Chriſt ſon fils unique notre Seigneur ;* & ainſi du reſte. On a retranché cette fable dans la dernière édition d'Auguſtin. Je m'en rapporte aux révérends pères bénédictins, pour ſavoir au juſte s'il fallait retrancher ou non ce petit morceau, qui eſt curieux.

Le fait eſt que perſonne n'entendit parler de ce crédo pendant plus de quatre cents années. Le peuple dit que Paris n'a pas été

(*a*) *Arnobie*, liv. V. *Simbola quæ rogata ſacrorum*, *&c.* Voyez auſſi Clément d'Alexandrie dans ſon ſermon protreptique, ou *cohortatio ad gentes.*

bâti en un jour; le peuple a souvent raison dans ses proverbes. Les apôtres eurent notre symbole dans le cœur; mais ils ne le mirent point par écrit. On en forma un du tems de St. Irenée, qui ne ressemble point à celui que nous récitons. Notre symbole, tel qu'il est aujourd'hui, est constamment du cinquième siècle. Il est postérieur à celui de Nicée. L'article qui dit que Jesus descendit aux enfers, celui qui parle de la communion des saints, ne se trouvent dans aucun des symboles qui précédèrent le nôtre. Et en effet, ni les Evangiles, ni les Actes des apôtres ne disent que Jesus descendit dans l'enfer. Mais c'était une opinion établie dès le troisième siècle que Jesus était descendu dans l'adès, dans le tartare, mots que nous traduisons par celui d'enfer. L'enfer en ce sens n'est pas le mot hébreu scheol, qui veut dire le souterrain, la fosse. Et c'est pourquoi St. Athanase nous apprit depuis comment notre sauveur était descendu dans les enfers. Son humanité, dit-il, *ne fut ni tout entière dans le sépulcre, ni tout entière dans l'enfer. Elle fut dans le sépulcre selon la chair, dans l'enfer selon l'ame.*

St. Thomas assûre que les saints qui ressuscitèrent à la mort de Jesus-Christ, moururent de nouveau pour ressusciter ensuite avec lui; c'est le sentiment le plus suivi. Toutes ces opinions sont absolument étrangères à la morale; il faut être homme de bien, soit que les saints soient ressuscités deux fois, soit que Dieu ne les ait ressuscités qu'une. Notre symbole a été fait tard, je l'avoue; mais la vertu est de toute éternité.

S'il est permis de citer des modernes dans une matière si grave, je rapporterai ici le crédo de l'abbé de Saint-Pierre, tel qu'il est écrit de sa main dans son livre sur la pureté de la religion, lequel n'a point été imprimé, & que j'ai copié fidèlement.

« Je crois en un seul Dieu, & je l'aime. Je crois qu'il illumine » toute ame venant au monde, ainsi que le dit St. Jean. J'entends » par-là toute ame qui le cherche de bonne foi.

» Je crois en un seul Dieu, parce qu'il ne peut y avoir qu'une

» seule ame du grand tout ; un seul être vivifiant ; un formateur
» unique.

» Je crois en Dieu le père puissant, parce qu'il est père
» commun de la nature, de tous les hommes, qui sont également
» ses enfans. Je crois que celui qui les fait tous naître égale-
» ment, qui arrangea les ressorts de notre vie de la même manière,
» leur a donné les mêmes principes de morale, apperçue par
» eux dès qu'ils réfléchissent, n'a mis aucune différence entre ses
» enfans que celle du crime & de la vertu.

» Je crois que le Chinois juste & bienfaisant est plus pré-
» cieux devant lui qu'un docteur pontilleux & arrogant.

» Je crois que Dieu étant notre père commun, nous sommes
» tenus de regarder tous les hommes comme nos frères.

» Je crois que le persécuteur est abominable, & qu'il marche
» immédiatement après l'empoisonneur & le parricide.

» Je crois que les disputes théologiques sont à la fois la farce
» la plus ridicule & le fléau le plus affreux de la terre, immé-
» diatement après la guerre, la peste, la famine & la vérole.

» Je crois que les ecclésiastiques doivent être payés, & bien
» payés, comme serviteurs du public, précepteurs de morale,
» teneurs des registres des enfans & des morts ; mais qu'on ne
» doit leur donner, ni les richesses des fermiers généraux, ni le
» rang des princes, parce que l'un & l'autre corrompent l'ame,
» & que rien n'est plus révoltant que de voir des hommes si riches
» & si fiers, faire prêcher l'humilité, & l'amour de la pauvreté
» par des gens qui n'ont que cent écus de gages.

» Je crois que tous les prêtres qui desservent une paroisse
» doivent être mariés, non-seulement pour avoir une femme
» honnête qui prenne soin de leur ménage, mais pour être
» meilleurs citoyens, donner de bon sujets à l'état, & pour avoir
» beaucoup d'enfans bien élevés.

» Je crois qu'il faut abſolument extirper les moines ; que c'eſt
» rendre un très-grand ſervice à la patrie & à eux-mêmes. Ce
» ſont des hommes que Circé a changés en pourceaux ; le ſage
» Ulyſſe doit leur rendre la forme humaine. »

Paradis aux bienfaiſans !



CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette critique de ſcholiaſtes qui reſtitue mal un mot d'un ancien auteur qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'hiſtoire & de la philoſophie ancienne. J'en ai vu les critiques qui tiennent à la ſatire.

Un amateur des lettres liſait un jour la Taſſe avec moi : il tomba ſur cette ſtance:

Chiama gli habitator dell' ombre eterne,
Il rauco ſuon della tartarea tromba,
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne ſtridendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piomba ;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Il lut enſuite au haſard pluſieurs ſtances de cette force & de cette harmonie. Ah ! c'eſt donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant ? c'eſt doncainſi qu'il veut rabaiſſer un grand-homme qui vivait cent ans avant, lui pour mieux élever un autre grand homme qui vivait ſeize cents ans auparavant, & qui eût lui-même rendu juſtice au Taſſe ?

Conſolez-vous, lui dis-je, prenons les opéra de Quinaut : nous trouvâmes à l'ouverture du livre, de quoi nous mettre en

colère contre la critique ; l'admirable poëme d'Armide se présenta ; nous trouvâmes ces mots :

SIDONIE.

La haine est affreuse & barbare,
L'amour contraint les cœurs dont il s'empare,
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence ;
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible ;
Mon cœur ne se peut plus calmer ;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la pièce d'Armide, dans laquelle le génie du Tasse reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinaut : Eh bien ! dis-je à mon ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'écrivain le plus méprisable ; il persuada même à Louis XIV, que cet écrivain gracieux, touchant, pathétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du musicien Lulli. Je conçois cela très-aisément, me répondit mon ami ; Boileau n'était pas jaloux du musicien, il l'était du poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme qui, pour rimer à un vers qui finissait en aut, dénigrait tantôt Boursaut, tantôt Hénaut, tantôt Quinaut, selon qu'il était bien ou mal avec ces messieurs-là ?

Mais pour ne pas laisser refroidir votre zèle contre l'injustice, mettez seulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par laquelle Perraut s'est immortalisé : cet habile homme était frère d'un académicien très-savant avec qui Boileau

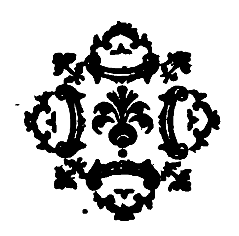
avait

avait eu quelque dispute ; en voilà assez pour être traité d'architecte ignorant......

Le public ne songe qu'à s'amuser : il voit dans une allégorie intitulée Pluton, des juges condamnés à être écorchés, & à s'asseoir aux enfers sur un siège couvert de leur peau, au lieu de fleurs de lys ; le lecteur ne s'embarrasse pas si ces juges le méritent, ou non, si le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raison. Il lit ces vers uniquement pour son plaisir ; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage ; s'ils lui déplaisent, il laisse là l'allégorie, & ne ferait pas un seul pas pour faire confirmer ou casser la sentence.

Les inimitables tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal ; c'est qu'elles l'étaient par des rivaux. Les artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai ; mais ces juges compétens sont presque toujours corrompus.

Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science & de goût, sans préjugés & sans envie. Cela est difficile à trouver.





DAVID.

SI un jeune payſan en cherchant des âneſſes trouve un royaume, cela n'arrive pas communément. Si un autre payſan guérit ſon roi d'un accès de folie en jouant de la harpe, ce cas eſt encore très-rare; mais que ce petit joueur de harpe devienne roi parce qu'il a rencontré dans un coin un prêtre de village qui lui jette une bouteille d'huile d'olive ſur la tête, la choſe eſt encore plus merveilleuſe.

Quand & par qui ces merveilles furent-elles écrites? Je n'en ſais rien; mais je ſuis bien sûr que ce n'eſt ni par un Polybe, ni par un Tacite.

.... C'eſt un plaiſir de voir comment ce pauvre dom Calmet juſtifie & canoniſe toutes les actions de David, qui feraient frémir d'horreur ſi elles n'étaient incroyables.

Je ne parlerai pas ici de l'aſſaſſinat d'Uria, & de l'adultère de Betzabéa; elle eſt aſſez connue; & les voies de Dieu ſont ſi différentes des voies des hommes, qu'il a permis que Jeſus-Chriſt deſcendît de cette Betzabéa, tout étant purifié par ce ſaint myſtère.

Je ne demande pas maintenant comment Jurieu a eu l'inſolence de perſécuter le ſage Bayle, pour n'avoir pas approuvé toutes les actions du bon roi David; mais je demande comment on a ſouffert qu'un homme tel que Jurieu moleſtât un homme tel que Bayle.



DES DÉLITS LOCAUX.

Parcourez toute la terre, vous trouverez que le vol, le meurtre, l'adultère, la calomnie, sont regardés comme des délits que la société condamne & réprime ; mais ce qui est approuvé en Angleterre, & condamné en Italie, doit-il être puni en Italie comme un de ces attentats contre l'humanité entière ? c'est là ce que j'appelle délit local. Ce qui n'est criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes ou entre deux rivières, n'exige-t-il pas des juges plus d'indulgence que ces attentats qui sont en horreur à toutes les contrées ? Le juge ne doit-il pas se dire à lui-même : je n'oserais punir à Raguse ce que je punis à Lorette ? Cette réflexion ne doit-elle pas adoucir dans son cœur cette dureté qu'il n'est que trop aisé de contracter dans le long exercice de son emploi ?

On connaît les kermesses de la Flandre ; ils étaient portés dans le siècle passé jusqu'à une indécence qui pouvait révolter des yeux inaccoutumés à ces spectacles.

Voici comme l'on célébrait la fête de Noël dans quelques villes. D'abord paraissait un jeune homme à moitié nu, avec des ailes au dos : il récitait l'*Ave Maria* à une jeune fille, qui lui répondait *fiat* ; & l'ange la baisait sur la bouche : ensuite un enfant enfermé dans un grand coq de carton, criait en imitant le chant du coq ; *puer natus est nobis*. Un gros bœuf en mugissant disait *ubi*, qu'il prononçait *vubi*. Une brebis bêlait en criant *Bethléem*. Un âne criait *hihanus*, pour signifier *eamus*. Une longue procession précédée de quatre fous, avec des grelots & des marottes fermait la marche. Il reste encore aujourd'hui des traces de ces dévotions populaires, que chez des peuples plus instruits on prendrait pour profanations. Un Suisse de mauvaise humeur, & peut-être plus ivre que ceux qui jouaient le rôle du bœuf & de l'âne, se prit de parole avec eux dans Louvain : il y eut des coups de donnés : on voulut faire pendre le Suisse, qui échappa à peine.

Le même homme eut une violente querelle à la Haye en Hollande, pour avoir pris hautement le parti de Barnevelt contre un gomariste outré. Il fut mis en prison à Amsterdam, pour avoir dit que les prêtres sont le fléau de l'humanité & la source de tous nos malheurs. Eh quoi ! disait-il, si l'on croit que les bonnes œuvres peuvent servir au salut, on est au cachot? Si l'on se moque d'un coq & d'un âne, on risque la corde? Cette aventure, toute burlesque qu'elle est, fait assez voir qu'on peut être répréhensible sur un ou deux points de notre hémisphère, & être absolument innocent dans le reste du monde.



DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, théologal de Constantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontières de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie & sa vaste grange ; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils & ses cinq filles, ses parens & ses valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre ? lui dit Logomacos. Je ne suis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu n'es pas Grec. Ça, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie ? Toutes les langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe ; nous chantions ses louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le théologal ; une famille Scythe, qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous ! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac ; car le théologal savait un peu de scythe, & l'autre un peu de grec. On a retrouvé cette conversation dans un manuscrit conservé dans la bibliothèque de Constantinople.

LOGOMACOS.

Voyons si tu sais ton catéchisme. Pourquoi pries-tu Dieu ?

DONDINDAC.

C'eſt qu'il eſt juſte d'adorer l'Etre ſuprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare ! Et que lui demandes-tu ?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans leſquels il m'éprouve ; mais je me garde bien de lui rien demander ; il ſait mieux que nous ce qu'il nous faut ; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau tems quand mon voiſin demanderait de la pluie.

LOGOMACOS.

Ah ! je me doutais bien qu'il allait dire quelque ſottiſe. Reprenons les choſes de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu ?

DONDINDAC.

La nature entière.

LOGOMACOS.

Cela ne ſuffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu ?

DONDINDAC.

L'idée de mon créateur, de mon maître, qui me récompenſera ſi je fais bien, & qui me punira ſi je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'eſſentiel. Dieu eſt-il infini *ſecundùm quid*, ou ſelon l'eſſence ?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute ! Dieu eſt-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu ?

DONDINDAC.

Je n'en ſais rien.... Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts ? voit-il le futur comme futur ou comme préſent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matière puiſſe être éternelle ?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non ? je n'exiſte pas, moi, de toute éternité. Dieu eſt toujours mon maître; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre ; je ne veux point être philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied. Qu'eſt-ce que Dieu ?

DONDINDAC.

Mon ſouverain, mon juge, mon père.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache?

LOGOMACOS.

Quoi! tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot: à quoi cela me ſervirait-il? en ſerais-je plus juſte? ſerais-je meilleur mari, meilleur père, meilleur maître, meilleur citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute, c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous ne me diſiez moins ce qu'il eſt que

ce qu'il n'eſt pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vu autrefois un de vos temples ; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe ?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin ; j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, diſait la taupe ; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton, c'eſt un hanneton tout plein de génie qui eſt l'architecte de ce bâtiment. Depuis ce tems-là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.



DIVINITÉ DE JESUS.

LEs sociniens, qui sont regardés comme des blasphémateurs, ne reconnaissent point la divinité de Jesus-Christ. Ils osent prétendre, avec les philosophes de l'antiquité, avec les juifs, les mahométans & tant d'autres nations, que l'idée d'un Dieu-homme est monstrueuse, que la distance d'un Dieu à l'homme est infinie, & qu'il est impossible que l'être infini, immense, éternel, ait été contenu dans un corps périssable.

Ils ont la confiance de citer en leur faveur Eusèbe, évêque de Césarée, qui, dans son histoire ecclésiastique, liv. I, chap. XI, déclare qu'il est absurde, que la nature non engendrée, immuable, du Dieu tout-puissant, prenne la forme d'un homme. Ils citent les pères de l'église Justin & Tertullien, qui ont dit la même chose. Justin dans son dialogue avec Triphon, & Tertullien dans son discours contre Praxéas.

Ils citent St. Paul, qui n'appelle jamais Jesus-Christ Dieu, & qui l'appelle homme très-souvent. Ils poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les chrétiens passèrent trois siècles entiers à former peu à peu l'apothéose de Jesus, & qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des païens, qui avaient divinisé des mortels. D'abord, selon eux, on ne regarda Jesus que comme un homme inspiré de Dieu, ensuite comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque tems après une place au-dessus des anges, comme le dit St. Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le tems. Ce ne fut pas assez ; on le fit naître avant le tems même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu. Cellius, Voquelsius, Natalis Alexander, Hornebeck, ont appuyé tous ces blasphêmes par des argumens qui étonnent les sages, & qui pervertissent les faibles. Ce fut sur-tout Fauste

Socin qui répandit les semences de cette doctrine dans l'Europe ; & sur la fin du seizième siècle il s'en est peu fallu qu'il n'établît une nouvelle espèce de christianisme. Il y en avait déjà eu plus de trois cents espèces.



ENFER.

DÈs que les hommes vécurent en société, ils durent s'appercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des loix ; ils punissaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent des punitions après la vie ; & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire, sur quelques passages très-obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces loix ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On serait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément ? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette croyance était universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal avisé, si, étant instruit de ce dogme, vous n'en avez pas fait la base de votre religon.

Les auteurs des loix juives pourraient tout-au-plus répondre :

Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans; que que nous avons appris à écrire fort tard; que notre peuple était une horde sauvage & barbare qui, de notre aveu, erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie*; nous ne connûmes notre Dieu & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir. Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que Dieu punissait les malfaicteurs jusqu'à la quatrième génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On repliquerait à cette apologie: Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux; car le malfaicteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors: Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui, ayant commis un crime, ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années: il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrètes.

Il ſerait aiſé de repliquer à cette réponſe, & de dire : Votre excuſe ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la ſanté & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne ſoit arrivé des malheurs, ſi ces malheurs ſont des châtimens de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de frippons.

Le prêtre juif pourrait repliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui ſont envoyés de Dieu expreſſément. Mais on ferait voir à ce raiſonneur combien il eſt ridicule de penſer que la fièvre & la grêle ſont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les phariſiens & les eſſéniens chez les Juifs admirent la croyance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà paſſé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Pluſieurs pères de l'égliſe ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraiſſait abſurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. Virgile a beau dire dans ſon ſixième chant de l'Enéide,

Sedet æternùmque ſedebit infelix Theſeus.

Il prétend en vain, que Théſée eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que Théſée eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Elyſées.......



ESPRIT FAUX.

NOUS avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prennent toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de Sammonocodom? Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à Dom Quichote, qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore Dom Quichote était plus excusable que le Siamois qui croit que Sammonocodom est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car Dom Quichote, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin: mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un Sammonocodom est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. Newton avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames desirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent, aient l'esprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup; il emploie cinq ou six années

à lui enfoncer dans la tête que le Dieu Fo apparut aux hommes en éléphant blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cent mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du Dieu Fo viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige; il argumente sur les leçons de son maître; il trouve que Fo n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont fait la guerre pour un éléphant blanc; certainement si Fo n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de Fo viendra le défier à la fin du monde; certainement cet ennemi sera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir, & il devient une des lumières des Indes; plus il a l'esprit subtil, plus il l'a faux; & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent assez facilement; mais, chose étrange! leur esprit n'est pas redressé pour cela; ils apperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités; ils ont pris leur pli, ils raisonneront de travers toute leur vie, & j'en suis fâché pour eux.



ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque état. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur systême de gouvernement, réforment les armées, l'église, la robe & la finance.

L'abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom de cardinal de Richelieu, & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle ; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut, par économie, en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs ; il fait signer le cardinal de Richelieu d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la régle d'un état*, & à tâcher de prouver cette découverte. Cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de Bourzeis, a passé long-tems pour le fils légitime du cardinal de Richelieu ; & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succès du testament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le testament de

Colbert, avec une belle lettre de Mr. Colbert au roi. Il eſt clair que ſi ce miniſtre avait fait un pareil teſtament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqna pas de donner le teſtament de Louvois, plus mauvais encore, s'il ſe peut, que celui de Colbert; un abbé de Chévremont fit teſter auſſi Charles duc de Lorraine. Nous avons eu les teſtamens politiques du cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Iſle, & enfin, celui de Mandrin.

Mr. de Boisguilbert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dîme royale, ſous le nom du maréchal de Vauban.

Un fou nommé la Jonchère, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes, & quelques ſots ont cité cette production comme un ouvrage de la Jonchère le tréſorier général, s'imaginant qu'un tréſorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des états, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'eſt pas qu'ils aient corrigé les miniſtres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger; il a pris ſa croiſſance; plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le tems de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers tems. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu; dans quel état, dans quelle ſorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand ſeigneur terrien en France ne ſerait pas fâché d'être né en Allemagne; il ſerait ſouverain, au-lieu d'être ſujet. Un pair de

France

France ſerait fort aiſe d'avoir les privilèges de la pairie anglaiſe; il ſerait légiſlateur.

L'homme de robe & le financier ſe trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choiſirait un homme ſage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & ſans préjugés?

Un membre du conſeil de Pondichéri, aſſez ſavant, revenait en Europe par terre avec un brame plus inſtruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-Mogol? dit le conſeiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un état ſoit heureuſement gouverné par des Tartares? Nos rayas, nos omras, nos nababs ſont fort contens; mais les citoyens ne le ſont guère, & des millions de citoyens ſont quelque choſe.

Le conſeiller & le brame traversèrent en raiſonnant toute la haute Aſie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'eſt qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaſte partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conſeiller, mais elle n'a pas duré long-tems; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Paleſtine, ſi on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'uſuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des eſpèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue eſclave ſept ou huit fois, & enfin chaſſée du pays qu'elle avait uſurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver ſur la terre que très-peu de républiques. Les hommes ſont rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples, qui ſe cachent dans des iſles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui ſe dérobent aux animaux carnaſſiers; mais à la longue ils ſont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Aſie mineure, le conſeiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a poſſédé cette Aſie mineure, l'Aſie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Eſpagne, & l'Italie entière? Elle ſe tourna donc bien vîte en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie eſt tombée, & nous faiſons tous les jours de belles diſſertations pour trouver les cauſes de ſa décadence & de ſa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire eſt tombé parce qu'il exiſtait. Il faut bien que tout tombe; j'eſpère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un état deſpotique, & plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus néceſſaire dans une république, & qu'on avait bien plus beſoin de vertu dans un état monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple, ne le ſera pas s'il eſt déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aiſément obtenir une charge, ſelon la maxime d'un grand prince, qu'un courtiſan, pour réuſſir, doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieuſement dans une cour pour oſer dire la vérité. L'homme vertueux eſt bien plus à ſon aiſe dans une république; il n'a perſonne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les loix & les religions ſoient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moſcow, & des étoffes de gaze à Delhi? Oui, ſans doute, dit le brame; toutes les loix qui concernent la phyſique, ſont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Perſan.

Les rites de la religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais chrétien, que je diſſe la meſſe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes,

c'eſt autre choſe; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Aſie, d'où elle a été chaſſée ? n'exiſte-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue ?

Dans quel état, ſous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre ? dit le conſeiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit ſon compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Perſans, & de Turcs qui en diſaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européan, quel état choiſiriez-vous ? Le brame répondit : Celui où l'on n'obéit qu'aux loix. C'eſt une vieille réponſe, dit le conſeiller. Elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le brame. Où eſt ce pays-là ? dit le conſeiller. Le brame dit : Il faut le chercher. *Voyez* l'article GENÈVE.



D'ÉZÉCHIEL.

De quelques paſſages ſinguliers de ce prophète, & de quelques uſages anciens.

On ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'Alcinoüs dans l'Odyſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV, ne ſerait pas bien reçu des ſavans : qui reprendrait Virgile d'avoir repréſenté le roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encore plus différentes des nôtres que celles du roi Alcinoüs, de Nauſica ſa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel, eſclave chez les Chaldéens, eut une viſion près de la petite rivière de Chobar, qui ſe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces, & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues

qui marchaient toutes ſeules, & qui avaient l'eſprit de vie ; ces ſymboles plaiſent même à l'imagination ; mais pluſieurs critiques ſe ſont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet, couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été juſqu'ici pollue ; & le Seigneur lui répondit : Eh bien ! je vous donne de la fiente de bœuf, au lieu d'excrément d'homme, & vous pêtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eſt point d'uſage de manger de telles confitures ſur ſon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majeſté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-Mogol ſont parfaitement égaux, non ſeulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philoſophe ; & à l'égard des raiſons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas du tems de St. Jérôme la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père : & qu'on ne dira plus : les pères ont mangé des raiſins verds, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela, il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec Moïſe, qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères, juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons*. Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des loix de Moïſe.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'Ezéchiel ; voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le tems des amans, j'ai couvert votre ignominie, je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans.... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans..... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous..... & en payant, au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille ; & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore d'avantage contre le chap. XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oolla, & la petite Oliba.... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse.... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux.....*

Ces descriptions, qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne

signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte, dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Booz avec Ruth, de Juda avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité; comment dans ces tems-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leur seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliézer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril, nommée phallum, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel tems y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du tems du siècle d'Auguste? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne dum futuo vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, &

plusieurs autres dont se servent Horace & d'autres auteurs, nous paraissent encore plus indécens que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout, & les usages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons d'obligation! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque, le déjeûner d'Ezéchiel, ses belles attitudes sur le côté gauche; Oolla & Oliba sont choses admirables, ce sont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif sera maître de toute la terre; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui sont à peu près de cette force? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur disant au sage Osée, dès le second verset du premier chapitre. *Osée : prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce sont ses propres paroles. Osée prit la demoiselle; il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon; & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout, dit le Seigneur au troisième chapitre. Va-t-en prendre une femme qui soit non seulement débauchée, mais adultère. Osée obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un setier & demi d'orge; car vous savez que dans la terre promise il y avait très-peu de froment. Mais savez-vous ce que tout cela signifie? Non, lui dis-je : Ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave savant s'approcha & nous dit que c'étaient des fictions ingénieuses & toutes remplies d'agrément. Ah! monsieur, lui répondit un jeune homme fort instruit, si vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'Homère, de Virgile & d'Ovide; quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeûner avec lui.





FABLES.

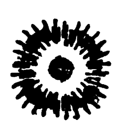
LEs plus anciennes fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques ? La première que nous connaiſſions dans notre manière de ſupputer les tems, n'eſt-ce pas celle qui eſt rapportée dans le neuvième chapitre du livre des juges ; Il fallut choiſir un roi parmi les arbres ; l'olivier ne voulut point abandonner le ſoin de ſon huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit ; le chardon, qui n'était bon à rien, ſe fit roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.......



FANATISME.

LE fanatiſme eſt à la ſuperſtition ce que le tranſport eſt à la fièvre, ce que la rage eſt à la colère.

Lorſqu'une fois le fanatiſme a gangréné un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vu des convulſionnaires qui, en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux ; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leur viſage ; & ils auraient tué quiçonque les eût contredits.......



FAUSSETÉ

FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES.

QUAND le duc de la Rochefoucault eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur Esprit, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, *De la fausseté des vertus humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi selon le sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien: mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. Esprit avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien. Fais-nous-en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le président de Thou, & Ravaillac? entre Ciceron, & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictète & Porphire des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

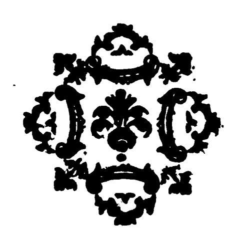
FIN. CAUSES FINALES.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les eſtomacs ſoient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté, il faut avoir un étrange amour des cauſes finales pour aſſurer que la pierre a été formée pour bâtir des maiſons, & que les vers à ſoie ſont nés à la Chine afin que nous ayions du ſatin en Europe......

Quand les effets ſont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout tems; quand ces effets uniformes ſont indépendans des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a viſiblement une cauſe finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voient; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un eſtomac, ou quelque choſe d'approchant, par lequel ils digèrent; tous un orifice qui expulſe les excrémens, tous un inſtrument de la génération: & ces dons de la nature opèrent en eux ſans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des cauſes finales clairement établies, & c'eſt pervertir notre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle........



GENÈSE.

IL s'eſt trouvé quelques ſavans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles ; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'eſt ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtre qui veut dominer ſur les eſprits.



GRACE.

SACRÉS conſulteurs de Rome moderne, illuſtres & infaillibles théologiens, perſonne n'a plus de reſpect que moi pour vos divines déciſions ; mais ſi Paul Emile, Scipion, Caton, Ciceron, Céſar, Titus, Trajan, Marc-Aurèle, revenaient dans cette Rome, qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils ſeraient un peu étonnés de vos déciſions ſur la grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grace de ſanté ſelon St. Thomas, & de la grace médicinale ſelon Caïetan ; de la grace extérieure, & intérieure, de la gratuite, de la ſanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace, qui quelquefois eſt ſans effet, de la ſuffiſante, qui quelquefois ne ſuffit pas, de la verſatile, & de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel beſoin auraient ces pauvres gens, de vos ſublimes inſtructions ? Il me ſemble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous penſions ſottement que l'Etre éternel ne ſe conduit jamais par des loix particulières comme les vils humains, mais par ſes loix générales, éternelles comme lui. Perſonne n'a jamais imaginé

parmi nous, que Dieu fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture; à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former; aux arbres, la grace de les faire croître; aux animaux celle de les nourrir; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particulière? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué? Si dans toute la nature tous les êtres sont soumis aux loix générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entière? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandais ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux loix qu'il a imposées à tous les astres?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changemens sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le lundi la grace de faire dire une messe pour douze sous; le mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera; le mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confesse; mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le jeudi ce sera une grace suffisante qui ne lui suffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamasque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reste de la terre ne lui sera de rien! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reste un grain de raison, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues, & ce roseau qui rampe à ses pieds; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel; voyez l'éternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles; voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature, osez croire, si vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace versatile à sœur Thérèse, & une grace concomitante à sœur Agnès.

Atome, à qui un sot atome a dit que l'Éternel a des loix particulières pour quelques atomes de ton voisinage; qu'il donne sa grace à celui-là, & la refuse à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répète pas cette sottise. Dieu a fait l'univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens sont comme les combattans chez Homère; qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux, tantôt en leur faveur. Si Homère n'était pas considéré comme poëte, il le serait comme blasphémateur.

C'est Marc-Aurèle qui parle, ce n'est pas moi; car Dieu, qui vous inspire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.



GUERRE.

. . . .

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie. Elle se présente un Dieu juste & vengeur; mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paie par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières; les uns sont vêtus d'un long juste-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemise par-dessus une robe; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-dessus leur chemise. Tous parlent long-tems; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

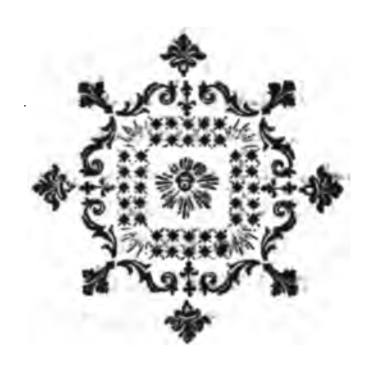
Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte & Athalie sont les ouvrages du démon; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce, il y en a trois ou quatre tout-au-plus, composées par un Gaulois nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût; mais dans tous ces discours, à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de

la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour, qui eſt la ſeule conſolation du genre humain, & la ſeule manière de le réparer; ils ne diſent rien des efforss abominables que nous faiſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô Bourdaloue! mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons; ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts-d'heure ſur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.........





HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMÈNES.

TOus les peuples ont écrit leur hiſtoire dès qu'il ont pu écrire. Les Juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des rois, ils vivaient ſous une théocratie; ils étaient cenſés gouvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voiſins, le prophète Samuel très-intéreſſé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de Dieu que c'était Dieu lui-même qu'ils rejetaient; ainſi la théocratie finit chez les Juifs, lorſque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, ſans blaſphémer, que l'hiſtoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'hiſtoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très-ſouvent le livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a toujours écrit l'hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs ſont toujours ſon peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'hiſtoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion; c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul roi très-long-tems, & enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de frippier juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un

frippier qui vous prouve que son histoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les histoires grecques & romaines ne nous ont été transmises que par des profanes ?

Si le style de l'histoire des rois & des paralipomènes est divin, il se peut encore que les actions racontées dans ces histoires ne soient pas divines. David assassine Urie. Isboseth & Miphiboseth sont assassinés. Absalon assassine Ammon; Joab assassine Absalon; Salomon assassine Adonias son frère; Baza assassine Nadab; Zimri assassine Ela; Hamri assassine Zimri; Achab assassine Naboth; Jéhu assassine Achab & Joram; les habitans de Jérusalem assassinent Amasias, fils de Joas. Sélom, fils de Jabès, assassine Zacharias, fils de Jéroboam. Manahaim assassine Sélom, fils de Jabès. Phacée, fils de Roméli, assassine Phaceïa, fils de Manahaim. Ozée, fils d'Ela, assassine Phacée, fils de Roméli. On passe sous silence beaucoup d'autres menus assassinats. Il faut avouer que si le St. Esprit a écrit cette histoire, il n'a pas choisi un sujet fort édifiant.



IDOLATRIE.

. . . .

Une populace grossière & superstitieuse qui ne raisonnait point, qui ne savait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux temples par oisiveté, & parce que les petits y sont égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guère au-dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, & adorer, sans le savoir, la statue même; c'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos temples à nos paysans grossiers, & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux bienheureux, aux immortels reçus dans le ciel, qu'ils doivent demander leur intercession, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu seul.........

......Les chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de Dieu, qui agit dans ses saints. Les iconoclastes & les protestans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'église; & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis & sans équivoque, nous appellâmes du nom d'idolâtres les gentils, & sur-tout les polythéistes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentimens divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs dieux, sous des figures sensibles : cette multitude de livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.....

Quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-

on ? croyait-on que les dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues ? ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin ? ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout ? c'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit ; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité ? ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les philosophes réprouvaient ces superstitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magistrats les toléraient, & que le peuple toujours absurde ne savait ce qu'il faisait. C'est en peu de mots l'histoire de toutes les nations à qui Dieu ne s'est pas fait connaître.

On peut se faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que plusieurs villes rendirent à un chien, à un singe, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Ensuite un certain bœuf Apis, un certain chien nommé Anubis, furent adorés ; on mangea toujours du bœuf & des oignons ; mais il est difficile de savoir ce que pensaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons sacrés & des bœufs......

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; il devinrent bouchers & cruels ; enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines, & sur-tout des enfans & des jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait des étrangers. Heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion ; & Plutarque rapporte qu'ils immolèrent deux Grecs

& deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois vestales. Procope, contemporain du roi des Francs Théodebert, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre humain.

Il est vrai que chez les Juifs, Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème, ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent......



JEPHTÉ.

IL est évident par le texte du livre des juges, que Jephté promit de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui; il déchira ses vêtemens, & il l'immola, après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent longtems cette aventure, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez chap. XII des Juges.)

En quelque tems que cette histoire ait été écrite; qu'elle soit imitée de l'histoire grecque d'Agamemnon & d'Idoménée, ou qu'elle en soit le modèle; qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles histoires assyriennes; ce n'est pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la loi juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans rémission.* La vulgate traduit, *non redimetur, sed morte morietur.* Lévitique, chap. XXVII, verf. 29.

C'est en vertu de cette loi que Samuël coupa en morceaux le roi Agag, à qui (comme nous l'avons déjà dit) Saül avait pardonné; & c'est même pour avoir épargné Agag, que Saül fut réprouvé du Seigneur, & perdit son royaume.

Voilà donc les sacrifices de sang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté; on ne peut juger d'une nation que par ses archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.



INONDATION.

Y A-T-IL eu un tems où le globe ait été entiérement inondé? cela est physiquement impossible. Il se peut que successivement la mer ait couvert tous les terreins l'un après l'autre; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuse de siècles. La mer en cinq cents années de tems, s'est retirée d'Aigues-mortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étaient de grands ports, & a laissé environ deux lieues de terrein à sec. Par cette progression il est évident qu'il lui faudrait deux millions deux cent cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui est très-remarquable, c'est que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour se relever & pour coïncider avec l'équateur; mouvement très-vraisemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à soupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'espace de deux millions & plus de trois cent mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découverts à quelques lieues de la mer, sont une preuve incontestable qu'elle a déposé peu à peu ces productions maritimes, sur des terreins qui étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'est une chimère absurde en physique, démontrée impossible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'insuffisance de la quantité d'eau. Ce n'est pas qu'on prétende donner la moindre

atteinte à la grande vérité du déluge universel, rapporté dans le Pentateuque ; au contraire, c'est un miracle, donc il le faut croire ; c'est un miracle, donc il n'a pu être exécuté par les loix physiques.

Tout est miracle dans l'histoire du déluge. Miracle que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau se soit élevée de quinze coudées au-dessus de toutes les plus hautes montagnes ; miracle qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel ; miracle que tous les animaux se soient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde ; miracle que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois ; miracle que tous les animaux aient tenu dans l'arche avec leurs provisions ; miracle que la plupart n'y soient pas morts ; miracle qu'ils aient trouvé de quoi se nourrir en sortant de l'arche ; miracle encore, mais d'une autre espèce, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & se nourrir naturellement dans l'arche de Noé.

Or l'histoire du déluge étant la chose la plus miraculeuse dont on ait jamais entendu parler, il serait insensé de l'expliquer : ce sont de ces mystères qu'on croit par la foi ; & la foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas ; ce qui est encore un autre miracle.

Ainsi l'histoire du déluge universel est comme celle de la tour de Babel, de l'ânesse de Balaam, de la chûte de Jéricho au son des trompettes, des eaux changées en sang, du passage de la mer Rouge, & de tous les prodiges que Dieu daigna faire en faveur des élus de son peuple. Ce sont des profondeurs que l'esprit humain ne peut sonder.





INQUISITION.

L'INQUISITION est, comme on sait, une invention admirable & tout-à-fait chrétienne, pour rendre le pape & les moines plus puissans, & pour rendre tout un royaume hypocrite.

On regarde d'ordinaire St. Dominique comme le premier à qui l'on doit cette sainte institution. En effet, nous avons encore une patente donnée par ce grand saint, laquelle est conçue en ces propres mots: *Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'église le nommé Roger, porteur des présentes, à condition qu'il se fera fouetter par un prêtre trois dimanches consécutifs depuis l'entrée de la ville jusqu'à la porte de l'église, qu'il fera maigre toute sa vie, qu'il jeûnera trois carêmes dans l'année, qu'il ne boira jamais de vin, qu'il portera le* san-benito *avec des croix, qu'il récitera le bréviaire tous les jours, dix* pater *dans la journée & vingt à l'heure de minuit; qu'il gardera désormais la continence, & qu'il se présentera tous les mois au curé de sa paroisse, &c. Tout cela sous peine d'être traité comme hérétique, parjure & impénitent.*

Quoique Dominique soit le véritable fondateur de l'inquisition, cependant Louis de Paramo l'un des plus respectables écrivains & des plus brillantes lumières du St. Office, rapporte au titre second de son second livre, que Dieu fut le premier instituteur du saint office, & qu'il exerça le pouvoir des frères prêcheurs contre Adam. D'abord Adam est cité au tribunal: *Adam, ubi es?* & en effet, ajoute-t-il, le défaut de citation aurait rendu la procédure de Dieu nulle.

Les habits de peau que Dieu fit à Adam & à Eve, furent le modèle du san-benito que le saint office fait porter aux hérétiques. Il est vrai que par cet argument on prouve que Dieu fut le premier tailleur; mais il n'est pas moins évident qu'il fut le premier inquisiteur.

Adam fut privé de tous les biens immeubles qu'il possédait dans le paradis terrestre, c'est delà que le saint office confisque les biens de tous ceux qu'il a condamnés.

Louis de Paramo remarque que les habitans de Sodome furent brûlés comme hérétiques, parce que la sodomie est une hérésie formelle. Delà il passe à l'histoire des Juifs; il y trouve par-tout le saint office.

Jesus-Christ est le premier inquisiteur de la nouvelle loi; les papes furent inquisiteurs de droit divin, & enfin ils communiquèrent leur puissance à St. Dominique.

Il fait ensuite le dénombrement de tous ceux que l'inquisition a mis à mort, & il en trouve beaucoup au-delà de cent mille.

Son livre fut imprimé en 1589 à Madrid avec l'approbation des docteurs, les éloges de l'évêque & le privilège du roi. Nous ne concevons pas aujourd'hui des horreurs si extravagantes à la fois & si abominables; mais alors rien ne paraissait plus naturel & plus édifiant. Tous les hommes ressemblent à Louis de Paramo quand ils sont fanatiques.

Ce Paramo était un homme simple, très-exact dans les dates, n'omettant aucun fait intéressant, & supputant avec scrupule le nombre des victimes humaines que le saint office a immolées dans tous les pays.

Il raconte avec la plus grande naïveté l'établissement de l'inquisition en Portugal, & il est parfaitement d'accord avec quatre autres historiens qui ont tous parlé comme lui. Voici ce qu'ils rapportent unanimement.

Il y avait long-tems que le pape Boniface IX, au commencement du quinzième siècle, avait délégué des frères prêcheurs qui allaient en Portugal de ville en ville brûler les hérétiques, les musulmans & les juifs; mais ils étaient ambulans, & les rois

mêmes

mêmes ſe plaignirent quelquefois de leurs vexations. Le pape Clément VII voulut leur donner un établiſſement fixe en Portugal, comme ils en avaient en Aragon & en Caſtille. Il y eut des difficultés entre la cour de Rome & celle de Lisbonne ; les eſprits s'aigrirent ; l'inquiſition en ſouffrait & n'était point établie parfaitement.

En 1539 il parut à Lisbonne un légat du pape, qui était venu, diſait-il, pour établir la ſainte inquiſition ſur des fondemens inébranlables. Il apporta au roi Jean III des lettres du pape Paul III. Il avait d'autres lettres de Rome pour les principaux officiers de la cour ; ſes patentes de légat étaient duement ſcellées & ſignées ; il montra les pouvoirs les plus amples de créer un grand inquiſiteur & tous les juges du ſaint office. C'était un fourbe nommé Savedra, qui ſavait contrefaire toutes les écritures, fabriquer & appliquer de faux ſceaux & de faux cachets. Il avait appris ce métier à Rome, & s'y était perfectionné à Séville, dont il arrivait avec deux autres frippons. Son train était magnifique ; il était compoſé de plus de cent vingt domeſtiques. Pour ſubvenir à cette énorme dépenſe, lui & ſes deux confidens empruntèrent à Séville des ſommes immenſes au nom de la chambre apoſtolique de Rome ; tout était concerté avec l'artifice le plus éblouiſſant.

Le roi de Portugal fut étonné d'abord que le pape lui envoyât un légat *à latere* ſans l'en avoir prévenu. Le légat répondit fièrement que dans une choſe auſſi preſſante que l'établiſſement fixe de l'inquiſition, ſa ſainteté ne pouvait ſouffrir les délais, & que le roi était aſſez honoré que le premier courier qui lui en apportait la nouvelle fût un légat du ſaint père. Le roi n'oſa repliquer. Le légat, dès le jour même, établit un grand inquiſiteur, envoya par-tout recueillir des décimes ; & avant que la cour pût avoir des réponſes de Rome, il avait déjà fait brûler deux cents perſonnes, & recueilli plus de deux cent mille écus.

Cependant le marquis de Villanova, ſeigneur Eſpagnol de qui le légat avait emprunté à Séville une ſomme très-conſidérable ſur de faux billets, jugea à propos de ſe payer de ſes mains, au lieu d'aller ſe compromettre avec le fourbe à Lisbonne. Le

légat faifait alors fa tournée fur les frontières de l'Efpagne. Il y marche avec cinquante hommes armés, l'enlève, & le conduit à Madrid.

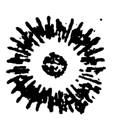
La fripponnerie fut bientôt découverte à Lisbonne : le confeil de Madrid condamna le légat Savedra au fouet & à dix ans de galères ; mais ce qu'il y eut d'admirable, c'eft que le pape Paul IV confirma depuis tout ce qu'avait établi ce frippon ; il rectifia, par la plénitude de fa puiffance divine, toutes les petites irrégularités des procédures, & rendit facré ce qui avait été purement humain.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne fe fervir ?

Voilà comme l'inquifition devint fédentaire à Lisbonne ; & tout le royaume admira la Providence.

Au refte on connaît affez toutes les procédures de ce tribunal ; on fait combien elles font oppofées à la fauffe équité & à l'aveugle raifon de tous les autres tribunaux de l'univers. On eft emprifonné fur la fimple dénonciation des perfonnes les plus infames ; un fils peut dénoncer fon père ; une femme, fon mari ; on n'eft jamais confronté avec fes accufateurs ; les biens font confifqués au profit des juges ; c'eft ainfi du moins que l'inquifition s'eft conduite jufqu'à nos jours : il y a là quelque chofe de divin ; car il eft incompréhenfible que les hommes aient fouffert ce joug patiemment.

Enfin le comte d'Aranda a été béni de l'Europe entière en rognant les griffes & en limant les dents du monftre ; mais il refpire encore.





JOB.

BOn jour, mon ami Job; tu es un des plus anciens originaux dont les livres fassent mention; tu n'étais point Juif: on sait que le livre qui porte ton nom est plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe, se sont servis du mot Jéhova pour signifier Dieu, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens & des Egyptiens, comme les vrais savans n'en doutent pas. Le mot de Satan n'était point hébreu, il était chaldéen; on le sait assez.

Tu demeurais sur les confins. de la Chaldée. Des commentateurs dignes de leur profession prétendent que tu croyais à la résurrection, parce qu'étant couché sur ton fumier, tu as dit dans ton dix-neuviéme chapitre, *que tu t'en relèverais* quelque jour. Un malade qui espère sa guérison, n'espère pas pour cela la résurrection; mais je veux te parler d'autres choses.

Avoue que tu étais un grand bavard; mais tes amis l'étaient d'avantage. On dit que tu possédais sept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs & cinq cents ânesses. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois, pose. . . 22500 l.

J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus piéce, ... 450000-:-

Mille bœufs ne peuvent être estimés, l'un portant l'autre, moins de 80000-:-

Et cinq cents ânesses, à vingt francs l'ânesse, . 10000-:-

Le tout se monte à 562500-:-

Sans compter tes meubles, bagues & joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi ; & quoique j'aie perdu une grande partie de mon bien, & que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre Dieu, comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de Satan, qui, pour t'induire au péché, & pour te faire oublier Dieu, demande la permission de t'ôter ton bien & de te donner la gale. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. Satan ne connaissait pas assez le monde ; il s'est formé depuis ; & quand il veut s'assurer de quelqu'un, il en fait un fermier-général, ou quelque chose de mieux, s'il est possible. C'est ce que notre ami Pope nous a clairement montré dans l'histoire du chevalier Balaam.

Ta femme était une impertinente ; mais tes prétendus amis Eliphas natif de Théman en Arabie, Baldad de Suez, & Sophar de Nahamath, étaient bien plus insupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe V......e à Amsterdam : & le &c.

Il est vrai que tu ne sais ce que tu dis quand tu t'écries : *Mon Dieu ! suis-je une mer ou une baleine, pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison ?* mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir sans humidité, & que l'herbe des prés ne peut croître sans eau.* Rien n'est moins consolant que cet axiome.

. . . . . .

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard ; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi. Rien n'est plus commun que gens qui conseillent ; rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on est malade. Je m'imagine que quand Dieu t'eut rendu tes richesses & ta santé, ces éloquens personnages n'osèrent pas

ſe préſenter devant toi ; auſſi, *les amis de Job* ont paſſé en proverbe.

Dieu fut très-mécontent d'eux, & leur dit tout net au chap. XLII, *qu'ils ſont ennuyeux & imprudens* ; & il les condamne à une amende de ſept taureaux & de ſept béliers pour avoir dit des ſottiſes. Je les aurais condamnés pour n'avoir point ſecouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il eſt vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. Jaime voir que les honnêtes gens vivent long-tems ; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui ſoient de grands frippons, tant leur vie eſt courte.

Au reſte, le livre de Job eſt un des plus précieux de toute l'antiquité. Il eſt évident que ce livre eſt d'un Arabe qui vivait avant le tems où nous plaçons Moïſe. Il eſt dit qu'Eliphas, l'un des interlocuteurs, eſt de Théman ; c'eſt une ancienne ville d'Arabie. Baldad était de Suez, autre ville d'Arabie ; Sophar était de Nahamath, contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui eſt bien plus remarquable, & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un Juif, c'eſt qu'il y eſt parlé des trois conſtellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourſe, l'Orion & les Hiades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaiſſance de l'aſtronomie ; ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette ſcience ; tout ce qui regarde les arts de l'eſprit leur était inconnu, juſqu'au terme de géométrie.

Les Arabes, au contraire, habitant ſous des tentes, étant continuellement à portée d'obſerver les aſtres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inſpection du ciel.

Une obſervation plus importante, c'eſt qu'il n'eſt parlé que d'un ſeul Dieu dans ce livre. C'eſt une erreur abſurde d'avoir imaginé que les Juifs fuſſent les ſeuls qui reconnuſſent un Dieu unique ; c'était la doctrine de preſque tout l'Orient, & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires, comme ils le furent en tout.

Dieu, dans le trente-huitième chapitre, parle lui-même à Job du milieu d'un tourbillon, & c'eſt ce qui a été imité depuis dans la Genèſe. On ne peut trop répéter que les livres juifs ſont très-nouveaux. L'ignorance & le fanatiſme crient que le Pentateuque eſt le plus ancien livre du monde. Il eſt évident que ceux de Sanchoniaton, ceux de Thaut antérieurs de huit cent ans à ceux de Sanchoniaton; ceux du premier Zerduſt, le Shaſta, le Védam des Indiens que nous avons encore, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de Job, ſont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il eſt démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorſqu'il eut un gouvernement ſtable; qu'il n'eut ce gouvernement que ſous ſes rois; que ſon jargon ne ſe forma qu'avec le tems, d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves inconteſtables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-tems avant eux. Leur profeſſion fut le brigandage & le courtage; ils ne furent écrivains que par haſard. On a perdu les livres des Egyptiens & des Phéniciens; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs ont conſervé les leurs. Tous ces monumens ſont curieux; mais ce ne ſont que des monumens de l'imagination humaine, dans leſquels on ne peut apprendre une ſeule vérité, ſoit phyſique, ſoit hiſtorique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de phyſique qui ne ſoit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon Calmet ou dom Calmet (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom), ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités, cet homme que ſa ſimplicité a rendu ſi utile à quiconque veut rire des ſottiſes antiques, rapporte fidélement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont Job fut attaqué, comme ſi Job eût été un perſonnage réel. Il ne balance point à dire que Job avait la vérole; & il entaſſe paſſage ſur paſſage, à ſon ordinaire, pour prouver ce qui n'eſt pas. Il n'avait pas lu l'hiſtoire de la vérole par Aſtruc: car Aſtruc n'étant ni un père de l'égliſe ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très-ſavant, le bon homme Calmet ne ſavait pas ſeulement qu'il exiſtât; les moines compilateurs ſont de pauvres gens.

(*Par un malade aux eaux d'Aix-la-Chapelle.*)

J O S E P H.

L'HISTOIRE de Joseph, à ne la considérer que comme un objet de curiosité & de littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'Homère; car un héros qui pardonne, est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. Presque tout en est merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux; il est vendu par eux à une caravane de marchands ismaélites, conduit en Egypte, & acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant; le Kislar-Aga, eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un serrail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux & ses mains, & la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe; & Putiphar à qui Joseph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de Putiphar devint amoureuse du jeune Joseph, qui, fidèle à son maître & à son bienfaicteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, & accuse Joseph d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'Hippolite & de Phèdre, de Bellérophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damasippe, de Tantis & de Péribée, de Mitril & d'Hippodamie, de Pélée & de Demenette.

Il est difficile de savoir quelle est l'orignale de toutes ces his-

toires ; mais chez les anciens auteurs arabes il y a un trait touchant l'aventure de Joſeph & de la femme de Putiphar, qui eſt fort ingénieux. L'auteur ſuppoſe que Putiphar, incertain entre ſa femme & Joſeph, ne regarda pas la tunique de Joſeph, que ſa femme avait déchirée, comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; Joſeph diſait qu'elle lui avait déchiré & ôté ſa tunique en préſence de l'enfant ; Putiphar conſulta l'enfant, dont l'eſprit était fort avancé pour ſon âge ; l'enfant dit à Putiphar : regardez ſi la tunique eſt déchirée par devant ou par derriere ; ſi elle l'eſt par devant, c'eſt une preuve que Joſeph a voulu prendre par force votre femme, qui ſe défendait ; ſi elle l'eſt par derrière, c'eſt une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, graces au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de ſon eſclave. C'eſt ainſi que cette aventure eſt rapportée dans l'Alcoran, d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarraſſe point de nous inſtruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'eſprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joſeph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en ſoit, Joſeph, ſelon la Genèſe, eſt mis en priſon, & il s'y trouve en compagnie de l'échanſon & du panetier du roi d'Egypte : ces deux priſonniers d'état rêvent tous deux pendant la nuit ; Joſeph explique leurs ſonges ; il leur prédit que dans trois jours l'échanſon rentrera en grace, & que le panetier ſera pendu ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après, le roi d'Egypte rêve auſſi ; ſon échanſon lui dit qu'il y a un jeune Juif en priſon, qui eſt le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit ſept années d'abondance, & ſept années de ſtérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'interprétation des ſonges. Jacob avait vu en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. Joſeph lui-même

avait

avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes frères. Abimélec, long-tems auparavant, avait été averti en ſonge que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'article Songe.)

Revenons à Joſeph. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de Pharaon, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouſer à Joſeph une fille de Putiphar. Il eſt dit que ce Putiphar était grand-prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître; ou ſi c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, & ſa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant, la famine arriva, comme Joſeph l'avait prédit, & Joſeph, pour mériter les bonnes graces de ſon roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à Pharaon, & toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du bled. C'eſt apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait fait un meilleur marché; mais auſſi le peuple ne devait guère bénir le premier miniſtre.

Enfin, le père & les frères de Joſeph eurent auſſi beſoin de bled, car *la famine déſolait toute la terre*. Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment Joſeph reçut ſes frères, comment il leur pardonna & les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un poëme épique intéreſſant; expoſition, nœud, reconnaiſſance, péripétie, & merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob père de Joſeph répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui ſavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélérinage.



JUDÉE.

JE n'ai pas été en Judée, Dieu merci, & je n'y irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en sont revenus. Ils m'ont tous dit que la situation de Jérusalem est horrible ; que tout le pays d'alentour est pierreux ; que les montagnes sont pelées, que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq pieds de largeur ; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin ils parlent tous comme parlait St. Jérôme, qui demeura si long-tems dans Bethléem, & qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes pour habiter quelques montagnes du Lampourdan vanteraient leur nouveau séjour ; & s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc, ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jéricho, Jérusalem, sont Toulouse & Montpellier, & le désert de Sinaï est le pays entre Bourdeaux & Bayonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre ; si ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte ; que ne les laissait-il en Egypte ? A cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. Dieu dit à Abraham : *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (Genèse, chap. 15.)

Hélas mes amis ! vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate & du Nil. On s'est moqué de vous. Les maîtres du Nil & de l'Euphrate ont été tour-à-tour vos maîtres. Vous avez été presque toujours esclaves. Promettre & tenir sont deux, mes

pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en lisant vos sages prophéties qui vous annoncent une terre de miel & de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que si le grand Turc m'offrait aujourd'hui la seigneurie de Jérusalem, je n'en voudrais pas?

Fréderic II, en voyant ce détestable pays, dit publiquement que Moïse était bien mal avisé d'y mener sa compagnie de lépreux; que n'allait-il à Naples? disait Fréderic. Adieu, mes chers Juifs; je suis fâché que terre promise soit terre perdue.

(*Par le Baron de Broukans.*)



JULIEN LE PHILOSOPHE, EMPEREUR ROMAIN.

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs, ou mercenaires ou fanatiques, parlent du barbare & de l'efféminé Constantin comme d'un dieu, & traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les auteurs copistes des premiers, répètent la flatterie & la calomnie; elles deviennent presque un article de foi. Enfin, le tems de la saine critique arrive; & au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu & des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé dans les airs une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens, & il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien; on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément; mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé long-tems comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de Julien & ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusab

de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille ; qu'ayant été persécuté, empoisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare Constance, il ne les persécuta jamais ; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les prisons ; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour-à-tour hérétiques. J'ai rappellé leurs exilés, élargi leurs prisonniers ; j'ai rendu leurs biens aux proscrits ; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre ! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur !

Enfin, en discutant les faits, on a été obligé de convenir que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si longtems pardonné aux Grecs & aux Romains ; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur ; tout ce qu'on admira dans Jules-César, & aucun de ses vices ; il eut la continence de Scipion ; enfin il fut en tout égal à Marc-Aurèle le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodoret, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à Jesus-Christ : Tu as vaincu, Galiléen, comme s'il eût combattu contre Jesus en faisant la guerre aux Perses ! comme si ce philosophe qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu Jesus ! comme s'il eût cru que Jesus était en l'air, & que l'air était le ciel ! Ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'église, ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme faisaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée & la manière dont il marchait. Mais, monsieur l'abbé de la Bléterie, vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses loix, monumens de ses vertus. Qu'im-

porte qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime & que tous ses pas tendissent à la vertu ?

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jesus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, & que ce miracle ne convertit ni Julien, ni Alipius, intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour ; & là-dessus l'abbé de la Bléterie s'exprime ainsi : « Lui & les » philosophes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils » savaient de physique pour dérober à la Divinité un prodige » si éclatant. La nature fut toujours la ressource des incrédules, » mais elle sert la religion si à propos qu'ils devraient au moins » la soupçonner de collusion. »

Premiérement, il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne serait rebâti. L'évangile de Matthieu, écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus, prophétise, il est vrai, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode ; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs & des vaches ?

Troisiémement, on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, selon quelques uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jesus aurait brûlé les ouvriers de l'empereur Julien, & qu'il ne brûla point ceux du calife Omar, qui long-tems après bâtit une mosquée sur les ruines du temple ; ni ceux du grand Saladin, qui rétablit cette même mosquée. Jesus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans ?

Quatriémement, Jesus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquiémement, Jesus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement; il a prédit la fin du monde & son avénement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant, le monde dure encore, & durera vraisemblablement assez long-tems. (*Luc I. chap.* 2.)

Sixiémement, si Julien avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens, ses ennemis, mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise; qu'ils tuérent les ouvriers, & firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septiémement, ce prodige est rapporté dans Ammien Marcellin, qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que, dans un tems où on ne parlait que de prodiges & de contes des sorciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitiémement, si Jesus faisait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtit un temple où lui-même sacrifia, & où il fut circoncis; ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains ses chétiens, qui depuis Arius & Athanase jusqu'aux Roland & aux Cavalier des

Cevènes, ont versé des torrens de sang, & se sont conduits en cannibales?

Delà je conclus que la nature n'est point *en collusion avec le christianisme*, comme le dit La Bléterie; mais que La Bléterie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien: *Quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

La Bléterie, après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand homme, en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jusqu'à Gustave-Adolphe, ont donc été punis de Dieu. Julien mourut de la plus belle des morts, en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien, qui lui succéda régna bien moins long-tems que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans La Bléterie qu'un déclamateur de mauvaise foi; mais où sont les hommes qui osent dire la vérité?

Le stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célébra le brave & clément Julien devant Théodose le meurtrier des Thessaloniciens; mais Le Beau & La Bléterie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

(*Tiré de M. Boulanger.*)



DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le sentiment du juste & de l'injuste ? Dieu, qui nous a donné un cerveau & un cœur. Mais quand votre raison vous apprend-elle qu'il y a vice & vertu ? quand elle nous apprend que deux & deux font quatre. Il n'y a point de connaissance innée, par la raison qu'il n'y a point d'arbre qui porte des feuilles & des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire, né developpé : mais, répétons-le encore, Dieu nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opéra-t-il ? dites-le-moi, jeunes habitans des isles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, & vous Platon, Ciceron, Epictète. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête & du déshonnête. Le bien & le mal sont souvent voisins ; nos passions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes, quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs a bien écrit dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose : Socrate & Epicure, Congfutzée & Ciceron, Marc-Antonin & Amurath second, ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de Dieu ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

Jesus

Jeſus n'enſeigna aucun dogme métaphyſique ; il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je ſuis conſubſtantiel, j'ai deux volontés & deux natures avec une ſeule perſonne ; il laiſſa aux cordeliers & aux jacobins qui devaient venir douze cents ans après lui, le ſoin d'argumenter pour ſavoir ſi ſa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage eſt le ſigne viſible d'une choſe inviſible ; il n'a pas dit un mot de la grace concomitante ; il n'a inſtitué ni moines ni inquiſiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

Dieu avait donné la connaiſſance du juſte & de l'injuſte dans tous les tems qui précédèrent le chriſtianiſme. Dieu n'a point changé & ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raiſon & de morale ſeront éternellement les mêmes. De quoi ſervent à la vertu des diſtinctions théologiques, des dogmes fondés ſur ces diſtinctions, des perſécutions fondées ſur ces dogmes ? La nature effrayée & ſoulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous ces hommes : Soyez juſtes, & non des ſophiſtes perſécuteurs.

Vous liſez dans le Sadder, qui eſt l'abrégé des loix de Zoroaſtre, cette ſage maxime : Quand il eſt incertain ſi une action qu'on te propoſe eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi. Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel légiſlateur a mieux parlé ? Ce n'eſt pas là le ſyſtême des opinions probables inventé par des gens qui s'appellaient *la ſociété de Jeſus*.



DES LOIX.

Première section.

LEs moutons vivent en société fort doucement ; leur caractère passe pour très-débonnaire, parce que nous ne voyons pas la prodigieuse quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il est à croire même qu'ils les mangent innocemment & sans le savoir, comme lorsque nous mangeons d'un fromage de Sassenage. La république des moutons est l'image fidelle de l'âge d'or.

Un poulaillier est visiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de roi comparable à un coq. S'il marche fiérement au milieu de son peuple, ce n'est point par vanité. Si l'ennemi approche, il ne donne point d'ordre à ses sujets d'aller se faire tuer pour lui en vertu de sa certaine science & pleine puissance : il y va lui-même, range ses poules derrière lui, & combat jusqu'à la mort. S'il est vainqueur, c'est lui qui chante le *Te Deum*. Dans la vie civile, il n'y a rien de si galant, de si honnête, de si désintéressé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans son bec royal un grain de bled, un vermisseau, il le donne à la première de ses sujettes qui se présente. Enfin Salomon dans son serrail n'approchait pas d'un coq de basse-cour.

S'il est vrai que les abeilles soient gouvernées par une reine à qui tous ses sujets font l'amour, c'est un gouvernement plus parfait encore.

Les fourmis passent pour une excellente démocratie. Elle est au-dessus de tous les autres états ; puisque tout le monde y est égal, & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des castors est encore supérieure à celle des fourmis, du moins si nous en jugeons par leurs ouvrages de maçonnerie.

Les singes ressemblent plutôt à des bateleurs qu'à un peuple policé ; & ils ne paraissent pas être réunis sous des loix fixes & fondamentales, comme les espèces précédentes.

Nous ressemblons plus aux singes qu'à aucun autre animal par le don de l'imitation, par la légéreté de nos idées, & par notre inconstance, qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre espèce, & nous donna quelques instincts, l'amour-propre pour notre conservation, la bienveillance pour la conservation des autres, l'amour qui est commun avec toutes les espèces, & le don inexplicable de combiner plus d'idées que tous les animaux ensemble ; après nous avoir ainsi donné notre lot, elle nous dit : Faites comme vous pourrez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raison en est évidente : les loix ont été faites à mesure, selon les tems, les lieux, les besoins, &c.

Quand les besoins ont changé, les loix qui sont demeurées sont devenues ridicules. Ainsi la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin, était très-raisonnable en Arabie, où le porc & le vin sont pernicieux ; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'aîné, est fort bonne dans un tems d'anarchie & de pillage. Alors l'aîné est le capitaine du château que des brigands assailliront tôt ou tard ; les cadets seront ses premiers officiers, les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le seigneur salien son aîné, pour devenir à son tour le maître de la masure ; mais ces cas sont rares, parce que la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions, que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frère aîné que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjons du tems

de Chilperic, eſt déteſtable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes, on ſait que les loix du jeu ſont les ſeules qui ſoient par-tout juſtes, claires, inviolables & exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs, eſt-il obéi de bon gré dans toute la terre, & que les décrétales des papes, par exemple, ſont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris? c'eſt que l'inventeur des échecs combina tout avec juſteſſe pour la ſatisfaction des joueurs & que les papes, dans leurs décrétales, n'eurent en vue que leur ſeul avantage. L'Indien voulut exercer également l'eſprit des hommes & leur donner du plaiſir; les papes ont voulu abrutir l'eſprit des hommes. Auſſi le fond du jeu des échecs a ſubſiſté le même depuis cinq mille ans; il eſt commun à tous les habitans de la terre; & les décrétales ne ſont reconnues qu'à Spolette, à Orviette, à Lorette, où le plus mince juriſconſulte les déteſte & les mépriſe en ſecret.

Seconde ſection.

Du tems de Veſpaſien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Iſraélite fort riche qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à ſon métier d'uſurier, & emmena vers Eziongaber toute ſa famille, qui conſiſtait en ſa vieille femme, un fils & une fille; il avait dans ſon train, deux eunuques, dont l'un ſervait de cuiſinier, l'autre était laboureur & vigneron. Un bon eſſénien qui ſavait par cœur le Pentateuque, lui ſervait d'aumônier: tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber, traverſa la mer qu'on nomme Rouge, & qui ne l'eſt point, & entra dans le golfe Perſique, pour aller chercher la terre d'Ophir, ſans ſavoir où elle était. Vous croyez bien qu'il ſurvint une horrible tempête, qui pouſſa la famille hébraïque vers les côtes des Indes; le vaiſſeau fit naufrage à une des iſles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déſerte.

Le vieux richard & la vieille ſe noyèrent; le fils, la fille, les deux eunuques & l'aumônier ſe ſauvèrent; on tira comme on put

quelques provisions du vaisseau ; on bâtit de petites cabanes dans l'isle, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'isle de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le tems qu'on égorgeait ailleurs le reste de la nation chérie ; mais l'essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ressusciter, dit le jeune juif, épousez ma sœur. Je le voudrais bien, dit l'aumônier ; mais la loi s'y oppose. Je suis essénien ; j'ai fait vœu de ne me jamais marier ; la loi porte qu'on doit accomplir son vœu ; la race juive finira si elle veut ; mais certainement je n'épouserai point votre sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans, reprit le juif ; je lui en ferai donc, s'il vous plait ; & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats romains, dit l'aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste ; si c'était votre sœur de pere, encore passe, la loi le permet ; mais elle est votre sœur de mère, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles : mais dans l'isle de Padrabranca, où je ne vois que des cocos, des ananas & des huîtres, je crois que la chose est très-permise. Le juif épousa donc sa sœur, & en eut une fille, malgré les protestations de l'essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans, la mère mourut ; le père dit à l'aumônier : Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés ? voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve ! dit l'essénien. Oh bien ! je l'épouserai donc, moi, dit le père ; il en sera ce qui

pourra ; mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'essénien épouvanté de cet horrible propos, ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier : demeurez, mon ami, j'observe la loi naturelle, je sers la patrie, n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier, ayant toujours la loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'isle voisine.

C'était la grande isle d'Attole, très-peuplée, & très-civilisée. Dès qu'il aborda, on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il se plaignit très-amérement de la façon inhospitalière dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi, & que depuis que l'isle avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada, on avait sagement réglé que tous les étrangers qui aborderaient dans Attole, seraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du pays, & il demeura esclave : il avait heureusement un très-bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors ; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent. Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison ; mais l'essénien dit : La loi ne permet pas de mentir ; je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent. Ainsi le maître fut volé & tué ; les esclaves accusèrent l'essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron ; l'essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde ; & il fut pendu.

On me conta cette histoire & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires ; je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes. Quelle est cette belle femme ? dis-je à mon avocat en parlement, qui était venu avec moi ; car j'avais un procès en parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais

toujours avoir mon avocat à mes côtés. C'est la fille du roi, dit-il; elle est charmante & bienfaisante; c'est bien dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être reine de France. Quoi! lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens, & les princes du sang (ce qu'à Dieu ne plaise), elle ne pourrait hériter du royaume de son père? Non, dit l'avocat, la loi salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi salique? dis-je à l'avocat. Je n'en sais rien, dit-il; mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne savaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite, qui disait qu'en terre salique fille n'héritait pas d'un aleu; & cette loi a été adoptée en terre non salique. Et moi, lui dis-je, je la casse; vous m'avez assuré que cette princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang royal; ma mère a hérité de son père, & je veux que cette princesse hérite du sien.

. . . .

Le lendemain mon procès fut jugé en une chambre du parlement, & je perdis tout d'une voix; mon avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque chambre, chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq chambres de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieues de Paris une province nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères: nous rencontrâmes à la première auberge un jeune homme qui se désespérait; je lui demandai quelle était sa disgrace: il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère? lui dis-je; mon frère est mon aîné, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas! monsieur, me dit-il, la loi donne tout ici aux aînés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché; chez nous on partage également, & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

. . . .

Ces petites aventures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un juste-au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Delhi & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan : les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour : c'est la nécessité qui fait les loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix, & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il ; nous étions des bœufs alors ; Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillon ; nous avons depuis été changés en hommes ; mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines : le fruit de mon travail doit être à moi ; je dois honorer mon père & ma mère ; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, colonel de housards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre. C'est, me dit-on, de pendre un brave officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre une armée royale ; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres ; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà l'*Esprit des loix*.

Après

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné a neuf ans de galères pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient, qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misère, & son fils traîne une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je sais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plupart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un père de famille doit être le maître chez soi; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté: ils feront en une heure trente loix de cette espèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de lèse-majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un raya; une troisième ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur, & lui contestera le reste; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur tartare viendra saisir vos enfans au berceau, fera du plus robuste un soldat, & du plus faible un eunuque, & laissera le père & la mère sans secours & sans consolation.

Or, lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son sujet? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un juriſconſulte ces notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi eccléſiaſtique n'ait de force que lorſqu'elle aura la ſanction expreſſe du gouvernement. C'eſt par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuſes.

Ces querelles ſont le partage des nations barbares, ou devenues barbares.

Que le magiſtrat ſeul puiſſe permettre ou prohiber le travail les jours de fête; parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du magiſtrat, & que les prêtres s'en tiennent à l'auguſte fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt ſoit purement un objet de la loi civile, parce qu'elle ſeule préſide au commerce.

Que tous les eccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au gouvernement, parce qu'ils ſont ſujets de l'état.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la première année du revenu d'une terre que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puiſſe jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce citoyen eſt pécheur, parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.

Que les magiſtrats, les laboureurs & les prêtres, paient également les charges de l'état, parce que tous appartiennent également à l'état.

Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.

Que les ſupplices des criminels ſoient utiles. Un homme pendu n'eſt bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encore la patrie, & eſt une leçon vivante.

Que toute loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interpréter, c'eſt preſque toujours la corrompre.

Que rien ne ſoit infame que le vice.

Que les impôts ne ſoient jamais que proportionnels.

Que la loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la loi ne vaut rien (*a*).

(*a*) Voyez le poëme de la loi naturelle.



LUXE.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moissons; quand, pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des Volsques, & des Samnites? C'étaient des hommes désintéressés & vertueux; ils n'avaient pu encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccagèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on loue leur tempérance.

Quand, de proche en proche, ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golfe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cents ans; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goûtèrent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jeter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens : dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent (*a*). De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de marins anglais se sont enrichis à la prise de Pondichéri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres,

(*a*) Le pauvre d'esprit que nous avons déjà cité, ayant lu ce passage dans une mauvaise édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi*, crut que l'auteur voulait dire que les voleurs jouissaient de bonne foi. Nous savons bien que ce pauvre d'esprit est méchant; mais, de bonne foi, il ne peut être dangereux.

pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique ?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie ? Ils citent Lacédémone ; que ne citent-ils aussi la république de Saint-Marin ? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce ? eut-elle jamais des Démosthène, des Sophocle, des Apelle & des Phidias ? Le luxe d'Athènes a fait des grands hommes en tout genre ; Sparte a eu quelques capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite république que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre ?

Que la république de Raguse & le canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces ; mais j'ai lu quelque part :

Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes villages, où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a guère pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent ; mais qu'un bourgeois de

Paris ou de Londres paraiſſe au ſpectacle vêtu comme ce payſan, voilà la léſine la plus groſſière & la plus ridicule.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit conſiſtere rectum.

Lorſqu'on inventa les ciſeaux, qui ne ſont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui ſe rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient ſur le nez? On les traita ſans doute de petits-maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un inſtrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemiſes & les chauſſons. On ſait avec quelle fureur les vieux conſeillers, qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes magiſtrats qui donnèrent dans ce luxe funeſte.





MAITRE.

COMMENT un homme a-t-il pu devenir le maître d'un autre homme, & par quelle espèce de magie incompréhensible a-t-il pu devenir le maître de plusieurs autres hommes ? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes ; mais je donne la préférence à une fable indienne, parce qu'elle est courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de sa femme Procriti. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit bossu, les deux filles étaient jolies. Dès que le géant sentit sa force, il coucha avec ses deux sœurs, & se fit servir par le petit bossu. De ses deux sœurs l'une fut sa cuisinière, l'autre sa jardinière. Quand le géant voulait dormir, il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère le bossu ; & lorsque celui-ci s'enfuyait, il le rattrapait en quatre enjambées, & lui donnait vingt coups de nerf de bœuf.

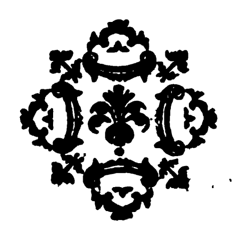
Le bossu devint soumis & le meilleur sujet du monde. Le géant satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet, lui permit de coucher avec une de ses sœurs dont il était dégoûté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout-à-fait bossus ; mais ils eurent la taille assez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de Dieu & du géant. Ils reçurent une excellente éducation ; on leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin ; qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait ; que s'il avait quelque jolie nièce, ou arrière-nièce, c'était pour lui seul sans difficulté, & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort, son fils, qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui, crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes, & coucher avec toutes les filles. La famille

ſe ligua contre lui; il fut aſſommé, & on ſe mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine, & que le géant n'était venu qu'après un grand nombre d'années & de diſſentions; mais tous les auteurs de Bénarès & de Siam conviennent que les hommes vécurent une infinité de ſiècles avant d'avoir l'eſprit de faire des loix; & ils le prouvent par une raiſon ſans replique; c'eſt qu'aujourd'hui même où tout le monde ſe pique d'avoir de l'eſprit, on n'a pas trouvé encore le moyen de faire une vingtaine de loix paſſablement bonnes.

C'eſt encore, par exemple, une queſtion inſoluble dans l'Inde, ſi les républiques ont été établies avant ou après les monarchies, ſi la confuſion a du paraître aux hommes plus horrible que le deſpotiſme. J'ignore ce qui eſt arrivé dans l'ordre des tems; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naiſſant tous égaux, la violence & l'habileté ont fait les premiers maîtres; les loix ont fait les derniers.



MARTYRE.

MARTYRE.

ON nous berne de martyres à faire pouffer de rire. On nous peint les Titus, les Trajan, les Marc-Aurèle, ces modèles de vertu, comme des monstres de cruauté. Fleuri, abbé du Loc-Dieu, a déshonoré son histoire ecclésiastique par des contes qu'une vieille femme de bon sens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter sérieusement que les Romains condamnèrent sept vierges de soixante & dix ans chacune, à passer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui punissaient de mort les vestales pour la moindre galanterie ?

C'est apparemment pour faire plaisir aux cabaretiers, qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théodote, pria Dieu de faire mourir ces sept vierges, plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, & le proconsul fit noyer dans un lac les sept demoiselles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent se plaindre à Théodote du tour qu'il leur avait joué, & le supplièrent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodote prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste, & d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterre, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bègue; il veut le faire brûler parce qu'il était chrétien; trois juifs se trouvent là, & se mettent à rire de ce que Jesus-Christ laisse brûler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur religion vaut bien mieux que la chrétienne, puisque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaise ardente. Aussitôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, sans lui faire mal, se séparent, & vont brûler les trois juifs.

L'empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu ; mais un juge de village moins ſcrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier médecin de l'empereur eſt aſſez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain, cet enfant ſe met à jaſer avec une volubilité qui ravit toute l'aſſemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette eſpèce dans les martyrologes. On a cru rendre les anciens romains odieux, & on s'eſt rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées, de bons maſſacres bien conſtatés, des ruiſſeaux de ſang qui aient coulé en effet, des pères, des mères, des maris, des femmes, des enfans à la mamelle réellement égorgés & entaſſés les uns ſur les autres ? Monſtres perſécuteurs, ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croiſades contre les Albigeois, dans les maſſacres de Mérindol & de Cabrière, dans l'épouvantable journée de la Saint-Barthelemi, dans les maſſacres de l'Irlande, dans les vallées des Vaudois. Il vous ſied bien, barbares que vous êtes ! d'imputer aux meilleurs des empereurs des cruautés extravagantes, vous qui avez inondé l'Europe de ſang, & qui l'avez couverte de corps expirans, pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois, & que le pape peut vendre des indulgences ! Ceſſez de calomnier les Romains vos légiſlateurs, & demandez pardon à Dieu des abominations de vos pères.

Ce n'eſt pas le ſupplice, dites-vous, qui fait le martyre, c'eſt la cauſe. Eh bien ! je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appellées du nom de martyr, qui ſignifie témoin ; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux ? Les Phalaris & les Buſiris ont été les plus doux des hommes en comparaiſon de vous : votre inquiſition, qui ſubſiſte encore, ne fait-elle pas frémir la raiſon, la nature, la religion ? Grand Dieu ! ſi on allait mettre en cendre ce tribunal infernal, déplairait-on à vos regards vengeurs ?

MATIÈRE.

LEs sages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matière, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des profeſſeurs, & ſur-tout des écoliers, ſavent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matière eſt étendue & diviſible, ils croient avoir tout dit; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils; & ces parties, de quoi ſont-elles compoſées? Les élémens de ces parties, ſont-ils diviſibles? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup; ce qui eſt également ſuſpect. Cet être preſque inconnu qu'on nomme matière, eſt-il éternel? Toute l'antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active? Pluſieurs philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient ſont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matière puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature; car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachées à ſa configuration? La matière exiſte; vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas! de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphyſique bien peu. Nous peſons la matière, nous la meſurons, nous la décompoſons; & au-delà de ces opérations groſſières, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abyme.

Pardonnez, de grace, à l'univers entier, qui s'eſt trompé en croyant la matière exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion

n'a pas toujours été ? S'il n'était pas néceſſaire que la matière exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci : *Rien ne ſe fait de rien.* En effet, le contraire eſt incompréhenſible. Le chaos a chez tous les peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſavoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant ; mais aucune nation n'avait été inſtruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verſet de la Geneſe dit que les dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon, qui eſt venu dans le ſeul tems où les Juifs aient eu quelque érudition, dit dans ſon chapitre de la création : « Dieu étant bon par ſa nature, n'a point porté envie à la ſubſtance, à » la matière, qui par elle-même n'avait rien de bon, qui n'a » de ſa nature, qu'inertie, confuſion, déſordre. Il daigna la » rendre bonne, de mauvaiſe qu'elle était. »

L'idée du chaos débrouillé par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'Orient, quand il diſait dans ſa théogonie : « Le chaos eſt ce qui a exiſté le premier. » Ovide était l'interprète de tout l'empire Romain, quand il diſait :

Sic ubi diſpoſitam quiſquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit.

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argille ſous la roue du potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éter-

nelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le chaos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers, un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement? A cela on répondait: Il est impossible que la matière ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages, si rien n'y passe?

De replique en replique on ne finirait jamais; le systême de la matière éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les systêmes. Celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre, même en géométrie? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront: Les propriétés des asymptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre: mais la création ne l'est pas; pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire, comme toute l'antiquité, la matière éternelle? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira: Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matière; vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manès.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au théologien: En quoi suis-je manichéen?

voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets points deux architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale ; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée ? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un chaos débrouillé, ou sur un chaos créé de rien ; presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie ; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à la table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.



MÉCHANT.

On nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse ; que l'homme est né enfant du diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel ; qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point ! me dis-tu ; je suis régénéré ; je ne suis ni hérétique ni infidèle ; on peut se fier à moi. Mais le reste du genre humain, qui est, ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres ; & toutes les fois que tu parleras à un luthérien, ou à un turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'assassineront ; car ils sont enfans du diable ; ils sont nés méchans ; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau, de dire aux hommes : *Vous êtes tous nés bons ; voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse ? on lui dit : Est-il possible que vous déshonoriez la dignité de chanoine ? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi, &

qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager : Songe que tu es du régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme.

En effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-même* ? si vous étiez né enfant du diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait : Consultez, suivez votre nature diabolique, soyez imposteur, voleur, assassin ; c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant ; il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent : Vous êtes né malade. Il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; & ces raisonneurs sont très-malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte : s'ils étaient nés méchans, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petit serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté, qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères

peuvent acquérir ces qualités ; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride, la pierre & la gravelle, parce que tout le monde y est exposé ?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes ; les Philadelphiens, les Banians, n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tunquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Venise, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, est extrême.

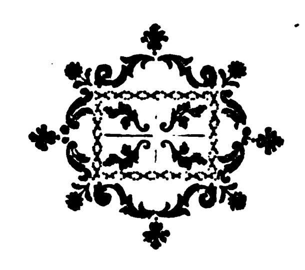
Si les hommes étaient essentiellement méchans, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi malfaisant que malheureux, qui, pour se venger de son supplice, leur inspirerait toutes ses fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourrissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & qui médisent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guère le tems de mal faire.

Dans les dix millions restans seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement

visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit séculiers, soit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant, encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice, voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.



MESSIE.

. . . .

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au messie, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands théologiens leur accordent que, dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple juif, & après toutes les promesses que l'Éternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un messie vainqueur & libérateur; & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jesus, d'autant plus qu'il n'y a pas un seul passage dans l'ancien Testament où il soit dit : Croyez au messie.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai messie fussent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les docteurs juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du messie; plusieurs disent que le messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un messie n'est point un article fondamental de foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs rabbins vous disent qu'ils ne doutent pas que, suivant les anciens oracles, le messie ne soit venu dans les tems marqués; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend, pour se manifester, qu'Israël ait célébré comme il faut le sabbat........

Le livre détestable intitulé *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle : Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesu*, publié

l'an 1705 par M. Huldric, qui fuit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachronismes les plus grossiers; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le règne d'Hérode le Grand; il veut que ce soit à ce prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jesus.

L'auteur, qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jesus-Christ, & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée: nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Abmed-ben-Cassum-al-Andacousy, maure de Grenade, qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé, avec seize lames de plomb gravées en caractères arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quinones, archevêque de Grenade, en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où, après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'Alexandre VII; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de messie, accompagné de l'épithète de *faux*, se donne encore à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation juive. Il y eut de ces *faux-messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*a*) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se

(*a*) *Act. apost. c. v.* 34, 35, 36.

lit dans les antiquités judaïques de Josephe, liv. XX, chap. II. Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe, la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Josephe fait mention dans le douzième chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon, surnommé le magicien (*b*), qui avait su séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu.*

Dans le siècle suivant, l'an 178 & 179 de l'ère chrétienne, sous l'empire d'Adrien, parut le *faux-messie* Barchochebas, à la tête d'une armée. L'empereur envoya contre lui Julius Severus, qui, après plusieurs rencontres, enferma les révoltés dans la ville de Bither; elle soutint un siège opiniâtre, & fut emportée; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs, qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem; il établit même des gardes aux portes de cette ville, pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate, historien ecclésiastique (*c*), que l'an 434 il parut dans l'isle de Candie un *faux-messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

Un siècle après, en 530, il y eut dans la Palestine un *faux-messie* nommé Julien; il s'annonçait comme un grand conquérant, qui, à la tête de sa nation, détruirait par les armes tout le

(*b*) *Act. apost. c.* 8, 9.

(*c*) *Socr. Hist. eccl.* liv. II. chap. XXXVIII.

peuple chrétien. Séduits par ſes promeſſes, les juifs armés maſſacrèrent pluſieurs chrétiens. L'empereur Juſtinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux chriſt; il fut pris & condamné au dernier ſupplice.

Au commencement du huitième ſiècle, Serenus, juif eſpagnol, ſe donna pour meſſie, prêcha, eut des diſciples, & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva pluſieurs *faux-meſſies* dans le douzième ſiècle. Il en parut un en France ſous Louis le Jeune; il fut pendu, lui & ſes adhérens, ſans qu'on ait jamais ſu les noms ni du maître ni des diſciples.

Le treizième ſiècle fut fertile en *faux-meſſies*; on en compte ſept ou huit qui parurent en Arabie, en Perſe, dans l'Eſpagne, en Moravie: l'un d'eux, qui ſe nommait David el Ré, paſſe pour avoir été un très-grand magicien; il ſéduiſit les Juifs, & ſe vit à la tête d'un parti conſidérable; mais ce meſſie fut aſſaſſiné.

Jacques Zieglerne de Moravie, qui vivait au milieu du ſeizième ſiècle, annonçait la prochaine manifeſtation du meſſie, né, à ce qu'il aſſurait, depuis quatorze ans: il l'avait vu, diſait-il, à Strasbourg, & il gardait avec ſoin une épée & un ſceptre pour les lui mettre en main dès qu'il ſerait en âge d'enſeigner.

L'an 1624, un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666 Sabatei-Sévi, né dans Alep, ſe dit le meſſie prédit par les Zieglerne. Il débuta par prêcher ſur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs ſe moquaient de lui, pendant que ſes diſciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ſes intérêts le gros de la nation juive, puiſque les chefs de la ſynagogue de Smyrne, portèrent contre lui une ſentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en con-

somma point, disant que cela était au-dessous de lui. Il s'associa un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le personnage du prophète Elie, qui devait précéder le messie. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Sabatei-Sévi comme le libérateur des nations. La populace juive se déclara pour eux ; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématisèrent.

Sévi, pour fuir l'orage, se retira à Constantinople, & delà à Smyrne ; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs, qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de messie ; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs, qui déclarèrent Sabatei-Sévi messie & roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son roi à être empalé.

Sabatei se mit sous la protection du cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple juif ; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite ; il prit le nom de roi des rois, & donna à Joseph Sévi son frère celui de roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles ; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur roi, leur messie prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le sultan, qui tenait sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi, & lui dit que s'il était messie, il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le grand seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses icoglans ; le messie avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des juifs & des musulmans ; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux-messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE, MÉTEMPSYCOSE.

N'EST-IL pas bien naturel que toutes les métamorphoſes dont la terre eſt couverte aient fait imaginer dans l'Orient, où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre ? un point preſque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon ; un gland ſe transforme en chêne, un œuf en oiſeau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois ſe change en feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphoſé dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des corps plus groſſiers. L'idée de la métempſycoſe eſt peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encore très-naturel que toutes les métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, aient produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans ſon admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Edith, femme de Loth, fut changée en ſtatue de ſel. Si Euridice reſta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrygie eſt changé en un lac ; la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'Écriture une métamorphoſe à-peu-près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. Cadmus fut changé en ſerpent ; la verge d'Aaron devint ſerpent auſſi.

Les dieux ſe changeaient très-ſouvent en hommes ; les Juifs n'ont jamais vu les anges que ſous la forme humaine ; les anges mangèrent chez Abraham. Paul, dans ſon épître aux Corinthiens, dit que l'ange de Sathan lui a donné des ſoufflets : *Angelus Sathana me colaphiſei.*



MIRACLES.

UN miracle, selon l'énergie du mot, eſt une choſe admirable. En ce cas tout eſt miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de ſoleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, ſont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues, nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipſe de ſoleil pendant la pleine lune, qu'un mort faſſe à pied deux lieues de chemin en portant ſa tête entre ſes bras, nous appellons cela un miracle.

Pluſieurs phyſiciens ſoutiennent qu'en ce ſens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle eſt la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée. Mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être ſuſpendue par ſon auteur? Ils ont la hardieſſe de répondre que non, & qu'il eſt impoſſible que l'être infiniment ſage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, diſent-ils, déranger ſa machine que pour la faire mieux aller, or il eſt clair qu'étant Dieu il a fait cette immenſe machine auſſi bonne qu'il l'a pu; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection réſultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement: ainſi il n'y changera jamais rien.

De plus, Dieu ne peut rien faire ſans raiſon; or quelle raiſon le porterait à défigurer pour quelque tems ſon propre ouvrage?

C'eſt en faveur des hommes, leur dit-on. C'eſt donc au

moins

moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il eſt impoſſible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encore même le genre humain eſt bien peu de choſe; il eſt beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaiſon de tous les êtres qui rempliſſent l'immenſité. Or n'eſt-ce pas la plus abſurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertiſſe en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, ſur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces reſſorts immenſes qui font mouvoir tout l'univers?

Mais ſuppoſons que Dieu ait voulu diſtinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux? il n'a certes aucun beſoin de ce changement, de cette inconſtance, pour favoriſer ſes créatures; ſes faveurs ſont dans ſes loix mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles; toutes obéiſſent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain deſſein ſur quelques êtres vivans! Il dirait donc: Je n'ai pu parvenir, par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes loix éternelles, à remplir un certain deſſein: je vais changer mes éternelles idées, mes loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce ſerait un aveu de ſa faibleſſe, & non de ſa puiſſance. Ce ſerait, ce me ſemble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainſi donc, oſer ſuppoſer à Dieu des miracles, c'eſt réellement l'inſulter (ſi des hommes peuvent inſulter Dieu). C'eſt lui dire: Vous êtes un être faible & inconſéquent. Il eſt donc abſurde de croire des miracles; c'eſt déshonorer en quelque ſorte la Divinité.

On preſſe ces philoſophes; on leur dit: Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Être ſuprême, l'éternité de ſes loix, la régularité de ſes mondes infinis: notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles; les hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin,

ou en huile ; Athalide, fille de Mercure, reſſuſcita pluſieurs fois ; Eſculape reſſuſcita Hippolite ; Hercule arracha Alceſte à la mort ; Hérès revint au monde après avoir paſſé quinze jours dans les enfers ; Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une veſtale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un aſſemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un ſuperbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après ſa mort ; les murailles de Thèbes ſe conſtruiſirent d'elles-mêmes au ſon de la flûte, en préſence des Grecs ; les guériſons faites dans le temple d'Eſculape, étaient innombrables ; & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Eſculape.

Nommez-moi un peuple chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſur-tout dans des tems où l'on ſavait à peine lire & écrire.

Les philoſophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philoſophes chrétiens diſent : Nous croyons aux miracles opérés dans notre ſainte religion ; nous les croyons par la foi, & non par notre raiſon, que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorſque la foi parle, on ſait aſſez que la raiſon ne doit pas dire un ſeul mot ; nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de Jeſus-Chriſt & des apôtres ; mais permettez-nous de douter un peu de pluſieurs autres ; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions notre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit moine était ſi fort accoutumé de faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer ſon talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le deſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On

accorde aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que St. Gervais & St. Protais aient apparu en songe à St. Ambroise ; qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques ; que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle ? St. Augustin était alors à Milan ; c'est lui qui rapporte ce miracle ; *immenso populo teste*, dit-il dans sa Cité de Dieu livre XXII. Voilà un miracle des mieux constatés. Les philosophes disent qu'ils n'en croient rien ; que Gervais & Protais n'apparaissent à personne ; qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses ; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à celui de Vespasien ; que c'est un miracle inutile ; que Dieu ne fait rien d'inutile : & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces philosophes ; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. « Quand un joueur de gobelets adroit se fait chrétien, il est » sûr de faire fortune. » Mais comme Lucien est un auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle ; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Polycarpe, ayant été condamné à être brûlé & étant jeté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui criait : Courage, Polycarpe ! sois fort, montre-toi homme ; qu'alors les flammes du bûcher s'écartèrent de son corps, & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête, & que du milieu du bûcher il sortit une colombe : enfin on fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle ? disent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne ? D'où vient que tant de martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pu résister au tranchant du glaive ? On répond que c'est la volonté de Dieu.

Mais les philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les pères de l'église ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrisostome dit expressément : « Les dons extraordinaires de l'esprit étaient » donnés même aux indignes, parce qu'alors l'église avait besoin » de miracles ; mais aujourd'hui ils ne sont pas même donnés » aux dignes, parce que l'église n'en a plus de besoin. » Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

St. Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit, dans sa Cité de Dieu : « Pourquoi ces miracles qui » se faisaient autrefois ne se font-ils plus aujourd'hui ? » Et il en donne la même raison : *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt ? Possem quidem dicere necessaria priùs fuisse quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone qui, ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle des vingt martyrs ; qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au savetier : Voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les loix de la nature ; que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier ; qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que, selon St. Jérôme, dans sa vie de l'hermite Paul, cet hermite eut plusieurs conversations avec des satyres, & avec des faunes ; qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir ;

ils pourront répondre encore que tout cela n'est pas absolument contre la physique, que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas, si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bon chrétiens ont combattu l'histoire de St. Siméon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'église grecque, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles latins ont été suspects à l'église grecque : les protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre église.

Un savant jésuite (*a*) qui a prêché long-tems dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères, ni lui, n'ont jamais pu faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses lettres de n'avoir point le don des langues; il dit qu'il n'est chez les Japonois que comme une statue muette; cependant les jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts : c'est beaucoup; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des jésuites en France, est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en soit, tous les chrétiens conviennent que les miracles de Jesus-Christ & des apôtres sont d'une vérité incontestable; mais qu'on peut douter, à toute force, de quelques miracles faits dans nos derniers tems, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.....

(*a*) Ospiniam, pag. 230.





MORALE.

JE viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée *Histoire du bas empire* :

Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.

Ah ! M. Le-Beau, auteur de ces quatorze volumes, où avez-vous pris cette sottise ? eh ! quest-ce donc que la morale de Socrate, de Zaléucus, de Curondas, de Ciceron, d'Epictète, de Marc-Antonin ?

Il n'y a qu'une morale, M. Le-Beau, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artistes, n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de Ciceron, ni les éthiques d'Aristote ; mais sitôt qu'ils réfléchissent, ils sont, sans le savoir, les disciples de Ciceron ; le teinturier indien, le berger tartare, & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. Confucius n'a point inventé un systême de morale comme on bâtit un systême de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur Festus, quand les Juifs le pressèrent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes.

On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez. Etendez cette vérité; tirez vos conséquences.



MOYSE.

EN vain plusieurs savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse (*a*). Ils disent que par l'écriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le secretaire Saphan. Or entre Moïse & cette aventure du secretaire Saphan, il y a mille cent soixante-sept années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent, l'an du monde 2213, & le secretaire Saphan publia le

(*a*) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte? Sanchoniaton, Manéthon, Megasthène, Hérodote, n'en auraient-ils pas parlé? Josephe l historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un seul mot des miracles de Moïse. Quoi! le Nil aura été changé en sang; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Egypte; la mer se sera ouverte; ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche; & nul auteur n'en aura parlé? & les nations auront oublié ces prodiges? & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires, des milliers d'années après l'événement?

Quel est donc ce Moïse inconnu à la terre entière jusqu'au tems où un Ptolomée eut, dit-on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de siècles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïse. Bacchus avait passé la mer Rouge à pied sec; Bacchus avait changé les eaux en sang; Bacchus avait journellement opéré des miracles avec sa verge: tous ces faits étaient chantés dans les orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on sût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau, si long-tems errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes, sur lesquelles il enchérit encore ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne sait-on pas que jusqu'au nom d'Adonaï, d'Ihaho, d'Eloï, ou Eloa, qui signifia Dieu chez la nation juive, tout était phénicien?

livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone ; & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent, dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur ; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté, si l'église n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutaient qu'aucun prophète n'a cité les livres du Pentateuque ; qu'il n'en est question ni dans les pseaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage ? Ce ne pouvait être qu'en égyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papiros ; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies ; ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que, dans un désert où le peuple juif n'avait ni cordonnier ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien

des

des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chymie ordinaire, non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre, & d'écarlate : mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère; le Deutéronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre, de villes qui n'existaient pas de son tems? aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois juifs, tandis que non seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour

la conduite des rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du tems des rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs: Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu: Il faut que vous ayiez été bien timide pour ne nous pas mener contre le pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine; nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé, pour nous faire plaisir, tous les premiers nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles, cela fait trois cent mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans les déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan, sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer.

Il était naturel que, de la terre de Gessen, nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusque par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer Rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingts lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par

un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer; mais, après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadès-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos pères!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds morts dans les déserts, auraient pu dire à Moïse, s'il leur avait lu l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière? Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, & vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple: nos pères l'auraient-ils souffert? Se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires? Vous nous dites que, non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vint-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite, tandis que vous-même avez épousé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes! Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont là, à peu près, les objections que font les savans à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des

hommes ; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sageſſe qui nous eſt inconnue ; que les Juifs eux-mêmes, depuis plus de deux mille ans, ont cru que Moïſe eſt l'auteur de ces livres ; que l'égliſe, qui a ſuccédé à la ſynagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les ſavans doivent ſe taire quand l'égliſe parle.



NÉCESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout eſt néceſſaire ?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que Dieu aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne : il y a des gens qui penſent autrement ; je ne les entends point ; peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc ? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre ? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire ?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre ; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande ; il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain ; tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires ; tel autre ſe borne à une paire de ſouliers ; tel autre marche gaiement pieds nus : je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette eſpèce ; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œſophage pour avaler, un eſtomac pour digérer, une cervelle pour raiſonner, des organes pour produire leurs ſemblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naiſſent privés d'une partie de ces choſes néceſſaires ?

SELIM.

C'eſt que les loix générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monſtres ; mais en général l'homme eſt pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui ſervent à les faire vivre en ſociété ?

SELIM.

Oui : j'ai voyagé avec Paul Lucas, & par-tout où j'ai paſſé, j'ai vu qu'on reſpectait ſon père & ſa mère ; qu'on ſe croyait obligé de tenir ſa promeſſe, qu'on avait de la pitié pour les

innocens opprimés, qu'on déteſtait la perſécution, qu'on regardait la liberté de penſer comme un droit de la nature, & les ennemis de cette ſociété comme les ennemis du genre humain; ceux qui penſent différemment m'ont paru des créatures mal organiſées, des monſtres, comme ceux qui ſont nés ſans yeux, & ſans mains.

OSMIN.

Ces choſes néceſſaires, le ſont-elles en tout tems & en tous lieux?

SELIM.

Oui; ſans cela, elles ne ſeraient pas néceſſaires à l'eſpèce humaine.

OSMIN.

Ainſi une croyance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire à cette eſpèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en ſociété, & remplir leurs devoirs envers Dieu, avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriël.

SELIM.

Rien n'eſt plus évident; il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eût pu remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde; il n'était point du tout néceſſaire à l'eſpèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté en tous lieux; Dieu, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon ſoleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion muſulmane. Cette ſecte n'eſt donc que comme les loix poſitives, qui changent ſelon les tems & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des phyſiciens, qui ſe ſuccèdent les unes aux autres.

La ſecte muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puisqu'elle existe, Dieu l'a permise ?

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sottises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux ; il permet que quelques hommes soient mangés par les serpens ; mais on ne peut pas dire : Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en disant Dieu permet ? rien peut-il arriver sans ses ordres ? permettre, vouloir, & faire, n'est-ce pas pour lui la même chose ?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à Dieu. Or Dieu ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime ; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup : d'où vient cela ?

SELIM.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi ; tout ce que je sais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule, quoique de tems en tems il y ait d'assez bonnes choses : certainement l'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme ; je m'en tiens là ; je vois clairement ce qui est faux, & je connais très-peu ce qui est vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'instruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs grossières & dangereuses qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles, & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

SELIM.

Je ne suis point médecin, & vous n'êtes point malade; mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais : défiez-vous de toutes les inventions des charlatans; adorez Dieu; soyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.



ORGUEIL.

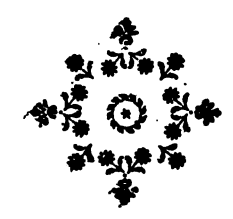


ORGUEIL.

CICERON dans une de ses lettres dit familiérement à son ami : Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne sais quels princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne sait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que Ciceron, qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple romain, ce peuple roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un Ciceron, à un César, à un Scipion : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire long-tems.



LE PAPISTE ET LE TRÉSORIER.

LE PAPISTE.

MONSEIGNEUR a dans sa principauté des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anabaptistes, & même des juifs, & vous voudriez encore qu'il admît des unitaires?

LE TRÉSORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'industrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils? vous n'en serez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces messieurs; mais enfin ils ne croient pas que Jesus-Christ soit fils de Dieu.

LE TRÉSORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyiez bien nourri, bien vêtu, bien logé? Les juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu; & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des juifs, sur qui vous placez votre argent à six pour cent. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de Jesus-Christ. Il l'appelle franchement *un homme*: La mort, dit-il, a régné par le péché d'un seul homme; les justes règneront par un seul *homme*, qui est Jesus.... vous êtes à Jesus, & Jesus est à Dieu... *Epist. ad Rom...* Tous vos premiers pères de l'église ont pensé comme St. Paul; il est évident que pendant trois cents ans Jesus s'est contenté de son humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

LE PAPISTE.

Mais, monſieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

LE TRÉSORIER.

Ni moi non plus; ſoyez damné à jamais, ſi vous voulez; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah monſieur! il eſt bien dur de ne pouvoir damner à ſon plaiſir tous les hérétiques de ce monde; mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuſes, n'eſt pas ma ſeule peine. Vous ſavez que ces monſtres-là ne croient pas plus à la réſurrection des corps, que les ſaducéens; ils diſent que nous ſommes tous anthropophages; que les particules qui compoſaient votre grand-père & votre biſaieul, ayant été néceſſairement diſperſées dans l'athmoſphère, ſont devenues carottes & aſperges, & qu'il eſt impoſſible que vous n'ayiez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRÉSORIER.

Soit; mes petits-enfans en feront autant de moi; ce ne ſera qu'un rendu; il en arrivera autant aux papiſtes. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'on vous chaſſe des états de monſeigneur; ce n'eſt pas une raiſon non plus pour qu'il en chaſſe les unitaires. Reſſuſcitez comme vous pourrez; il m'importe fort peu que les unitaires reſſuſcitent ou non, pourvu qu'ils nous ſoient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz-vous, monſieur, du péché originel, qu'ils nient effrontément? N'êtes-vous pas tout ſcandaliſé quand ils aſſurent que le Pentateuque n'en dit pas un mot; que l'évêque d'Hippone, St. Auguſtin, eſt le premier qui ait enſeigné poſiti-

vement ce dogme, quoiqu'il ſoit évidemment indiqué par St. Paul ?

LE TRÉSORIER.

Ma foi ! ſi le Pentateuque n'en a pas parlé, ce n'eſt pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Teſtament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choſes ? Je n'entends rien à ces ſubtilités. Mon métier eſt de vous payer réguliérement vos gages, quand j'ai de l'argent...



PATRIE.

UNE patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles ; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa ville ou ſon village, qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, conſul, dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un état qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations, nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entr'eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, les huttes de bois & de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit républiques sans monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & Saint-Marin (*a*). On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un état monarchique, ou un état républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches; ils aiment tous mieux l'aristocratie : interrogez le peuple; il veut la démocratie; il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des monarques? demandez-le aux rats qui proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent, pour être bon patriote, on soit l'ennemi

(*a*) Ceci est écrit en 1764.

du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au sénat: Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers.



PAUL.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen romain comme il s'en vante? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscale, comme St. Jérôme l'a cru, cette ville était dans la Galilée; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la société naissante des chrétiens, qui étaient alors demi-juifs, que parce que Gamaliel, dont il avait été le disciple, lui refusa sa fille en mariage? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des apôtres reçus par les ébionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque Epiphane dans son XXXe. chapitre.

Est-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguisée en homme? & les actes de Ste. Thècle sont-ils recevables? Tertullien, dans son livre du baptême, chap. XVII, tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérôme, Cyprien, en réfutant la fable du lion baptisé par Ste. Thècle, affirment

la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui est assez singulier : *Il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin ; ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'est à peu près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien, à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque Paul fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? *Actes, chap. XXIV.*

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates : *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien* ?

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (chap. IX.) : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens, & de mener avec nous une femme &c.* ? Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa IIe. épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens, lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de Paul au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant), ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix

céleste lui ait crié : *Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que Paul ait été irrité contre les pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire ; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.

PÉCHÉ ORIGINEL.

C'est ici le prétendu triomphe des sociniens, ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne *le péché originel.* C'est outrager Dieu, disent-ils ; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilège imputation est d'autant plus inexcusable chez les chrétiens, qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque, ni dans les prophètes, ni dans les Évangiles, soit apocryphes, soit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'église.*

Il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien : *Tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras.* Mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf cent trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le tems prescrit par la nature. L'homme est né pour mourir ainsi que tout le reste.

Enfin,

Enfin, la punition d'Adam n'entrait en aucune manière dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Perſan ou Chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque tems qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans juifs comme une allégorie, & même comme une fable très-dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; & quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture, ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que St. Auguſtin accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romaneſque d'un Africain débauché & repentant, manichéen & chrétien, indulgent & perſécuteur, qui paſſa ſa vie à ſe contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature juſqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour ſi peu de tems! Ou il a créé les ames de toute éternité, & dans ce ſyſtême, étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames ſont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, Dieu eſt continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers, pour créer des eſprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou Dieu eſt lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce ſyſtême, il ſe damne lui-même. Quelle eſt la plus horrible & la plus folle de ces trois ſuppoſitions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que Dieu attend ſix ſemaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation. Qu'importe ſix ſemaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le ſentiment des unitaires: & les hommes ſont parvenus à un tel point de ſuperſtition, que j'ai tremblé en le rapportant.

(*Cet article eſt de feu M. Boulanger.*)

PERSÉCUTION.

CE n'eſt pas Dioclétien que j'appellerai perſécuteur ; car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens ; & ſi dans les derniers tems de ſon empire il ne les ſauva pas des reſſentimens de Galérius, il ne fut en cela qu'un prince ſéduit & entraîné par la cabale au-delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de perſécuteurs aux Trajan, aux Antonin ; je croirais prononcer un blaſphême.

Quel eſt le perſécuteur ? c'eſt celui dont l'orgueil bleſſé, & le fanatiſme en fureur irritent le prince ou les magiſtrats contre des hommes innocens qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Impudent ! tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques ; tu as ſervi les hommes, & tu les as conſolés ; tu as établi l'orpheline, tu as ſecouru le pauvre, tu as changé les déſerts où quelques eſclaves traînaient une vie miſérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes ; mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverſe : tu ſais que je ſuis un frippon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des **** ; tu pourrais bien le dire ; il faut que je te prévienne. J'irai donc chez le confeſſeur du premier miniſtre, ou chez le podeſtat. Je leur remontrerai, en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée ſur les cellules où furent renfermés les Septante ; que tu parlas même, il y a dix ans, d'une manière peu reſpectueuſe, du chien de Tobie, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel eſt le langage du perſécuteur ; & ſi ces paroles ne ſortent pas préciſément de ſa bouche, elles ſont gravées dans ſon cœur avec le burin du fanatiſme trempé dans le fiel de l'envie.

C'eſt ainſi que le jéſuite Le Tellier oſa perſécuter le cardinal de Noailles, & que Jurieu perſécuta Bayle.

Lorſqu'on commença à perſécuter les ptoteſtans en France, ce ne fut ni François I, ni Henri II, ni François II, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contr'eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer ſur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la ducheſſe d'Etampes, Henri II avec ſa vieille Diane, & François II était trop enfant. Par qui la perſécution commença-t-elle? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magiſtrats, & la politique des miniſtres.

Si les rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la perſécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation ſerait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laiſsèrent allumer.

O Dieu de miſéricorde! ſi quelque homme peut reſſembler à cet être malfaiſant qu'on nous peint occupé ſans ceſſe à détruire tes ouvrages, n'eſt-ce pas le perſécuteur?





PHILOSOPHE.

PHILOSOPHE, *amateur de la ſageſſe, c'eſt-à-dire, de la vérité.* Tous les philoſophes ont eu ce double caractère ; il n'en eſt aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu ſe tromper tous ſur la phyſique ; mais elle eſt ſi peu néceſſaire à la conduite de la vie, que les philoſophes n'avaient pas beſoin d'elle. Il a fallu des ſiècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour ſuffit à un ſage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philoſophe n'eſt point enthouſiaſte ; il ne s'érige point en prophète ; il ne ſe dit point inſpiré des dieux : ainſi je ne mettrai au rang des philoſophes, ni l'ancien Zoroaſtre, ni Hermès, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces légiſlateurs dont ſe vantaient les nations de la Chaldée, de la Perſe, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grèce. Ceux qui ſe dirent enfans des dieux étaient les pères de l'impoſture ; & s'ils ſe ſervirent du menſonge pour enſeigner des vérités, ils étaient indignes de les enſeigner ; ils n'étaient pas philoſophes ; ils étaient tout-au-plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité, honteuſe peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cents ans avant notre ère vulgaire, dans un tems où tout le Septentrion ignorait l'uſage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe ? Ce ſage eſt Confucius, qui, étant légiſlateur, ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière ? « Réglez un » état comme vous réglez une famille ; on ne peut bien gou- » verner ſa famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au laboureur & au mo-
» narque.

» Occupe-toi du soin de prévenir les crimes, pour diminuer le
» soin de les punir.

» Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois furent bons ;
» sous les mauvais rois Kie & Chu ils furent méchans.

» Fais à autrui comme à toi-même.

» Aime les hommes en général ; mais chéris les gens de bien.
» Oublie les injures, & jamais les bienfaits.

» J'ai vu des hommes incapables de sciences ; je n'en ai
» jamais vu incapables de vertus. »

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de philosophes grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systêmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & sur-tout l'admirable exorde des loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Ciceron, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encore plus respectables, mais qu'on désespère presque d'imiter ; c'est Epictète dans l'esclavage ; ce sont les Antonin & les Julien sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurèle, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée ? qui dormirait comme eux sur la dure ? qui voudrait s'imposer leur frugalité ? qui marcherait

comme eux à pied, & tête nue, à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimas ? qui commanderait comme eux à toutes ses passions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où sont les sages ? où sont les ames inébranlables justes & tolérantes ?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France ; & tous, excepté Montagne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les enthousiastes d'une autre secte, que les franciscains haïssent les dominicains, & qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse ; mais que le sage Charon ait été menacé de perdre la vie, que le savant & généreux Ramus ait été assassiné, que Descartes ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans, que Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable ; je l'avoue : celui du jésuite Le Tellier l'est devenu aussi ; mais de grands hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette ?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de David dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les livres hébreux six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces

bandits, pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions; pour avoir été vendre ses services au roi Achis, ennemi de sa nation; pour avoir trahi ce roi Achis son bienfaicteur, pour avoir saccagé les villages alliés de ce roi Achis, pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des cognées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à Isboseth, fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth, petit-fils de Saül & fils de son ami, de son protecteur Jonathas; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ses petits-enfans, qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David, de ses concubines, de son adultère avec Betzabée, & du meurtre d'Urie.

Quoi donc! les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit: *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu; massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaicteur; égorgez, ou faites égorger toute la famille de votre roi; couchez avec toutes les femmes, en faisant répandre le sang des hommes; & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des pseaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au genre humain en disant que Dieu, qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant, Bayle fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux

flammes dans leur patrie ; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés jansénistes, chassés de leur pays par les jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe, opprimé par eux tous, s'est contenté de les plaindre.

On ne sait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le traité des oracles du savant Van-Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatisme. Un jésuite avait écrit contre Fontenelle ; il n'avait pas daigné répondre ; & c'en fut assez pour que le jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV, accusât auprès du roi Fontenelle d'athéisme.

Sans M. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisé de séduire son pénitent ; que nous devons bénir Dieu que ce Le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie ; ce sont le lit & le confessionnal.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que des gens de lettres s'en mêlent aussi, & qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on nous perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres ! est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasse, des Chaumeix, des Hayet, qui accusassent les Lucrèce, les Possidonius, les Varron & les Pline ?

Etre hypocrite, quelle bassesse ! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrite dans l'ancienne

cienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problême.

PIERRE.

En italien Piero, *ou* Pietro; *en espagnol* Pedro; *en latin* Petrus; *en grec* Petros; *en hébreu* Cepha.

. . . .

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi, supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-tems de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.



PRÉJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend au enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur père & leur mère; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés: ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mère n'aime pas ſon fils parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courrez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme; vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects: vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous appercevez que cet homme eſt un charlatan pêtri d'orgueil, d'intérêt, & d'artifice; vous mépriſez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux, & que Vénus fut amoureuſe d'Adonis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui, du tems du ſyſtême de Laſs, s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

PRÉJUGÉS DE SENS.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime*: il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit: *je vous hais, vous êtes laide*. Mais vous voyez un miroir uni; il eſt démontré que vous vous trompez; c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux pieds de diamètre; il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; mais étudiez l'optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

PRÉJUGÉS PHYSIQUES.

Le ſoleil ſe lève, la lune auſſi; la terre eſt immobile: ce ſont là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent ſans raiſonner, & qui, étant trompés, trompèrent, les autres.

PRÉJUGÉS HISTORIQUES.

La plupart des hiſtoires ont été crues ſans examen, & cette croyance eſt un préjugé. Fabius Pictor raconte que, pluſieurs ſiècles avant lui, une veſtale de la ville d'Albe, allant puiſer de l'eau dans ſa cruche, fut violée; qu'elle accoucha de Romulus

& de Rémus ; qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable ; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortît de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait ; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion ? n'est-ce pas alors que la religon dans laquelle on est né agit le plus puissamment ? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Sainte-Vierge qu'à Mahomet ? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens, comme les usurpateurs turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

PRÉJUGÉS RELIGIEUX.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sammonocodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutlan, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel, enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voisins & sur-tout vos voisines cient à l'impie, & vous effraient ; votre derviche, craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du cadi, & ce cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots ; & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres ; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins, & le derviche, & le cadi, commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

PRETRE.

LEs prêtres ſont dans un état à-peu-près ce que ſont les précepteurs dans les maiſons des citoyens, faits pour enſeigner, prier, donner l'exemple; ils ne peuvent avoir aucune autorité ſur les maîtres de la maiſon, à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les religions, celle qui exclut le plus poſitivement les prêtres de toute autorité civile, c'eſt ſans contredit celle de Jeſus : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon royaume n'eſt point de ce monde.*

Les querelles de l'empire & du ſacerdoce, qui ont enſanglanté l'Europe pendant plus de ſix ſiècles, n'ont donc été de la part des prêtres que des rebellions contre Dieu & les hommes, & un péché continuel contre le Saint-Eſprit.

Depuis Calcas, qui aſſaſſina la fille d'Agamemnon, juſqu'à Grégoire XIII & Sixte V, deux évêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du royaume de France, la puiſſance ſacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'eſt pas domination; exhortation n'eſt pas deſpotiſme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si Hippocrate avait ordonné à ſes malades de prendre de l'ellébore ſous peine d'être pendus, Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris, & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit : Adorez Dieu, ſoyez juſte, indulgent, compatiſſant, c'eſt alors un très-bon médecin; quand il dit : Croyez-moi, ou vous ſerez brûlé, c'eſt un aſſaſſin.

Le magiſtrat doit ſoutenir & contenir le prêtre, comme le père de famille doit donner de la conſidération au précepteur de

ses enfans, & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du sacerdoce & de l'empire* est le systême le plus monstrueux ; car dès qu'on cherche cet accord, on suppose nécessairement la division. Il faut dire : *la protection donnée par l'empire au sacerdoce.*

Mais dans les pays où le sacerdoce a obtenu l'empire, comme dans Salem, où Melchisedec était prêtre & roi, comme dans le Japon, où le dairi a été si long-tems empereur, comment faut-il faire? Je réponds que les successeurs de Melchisedec & des dairis ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque, mais ils ne permettent pas au shérif de la Mecque d'excommunier le sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le ramadam, & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces ; ils ne sont point jugés par des imans que le shérif délègue ; ils ne paient point la première année de leur revenu au shérif. Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur, c'est à vous de les dire vous-même.

PROPHÈTES.

. . . .

Les Juifs exaltèrent si bien leur ame qu'ils virent très-clairement toutes les choses futures ; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle ; si Babylone signifie Londres ou Paris ; si, quand ils parlent d'un grand dîner, on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang ; si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain : c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.





RELIGION.

Première question.

L'ÉVÊQUE de Worcester, Warburton, auteur d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi, pag. 8, tom. I: « Une religion, une société, qui n'est pas fondée sur la » croyance d'une autre vie, doit être soutenue par une provi- » dence extraordinaire. Le judaïsme n'est pas fondé sur la » croyance d'une autre vie; donc, le judaïsme a été soutenu par » une providence extraordinaire. »

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui; & comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le sien; on lui a dit:

« Toute religion qui n'est pas fondée sur le dogme de l'immor- » talité de l'ame, & sur les peines & les récompenses éternelles, » est nécessairement fausse; or le judaïsme ne connut point » ces dogmes; donc le judaïsme, loin d'être soutenu par la » providence, était, par vos principes, une religion fausse & » barbare qui attaquait la providence. »

Cet évêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le tems même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette croyance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

M. l'évêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi judaïque ne proposait ni peines ni récompenses après la mort, n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière

bien ſatisfaiſante. Ils lui diſaient : « Ou Moïſe connaiſſait ce » dogme, & alors il a trompé les Juifs en ne le manifeſtant pas; » ou il l'ignorait, & en ce cas, il n'en ſavait pas aſſez pour fonder » une bonne religion. En effet, ſi la religion avait été bonne, » pourquoi l'aurait-on abolie ? Une religion vraie doit être pour » tous les tems & pour tous les lieux; elle doit être comme la » lumière du ſoleil, qui éclaire tous les peuples & toutes les » générations. »

Ce prélat, tout éclairé qu'il eſt, a eu beaucoup de peine à ſe tirer de toutes ces difficultés; mais quel ſyſtême en eſt exempt ?

Seconde queſtion.

Un autre ſavant beaucoup plus philoſophe, qui eſt un des plus profonds métaphyſiciens de nos jours, donne de fortes raiſons pour prouver que le polythéiſme a été la première religion des hommes, & qu'on a commencé à croire pluſieurs dieux avant que la raiſon fût aſſez éclairée pour ne reconnaître qu'un ſeul Etre ſuprême.

J'oſe croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un ſeul Dieu, & qu'enſuite la faibleſſe humaine en a adopté pluſieurs; & voici comme je conçois la choſe.

Il eſt indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes, & que tous les hommes ont été diviſés en petites républiques, avant qu'ils fuſſent réunis dans de grands empires. Il eſt bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, ſentant tous les jours ſa faibleſſe, ſentant par-tout un pouvoir inviſible, ait bientôt dit : Il y a quelque être au-deſſus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impoſſible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs; car pourquoi pluſieurs ? On commence en tout genre par le ſimple : enſuite vient le compoſé, & ſouvent enfin on revient au ſimple par des lumières ſupérieures. Telle eſt la marche de l'eſprit humain.

Quel

Quel eſt cet être qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le ſoleil ? ſera-ce la lune ? je ne le crois pas. Examinons ce qui ſe paſſe dans les enfans ; ils ſont à-peu-près ce que ſont les hommes ignorans. Ils ne ſont frappés ni de la beauté ni de l'utilité de l'aſtre qui anime la nature, ni des ſecours que la lune nous prête, ni des variations régulières de ſon cours ; ils n'y penſent pas ; ils y ſont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiſer que ce qu'on craint ; tous les enfans voient le ciel avec indifférence ; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent ; ils vont ſe cacher. Les premiers hommes en ont ſans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des eſpèces de philoſophes qui aient remarqué le cours des aſtres, les aient fait admirer, & les aient fait adorer ; mais des cultivateurs ſimples & ſans aucune lumière, n'en ſavaient pas aſſez pour embraſſer une erreur ſi noble.

Un village ſe ſera donc borné à dire : Il y a une puiſſance qui tonne, qui grêle ſur nous, qui fait mourir nos enfans ; appaiſons-la ; mais comment l'appaiſer ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits préſens la colère des gens irrités, faiſons donc de petits préſens à cette puiſſance. Il faut bien auſſi lui donner un nom. Le premier qui s'offre eſt celui de Chef, de Maître, de Seigneur, cette puiſſance eſt donc appellée Monſeigneur. C'eſt probablement la raiſon pour laquelle les premiers Egyptiens appellèrent leur Dieu Knef, les Syriens Adoni, les peuples voiſins Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc ; les Scythes Papée ; tous mots qui ſignifient, Seigneur, Maître.

C'eſt ainſi qu'on trouva preſque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexicains même, ni les Péruviens, qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un ſeul Dieu. L'une adorait Mango Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexicains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputſi, comme les Hébreux avaient appellé leur ſeigneur Sabaoth.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnaître une ſeule Divinité ;

s'ils avaient été philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. C'est là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab: *Vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné pour ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays; l'un & l'autre n'avaient d'autre droit que celui de la force; & l'un dit à l'autre: Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad.* Il paraît évident par ces passages, que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encore des traces de cette théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs dieux, & assigné des protecteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le tems forme enfin des philosophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes, babyloniens, persans, égyptiens, scythes, grecs & romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur Zeus, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des empereurs au rang des dieux, c'est-à-dire, des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula, ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paraît prouvé que du tems d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de dieux secondaires, dont le culte fut appellé depuis *idolâtrie*.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie; car quoiqu'ils admissent des malachim, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges,

il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial ni de culte légal établis pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrétement dans leurs mystères.

Troisième question.

Ce fut dans ce tems où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la religion chrétienne prit naissance.

Le platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le Logos, qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Etre suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible dans lequel la religion fut enveloppée.

On ne répètera point ici comment Marie fut déclarée dans la suite mère de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Père & du Verbe, & la procession du Pneuma, organe divin du divin Logos, deux natures & deux volontés résultantes de l'hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie, ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle par chasser les démons au nom de Jesus; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Ihaho; car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jésus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du prince des démons, il leur répondit : *Si c'est par Belzébuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils?*

On ne sait point en quel tems les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzébuth, qui était un Dieu étranger; mais on sait (& c'est Josephe qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu, était encore en usage dans les premiers siècles de l'église. Origène, en disputant contre Celse, lui dit, N°. 262: « Si, en » invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le Dieu » d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, on fera certaines choses » par ces noms, dont la nature & la force sont telles, que les » démons se soumettent à ceux qui les prononcent; mais si on » le nomme d'un autre nom, comme Dieu de la mer bruyante, » supplantateur, ces noms seront sans vertu. Le nom d'Israël » traduit en grec ne pourra rien opérer; mais prononcez-le en » hébreu, avec les autres mots requis, vous opèrerez la con» juration. »

Le même Origène, au nombre XIX, dit ces paroles remarquables: « Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, » tels que sont ceux dont se servent les sages parmi les Egyp» tiens, les mages en Perse, les brachmanes dans l'Inde. Ce » qu'on nomme magie n'est pas un art vain & chimérique, ainsi » que le prétendent les stoïciens & les épicuriens: ni le nom » de Sabaoth, ni celui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour des » êtres créés; mais ils appartiennent à une théologie mysté» rieuse qui se rapporte au Créateur; delà vient la vertu de ces » noms quand on les arrange & qu'on les prononce selon les » règles, &c. »

Origène, en parlant ainsi, ne donne point son sentiment parti-

culier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les religions alors connues admettaient une espèce de magie; & on distinguait la magie céleste & la magie infernale; la nécromancie & la théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux sibylles, & leur laissait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encore fort remarquable, c'est que les chrétiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples, les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue, N°. 347. Tout changea depuis avec la discipline, quand l'église reçut une forme constante.

Quatrième question.

Lorsqu'une fois une religion est établie légalement dans un état, les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assemblaient en secret malgré les magistrats; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi, & toutes associations qui se dérobent a la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; la maxime opposée est reçue, que c'est obeir à Dieu que de suivre les loix de l'état. On n'entendait parler que d'obsessions & de possessions; le diable était alors déchaîné sur la terre; le diable ne sort plus aujourd'hui de sa demeure; les prodiges, les prédictions étaient alors nécessaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les places publiques, serait mis aux petites-maisons. Les fondateurs recevaient secrétement l'argent des fidèles; un homme qui recueillerait de l'argent pour en disposer sans y être autorisé par la loi, serait repris de justice. Ainsi, on ne se sert plus d'aucun des échaffauds qui ont servi à bâtir l'édifice.

Cinquième question.

Après notre ſainte religion, qui ſans doute eſt la ſeule bonne, quelle ſerait la moins mauvaiſe ?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple ? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes ? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes, ſans les rendre abſurdes ? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité, & pernicieuſes au genre humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun ? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa croyance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles ? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un ſouverain & un Dieu, d'un prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur ? celle qui ne ſoumettrait pas les rois à ce prêtre ? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité ?

Sixième question.

On a dit que la religion des gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe ; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêché ?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe ;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, ſi par fois on en cauſe.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent ; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda, couchant avec un cygne ou avec un taureau ? Y a-t-il eu un ſermon prêché dans

Athènes ou dans Rome, pour encourager les filles à faire des enfans avec des cygnes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la religon? ne ressemblent-elles pas à notre Légende dorée, à notre Fleur des saints? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de Ste. Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoie, nous dirions au brame : Mon révérend père, vous vous trompez, notre religion n'est pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles, leurs prodiges: s'ils revenaient au monde, & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephèse, en faveur de qui des deux serait la balance du compte?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples, mais très-rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté & le roi Agag d'immolés chez les Juifs; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très-rares chez les anciens Romains; en un mot, la religion païenne a fait répandre très-peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie, mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septième question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers, ou à ses compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur, & la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il ose leur dire qu'ils ne rejettent sa doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse, il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si

Si la religion qu'il annonce eſt vraie, l'emportement & l'inſolence la rendront-ils plus vraie ? Vous mettez-vous en colère quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaiſant, juſte, remplir tous les devoirs de la ſociété ? Non, car tout le monde eſt de votre avis. Pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère quand vous lui prêchez une métaphyſique myſtérieuſe ? C'eſt que ſon ſens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère ſoumette ſon intelligence à la vôtre : l'orgueil humilié produit la colère ; elle n'a point d'autre ſource. Un homme bleſſé de vingt coups de fuſil dans une bataille, ne ſe met point en colère ; mais un docteur bleſſé du refus d'un ſuffrage devient furieux & implacable.

Huitième queſtion.

Ne faut-il pas ſoigneuſement diſtinguer la religion de l'état & la religion théologique ? Celle de l'état exige que les imans tiennent des regiſtres des circoncis ; les curés ou paſteurs, des regiſtres des baptiſés ; qu'il y ait des moſquées, des égliſes, des temples, des jours conſacrés à l'adoration & au repos, des rites établis par la loi ; que les miniſtres de ces rites aient de la conſidération ſans pouvoir ; qu'ils enſeignent les bonnes mœurs au peuple, & que les miniſtres de la loi veillent ſur les mœurs des miniſtres des temples. Cette religion de l'état ne peut en aucun tems cauſer aucun trouble.

Il n'en eſt pas ainſi de la religion théologique ; celle-ci eſt la ſource de toutes les ſottiſes & de tous les troubles imaginables ; c'eſt la mère du fanatiſme & de la diſcorde civile ; c'eſt l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo eſt un Dieu, qu'il a été prédit par des faquirs, qu'il eſt né d'un éléphant blanc, que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un talapoin dit que Fo était un ſaint homme, dont les bonzes ont corrompu la doctrine, & que c'eſt Sammonocodom qui eſt le vrai Dieu. Après cent argumens & cent démentis, les deux factions conviennent de s'en rapporter au dalay-lama qui demeure à trois

cents lieues de là, qui est immortel & même infaillible. Les deux factions lui envoient une députation solemnelle. Le dalay-lama commence, selon son divin usage, par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal, la font sécher au soleil, & l'enchâssent dans de petits chapelets qu'ils baisent dévotement Mais dès que le dalay-lama & son conseil ont prononcé au nom de Fo, voilà le parti condamné qui jette les chapelets au nez du vice-Dieu, & qui lui veut donner cent coups détrivières. L'autre parti défend son lama, dont il a reçu de bonnes terres; tous deux se battent longtems; & quand ils sont las de s'exterminer, de s'assassiner, de s'empoisonner réciproquement, ils se disent encore de grosses injures; & le dalay-lama en rit, & il distribue encore sa chaise percée à quiconque veut bien recevoir les déjections du bon père lama.





RÉSURRECTION.

Section première.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guere de leur vivant: mais il faut considérer que la plupart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur une dilatation ou un resserrement qui a fait penser que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien; c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait, jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide, fils de Mercure, pouvait mourir & ressusciter à son gré; Esculape rendit la vie à Hippolite; Hercule à Alceste. Pelops ayant été haché en morceaux par son père, fut ressuscité par les dieux. Platon raconte qu'Hérès ressuscita pour quinze jours seulement.

Les pharisiens, chez les Juifs, n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très-long-tems après Platon.

Il y a dans les Actes des apôtres un fait bien singulier & bien digne d'attention. St. Jacques & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem, observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi, tout chrétien qu'il était, *afin que tous sachent*, disent-ils, *que tout ce qu'on dit de*

vous est faux : & que vous continuez de garder la loi de Moïse. C'est dire bien clairement : Allez mentir, allez vous parjurer, allez renier publiquement la religion que vous enseignez.

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple ; mais le septième il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers, & de l'avoir profané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient là, étaient saducéens, & l'autre pharisiens, il s'écria dans l'assemblée : Mes frères, je suis pharisien & fils de pharisien ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, & de la résurrection des morts, que l'on veut me condamner (a). Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le disait que pour animer les pharisiens & les saducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissention entre les pharisiens & les saducéens ; & l'assemblée fut divisée.*

℣. 8. *Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit ; au lieu que les pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre, &c.*

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi, ou que je me relèverai de la poussière ; que ma peau reviendra ; que je verrai encore Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles, que Job espère qu'il relèvera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis : *Pourquoi donc dites-vous, Persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce*

(a) Actes des apôtres, chap. XXIII, v. 6, 7, 8.

que nous l'avons persécuté. Cela ne veut-il pas dire évidemment: Vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence? Un malade qui dit, je me lèverai, ne dit pas, je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre, ou plutôt d'être regardé comme des gens de mauvaise foi par les honnêtes gens.

St. Jérôme ne place la naissance de la secte des pharisiens que très-peu de tems avant Jesus-Christ. Le rabbin Hillel passe pour le fondateur de la secte pharisienne; & cet Hillel était contemporain de Gamaliel le maître de St. Paul.

Plusieurs de ces pharisiens croyaient que ces Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrétement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul, écrivant aux habitans de Thessalonique, leur a dit que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui; qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussitôt que le signal aura été donné par l'archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivans, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur* (*b*).

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le tems même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, si

(*b*) I. épît. aux Theff. chap. IV.

personne ne ressuscita pour lors, ce qui est différé n'est pas perdu.

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts-nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origène, les Jérôme, les Athanase, les Basile, n'ont pas cru que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

Section seconde.

Le père Mallebranche prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, est aussi légère que les ailes des insectes dont il l'emprunte. Des penseurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité si bien prouvée. Ils disent que les hommes & les autres animaux sont réellement nourris & reçoivent leur croissance de la substance de leurs prédécesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière, répandu dans l'air & retombant sur la surface de la terre, devient légume ou froment. Ainsi Caïn mangea une partie dAdam; Enoch se nourrit de Caïn, Irad d'Enoch, Maviael de Srad, Mathusalem de Maviael, & il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous anthropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille; non seulement nous tuons nos frères; mais au bout de deux ou trois ans, nous les avons tous mangés quand on a fait les moissons sur le champ de bataille; nous serons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or, quand il faudra ressusciter, comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait, sans perdre du nôtre?

Voilà ce que disent ceux qui se défient de la résurrection, mais les ressusciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un rabbin, nommé Samaï, démontre la résurrection par ce passage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham, à Isaac & à*

Jacob ; & je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan. Or, Dieu, malgré son serment, dit ce grand rabbin, ne leur donna point cette terre ; donc ils ressusciteront pour en jouir, afin que le serment soit accompli.

Le profond philosophe Dom Calmet trouve dans les vampires une preuve bien plus concluante. Il a vu de ces vampires qui sortaient des cimetières pour aller sucer le sang des gens endormis ; il est clair qu'ils ne pouvaient sucer le sang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient ressuscités ; cela est péremptoire.

Une chose encore certaine, c'est que tous les morts, au jour du jugement, marcheront sous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Josaphat, qui est entre la ville de Jérusalem & le mont des Oliviers. On sera fort pressé dans cette vallée ; mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement, comme les diables de Milton dans la salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes ; car le tonnerre lui-même ne s'entend guère plus de trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la reine Cléopatre, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les dames de ces tems-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nu. Le docteur lui répondit qu'on serait très-bien habillé, par la raison que le bled qu'on sème, étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabbin était un théologien excellent. Il raisonnait comme Dom Calmet.





SALOMON.

LE nom de Salomon a toujours été révéré dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit de lui, les annales des Juifs, les fables des Arabes, ont porté sa renommée jusqu'aux Indes. Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisième roi de la Palestine. Le premier livre des rois dit que sa mère Betzabée obtint de David qu'il fît couronner Salomon son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eu assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère, & pour faire déshériter le fils légitime, qui de plus était l'aîné.

C'est une chose très-remarquable que le prophète Nathan, qui était venu reprocher à David son adultère, le meurtre d'Urie, le mariage qui suivit ce meurtre, fut le même qui depuis seconda Betzabée pour mettre sur le trône Salomon, né de ce mariage sanguinaire & infame. Cette conduite, à ne raisonner que selon *la chair*, prouverait que ce prophète Nathan avait, selon les tems, deux poids & deux mesures. Le livre même ne dit pas que Nathan reçut une mission particulière de Dieu pour faire déshériter Adonias. S'il en eut une, il faut la respecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui demanda pour toute grace, qu'il lui permît d'épouser Abisag, cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse......

Saül, qui ne possédait d'abord dans ses états que deux épées, eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le sultan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées; il y avait là

de

de quoi conquérir la terre. Ces contradictions semblent exclure tout raisonnement : mais ceux qui veulent raisonner trouvent difficile que David, qui succède à Saül vaincu par les Philistins, ait pu pendant son administration fonder un vaste empire........

Grotius prétend que l'Ecclésiaste fut écrit sous Zorobabel. On sait avec quelle liberté l'auteur s'exprime ; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes ; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister ; qu'il n'y a point d'autre vie ; qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques unes de ses femmes ; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait ; mais ces maximes, qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections ; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence ; ainsi on peut lui pardonner.........

Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud ? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux : & qu'est-ce que ce canon ? C'est un recueil d'ouvrages authentiques. Eh bien ! un ouvrage, pour être authentique, est-il divin ? Une histoire des roitelets de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire ? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.



SECTE.

TOUTE secte, en quelque genre que ce puisse être, est le ralliement du doute & de l'erreur. Scotistes, thomistes, réaux, nominaux, papistes, calvinistes, molinistes, jansénistes, ne sont que des noms de guerre.

Il n'y a point de secte en géométrie; on ne dit point un euclidien, un archimédien.

Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis & des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'astronomie qui détermine le cours des astres & le retour des éclipses, étant une fois connue, il n'y a plus de dispute chez les astronomes.

On ne dit point en Angleterre: je suis newtonien, je suis lockien, halleyen; pourquoi? parce que quiconque a lu, ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands hommes. Plus Newton est révéré, moins on s'intitule newtonien; ce mot supposerait qu'il y a des anti-newtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques cartésiens en France; c'est uniquement parce que le systême de Descartes est un tissu d'imaginations erronées & ridicules.

Il en est de même dans le petit nombre de vérités de fait qui sont bien constatées. Les actes de la Tour de Londres ayant été authentiquement recueillis par Rymer, il n'y a point de rymériens, parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions, ni absurdités, ni prodiges, rien qui révolte la raison, rien, par conséquent, que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnemens absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymer sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan; donc il y a des gens qui ne le ſont pas; donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle ſerait la religion véritable, ſi le chriſtianiſme n'exiſtait pas? c'eſt celle dans laquelle il n'y a point de ſectes; celle dans laquelle tous les eſprits s'accordent néceſſairement.

Or, dans quel dogme tous les eſprits ſe ſont-ils accordés? Dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philoſophes de la terre qui ont eu une religion, dirent dans tous les tems: Il y a un Dieu, & il faut être juſte. Voilà donc la religion univerſelle établie dans tous les tems & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous eſt donc vrai, & les ſyſtêmes par leſquels ils diffèrent ſont donc faux.

Ma ſecte eſt la meilleure, me dit un brame: mais, mon ami, ſi ta ſecte eſt bonne, elle eſt néceſſaire; car ſi elle n'était pas abſolument néceſſaire, tu m'avoueras qu'elle ſerait inutile: ſi elle eſt abſolument néceſſaire, elle l'eſt à tous les hommes; comment donc ſe peut-il faire que tous les hommes n'aient pas ce qui leur eſt abſolument néceſſaire? Comment ſe peut-il que le reſte de la terre ſe moque de toi & de ton Brama?

Lorſque Zoroaſtre, Hermès, Orphée, Minos, & tous les grands hommes diſent: Adorons Dieu, & ſoyons juſtes, perſonne ne rit; mais toute la terre ſiffle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu qu'en tenant à ſa mort une queue de vache, & celui qui veut qu'on ſe faſſe couper un bout du prépuce, & celui qui conſacre des crocodiles & des oignons, & celui qui attache le ſalut éternel à des os de morts qu'on porte ſous ſa chemiſe, ou à une indulgence plénière qu'on achète à Rome pour deux ſous & demi.

D'où vient ce concours univerſel de riſée & de ſifflets d'un bout de l'univers à l'autre? Il faut bien que les choſes dont tout le monde ſe moque, ne ſoient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un ſecretaire de Séjan, qui dédia à Pétrone un livre d'un ſtyle ampoulé, intitulé: *La Vérité des oracles ſibyllins prouvée par les faits?*

Ce secretaire vous prouve d'abord qu'il était nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs sibylles l'une après l'autre; car il n'avait pas d'autres moyens d'instruire les hommes. Il est démontré que Dieu parlait à ces sibylles : car le mot de *sibylle* signifie *conseil de Dieu*. Elles devaient vivre long-tems; car c'est bien le moins que des personnes à qui Dieu parle, aient ce privilège. Elles furent au nombre de douze; car ce nombre est sacré. Elles avaient certainement prédit tous les événemens du monde; car Tarquin le Superbe acheta trois de leurs livres cent écus, d'une vieille. Quel incrédule, ajoute le secretaire, osera nier tous ces faits évidens qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre? Qui pourra nier l'accomplissement de leurs prophéties? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins, écrits dans un tems où l'on ne savait ni lire ni écrire, n'en avons-nous pas des copies authentiques? Il faut que l'impiété se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'augure, qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente; & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur, je l'avoue, dit un fanatique : & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'obscurités. Ma secte est extravagante, donc elle est divine; car comment ce qui paraît si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples, s'il n'y avait pas du divin? C'est précisément comme l'Alcoran, que les Sonnites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête : ne soyez pas scandalisés du mufle de la bête, & révérez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique : C'est toi qui es la bête, & c'est moi qui suis l'ange.

Or, qui jugera ce procès? Qui décidera entre ces deux énergumènes? L'homme raisonnable, impartial, savant d'une science qui n'est pas celle des mots, l'homme dégagé des préjugés, & amateur de la vérité & de la justice; l'homme enfin qui n'est pas bête, & qui ne croit point être ange.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus communis* signifiait chez les Romains non seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression, sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes, quand ils inventèrent ce mot, faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens; autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois: le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? que, dans plusieurs hommes, raison commencée est arrêtée dans ses progès par quelques préjugés; que tel homme qui juge très-sainement dans une affaire, se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe, qui sera d'ailleurs un bon calculateur, un savant chymiste, un astronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

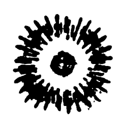
Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & sera-t-il au-dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vu avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence; & dans le second, il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme

dans la cervelle ſur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher ſi miſérablement ſur un autre mille fois plus palpable, & plus aiſé à comprendre ? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence; il faut donc qu'il ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé ſur une eſpèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet eſt-il vicié ? C'eſt par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, ſon ame, immédiatement après ſa mort, en paſſant ſur le pont Aigu tomberait pour jamais dans l'abyme; on lui a dit bien pis: ſi jamais vous doutez de cette manche, un derviche vous traitera d'impie; un autre vous prouvera que vous êtes un inſenſé qui, ayant tous les motifs poſſibles de crédibilité, n'avez pas voulu ſoumettre votre raiſon ſuperbe à l'évidence; un troiſième vous déférera au petit divan d'une petite province, & vous ſerez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à ſa femme, à ſa ſœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon ſens ſur tout le reſte; mais ſur cet article leur imagination eſt bleſſée, comme celle de Paſcal, qui voyait continuellement un précipice auprès de ſon fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet ? non; il fait des efforts pour croire; il dit: cela eſt impoſſible, mais cela eſt vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il ſe forme dans ſa tête, ſur cette manche, un chaos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'eſt véritablement n'avoir pas le ſens commun.



SENSATION.

Les huîtres ont, dit-on, deux ſens, les taupes quatre, les autres animaux, comme les hommes, cinq ; quelques perſonnes en admettent un ſixième ; mais il eſt évident que la ſenſation voluptueuſe, dont ils veulent parler, ſe réduit au ſentiment du tact, & que cinq ſens ſont notre partage. Il nous eſt impoſſible d'en imaginer par-delà, & d'en deſirer.

Il ſe peut que dans d'autres globes on ait des ſens dont nous n'avons pas d'idée ; il ſe peut que le nombre des ſens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des ſens innombrables & parfaits ſoit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres, avec nos cinq organes, quel eſt notre pouvoir ? Nous ſentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous ; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons ; & comment le recevons-nous ? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée ; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent ſous nos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'Etre des êtres ; vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand ils n'exiſtent plus ? Quel beſoin l'Auteur de tout ce qui eſt, aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit ?

Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes branches, ſubſiſte encore quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette queſtion; je n'en ſais pas aſſez pour la réſoudre.] L'Auteur éternel de la ſenſation & de la penſée ſait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes, dans ſes romans, prétendit que nous avions des idées métaphyſiques avant de connaître le tetton de notre nourrice; une faculté de théologie proſcrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: enſuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Locke, philoſophe anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé ſi ſouvent d'avis, elle eſt revenue à proſcrire cette ancienne vérité, que les ſens ſont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; mais depuis longtems perſonne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philoſophes de voir que nous commençons par ſentir, & que notre mémoire n'eſt qu'une ſenſation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ſes cinq ſens, ſerait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphyſiques ne viennent que par les ſens; car comment meſurer un cercle ou un triangle, ſi on n'a pas vu ou touché un cercle & un triangle? comment ſe faire une idée imparfaite de l'infini, qu'en reculant des bornes? & comment retrancher des bornes, ſans en avoir vu ou ſenti?

La ſenſation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand philoſophe (page 128, tome II, traité des ſenſations).

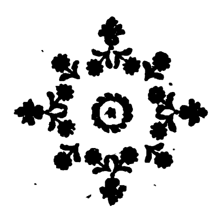
Que conclure de tout cela? Vous qui liſez & qui penſez, concluez.

Les

Les Grecs avaient inventé la faculté *Psyché* pour les ſenſations, & la faculté *Nous* pour les penſées. Nous ignorons malheureuſement ce que c'eſt que ces deux facultés; nous les avons, mais leur origine ne nous en eſt pas plus connue qu'à l'huître, à l'ortie de mer, au polype, aux vermiſſeaux & aux plantes. Par quelle méchanique inconcevable le ſentiment eſt-il dans tout mon corps, & la penſée dans ma ſeule tête? Si on vous coupe la tête, il n'y a pas d'apparence que vous puiſſiez alors réſoudre un problême de géométrie: cependant votre glande pinéale, votre corps calleux, dans leſquels vous logez votre ame, ſubſiſtent long-tems ſans altération; votre tête coupée eſt ſi pleine d'eſprits animaux, que ſouvent elle bondit après avoir été ſéparée de ſon tronc: il ſemble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très-vives, & reſſembler à la tête d'Orphée, qui faiſait encore de la muſique, & qui chantait Euridice quand on la jetait dans les eaux de l'Ebre.

Si vous ne penſez pas, quand vous n'avez plus de tête, d'où vient que votre cœur eſt ſenſible quand il eſt arraché?

Vous ſentez, dites-vous, parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau; & cependant ſi on vous a trépané, & ſi on vous brûle le cerveau, vous ne ſentez rien. Les gens qui ſavent les raiſons de tout cela ſont bien habiles.



SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra deûm nec ab æthere numina mittunt,
Sed sua quisque facit.

Mais comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le poëte fait des vers en dormant. Le mathématicien voit des figures; le métaphysicien raisonne bien ou mal: on en a des exemples frappans.

Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent? est-ce l'ame pure, qui, soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes? Quoi! c'est dans le tems où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations? elle est en liberté, & elle est folle? si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi: on ne serait jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque systême que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre

cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain; donc les dieux lui ont prédit sa mort.

Un général d'armée rêve qu'il gagne une bataille; il la gagne en effet; les dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du vers. 26, du chap. XIX, du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaicteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune, qu'on ne se bornait pas à cette intelligence; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabuchodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le juif Daniel, qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Ciceron, de Sénèque & de Plutarque.

PRESQUE tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibus divis
In ferias mittunt.
O faciles nimiùm qui tristia crimina cædis,
Fluminea tolli posse putatis aquâ !

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisième, & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions ? Faites mieux, misérables humains ! point de meurtres & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibèle, en jouant des cimbales & des castagnettes, vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'est-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le ciel & vous ? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour marmotter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fête en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne heure. La danse est très-agréable ; elle est utile au corps ; elle réjouit l'ame ; elle ne fait de mal à personne ; mais n'allez

pas croire que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la bèche & le hoyau du jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbécilles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la *pirrique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu; c'eſt celle de placer parmi les dieux les grands hommes qui ont été les bienfaicteurs du genre humain. Il ſerait mieux ſans doute de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables; & ſur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte, un Solon, un Thalès, un Pythagore; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous ſur-tout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthouſiaſme & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie; ceux qui, au moins, ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort?

Remarquez que les tems les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

Section ſeconde.

Le ſuperſtitieux eſt au frippon ce que l'eſclave eſt au tyran. Il y a plus encore; le ſuperſtitieux eſt gouverné par le fanatique, & le devient. La ſuperſtition née dans le paganiſme, adoptée par le judaïſme, infecta l'égliſe chrétienne dès les premiers tems. Tous les peres de l'égliſe, ſans exception, crurent au pouvoir de la magie. L'égliſe condamna toujours la magie, mais elle y crut toujours: elle n'excommunia point les ſorciers comme des fous qui étaient trompés, mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtems & est encore superstitieuse. Les protestans regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, & presque tous les rites de l'église romaine, comme une démence superstitieuse. La superstition, selon eux, consiste à prendre des pratiques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les catholiques romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant : ils sont indifférens, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut être un mal.

Il est difficile de remarquer les bornes de la superstition. Un Français, voyageant en Italie, trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe guère. L'archevêque de Cantorbéri prétend que l'archevêque de Paris est superstitieux; les presbytériens font le même reproche à M. de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si, avec un peu de cérémonies, elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette croyance absurde équivaut, elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien, jusqu'au curé Gauffrédi.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les musulmans accusent toutes les sociétés chrétiennes, & en sont accusés. Qui jugera ce grand procès? Sera-ce la raison? Mais chaque secte prétend avoir la raison de son côté. Ce sera donc la force qui jugera, en attendant que la raison pénètre dans un assez grand nombre de têtes pour désarmer la force.

Par exemple, il a été un tems dans l'Europe chrétienne où il

n'était pas permis à de nouveaux époux de jouir des droits du mariage, sans avoir acheté ce droit de l'évêque & du curé.

Quiconque dans son testament ne laissait pas une partie de son bien à l'église, était excommunié & privé de la sépulture. Cela s'appellait mourir déconfès, c'est-à-dire, ne confessant pas la religion chrétienne. Et quand un chrétien mourait intestat, l'église relevait le mort de cette excommunication, en faisant un testament pour lui, en stipulant, & en se faisant payer le legs pieux que le défunt aurait dû faire.

C'est pourquoi le pape Grégoire IX, & St. Louis, ordonnèrent après le concile de Narbonne tenu en 1235, que tout testament auquel on n'aurait pas appellé un prêtre serait nul; & le pape décerna que le testateur & le notaire seraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encore, s'il est possible, plus scandaleuse. C'était la force qui soutenait toutes ces loix auxquelles se soumettait la superstition des peuples; & ce n'est qu'avec le tems que la raison fit abolir ces honteuses vexations, dans le tems qu'elle en laissait subsister tant d'autres.

Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition? Cette question est très-épineuse; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple libre de tous préjugés superstitieux? C'est demander: Peut-il exister un peuple de philosophes? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la magistrature de la Chine. Il est vraisemblable qu'il n'en restera aucune dans la magistrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces magistrats empêcheront que la superstition du peuple ne soit dangereuse. L'exemple de ces magistrats n'éclairera pas la canaille; mais les principaux bourgeois la contien-

dront. Il n'y a peut-être pas un ſeul tumulte, un ſeul attentat religieux, où les bourgeois n'aient autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille; mais la raiſon & le tems les auront changés. Leurs mœurs adoucies adouciront celles de la plus vile & de la plus féroce populace: c'eſt de quoi nous avons des exemples frappans dans plus d'un pays. En un mot, moins de ſuperſtition, moins de fanatiſme; & moins de fanatiſme, moins de malheurs.

THÉISTE.

LE théiſte eſt un homme fermement perſuadé de l'exiſtence d'un Etre ſuprême auſſi bon que puiſſant, qui a formé tous les êtres étendus, végétans, ſentans & réfléchiſſans; qui perpétue leur eſpèce, qui punit ſans cruauté les crimes, & récompenſe avec bonté les actions vertueuſes.

Le théiſte ne ſait pas comment Dieu punit, comment il favoriſe, comment il pardonne; car il n'eſt pas aſſez téméraire pour ſe flatter de connaître comment Dieu agit; mais il ſait que Dieu agit & qu'il eſt juſte. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans ſa foi, parce qu'elles ne ſont que de grandes difficultés & non pas des preuves; il eſt ſoumis à cette providence, quoiqu'il n'en apperçoive que quelques effets & quelques dehors; & jugeant des choſes qu'il ne voit pas par les choſes qu'il voit, il penſe que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les ſiècles.

Réuni dans ce principe avec le reſte de l'univers, il n'embraſſe aucune des ſectes, qui toutes ſe contrediſent; ſa religion eſt la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration ſimple d'un Dieu a précédé tous les ſyſtêmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entr'eux. Il a des frères depuis Pekin juſqu'à la Cayenne, & il compte tous les ſages pour ſes frères. Il croit que la religion ne conſiſte ni dans les opinions d'une métaphyſique inintelligible,

inintelligible, ni dans de vains appareils, mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien, voilà son culte; être soumis à Dieu, voilà sa doctrine. Le mahométan lui crie : Prends garde à toi si tu ne fais pas le pélérinage de la Mecque! Malheur à toi, lui dit un récollet, si tu ne fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette! Il rit de Lorette & de la Mecque; mais il secourt l'indigent, & il défend l'opprimé.



THÉOLOGIEN.

J'AI connu un vrai théologien; il possédait les langues de l'Orient, & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les brachmanes, les Chaldéens, les ignicoles, les sabéens, les Syriens, les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs; les diverses leçons de la Bible lui étaient familières; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles, & tâché d'accorder ensemble les pères. Il chercha dans quel tems précisément on rédigea le symbole attribué aux apôtres, & celui qu'on met sous le nom d'Athanase; comment on institua les sacremens les uns après les autres, quelle fut la différence entre la synaxe & la messe, comment l'église chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différens partis, & comment la société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il sonda les profondeurs de la politique, qui se mêla toujours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la sagesse, entre l'orgueil qui veut subjuguer les esprits & le desir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses dont la nature est d'être confondue, & de jeter un peu de lumière sur tant de nuages, le rebuta souvent; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégoûts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.



TYRANNIE.

On appelle tyran le ſouverain qui ne connaît de loix que ſon caprice, qui prend le bien de ſes ſujets, & qui enſuite les enrôle pour aller prendre celui de ſes voiſins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On diſtingue la tyrannie d'un ſeul, & celle de pluſieurs. Cette tyrannie de pluſieurs, ſerait celle d'un corps qui envahirait les droits des autres corps, & qui exercerait le deſpotiſme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette eſpèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choiſir, je déteſterais moins la tyrannie d'un ſeul que celle de pluſieurs. Un deſpote a toujours quelques bons momens; une aſſemblée de deſpotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injuſtice, je peux le déſarmer par ſa maîtreſſe, par ſon confeſſeur, ou par ſon page; mais une compagnie de graves tyrans eſt inacceſſible à toutes les ſéductions. Quand elle n'eſt pas injuſte, elle eſt au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un deſpote, j'en ſuis quitte pour me ranger contre un mur lorſque je le vois paſſer, ou pour me proſterner, ou pour frapper la terre de mon front, ſelon la coutume du pays; mais s'il y a une compagnie de cent deſpotes, je ſuis expoſé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui eſt très-ennuyeux à la longue, quand on n'a pas les jarrets ſouples. Si j'ai une métairie dans le voiſinage de l'un de nos ſeigneurs, je ſuis écraſé; ſi je plaide contre un parent des parens d'un de nos ſeigneurs, je ſuis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne ſoit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échappe à cette alternative!

TOLÉRANCE.

QU'EST-CE que la tolérance ? c'eſt l'apanage de l'humanité. Nous ſommes tous pêtris de faibleſſes & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos ſottiſes, c'eſt la première loi de la nature.

Qu'à la bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le guèbre, le banian, le juif, le mahométan, le déicole chinois, le bramin, le chrétien grec, le chrétien romain, le chrétien proteſtant, le chrétien quaker, trafiquent enſemble, ils ne léveront pas le poignard les uns ſur les autres pour gagner des ames à leur religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque ſans interruption depuis le premier concile de Nicée ?

Conſtantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'état. Les Romains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes ? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs, ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des proſélytes ; ils ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il eſt inconteſtable que les chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem ; mais les chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer que ſi les chrétiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'eſt qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc néceſſairement ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étoient entr'eux ennemis les uns des autres ſur tous les

points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jesus-Christ comme Dieu ? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'ébionites, qui anathématisent les adorateurs de Jesus.

Quelques-uns d'entr'eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des apôtres ? leurs adversaires les appellent nicolaïtes, & les accusent des crimes les plus infames. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique ? on les appelle gnostiques, & on s'élève contr'eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat, sont tous persécutés par leurs frères avant Constantin : & à peine Constantin a-t-il fait régner la religion chrétienne, que les athanasiens & les eusébiens se déchirent : & depuis ce tems l'église chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours.

Le peuple juif était, je l'avoue, un peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays, sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand, pour témoigner sa gratitude à Elisée, qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son roi. Il en demande permission à Elisée, & le prophète n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu ; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvu que leur Dieu leur en donnât aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité ; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela

ne souffre pas de difficulté. Mais le gouvernement! mais les magistrats! mais les princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des étrangers puissans, il est certain qu'un prince fera alliance avec eux. François I, très-chrétien, s'unira avec les musulmans contre Charles-Quint, très-catholique. François I donnera de l'argent aux luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les luthériens chez lui. Il les paie en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il? Les persécutions font des prosélytes. Bientôt la France sera pleine de nouveaux protestans. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la Saint-Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés qui n'avez jamais pu rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! Malheureux que l'exemple des noachides, des lettrés chinois, des parsis & de tous les sages n'ont jamais pu conduire! Monstres qui avez besoin de superstitions comme le gésier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déja dit & on n'a autre chose à vous dire; si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc; il gouverne des guèbres, des banians, des chrétiens grecs, des nestoriens, des romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé, & tout le monde est tranquille.

Section seconde.

De toutes les religions, la chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les chrétiens aient été les plus intolérans de tous les hommes.

Jesus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que ses frères, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avaient une loi écrite avec le plus grand détail, & nous

n'avons pas une ſeule ligne de la main de Jeſus. Les apôtres ſe diviſèrent ſur pluſieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeaient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en abſtenaient avec les chrétiens juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul phariſien, diſciple du phariſien Gamaliel, ce même St. Paul qui avait perſécuté les chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel, ſe fit chrétien lui-même, alla pourtant enſuite ſacrifier dans le temple de Jéruſalem, dans le tems de ſon apoſtolat. Il obſerva publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi judaïque à laquelle il avait renoncé; il y ajouta même des dévotions, des purifications, qui étaient la ſurabondance; il judaïſa entiérement. Le plus grand apôtre des chrétiens fit pendant huit jours les mêmes choſes pour leſquelles on condamne les hommes au bûcher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit meſſies avant Jeſus. Doſithée, Simon, Ménandre, ſe dirent meſſies après Jeſus. Il y eut dès le premier ſiècle de l'égliſe, avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de ſectes dans la Judée.

Les gnoſtiques contemplatifs, les doſithéens, les cerinthiens, exiſtaient avant que les diſciples de Jeſus euſſent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt trente évangiles, dont chacun appartenait à une ſociété différente; & dès la fin du premier ſiècle on peut compter trente ſectes de chrétiens dans l'Aſie mineure, dans la Syrie dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces ſectes, mépriſées du gouvernement romain, & cachées dans leur obſcurité, ſe perſécutaient cependant les unes les autres dans les ſouterrains où elles rampaient; c'eſt-à-dire, elles ſe diſaient des injures. C'eſt tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient preſque toutes compoſées que de gens de la lie du peuple.

Lorſqu'enfin quelques chrétiens eurent embraſſé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philoſophie à leur relgion, qu'ils

séparèrent de la juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul tems où l'église chrétienne ait été réunie. Elle a pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des pharisiens, des saducéens, des esséniens, des judaïtes, des disciples de Jean, des thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat par ses frères, & le chrétien carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux romains, excommunié par le chrétien ébionite, lequel ébionite était anathématisé par le sabellien.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siècles, est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs; la discorde est le grand mal du genre humain, & la tolérance en est le seul remède.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang-froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élèvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? pourquoi? c'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je possède une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds: s'ils se relèvent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siècles de fanatisme ont rendu puissans. Ils ont d'autres puissans sous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre, s'engraissent de son sang, & rient de son imbécillité. Ils détestent tous la tolérance, comme des partisans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes, & comme

des tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble, enfin, ils soudoient des fanatiques qui crient à haute voix : Respectez les absurdités de mon maître, tremblez, payez, & taisez-vous.

C'est ainsi qu'on en usa long-tems dans une grande partie de la terre ; mais aujourd'hui que tant de sectes se balancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles ? toute secte, comme on sait, est un titre d'erreur, il n'y a point de secte de géomètres, d'algébristes, d'arithméticiens, parce que toutes les propositions de géométrie, d'algèbre, d'arithmétique, sont vraies. Dans toutes les autres sciences on peut se tromper. Quel théologien thomiste ou scotiste oserait dire sérieusement qu'il est sûr de son fait.

S'il est une secte qui rappelle les tems des premiers chrétiens, c'est sans contredit celle des quacres. Rien ne ressemble plus aux apôtres. Les apôtres recevaient l'esprit, & les quacres reçoivent l'esprit. Les apôtres & les disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisième étage ; les quacres en font autant au rez-de-chaussée. Il était permis, selon St. Paul, aux femmes de prêcher ; selon le même St. Paul, il leur était défendu : les quacresses prêchent en vertu de la première permission.

Les apôtres & les disciples juraient par oui & par non ; les quacres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les disciples & les apôtres. Les quacres ont des manches sans boutons, & sont vêtus de même manière.

Jesus-Christ ne baptisa aucun de ses apôtres ; les quacres ne sont point baptisés.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallèle ; il serait encore plus aisé de faire voir combien la religion chrétienne d'aujourd'hui diffère de la religion que Jesus a pratiquée. Jesus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jesus s'abstenait de porc parce qu'il

qu'il eſt immonde, & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu ; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'eſt point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui rumine pas.

Jeſus était circoncis ; & nous gardons notre prépuce. Jeſus mangeait l'agneau paſcal avec des laitues, il célébrait la fête des tabernacles ; & nous n'en faiſons rien. Il obſervait le ſabbat, & nous l'avons changé ; il ſacrifiait, & nous ne ſacrifions point.

Jeſus cacha toujours le myſtère de ſon incarnation & de ſa dignité ; il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expreſſément dans ſon épître aux Hébreux que Dieu a créé Jeſus inférieur aux anges ; & malgré toutes les paroles de St. Paul, Jeſus a été reconnu Dieu au concile de Nicée.

Jeſus n'a donné au pape ni la marche d'Ancône, ni le duché de Spolette ; & cependant le pape les poſſède de droit divin.

Jeſus n'a point fait un ſacrement du mariage ni du diaconat ; & chez nous le diaconat & le mariage ſont des ſacremens.

Si l'on veut bien y faire attention, la religion catholique, apoſtolique & romaine, eſt, dans toutes ſes cérémonies & dans tous ſes dogmes, l'oppoſé de la religion de Jeſus.

Mais quoi ! faudra-t-il que nous judaïſions tous parce que Jeſus a judaïſé toute ſa vie ?

S'il était permis de raiſonner conſéquemment en fait de religion, il eſt clair que nous devrions tous nous faire juifs, puiſque Jeſus-Chriſt notre Sauveur eſt né juif, a vécu juif, eſt mort juif, & qu'il a dit expreſſément qu'il accompliſſait, qu'il rempliſſait la religion juive. Mais il eſt plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous ſommes tous faibles, inconſéquens, ſujets à la mutabilité, à l'erreur : un roſeau couché par le vent dans la fange, dira-t-il au roſeau voiſin couché dans un ſens contraire : *rampe à ma façon, miſérable, ou je préſenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle ?*

TORTURE.

QUOIQU'IL y ait peu d'articles de jurisprudence dans ces honnêtes réflexions alphabétiques, il faut pourtant dire un mot de la *torture*, autrement nommée *question*. C'est une étrange manière de questionner les hommes. Ce ne sont pourtant pas de simples curieux qui l'ont inventée ; toutes les apparences sont que cette partie de notre législation doit sa première origine à un voleur de grand chemin. La plupart de ces messieurs sont encore dans l'usage de serrer les pouces, de brûler les pieds, & de questionner par d'autres tourmens ceux qui refusent de leur dire où ils ont mis leur argent.

Les conquérans ayant succédé à ces voleurs trouvèrent l'invention fort utile à leurs intérêts ; ils la mirent en usage quand ils soupçonnèrent qu'on avait contr'eux quelques mauvais desseins, comme, par exemple, celui d'être libre ; c'était un crime de lèse-majesté divine & humaine. Il fallait connaître les complices ; & pour y parvenir on faisait souffrir mille morts à ceux qu'on soupçonnait, parce que, selon la jurisprudence de ces premiers héros, quiconque était soupçonné d'avoir eu seulement contr'eux quelque pensée peu respectueuse, était digne de mort. Dès qu'on a mérité ainsi la mort, il importe peu qu'on y ajoute des tourmens épouvantables de plusieurs jours, & même de plusieurs semaines ; cela même tient je ne sais quoi de la Divinité. La Providence nous met quelquefois à la torture en y employant la pierre, la gravelle, la goutte, le scorbut, la lèpre, la vérole grande ou petite, le déchirement d'entrailles, les convulsions des nerfs, & autres exécuteurs des vengeances de la Providence.

Or, comme les premiers despotes furent, de l'aveu de tous leurs courtisans, des images de la Divinité, ils l'imitèrent tant qu'ils purent.

Ce qui est très-singulier, c'est qu'il n'est jamais parlé de

question, de torture dans les livres juifs. C'est bien dommage qu'une nation si douce, si honnête, si compatissante, n'ait pas connu cette façon de savoir la vérité. La raison en est, à mon avis, qu'ils n'en avaient pas besoin, Dieu la leur faisait toujours connaître comme à son peuple chéri. Tantôt on jouait la vérité aux trois dés, & le coupable qu'on soupçonnait, avait toujours rafle de six. Tantôt on allait au grand-prêtre, qui consultait Dieu sur le champ par l'*urim* & le *tummim*. Tantôt on s'adressait au voyant, au prophète, & vous croyez bien que le voyant & le prophète découvraient tout aussi bien les choses les plus cachées, que l'*urim* & le *tummim* du grand-prêtre. Le peuple de Dieu n'était pas réduit comme nous à interroger, à conjecturer; ainsi la torture ne put être chez lui en usage. Ce fut la seule chose qui manquât aux mœurs du peuple saint. Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux esclaves; mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus, qu'un conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables un homme qu'on lui amène hâve, pâle, défait, les yeux mornes, la barbe longue & sale, couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande & à la petite torture, en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls, jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort, après quoi on recommence; & comme dit très-bien la comédie des plaideurs, *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Le grave magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain, va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois madame en a été révoltée; à la seconde elle y a pris goût, parce qu'après tout les femmes sont curieuses: & ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui: Mon petit cœur, n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne?

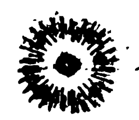
Les Français qui passent, je ne sais pourquoi, pour un peuple fort humain, s'étonnent que les Anglais, qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada, aient renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le chevalier de la Barre, petit-fils d'un lieutenant-

général des armées, jeune homme de beaucoup d'esprit & d'une grande espérance, mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrénée, fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies, & même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau, les juges d'Abbeville, gens comparables aux sénateurs romains, ordonnèrent non-seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main, & qu'on brûlât son corps à petit feu; mais ils l'appliquèrent encore à la torture, pour savoir précisément combien de chansons il avait chantées, & combien de processions il avait vu passer le chapeau sur la tête.

Ce n'est pas dans le treizième ou dans le quatorzième siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le dix-huitième. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grace, par mademoiselle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point, au fond, de nation plus cruelle que la française.

Les Russes passaient pour des barbares en 1700: nous ne sommes qu'en 1769; une impératrice vient de donner à ce vaste état des loix qui auraient fait honneur à Minos, à Numa & à Solon, s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle; la seconde est l'abolition de la torture. La justice & l'humanité ont conduit sa plume; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui, étant depuis long-tems civilisée, est encore conduite par d'anciens usages atroces! Pourquoi changerions-nous notre jurisprudence? dit-elle; l'Europe se sert de nos cuisiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers; donc nos loix sont bonnes.



TRANSSUBSTANTIATION.

LEs proteſtans, & ſur-tout les philoſophes proteſtans, regardent la tranſſubſtantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des laïques. Ils ne gardent aucune meſure ſur cette croyance, qu'ils appellent monſtrueuſe; ils ne penſent pas même qu'il y ait un ſeul homme de bon ſens qui, après y avoir réfléchi, ait pu l'embraſſer ſérieuſement. Elle eſt, diſent-ils, ſi abſurde, ſi contraire à toutes les loix de la phyſique, ſi contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération; parce que c'eſt en effet anéantir Dieu, que de ſuppoſer qu'il fait les contradictoires. Non ſeulement un Dieu dans un pain, mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain devenues en un inſtant autant de dieux; cette foule innombrable de dieux, ne faiſant qu'un ſeul Dieu; de la blancheur, ſans un corps blanc; de la rondeur, ſans un corps rond; du vin changé en ſang, & qui a le goût du vin; du pain qui eſt changé en chair & en fibres, & qui a le goût du pain; tout cela inſpire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la religion catholique, apoſtolique & romaine, que cet excès d'horreur & de mépris s'eſt quelquefois changé en fureur.

Leur horreur augmente quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays catholiques, des prêtres, des moines qui, ſortant d'un lit inceſtueux, & n'ayant pas encore lavé leurs mains ſouillées d'impuretés, vont faire des dieux par centaines, mangent & boivent leur Dieu, chient & piſſent leur Dieu. Mais quand ils réfléchiſſent que cette ſuperſtition, cent fois plus abſurde & plus ſacrilège que toutes celles des Egyptiens, a valu à un prêtre italien quinze à vingt millions de rente, & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large, ils voudraient tous aller, à main armée, chaſſer ce prêtre qui s'eſt emparé du palais des Céſars. Je ne ſais ſi je ferai du voyage; car j'aime la paix; mais quand ils ſeront établis à Rome, j'irai ſûrement leur rendre viſite.

(Par M. Guillaume, miniſtre proteſtant.)

VERTU.

QU'EST-CE que vertu ? Bienfaiſance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre choſe que ce qui me fait du bien ? Je ſuis indigent, tu es libéral. Je ſuis en danger, tu me ſecours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me conſoles. Je ſuis ignorant, tu m'inſtruis. Je t'appellerai ſans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes reſteront dans les écoles.

Que m'importe que tu ſois tempérant ? c'eſt un précepte de ſanté que tu obſerves ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'eſpérance, je t'en félicite encore davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales ſont des dons céleſtes ; tes cardinales ſont d'excellentes qualités qui ſervent à te conduire, mais elles ne ſont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent ſe fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raiſon de te dire que la charité l'emporte ſur la foi, ſur l'eſpérance.

Mais quoi ! n'admettra-t-on de vertus que celles qui ſont utiles au prochain ? Eh comment puis-je en admettre ? Nous vivons en ſociété ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la ſociété. Un ſolitaire ſera ſobre, pieux ; il ſera revêtu d'un cilice ; eh bien ! il ſera ſaint, mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il eſt ſeul, il n'eſt ni bienfaiſant ni malfaiſant, il n'eſt rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a ſecouru l'indigence, il a été vertueux ; s'il a jeûné, prié dans la ſolitude, il a été un ſaint. La vertu entre les hommes eſt un commerce de bienfaits ; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce ſaint était dans le monde, il ferait du bien ſans doute ; mais tant qu'il n'y ſera pas, le monde aura raiſon de ne lui pas donner le nom de vertueux ; il ſera bon pour lui, & non pour nous.

Mais, me dites-vous, si un solitaire est gourmand, ivrogne, livré à une débauche secrete avec lui-même, il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir ; c'est un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez : mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société, à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la société il y fera du mal, qu'il y sera très-vicieux ; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien ; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte ; Néron, le pape Alexandre VI, d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits ; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux ; que c'était un stoïcien entêté qui, non content de commander au hommes, voulut encore être estimé d'eux ; qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain ; qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus. Je m'écrie alors : Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils frippons !



TRADUCTION DE L'HOMÉLIE DU PASTEUR BOURN,

Prêchée à Londres le jour de la Pentecôte 1768.

VOici le premier jour, mes frères, où la doctrine & la morale de Jesus fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le Saint-Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige, qu'on ne peut nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur tems à rechercher pourquoi Pierre, en parlant tout-d'un-coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir Marc pour son interprête; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la Pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin, furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux & si publics qui devaient long-tems occuper l'attention de la terre étonnée. En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que Jesus ressuscité montât lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains, qui étaient sur l'orizon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de César, les batailles de Pharsale & d'Actium, la mort d'Antoine & de Cléopatre. Par quelle providence Dieu ferma-t-il les yeux à tous les hommes, qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs? Comment Dieu a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux seuls parlent, avaient été si publics? Pourquoi le nom même d'Evangile n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain? Toutes ces questions, qui ont enfanté tant de volumes, nous

détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine & la morale de Jesus, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la Pentecôte?

Que Dieu a rendu Jesus célèbre & lui a donné son approbation (*a*).

Qu'il a été supplicié (*b*).

Que Dieu l'a ressuscité & l'a tiré de l'enfer, c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse (*c*).

Qu'il a été élevé par la puissance de Dieu, & que Dieu a envoyé ensuite son Saint-Esprit (*d*).

C'est ainsi que Pierre s'explique à cent mille juifs obstinés, & il en convertit huit mille en deux sermons; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de Jesus, ils en parlent comme de l'envoyé de Dieu, supplicié par les hommes, élevé en grace devant Dieu, glorifié par Dieu même. St. Paul n'en parle jamais autrement. Voilà sans contredit le christianisme primitif, le christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Evangile, ni dans les Actes des apôtres, que Jesus eût deux natures & deux volontés, que Marie fût mère de Dieu, que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils, qu'il établit sept sacremens, qu'il ordonna qu'on adorât des reliques & des images. Tout ce vaste amas de controverses était entiérement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer Dieu par Jesus, à exorciser les possédés par Jesus, à chasser les diables par Jesus, à guérir les malades par Jesus.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères. Nous ne gué-

(*a*) *Actes*, ch. 29, v. 23.
(*b*) v. 23.
(*c*) v. 24.
(*d*) v. 33.

rissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier Tailor. Mais nous adorons Dieu, nous le bénissons, nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de Jesus en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine : *Tu aimeras Dieu & ton prochain.* Jesus n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les tems, & qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. Zoroastre chez les Persans, Thaut chez les Egyptiens, Brama chez les Indiens, Orphée chez les Grecs, criaient aux hommes : *Aimez Dieu & le prochain.* Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

Jesus ne vous a pas dit : *Le diable chassé du ciel & plongé dans l'enfer, en sortit malgré Dieu, pour se déguiser en serpent, & pour venir persuader une femme de manger du fruit de l'arbre de la science. Les enfans de cette femme ont été en conséquence coupables, en naissant, du plus horrible crime, & punis à jamais, dans des flammes éternelles, tandis que leurs corps sont pourris sur la terre. Je suis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi, & cependant je ne rachèterai que ceux à qui j'aurai donné une grace efficace, qui peut n'être point efficace.* Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne se trouve heureusement dans aucun Evangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer Dieu & son prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui descendirent sur le galetas où étaient les disciples auraient parlé, quand elles descendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois & plus céleste.

Jesus adorait Dieu & aimait son prochain en Galilée, adorons Dieu & aimons notre prochain à Londres.

Les juifs nous disent : Jesus était juif; il fut présenté au temple comme juif, circoncis comme juif, baptisé comme juif par le juif Jean, qui baptisait les juifs selon l'ancien rit juif; & par une

œuvre de surérogation juive, ils payait le korban juif; il allait au temple juif; il judaïsa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures parce qu'ils étaient des prévaricateurs scélérats pêtris d'orgueil & d'avarice, il n'en fut que meilleur juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut juif. O chrétiens! soyez donc juifs.

Je réponds aux juifs: Mes amis (car toutes les nations sont mes amis), Jesus fut plus que juif, il fut homme; il embrassa tous les hommes dans sa charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un juif qu'un autre juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette & d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain; & supposé que vous vous soyiez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes & les cuillers des Egyptiens, quand vous vous enfuîtes d'Egypte comme des coquins; mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, & de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous faisiez tomber les murs au bruit des trompettes, vous faisiez arrêter le soleil & la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que Jesus recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du Samaritain. Un juif est volé & blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin dépouillé, sanglant & demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère, & poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe & témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique; il panse les plaies du blessé; il le fait transporter; il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique & charitable

est l'homme de Dieu. Voilà la doctrine, voilà la morale de Jesus; voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que Luc, qui était un laïque & qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole; qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire St. Matthieu dit que Jesus (*e*) recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains & aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de Juda, sur celle de Lévi & la moitié de Benjamin, & qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive & non la paix, qu'il est venu pour diviser le père & le fils, le mari & la femme, & pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé. Il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, & n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Genezareth. Il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté des figues quand *ce n'était pas le tems des figues.* Il n'aurait pas, dans ses paraboles, enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cent pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes, en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, & que Pierre fit mourir Ananiah & sa femme pour n'avoir pas tout apporté. Si Pierre, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique. Si Pierre pria Dieu de les faire mourir, il méritait que Dieu le punît. Si Dieu seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles, qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules,

(*e*) Matth. chap. 10, v. 5.

tant sur la morale & la doctrine de Jesus, que sur tous les événemens de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte ; & une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes, comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres, dans les Epîtres de Paul, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun. Je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces, en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de Dieu sur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui des deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la prédiction faite par Jesus même au chap. XXI de Luc, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fut passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant Jesus & après Jesus ; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, & qui ne peut être nié par personne : *Il faut aimer Dieu & son prochain.*

Si l'Ecriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde ; *aimons Dieu & les hommes* ; fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la Genèse effarouchaient les esprits des Hébreux ; il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans : les prophéties d'Ezéchiel scandalisaient ; on en défendit de même la lecture : le Cantique des Cantiques pouvait porter les jeunes hommes & les jeunes filles à l'impureté ; Théodore de Mopsuète, les rabbins, Grotius,

Châtillon & tant d'autres nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

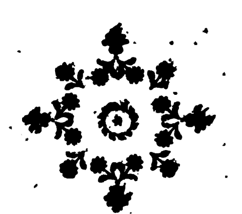
Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter ! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme Jahel, laquelle trahit Sizara pour lui enfoncer un clou dans la tête ; comme Judith qui se prostitua à Holoferne pour l'assassiner ; comme Esther qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents Persans dans Suze, lui en demanda encore trois cents, outre les soixante & quinze mille égorgés dans les provinces ? Quelle fille voudrait imiter les filles de Loth qui couchèrent avec leur père ? Quel père de famille se conduirait comme le patriarche Juda qui coucha avec sa belle-fille, & Ruben qui coucha avec sa belle-mère ? Quel Vaivode imitera David qui s'associa quatre cents brigands perdus, dit l'Ecriture, de débauches & de dettes, avec lesquels il massacrait tous les sujets de son allié Achis, jusqu'aux enfans à la mamelle, & qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit Betzabée & fit tuer son mari ?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lesquels la nature se soulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi incontestable, universelle, éternelle, de laquelle seule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons Dieu & le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'Alcoran dans une assemblée de chrétiens, je vous dirais que les sonnites représentent ce livre comme un chérubin qui a deux visages, une face d'ange & une face de bête. Les choses qui scandalisent les faibles, disent-ils, sont le visage de bête, & celles qui édifient sont la face d'ange.

Edifions-nous & laissons à part tout ce qui nous scandalise : car enfin, mes frères, qu'est-ce que Dieu demande de nous ? que nous confrontions Matthieu avec Luc ? que nous concilions deux généalogies qui se contredisent ? que nous discutions quelques passages ? Non ; il demande que nous l'aimions & que nous soyions justes.

Si nos pères l'avaient été, les disputes sur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de Charles I sur un échafaud, on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres, quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande, le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine Marie. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie? Dans quels gouffres épouvantables de crimes & de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles? La liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint père tant d'annates & tant de pays; que si on s'était contenté d'aimer Dieu & son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, & qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples; qu'une église qui répand tant de biens sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable église; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres, & que Dieu nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage; cependant *aimons Dieu & notre prochain.* Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice & de la volupté, écrasent ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur; & ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier Dieu qu'il les convertisse.



FRAGMENT

D'UNE LETTRE DU LORD BOLINGBROKE.

UN très-grand prince me disait, il y a deux mois, aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qu'il se ferait fort de gouverner très-heureusement une nation considérable sans le secours de la superstition. Je le crois fermement, lui répondis-je; & une preuve évidente, c'est que moins notre église anglicane a été superstitieuse, plus notre Angleterre est devenue florissante : encore quelques pas, & nous en vaudrions mieux. Mais il faut du tems pour guérir le fond de la maladie quand on a détruit les principaux symptômes.

Les hommes, me dit ce prince, sont des espèces de singes qu'on peut dresser à la raison comme à la folie. On a pris long-tems ce dernier parti; on s'en est mal trouvé. Les chefs barbares qui conquirent nos nations barbares, crurent d'abord emmuseler les peuples par le moyen des évêques. Ceux-ci, après avoir bien sellé & fessé les sujets, en firent autant aux monarques. Ils détrônèrent Louis le Débonnaire, ou le sot; car on ne détrône que les sots : il se forma un chaos d'absurdités, de fanatisme, de discordes intestines, de tyrannie & de sédition, qui s'est étendu sur cent royaumes. Faisons précisément le contraire, & nous aurons un contraire effet. J'ai remarqué, ajouta-t-il qu'un très-grand nombre de bons bourgeois, de prêtres, d'artisans même, ne croit pas plus aux superstitions que les confesseurs des princes, les ministres d'état & les médecins. Mais qu'arrive-t-il? Ils ont assez de bons sens pour voir l'absurdité de nos dogmes; & ils ne sont ni assez instruits ni assez sages pour pénétrer au-delà. Le Dieu qu'on nous annonce, disent-ils, est ridicule; donc il n'y a point de Dieu. Cette conclusion est aussi absurde que les dogmes qu'on leur prêche : & sur cette conclusion précipitée, ils se jettent dans le crime, si un bon naturel ne les retient pas.

Proposons

Proposons-leur un Dieu qui ne soit pas ridicule, qui ne soit pas déshonoré par des contes de vieille; ils l'adoreront sans rire & sans murmurer; ils craindront de trahir la conscience que ce Dieu leur a donnée. Ils ont un fonds de raison, & cette raison ne se révoltera pas. Car enfin, s'il y a de la folie à reconnaître un autre que le Souverain de la nature, il n'y en a pas moins à nier l'existence de ce Souverain. S'il y a quelques raisonneurs dont la vanité trompe leur intelligence jusqu'à lui nier l'intelligence universelle, le très-grand nombre, en voyant les astres & les animaux organisés, reconnaîtra toujours la puissance formatrice des astres & de l'homme. En un mot, l'honnête homme se plie plus aisément à fléchir devant l'Etre des êtres que sous un natif de la Mecque ou de Bethléem. Il sera véritablement religieux en écrasant la superstition. Son exemple influera sur la populace, & ni les prêtres, ni les gueux ne seront à craindre.

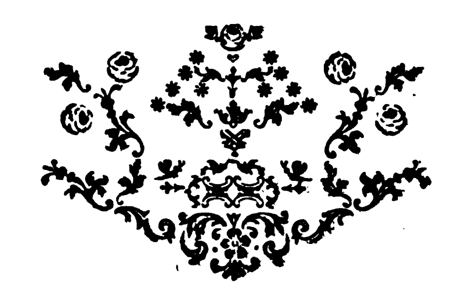
Alors je ne craindrai plus ni l'insolence d'un Grégoire VII, ni les poisons d'un Alexandre VI, ni le couteau des Clément, des Ravaillac, des Balthazar Gérard & de tant d'autres coquins armés par le fanatisme. Croit-on qu'il me sera plus difficile de faire entendre raison aux Allemands, qu'il ne l'a été aux princes chinois de faire fleurir chez eux une religion pure, établie chez tous les lettrés depuis plus de cinq mille ans.

Je lui répondis que rien n'était plus raisonnable & plus facile, mais qu'il ne le ferait pas, parce qu'il serait entraîné par d'autres soins dès qu'il serait sur le trône; & que s'il tentait de rendre son peuple raisonnable, les princes voisins ne manqueraient pas d'armer l'ancienne folie de son peuple contre lui-même.

Les princes chinois, lui dis-je, n'avaient point de princes voisins à craindre quand ils instituèrent un culte digne de Dieu & de l'homme. Ils étaient séparés des autres dominations par des montagnes inaccessibles & par des déserts. Vous ne pourrez effectuer ce grand projet, que quand vous aurez cent mille

guerriers victorieux fous vos drapeaux. Et alors je doute que vous l'entrepreniez. Il faudrait, pour un tel projet, de l'enthoufiafme dans la philofophie; & le philofophe eft rarement enthoufiafte. Il faudrait aimer le genre humain; & j'ai peur que vous ne penfiez qu'il ne mérite pas d'être aimé. Vous vous contenterez de fouler l'erreur à vos pieds, & vous laifferez les imbécilles tomber à genoux devant elle.

Ce que j'avais prédit eft arrivé; le fruit n'eft pas encore tout-à-fait affez mûr pour être cueilli.



SERMON
DU PAPA NICOLAS CHARISTESKI,

Prononcé dans l'églife de Sainte-Toléranski, village de Lithuanie, le jour de Sainte-Epiphanie.

MES FRÈRES,

Nous faifons aujourd'hui la fête de trois grands rois, Melchior, Balthazar & Gafpard, lefquels vinrent tous trois à pied des extrêmités de l'Orient, conduits par une étoile épiphane, & chargés d'or, d'encens & de myrrhe, pour les préfenter à l'enfant Jefus. Où trouverons-nous aujourd'hui trois rois qui voyagent enfemble de bonne amitié avec une étoile, & qui donnent leur or à un petit garçon ?

S'il y a de l'or dans le monde, ils fe le difputent tous : ils enfanglantent la terre pour avoir de l'or, & enfuite ils fe font donner de l'encens par mes confrères, qui ne manquent pas de leur dire à la fin de leurs fermons, qu'ils font fur la terre les images du Dieu vivant.

Nous croyons, du moins dans ma paroiffe, que le Dieu vivant eft doux, pacifique ; qu'il eft également le père de tous les hommes ; que dans le fond du cœur il ne leur veut aucun mal ; qu'il ne les a point formés pour être malheureux dans ce monde-ci, & damnés dans l'autre ; ainfi nous ne regardons comme images de Dieu que les rois qui font du bien aux hommes.

Que Mouftapha me pardonne donc fi je ne puis le reconnaître pour image de Dieu. J'entends dire que cet homme, avec qui nous n'avions rien à démêler, s'eft avifé d'abord de violer le droit des gens, de mettre dans les fers un miniftre public qu'il

devait respecter, & qu'il a envoyé vers nos terres une troupe de brigands dévastateurs, n'osant pas y venir lui-même.

Je n'imaginerai jamais, mes frères, que Dieu & un Turc sanguinaire & poltron se ressemblent comme deux gouttes d'eau.

Mais ce qui m'étonne davantage, ce qui me fait dresser à la tête le peu de cheveux qui me restent, ce qui me fait crier *Heli*, *Heli*, *Lamma Sanathani* ou *Labasanathani*, ce qui me fait suer sang & eau, c'est que je viens de lire dans un manifeste de confédérés ou conjurés de Pologne (comme il vous plaira) ces propres paroles (page 5):

« La sublime Porte notre bonne voisine & fidelle alliée, » excitée par les traités qui la lient à la république, & par » l'intérêt même qui l'attache à la conservation de nos droits, » a pris les armes en notre faveur. Tout nous invite donc à » réunir nos forces pour nous opposer à la chûte de notre » sainte religion. »

Ah mes frères! en quoi cette Porte est-elle sublime? c'est la porte du palais bâti par Constantin, & ces barbares l'ont arrosée du sang du dernier des Constantins. Peut-on donner le nom de sublime à des loups qui sont venus égorger toute la bergerie? Quoi! ce sont des chrétiens qui parlent, & ils osent dire qu'ils ont appellé les fidèles mahométans contre leur propre patrie! contre les chrétiens!

Braves Polonais, ce n'était pas ainsi qu'on entendit parler & qu'on vit agir votre grand Sobieski, lorsque dans les plaines de Choksim il lava dans le sang de ces brigands la honte de votre nation, qui payait un tribut à la sublime Porte; lorsqu'ensuite il sauva Vienne du carnage & des fers; lorsqu'il remit l'empereur chrétien sur son trône: certes vous n'appelliez pas alors ces ennemis du genre humain *vos bons voisins & vos fidèles alliés*.

Quel est le but, mes chers frères, de cette alliance monstrueuse avec la Porte des Turcs? c'est d'exterminer les chrétiens,

leurs frères, qui diffèrent d'eux sur quelques dogmes, sur quelques usages, & qui ne sont pas comme eux les esclaves d'un évêque italien.

Ils appellent la religion de cet Italien, catholique & apostolique, oubliant que nous avons eu le nom de catholique long-tems avant eux; que le mot de catholique est un terme de notre langue, ainsi que tous les termes consacrés au christianisme que nous leur avons enseigné; que tous leurs évangiles sont grecs; que tous les pères de l'église des quatre premiers siècles ont été Grecs; que les apôtres qui ont écrit, n'ont écrit qu'en grec; & qu'enfin la religion romaine, si décriée dans la moitié de l'Europe, n'est (si notre esprit de douceur nous permet de le dire) qu'une bâtarde révoltée depuis long-tems contre sa mère.

Ils nous appellent des dissidens; à la bonne heure: nous dissiderons, nous diffèrerons d'eux, tant qu'il s'agira de sucer le sang des peuples; d'oser se croire supérieurs aux rois; de vouloir soumettre les couronnes à une triple mitre; d'excommunier les souverains; de mettre les états en interdit, & de prétendre disposer de tous les royaumes de la terre.

Ces épouvantables extravagances n'ont jamais été reprochées, graces au ciel, à la vraie église, à l'église grecque. Nous avons eu nos sottises, nos impertinences tout comme les autres, mes chers frères, mais jamais de telles horreurs.

Dieu nous a donné un roi légitimement élu, un roi sage, un roi juste, à qui on ne peut reprocher la moindre prévarication depuis qu'il est sur le trône. Les confédérés ou conjurés le persécutent, ils lui veulent ravir la couronne & peut-être la vie, parce qu'ils le soupçonnent de quelque condescendance pour notre paroisse de Sainte-Toléranski.

L'auguste impératrice de Russie, Catherine Seconde, l'héroïne de nos jours, la protectrice de la sainte église catholique grecque, fermement convaincue que le Saint-Esprit procède du Père & non pas du Fils, & que le Fils n'a pas la paternité, a jeté

fur nous des regards de compassion. Ç'en est assez pour que les sarmates de l'église latine se déclarent contre Catherine Seconde.

Ils publient dans leur manifeste du 4 Juillet 1769 (page 241.), « qu'ils opposent aux Russes le courage & la vertu ; que les » Russes ne se sont jamais rendus dignes de la gloire militaire ; » que leur armée n'ose se montrer devant l'armée de la sublime » Porte. »

On sait comment Catherine Seconde a répondu à ces complimens en battant les Turcs par-tout où ses armées les ont trouvés, en les chassant de la Moldavie & de la Valachie entières, en leur prenant presque toute la Bessarabie, Asoph & Taganrok; en faisant poser les armes à leur Tartares, leur prenant leurs villes sur les deux bords du Pont-Euxin en Europe & en Asie ; enfin en faisant partir des escadres du fond de la mer septentrionale, pour aller détruire toute la flotte de la sublime Porte à la vue des Dardanelles. Les Russes ont donc osé se montrer. Le Dieu Sabaoth a combattu pour eux, & il a été puissamment secondé par les Gédéons appellés Orlof, Romanzow, Gallitzin, Baver, Showalow, Spiritow, & tant d'autres qui ont rendu St. Nicolas si respectable aux mahométans.

Songez, mes chers auditeurs, que la main puissante de Catherine qui écrase l'orgueil ottoman, est cette même main qui soutient notre église catholique. C'est celle qui a signé que la première de ses loix est la tolérance. Et Dieu, dont elle est en ce point la parfaite image, a répandu sur elle ses bénédictions.

Elle est ointe, mes frères. Pourquoi donc les nations ont-elles médité des pauvretés contre l'ointe, comme dit le psalmiste ? C'est qu'il n'est plus en Europe de Godefroi de Bouillon, de Scanderbeg, de Matthias Corvin, de Morosini. Ce n'est que la Russie qui produit de tels hommes.

Aujourd'hui les chrétiens latins appellent le Grand Turc leur saint père. Grand St. Nicolas, descendez du ciel, où vous faites

une si belle figure, & apportez dans ma paroisse l'étendart de Mahomet. Conjurés de Pologne, allez baiser la main de Catherine. Nations, ne frémissez plus; mais admirez.

Dieu m'est témoin que je ne hais pas les Turcs, mais je hais l'orgueil, l'ignorance & la cruauté. Notre impératrice a chassé ces trois monstres. Prions Dieu & St. Nicolas de seconder toujours notre auguste impératrice.

LES HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES.

ON a déja dit qu'il est ridicule de défendre sa prose & ses vers, quand ce ne sont que des vers & de la prose; en fait d'ouvrages de goût, il faut faire, & ensuite se taire.

Térence se plaint dans ses prologues, d'un vieux poëte qui suscitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ses pièces, ou de les faire siffler quand on les jouait. Térence avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme l'a dit César (*), joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ses ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à son adversaire.

Corneille disait de ses critiques : S'ils me disent *pois*, je leur répondrai *fèves*. En conséquence il fit contre le modeste Scuderi ce rondeau un peu immodeste.

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvenceau,
A qui le ciel donne tant de marteau,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,

(*) *Tu quoque, tu in summis, ô dimidiate Menander!*
Poneris, & meritò puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

Et se coucher ainsi qu'un criminel.
Chacun connaît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solemnel,
Et ne croit pas, en sa bonne écriture,
Qu'il fasse mieux.

Paris entier ayant vu son cartel,
L'envoie au diable, & sa muse au bordel.
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami, je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Il eut ensuite le malheur de répondre à l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, qui faisait des tragédies comme il prêchait, & qui, pour se consoler des sifflets dont on avait régalé sa Zénobie, se mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. Corneille eût mieux fait de s'envelopper dans sa gloire & dans sa modestie, que de répondre *fèves* à l'abbé d'Aubignac, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ses préfaces a fait sentir l'aiguillon à ses critiques; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phèdre de Pradon, & qui retenaient les loges à la Phèdre de Racine pour les laisser vuides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc Zoïle, le comte Bavius & le marquis Mévius.

Molière s'y prit d'une autre facon. Cotin, Ménage, Boursaut, l'avaient attaqué; il mit Boursaut, Cotin & Ménage sur le théatre.

La fontaine, qui a tant embelli la vérité dans plusieurs de ses fables, fit de très-mauvais vers contre Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre Lulli, qui n'avait pas voulu mettre en musique son déteſtable opéra de Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satire. J'aimerais meux, dit-il, mettre en vers sa satire que son opéra.

musique

Rousseau

Rousseau le poëte fit quelques bons vers, & beaucoup de mauvais, contre tous les poëtes de son tems, qui le payèrent en même monnoie.

Pour les auteurs qui dans les discours préliminaires de leurs tragédies, ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller, est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de Virgile & de Racine; ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

Monsieur de Voltaire écrivit un jour: « La Henriade vous dé-
» plaît; ne la lisez point. Zaïre, Brutus, Alzire, Mérope,
» Sémiramis, Mahomet, Tancrède vous ennuyent; n'y allez
» pas. Le Siècle de Louis XIV vous paraît écrit d'un style ridi-
» cule, à la bonne heure; vous écrivez bien mieux, & j'en
» suis fort aise. Je vous jure que je ne serai jamais assez sot pour
» prendre le parti de ma manière d'écrire contre la vôtre.

« Mais si vous accusez de mauvaise foi & de mensonges im-
» primés, un historien impartial, amateur de la vérité & des
» hommes; si vous imprimez & réimprimez vous-même des
» mensonges, soit par la noble envie qui ronge votre belle ame,
» soit pour tirer dix écus d'un libraire; je tiens qu'alors il faut
» éclaircir les faits. Il est bon que le public soit instruit; il s'agit
» ici de son intérêt. J'ai fort bien fait de produire le certificat
» du roi Stanislas qui atteste la vérité de tous les faits rapportés
» dans l'histoire de Charles XII. Les aboyeurs folliculaires sont
» confondus alors, & le public est éclairé.

» Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs va jusqu'à la
» calomnie la plus atroce, jusqu'à certaines impostures capa-
» bles de perdre un pauvre auteur auprès du gouvernement &
» du monarque; il est clair alors, que c'est un procès criminel
» que vous lui faites, & que le malheureux sifflé, opprimé,

» que vous voudriez encore faire pendre, doit au moins dé» fendre sa cause avec toute la circonspection possible. »

Je pense entiérement comme M. de Voltaire.

Il me semble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout est procès par écrit. Les puissances ont-elles une querelle à démêler? elles plaident d'abord par devant les gazetiers, qui les jugent en premier ressort, & ensuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différent sur une clause d'un contrat ou d'un testament? on imprime des factums & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois plus volumineux que l'histoire de Tacite & de Suétone. Dans ces énormes factums, & même à l'audience, le demandeur soutient que l'intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises moeurs, un chicaneur, un faussaire. L'intimé répond avec la même politesse. Le procès de mademoiselle la Cadière & du R. P. Girard contient sept gros volumes, & l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, & sur-tout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien d'avantage.

J'ai lu autrefois une épître sur la calomnie; j'en ignore l'auteur; & je ne sais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie.

Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théatre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déeſſes rivales
Y vont porter leur haine & leurs ſcandales;
Et le beau ciel de nous autres chrétiens
Tout comme l'autre eut auſſi ſes vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
Qui d'Olivier fut un tems ſecretaire (*a*),
Ange contre ange, Uriel & Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée & Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes;
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux;
Et le Meſſie allant dans une armoire
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire?
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos; cela me.... pouſſe à bout.
Eh quoi! toujours alerte, en ſentinelle?
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (*b*) aux ſifflets expoſa,
Et que Jean-Jacque orna de ſa faconde,
Quand il faiſait la guerre à tout le monde (*c*)?
(*d*) O Patouillet! ô Nonotte & conſorts!

(*a*) Milton, ſecretaire d'Olivier Cromwell, & qui juſtifia le meurtre de Charles I, dans le plus plat libelle qu'on ait écrit jamais.

(*b*) Irénée Caſtel de Saint-Pierre.

(*c*) Jean-Jacques a fait auſſi un très-mauvais ouvrage ſur ce ſujet.

(*d*) Ce ſont deux ex-jéſuites les plus inſolens calomniateurs de leur profeſſion, & il en ſera queſtion dans le cours de cet ouvrage.

O mes amis ! la paix est chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
Chez les vivans où trouver sa retraite ?
Où fuir ? que faire ? à quel saint recourir ?
Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

Mais, dit-on, Bernard de Fontenelle, après avoir fait quelques épigrammes assez plates contre Nicolas Boileau & contre Racine, ne répondit rien au mauvais livre du R. P. Balthus de la société de Jesus, qui l'accusait d'athéisme pour avoir rédigé en bon français & avec grace le livre latin très-savant, mais un peu pesant, de Vandall; c'est que les RR. PP. Lallemant & Doucin, de la société de Jesus, firent dire à M. de Fontenelle par M. labbé de Tilladet, que s'il répondait on le mettrait à la Bastille. C'est que plus de vingt ans après le R. P. Le Tellier persécuta Fontenelle, qu'il accusa d'avoir engagé Du Marsais à répondre (*e*). C'est que Du Marsais était perdu sans le président de Maisons, & Fontenelle sans M. d'Argenson, comme on l'a déjà dit ailleurs, comme Fontenelle le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'Argenson le garde des sceaux (*f*).

Mais à présent que le R. P. Le Tellier ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poëte, soit plat prosateur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefaisant le style, & jusqu'au nom de leurs confrères qu'ils on voulu perdre; soit en les accusant d'hérésie, de déisme, d'athéisme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou

(*e*) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé *La destruction des jésuites*, livre écrit du style des provinciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : *Dans le même tems que Le Tellier persécutait les jansénistes, il déférait Fontenelle à Louis XIV, comme un athée, pour avoir fait l'Histoire des oracles.*

(*f*) M. Jean George Le Franc, évêque du Puy en Velay, a renouvellé cette accusation dans une pastorale qui ne vaut pas les pastorales de Fontenelle.

de quelque point de géographie. M. Jean George Le F..... évêque du Puy, dit, par exemple, dans une pastorale, à la page 6, *qu'on s'est armé contre le christianisme dans la grammaire.* On n'avait pas encore entendu dire que le substantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre & en cas, conduisent droit à nier l'existence de Dieu.

Je vais, pour l'édification du public, rassembler, preuves en main, quelques tours de passe-passe dans ce goût, qui ont illustré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuse des lettres. C'est un *compendium* de traits d'érudition, de droiture & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque tems par un bon ami, sous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires.*

PREMIÈRE HONNÊTETÉ.

Il y a des sottises convenues qu'on réimprime tous les jours sans conséquence, & qui servent même à l'éducation de la jeunesse. La géographie d'Hubner est mise entre les mains des enfans depuis Moscow jusqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que Jupiter se changea en taureau pour enlever *Europe*, treize cents ans avant Jesus-Christ, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe sont enfans de Japhet; qu'ils sont au nombre de trente millions (quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitans). Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrein d'une lieue d'étendue qui ne soit habité; quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bourdeaux où on ne trouve absolument personne; quoique dans les états du pape, depuis Orviette jusqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terreins abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne, & des déserts dans la Russie, & par tout pays des landes.

Il est dit dans ce livre que le roi de France a toujours quarante mille Suisses à sa solde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. Hubner, en parlant de Marseille, dit que le château de

Notre-Dame de la Garde est très-bien fortifié. Si M. Hubner avait ou vu Marseille, ou lu le voyage de Bachaumont & de Chapelle, il aurait eu une connaissance plus exacte de Notre-Dame de la Garde.

> Gouvernement commode & beau,
> A qui suffit, pour toute garde,
> Un Suisse avec sa hallebarde
> Peint sur la porte du château.

M. Hubner assure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorsque Guillaume prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville ; *& que c'est pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.*

On cite ici le livre d'Hubner parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par hasard d'en lire quelque chose, ainsi que du *Spectacle de la nature*, où il est dit que Moïse est un grand physicien, que la lumière arrive des étoiles sur la terre en sept minutes, & que le chien de M. le chevalier s'appelle Mouflar.

Ces inepties nombreuses ne font nul mal, ne portent préjudice à personne, & sont aisément rectifiées par les instituteurs qui instruisent la jeunesse. Mais qu'un historien anglais, dans les annales du siècle, assure que le dernier empereur de la maison d'Autriche, Charles VI, a été empoisonné par un de ses pages, lequel page s'est refugié paisiblement à Milan ; qu'il dise que le roi de France à la bataille de Fontenoi ne passa jamais l'Escaut, lorsqu'il est avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue des deux armées ; qu'il dise que les Français empoisonnèrent les balles de leurs fusils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre ; qu'il dise que le duc de Cumberland envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles ; que ces absurdes mensonges soient répétés encore dans d'autres livres : voilà, ce me semble, des honnêtetés qu'il est juste de relever, & que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'a pas passées sous silence.

II. HONNÊTETÉ.

Après que l'eſpion turc eut voyagé en France ſous Louis XIV Dufreſny fit voyager un Siamois. Quand ce Siamois fut parti, le préſident de Monteſquieu donna la place vacante à un Perſan qui avait beaucoup plus d'eſprit que l'on n'en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambaſſadeurs, qui, dans la guerre de 1741, fit les honneurs de la France à un eſpion turc, lequel ſe trouva le plus ſot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier Godart fit les honneurs de preſque toute l'Europe à un eſpion chinois qui réſidait à Cologne, & qui parut en ſix petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France eſt le roi des gueux (*g*); que ſi l'univers était ſubmergé, Paris ſerait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes ſortes de bêtes.

Il aſſure (*h*) qu'une nation naïve & gaie qui *chambre enſemble*, ne doit pas être de mauvaiſe humeur contre les femmes; & que les auteurs un peu polis ne les *invectivent* plus dans leurs ouvrages; cependant ſa politeſſe ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit, (*i*) que le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Paſſe encore, dira-t-on, que l'auteur, pour vendre ſon livre, attaque les rois, les miniſtres, les généraux & les gros bénéficiers : ou ils n'en ſavent rien, ou s'ils en ſavent quelque choſe, ils s'en moquent. Il eſt aſſez doux d'avoir ſes courtiſans dans ſon

(*g*) Pag. 21. (*h*) Pag. 69 & 70. (*i*) Pag. 89.

antichambre, tandis que les écrivains frondeurs sont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre, sont quelquefois fâchés de se voir calomniés par un lettré de la Chine qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a sur-tout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteste toujours de son respect pour le beau sexe. C'est un sûr moyen de vendre son livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi se consoler; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes ressources.

IIIe. HONNÊTETÉ.

Le gazetier ecclésiastique outrage pendant trente ans, une fois par semaine, les plus savans hommes de l'Europe, des prélats, des ministres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture sainte. Il meurt inconnu; ses ouvrages meurent aussi; & il a un successeur.

IVe. HONNÊTETÉ.

Un autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques a joué dans l'église de Dieu: c'est l'abbé Desfontaines chassé pour ses mœurs de cette société de Jesus chassée de France pour ses intrigues. Il met en vers des pseaumes, & on ne lit point ses vers: il meurt de faim, & il déchire, pour vivre, tous ceux qui se font lire; & il le déclare. Il est enfermé à Bicêtre; & il fait des feuilles à Bicêtre; enfin, il a un successeur aussi. Ce successeur est l'Elisée de cet Elie, chassé comme lui des jésuites, mis à Bicêtre comme lui, passant de Bicêtre au fort l'Evêque, & au Châtelet, couvert d'opprobres publics & secrets, osant écrire & n'osant se montrer. Le nom de Frélon est devenu une injure; & cependant il aura aussi un successeur, dont les sots liront les feuilles en province pour se former *l'esprit & le cœur*.

Ve.

Ve. HONNÊTETÉ.

L'abbé de Caveirac, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cent mille personnes qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

VIe. HONNÊTETÉ.

Un homme de province sollicite une place dans un corps respectable d'une capitale, & l'obtient; & pour tout remerciment, il dit à ses confrères, qu'eux & tous ceux qui aspirent à l'être sont des extravagans, des ennemis de l'etat & de la religion, & même des gens sans goût qui ne lisent point ses cantiques.

Mon correspondant ne me dit point dans quel pays s'est passé cette aventure. Je soupçonne que c'est en Amérique. Il ajoute que ce discours du récipiendaire produisit quelques mauvaises plaisanteries qu'il faut pardonner aux intéressés. Heureux ceux qui, lorsqu'ils sont outragés, se contentent de rire! Vous savez, mon cher lecteur, que le public est alerte sur les fautes des gens de lettres, comme sur l'orgueil, l'avarice & les petites paillardises qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonspection, plus les faiblesses sont remarquées; & si les moines ont fait vœu de chasteté, d'humilité & de pauvreté, les gens de lettres semblent avoir fait vœu de raison.

VIIe. HONNÊTETÉ.

Lorsque le R. P. La Valette, *aliàs* Duclos, *aliàs* Le Fêvre, eut fait sa première banqueroute, *ad majorem societatis gloriam;* lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. Busembaum que l'on fit

paſſer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainſi jeté, ſans le ſavoir, la première pierre qui a ſervi à lapider la ſociété de Jeſus; lorſque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petit livres qu'on ne lit plus; lorſque quelques prélats s'imaginant que la ſociété de Jeſus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits; lorſque le bourreau brûla, ſelon ſon uſage, une belle lettre du révérendiſſime père en Dieu Jean Gorge Le F.... évêque du Puy en Velai; il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jéſuites en France....

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains, & les RR. PP jéſuites. Les jéſuites dans un écrit intitulé, *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, page 4, complimentèrent les jacobins ſur leur frère Politien de Montepulciano, qui, dit-on, empoiſonna avec une hoſtie le méchant empereur Henri VII; ſur le *bienheureux* Jacques Clément, ainſi nommé par la ligue; ſur Edmond Bourgoin ſon prieur; ſur frère Pierre Argier & Ridicouſe, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la ſociété; & cette liſte ne finiſſait point. Les deux partis appellèrent à leur ſecours St Thomas d'Aquin. Il s'agiſſait de le bien entendre; c'eſt là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que St. Thomas a dit, liv. II, queſt. 42, art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi ſont très-louables.

Que le mauvais prince eſt le ſeul ſéditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompenſe.

Que, ſelon le même St. Thomas d'Aquin, liv. II, queſt. 12, un prince qui a apoſtaſié n'a plus de droit ſur ſes ſujets.

Que s'il eſt excommunié, ſes ſujets ſont, *ipſo facto*, délivrés de leur ſerment de fidélité : *Ejus ſubditi è juramento fidelitatis ejus liberati ſunt.*

Que comme il eſt permis de réſiſter aux larrons, il eſt permis

de résister aux mauvais princes : *Ut sicut licet resistere latronibus, ità licet in tali casu resistere malis principibus.* Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve dans l'Appel à la raison, avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, imprimé en 1762, sous le titre de Bruxelles.

On prétend que, chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une Bible de St. Thomas dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans St. Thomas d'Aquin, ont prétendu qu'il eût été à desirer pour la tranquillité publique, que toutes les *sommes* de ce bon homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me parait un peu trop dur.

Après cette dispute qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *De matrimonio* du R. P. Sanchez, regardé en Espagne, & par tous les jésuites du monde, comme un père de l'église. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel Appel à la raison; & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quandò vas innaturale usurpatur.* La seconde, *quandò seminatio non est simultanea.* La troisième, *quandò seminatio est extrà vas.* Ma pudeur, & mon grand respect pour les dames, m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

VIIIe. HONNÊTETÉ.

Un homme d'un génie vaste, d'une éducation inmense, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe; du sein de la retraite la plus profonde; entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de Fontenelle

la force que Fontenelle n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise; & ce plan vaut lui seul une Encyclopédie. Un homme d'un nom illustre, qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très-versé dans l'histoire & dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent; d'anciens officiers militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même, y travaillent avec succès; & tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences & des arts, sans aucun intérêt, sans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. Monsieur de Voltaire sur-tout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes, soi-disant gens de lettres, pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les poursuivre, de les accuser d'irréligion & de lèse-majesté.

IXe. HONNÊTETÉ.

Maître Abraham Chaumeix (je ne sais qui c'est) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser, a composé l'article *Ame*, & que puisqu'il est son ennemi, il est athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de Sorbonne très-pieux. Il est très-étonné d'apprendre qu'il est accusé de nier l'existence de Dieu & celle de l'ame; & il conclut que si Abraham Chaumeix a une ame, elle est un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour se dépiquer, va se faire maître d'école à Moscow. Que son *ame* y repose en paix!

Xe. HONNÊTETÉ.

Un gentilhomme de Bretagne qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuses sur la ville de Paris, & sur l'histoire de France, imprimées avec privilège,

& fur-tout avec celui de l'approbation publique; auffitôt les auteurs de je ne fais quelles feuilles (*k*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze fous par mois, que l'auteur eft inconteftablement déifte ou athée, & qu'il eft impoffible que cela ne foit pas, puifqu'il a dit que Maugiron, Quélus & St. Mégrin, tués fous le règne de Henri III, furent enterrés dans l'églife de Saint-Paul, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'Arbre fec avant qu'on eût vu fon teftament.

Le Breton, qui n'entend pas raillerie, fait affigner au Châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur & de confcience, au mois de Juin 1763. Les folliculaires civilifent l'affaire & font forcés de demander pardon de leur incivilité.

XIe. HONNÊTETÉ.

Un auteur qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé, les proftitue fur le théatre, & les introduit volant dans la poche. Ce n'eft pas ainfi que Molière a peint Triffotin & Vadius. On me dira que des galériens du tems du roi Charles VII, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grace de leur bon roi, lui volèrent tout fon bagage, comme il eft rapporté dans l'abbé Tritême (*l*) page 298 : mais on

(*k*) Ce font les auteurs du *Journal chrétien.* Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

(*l*) Pendant la nuit la horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Habilement avait débarraffé
Notre bon roi de fon lefte équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe eft peu d'ufage.
Puis fe fauvant par de petits fentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent

m'avouera que ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature française, ne sont point des coupeurs de bourses, & que d'ailleurs ce trait n'est pas assez plaisant.

XIIe. HONNÊTETÉ.

Des folliculaires à la petite semaine, ont imprimé que M. d'Alembert est un Rabzacès, un Philistin, un Amorrhéen, une *bête puante*; je ne sais pas précisément pourquoi; mais Rabzacès signifie grand échanson en syriaque. Or M. d'Alembert n'est pas un grand échanson : c'est même l'homme du monde qui verse le moins à boire. Il ne peut être à la fois Rabzacès, Syrien, Philistin ou Amorrhéen; il n'est ni bête ni puant; je sais seulement qu'il est un des plus grands géomètres, un des plus beaux esprits, & une des plus belles ames de l'Europe; ce qu'on n'a jamais dit de Rabzacès.

XIIIe. HONNÊTETÉ.

Les folliculaires ont eu d'aussi étranges honnêtetés pour M. de Montesquieu & pour M. de Buffon. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être un Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiste ou athée (cela est égal), parce qu'il avait loué les stoïciens; & on l'a prouvé tout comme le R. P. Hardouin, de la société de Jesus, avait

Un beau traité bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs & du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger &, *l'esprit, & le cœur*,
Avec préface, & l'avis au lecteur.

démontré que Pascal, Nicole, Arnaud & Mallebranche, n'ont jamais cru en Dieu.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Ou n'a (selon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

XIVe. HONNÊTETÉ.

En voici une d'un goût nouveau. Jean-Jacques Rousseau, qui ne passe ni pour le plus judicieux ni pour le plus conséquent des hommes, ni pour le plus modeste, ni pour le plus reconnaissant, est mené en Angleterre par un protecteur qui épuise son crédit pour lui faire obtenir une pension secrète du roi. Jean-Jacques trouve la pension secrète un affront. Aussitôt il écrit une lettre dans laquelle il sacrifie l'éloquence & le goût à son ressentiment contre son bienfaicteur. Il pousse trois argumens contre ce bienfaicteur Mr. H.... ; & à chaque argument, il finit par ces mots : *Premier soufflet, second soufflet, troisième soufflet sur la joue de mon patron.* Ah, Jean-Jacques ! trois soufflets pour une pension ! c'est trop.

Tudieu, l'ami ! sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets !
(*Amphitrion*, acte I.)

Un Genevois qui donne des soufflets à un Ecossais ! cela fait trembler pour les suites. Quel homme que Jean-Jacques ! Si le roi d'Angleterre avait donné la pension, sa majesté aurait eu le quatrième soufflet. C'est un terrible homme que ce Jean-Jacques ! Il prétend, dans je ne sais quel roman intitulé *Héloïse* ou *Aloïsia*, s'être battu contre un seigneur anglais de la chambre haute, dont il reçut ensuite l'aumône. Il a fait, on le sait, des miracles à Venise ; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais personne, mais qui font une guerre bien vive quand ils sont attaqués ; & Dieu est toujours pour la bonne cause. Un des offensés s'amusa à le dessiner par les coups de crayon que voici :

Cet ennemi du genre humain,
Singe manqué de l'Arétin,

Qui se croit celui de Socrate;
Ce charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois son mithridate;
Ce basset hargneux & mutin,
Bâtard du chien de Diogène,
Mordant également la main
Ou qui le fesse, ou qui l'enchaîne,
Ou qui lui présente du pain.

Les honnêtetés de Jean-Jacques, lui ont attiré, comme on voit, de très-grandes honnêtetés. Il y a de la justice dans le monde; & pour peu que vous soyiez poli, vous trouvez à coup sûr des gens fort polis, qui ne sont pas en reste avec vous. Cela compose une société charmante.

XVe. HONNÊTETÉ.

Une honnêteté nouvelle, & dont on ne s'était pas encore avisé dans la littérature, c'est d'imprimer des lettres sous le nom d'un auteur connu, ou de falsifier celles qui ont couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, & d'insérer dans ces lettres les plus énormes platitudes, avec les calomnies les plus insolentes. C'est ainsi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amsterdam, sous le titre de Genève, des prétendues lettres secrètes de l'auteur de la *Henriade*, lesquelles lettres, si elles étaient secrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a sur-tout dans ces lettres secrètes un correspondant nommé *le comte de Bar-sur-Aube*, qui est un homme sûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-sur-Aube*, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrètes.

Ensuite, le nommé Schneider, libraire d'Amsterdam, a débité, sous le nom de Genève, les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse*: c'est là le titre. Il se trouve que ces *amis du Parnasse* sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres, à l'auteur de la *Henriade* & du *Siècle*

de Louis XIV, qu'à la cour de France *il y a d'agréables commères, qui aiment Jean-Jacques Rousseau comme leur toutou.* On ajoute à ces gentillesses des notes infames contre des personnes respectables, & il y a sur-tout trois lettres à un chevalier de Bruan, qui n'a jamais existé, & qu'on appelle *mon cher Philinte.* L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de Montesquieu, ou de M. de Voltaire, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites (*m*). On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de Leipsick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

XVe. HONNÊTETÉ.

Il est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de Louis XIV, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquens lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée. Ils pensent être des Montesquieu quand ils ont à tort & à travers insulté quelques cours & quelques ministres, du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure. Ils croient être des Tacite lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler. Ils s'érigent en Caton & en Brutus, la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de Louis XIV, ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé, en 1752, dans un livre intitulé *Mes Pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de Montesquieu;

(*m*) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher Philinte. *Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, & qui les obsède jusqu'au tombeau.*

C'est ainsi qu'on parle des ducs de Montausier & de Beauvilliers, des Bossuet & des Fénélon, & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est là le style ferme de la nouvelle éloquence.

« Une république qui ne ferait formée que de scélérats du premier ordre, produirait bientôt un peuple de sages, de conquérans & de héros. Une république fondée par Cartouche, aurait eu de plus sages loix que la république de Solon.

» La mort de Charles I a fait plus de bien à l'Angleterre que n'en aurait fait le règne le plus glorieux de ce prince.

» Les forfaits de Cromwell sont si beaux, que l'enfant bien né n'entend point prononcer le nom de ce grand homme sans joindre les mains d'admiration. »

Ces pensées ont pourtant été réimprimées ; & l'auteur, à la seconde édition, mettait, au titre, *septième édition*, pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère. Il signait *Gonia Palaios*. *Gonia* signifie angle ; *Palaios*, vieux. Son nom en effet est *l'angle vieux*. Il s'est fait appeller la Beaumelle. C'est lui qui a falsifié les lettres de madame de Maintenon, & qui a rempli les mémoires de Maintenon de contes absurdes & des anecdotes les plus fausses.

XVII[e]. HONNÊTETÉ.

On connaît l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'est ce livre, il est consacré à la gloire de la nation française, & à celle des arts ; & c'est même parce qu'il est impartial, qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime par-tout la vérité. Louis XV, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du style, qui sans doute ne vaut rien ; je parle des faits.

Ce même la Beaumelle, dont il a bien déjà fallu faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, chassé de la maison de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck ; chassé du Danemarck, réfugié à Berlin ; chassé de Berlin, réfugié à Gotha ; chassé de Gotha, réfugié à Francfort ; cet homme, dis-

je, s'avise de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or, au libraire Eslinger, une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a soin de falsifier en plusieurs endroits importans, & qu'il enrichit de notes de sa main; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les ministres, le roi même & la famille royale; mais c'est avec ce ton de supériorité & de fierté qui sied si bien à un homme de son état, consommé dans la connaissance de l'histoire.

Il dit très-savamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne. Il assure que le maréchal de Vauban n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand homme; il dit que les savans danois sont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbécilles; & il fait du brave comte de Plélo, un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne se fit tuer à Dantzick, que parce qu'il *s'ennuyait à périr à Copenhague*. Non content de tant d'insolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des insolences, il attaque la mémoire du maréchal de Villeroi. Il rapporte à son sujet des contes de la populace. Il s'égaie aux dépens du maréchal de Villars. Un La Beaumelle donner des ridicules au maréchal de Villars! Il outrage le marquis de Torci, le marquis de la Vrillière, deux ministres chers à la nation, par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *sévir contre M. Chamillart*; ce sont ses termes.

Enfin il calomnie Louis XIV, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de Louvois; & après cette criminelle démence qui l'exposait aux châtimens les plus sévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de Louis XIV.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes. L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de La Beaumelle.

Les donneurs de conseils vous disent : *Meprisez cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle.* Voilà un plaisant avis. C'est-à-dire qu'il faut laisser triompher l'imposture. Non ; il faut la faire connaître. On punit très-souvent ce qu'on méprise, & même, à proprement parler, on ne punit que cela ; car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris, on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque tems à Bicêtre, après quoi on l'a confiné dans son village, près de Montpellier.

Ce La Beaumelle est le même qui a depuis fait imprimer des lettres falsifiées de M. de Voltaire, à Amsterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'état.

On a toujours du goût pour son premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maison, que d'être le bel esprit des laquais ; & on demande si l'auteur d'un petit poëme, intitulé le Pauvre Diable, n'a pas eu raison de dire :

J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans ;
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie ;
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham & ses vils compagnons
Sont une espèce encor plus odieuse ;
Quant aux catins, j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux & leur vie est joyeuse.
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benet qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petit barbouilleurs, de petits folliculaires, de petits calomniateurs, de petits falsificateurs du coin de la rue, est abominable ; car pour celui des belles demoiselles qui ruinent un sot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du Pauvre Diable ; on doit avoir de l'honnêteté pour elles sans doute, mais avec quelque restrictions.

XVIIIe. HONNÊTETÉ.

Le fils d'un laquais de M. de Maucroix, lequel fils fut laquais aussi quelque tems, & qui servit souvent à boire à l'abbé d'Olivet, s'est élevé par son mérite, & nous sommes bien loin de lui reprocher son premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puisque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel esprit, que le bel esprit des laquais. Un jeune homme sans fortune sert fidélement un bon maître ; il s'instruit ; il prend un état ; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape Adrien IV avait été mendiant ; Sixte-Quint avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette espèce de mérite qui contribue à la fortune, & pourvu que vous ne soyiez ni insolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui est votre ouvrage.

Cet homme nommé d'Etrée, parce que son père était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles lettres au lieu de cultiver son jardin, fut d'abord folliculaire, ensuite faiseur d'almanachs, & il mit au jour L'année Merveilleuse, pour laquelle il fut incarcéré ; puis il se fit prêtre, puis il se fit généalogiste ; il travailla chez M. d'Hozier, & en sortit je ne veux pas dire pourquoi : enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. M. le prieur alla se faire reconnaître dans sa seigneurie en 1763 ; & comme il est généalogiste, il se fit passer, mais avec circonspection, pour un neveu du cardinal d'Etrée. Il reçut en cette qualité une fête assez belle d'une dame qui a une terre dans le voisinage, & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maison dans son prieuré, il tenait sa

cour dans un cabaret du voisinage. il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au seigneur de la paroisse, qui se mêle de prose & de vers tout comme l'abbé d'Etrée. Il avertissait ce voisin qu'un jeune homme de sa maison avait osé chasser sur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toises d'étendue; qu'il accorderait volontiers le droit de chasse à la seule personne du voisin en qualité de littérateur, parce qu'il avait soixante & onze ans, & qu'il était à-peu-près aveugle; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de M. le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de basse-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'église, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de M. le prieur au voisin; pas plus de réponse à cette seconde lettre qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un seigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magistrat considérable du parlement de Paris était dans le voisinage. M. l'abbé d'Etrée accuse auprès de ce magistrat celui qui n'avait pu lui écrire une lettre,

> D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
> Un livre à mériter la dernière rigueur,
> Dont le traître a le front de le faire l'auteur.
> (*Misanthrope*, Acte IV.) (*n*)

Voilà M. le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ses états : *Il est perdu, il ne s'en relèvera pas, son affaire est faite.* Il se trompa, mais on a lieu d'espèrer qu'il réussira mieux une autre fois.

Pauvre gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, soit que vous écriviez, soit que vous n'écriviez pas. Il faut non seulement faire son devoir, *taliter qualiter*, comme dit Rabelais; & *dire toujours du bien de M. le prieur;* mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré

(*n*) Voyez comme du tems de Molière on était aussi méchant que du nôtre.

quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle noblesse un prieur se venge.

XIXe. HONNÊTETÉ.

L'auteur de l'Histoire de Charles XII, l'avait publiée il y a environ vingt ans, avant que le père Barre donnât son Histoire d'Allemagne ; cependant le père Barre jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout Charles XII, batailles, sièges, discours, caractères, bons mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance, ne songeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lu le père Barre, qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que M. de Voltaire n'eût volé le père Barre, ou du moins feignirent de n'en pas douter, & appellèrent l'auteur de Charles XII plagiaire. Mais c'est une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits mensonges sont le profit des folliculaires ; il faut que tout le monde vive.

XXe. HONNÊTETÉ.

C'est encore un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit, qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de Vertamon ; d'y insérer des tirades contre Charlemagne & contre St. Louis ; d'y introduire au quinzième siècle Calvin & Luther, qui sont du seizième ; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'état ; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur à qui ils les imputent sera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire ; leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui. Vous vous trompez, messieurs, on a plus de discernement à Versailles & à Paris que vous ne croyez ; & ceux *quibus est equus & pater & res*, ne sont pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'Alzire ces vers :

> Chandos, suant & soufflant comme un bœuf,
> Cherche du doigt si Jeanne est une fille ;

Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor secouer sa guenille....
Chacun avait son trot & son allure,
Chacun piquait à l'envi sa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de La Henriade : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille ; & cela est absolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la basse littérature est capable, il faut savoir que les auteurs de ces gentillesses ayant manqué leur coup, firent à Liège une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils insérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre madame de Pompadour ; ils lui en firent tenir un exemplaire, qu'elle jeta au feu. Ils lui écrivirent des lettres anonymes, qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'est une grande ressource que celle des lettres anonymes, & fort usitée chez les ames généreuses qui disent hardiment la vérité : les gueux de la littérature y sont fort sujets ; & celui qui écrit ces mémoires instructifs, conserve quatre-vingt quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces messieurs.

XXIe. HONNÊTETÉ.

L'ex-révérend père ex-jésuite Nonotte, aussi grand amateur de la vérité que Varillas, ou Maimbourg, ou Veirac, &c., n'étant pas content apparemment de sa portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jesus, se mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent en vendant à un libraire d'Avignon nommé Fez, une critique des œuvres de V. ou attribuées à V.

Mais Nonotte aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit proposer à M. de Voltaire, de lui vendre pour mille écus son édition ; ne doutant pas que M. de Voltaire, craignant un aussi

grand

grand adversaire que Nonotte, ne se hâtât de se racheter pour cette petite somme, après quoi Nonotte & consorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai, par malheur pour le petit Nonotte, la lettre de Fez en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

Avant que de mettre en vente mon ouvrage, qui vous est relatif, j'ai cru devoir décemment vous en donner avis. Le titre porte : Erreurs de M. de Voltaire sur les faits historiques, dogmatiques, &c. *en deux volumes in-12, par un auteur anonyme. En conséquence, je prends la liberté de vous proposer un parti ; le voici. Je vous offre mon édition de 1500 exemplaires à 2 liv. en feuilles, montant 3000 liv. L'ouvrage est desiré universellement. Je vous l'offre, dis-je, cette édition, de bon cœur ; & je ne la ferai paraître que je n'aie auparavant reçu quelque ordre de votre part.*

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FEZ, *Imp. Lib. à Avignon.*

Avignon, 30 Avril 1762.

M. de Voltaire, accoutumé à de telles propoſitions de la part des poliſſons de la littérature (*o*), fut trop équitable pour acheter un édition auſſi conſidérable à ſi vil prix. Il fit au libraire Fez ſon compte net. Il lui fit voir combien Nonotte & Fez perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle eſt plaiſante ; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la ſimple vérité.

XXIIe. HONNÊTETÉ,

Fort ordinaire.

Je reviens à toi, mon cher Nonotte, & ex-compagnon de Jeſus ; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec ſuccès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais eſcamoter à M. de Voltaire, par ton libraire Fez ? Je t'en fais mon compliment ; Garaſſe n'en ſavait pas tant que toi ; & le contrat Mohatra n'approche pas du marché que tu avais propoſé. Mais, cher Nonotte, ce n'eſt pas aſſez de faire de bons marchés, il faut quelquefois avoir raiſon.

1°. En attaquant un eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des nations, tu ne devais pas commencer par dire que Trajan ſi connu par ſes vertus, était un barbare & un perſécuteur. Et ſur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne *qu'on ne faſſe point de recherches des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce.*

(*o*) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de Voltaire une lettre ſemblable d'un nommé La Jonchère, & on y apprend auſſi que les ſavans auteurs de l'Hiſtoire de la régence & de la vie du duc d'Orléans, régent, ont pris ce La Jonchère pour le tréſorier-général des guerres, à-peu-près comme de prétendus eſprits fins prennent encore le jeune débauché, obſcur auteur du Pétrone, pour le conſul Pétrone ; l'imbécille & dégoûtant vieillard Trimalcion, pour le jeune empereur Néron ; la ſotte & vilaine Fortunata, pour la belle Poppea, & Encolpe pour Sénèque. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiscret comme Polyeucte, auraient brisé les statues des temples, battu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que Trajan pourrait aujourd'hui, sans être cruel, punir légérement le chrétien Nonotte, s'il était dénoncé comme calomniateur, s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre, d'avoir mis le titre d'Amsterdam, au mépris des ordonnances royales, & d'avoir méchamment & proditoirement médit de son prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale, ces paroles que tu cites de lui : *L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles.* On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition furtive de Jean Neaulme. Que dirais-tu si tu trouvais dans un bon livre *l'ignorance de Nonotte?* mettrais-tu à la place *l'ignorance chrétienne de Nonotte?* ne t'exposerais-tu pas aux soupçons qu'on aurait que ce Nonotte ex-jésuite est un fort mauvais chrétien, puisqu'il calomnie?

Tu réponds que ce sont des chrétiens mal instruits qui ont dit que Dioclétien avait toujours persécuté, & que par conséquent on peut appeller leur erreur une ignorance chrétienne.

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jésuitique. Tu fais là une plaisante distinction; tu allègues une direction d'intention fort comique; il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniser l'action du centurion Marcel, qui jeta son ceinturon, son épée, sa baguette, à la tête de sa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas servir son empereur. Mon ami, prends garde, le ministre de la guerre veut que le service se fasse; ton Marcel est de mauvais exemple. Sois bon chrétien si tu peux; mais point de sédition, je t'en prie; souviens-toi de frère Guignard, & soit sage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. Nonotte, cela est fort. Prends garde à toi, te dis-je ; le roi n'aime pas qu'on déchire les édits ; il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'est un crime de lèse-majesté au second chef ? Tu apportes pour raison que cet édit était injuste. Etait-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil ? Où en serions-nous si chaque jésuite ou chaque janséniste prenait cette liberté ?

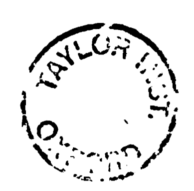
4°. Petit Nonotte, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit Romanus né bègue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue ? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine, que les empereurs Romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légions juives, que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, & qu'il n'y est nullement question de Thébains, mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte ?

Faut-il te redire que les faits, les dates & les lieux déposent contre cette histoire digne de Rabelais ? faut-il te répéter qu'on ne martyrise point six mille hommes armés dans une gorge de montagnes où il n'en peut tenir trois cents ? Crois-moi, Nonotte, marions les six mille soldats Thébains aux onze mille vierges ; ce sera à-peu-près deux filles pour chacun ; ils seront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit Romanus, je te conseille de retenir la tienne, & pour cause.

5°. Sois persuadé comme moi, que David laissa en mourant vingt-cinq milliards d'argent comptant, dans sa ville d'Hershalaïm, j'y consens ; obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal ; cours après les trois cents renards que Samson attacha par la queue ; dîne du poisson qui avala Jonas ; sers de monture à Balaam, & parle ; j'y consens encore : mais, par Saint Ignace ! ne fais pas le panégyrique d'Aod qui assassina le roi Eglon ; & de Samuel qui hacha en morceaux le roi Agag, parce qu'il était trop gras ; ce n'est pas là une raison. Vois-tu ? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis ; & les parlemens pensent comme moi ; entends-tu, Nonotte ?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'Albigeois & de calvinistes; tu approuves le supplice de Jean Hus & de Jérôme de Prague, & celui d'Urbain Grandier; & tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. Malagrida, du R. P. Guignard, du R. P. Garnet, du R. P. Oldecorn, du R. P. Creton. Eh, mon ami, un peu de justice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de Pepin; doute, ami Nonotte, doute; & jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne, doute, te dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce tems-là était une place plus considérable que Rome, un beau port de mer, & qu'on peut céder des domaines utiles, en s'en réservant la propriété ? Sais-tu bien qu'Athanase le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété ? Croira-t-on de bonne foi que Charlemagne eût parlé, dans son testament, de Rome & de Ravenne, comme de villes à lui appartenantes, si le pape en avait été le maître absolu ?



J'avoue que St. Pierre écrivit une belle lettre à Pepin, du haut du ciel, & que le saint pape envoya la lettre au bon Pepin, qui en fut fort touché. J'avoue que le pape Etienne vint en France pour sacrer Pepin qui ravissait la couronne à son maître, & qui s'était déjà fait sacrer par un autre saint. J'avoue que le pape Etienne étant tombé malade à Saint-Denis, fut guéri par St. Pierre & par St. Paul qui lui apparurent avec St. Denis suivi d'un diacre & d'un sous-diacre. J'avoue même, avec l'abbé de Vertot, que le pape qui avait enfermé dans un couvent Carloman frère de Pepin, dépouillé par ce bon Pepin, fut soupçonné d'avoir empoisonné ce Carloman, pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis, sur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de Pepin, qui donnait Ravenne au saint siège, mais cela n'empêche pas que Charlemagne n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Rheims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Rheims, de Rouen & de Lyon.

Apprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent

aujourd'hui la donation de la souveraineté de l'exarchat par Pepin, avec la donation de Constantin. Apprends que la méprise vient de ce que les premiers écrivains, aussi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli* avec *dominium imperiale*. Tu dois savoir, ex-jésuite Nonotte, ce que c'est qu'une équivoque.

8°. Eh bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race? un jésuite ferme-t-il la bouche à un autre jésuite? suffira-t-il de Daniel pour confondre Nonotte? Lis donc ton Daniel, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume *in*-4°. Lis, Nonotte, lis, & tu trouveras que le grand Théodebert épousa la belle Deuterie, quoique la belle Deuterie eût un mari, & que le grand Théodebert eût une femme, & que cette femme s'appellait Visigarde, & que cette Visigarde était fille d'un roi des Lombards nommé Vacon, fort peu connu dans l'histoire; tu verras que Théodebert imitait en cette bigamerie ou bigamie, son oncle Clotaire; & voici les propres mots de Daniel:

« Son oncle Clotaire, après avoir épousé la femme de Clo-
» domir, son frère, peu de tems après la mort de ce prince,
» quoiqu'il eût déjà une autre femme, & il en eut trois pendant
» quelque tems, dont deux étaient sœurs. »

Cela n'est pas trop bien écrit; tu ne pourras approuver ce style, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même. Mais, mon ami, si Daniel écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'est la différence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet des bigames. Le lord Cowper, grand chancelier d'Angleterre, épousa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légitimité de ses deux mariages, & prouva son livre par les faits. M. de Voltaire s'était trompé en racontant cette bigamie. Il avait pris le lord Cowper pour le lord Trévor. La famille Trévor l'a redressé avec une extrême politesse; ce n'est pas comme toi, Nonotte, qui te trompes très-impoliment.

9°. Mais, mon cher Nonotte, qnand tu as fait deux volumes de tes erreurs, que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu pensé qu'on perdrait son tems à répondre à toutes tes bévues? Le public s'amuserait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte?* Je ne veux te présenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choisir les fleurs. Voici, en passant, quelques fleurs pour Nonotte.

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux aient deux cent mille livres de rente.* Il est vrai, les pauvres moines n'ont rien; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Citeaux & de Clervaux les ont ces deux cent mille livres; & je te conseille d'être leur fermier; tu y gagneras plus qu'avec le libraire Fez. L'abbé de Citeaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis; il monte à dix-sept cent mille livres. Nonotte! il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'est M. Damilaville (connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'est pas de Nonotte) qui ayant été indigné de l'insolence & de l'absurdité de ton libelle intitulé *les erreurs*, a daigné imprimer ce qu'il en pensait; c'est lui surtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que Cromwell fut quelque tems un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand-homme, & qu'on peut dire la même chose de Mahomet. Sache que Cromwell rançonna, pilla, saccagea pendant la guerre, & qu'il fit observer les loix pendant la paix; qu'il ne mit point de nouveaux impôts, *qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un usurpateur;* qu'il craignait avec très-grande raison d'être assassiné, & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. Damilaville a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que Nonotte n'a pas le sens commun. A-t-il tort?

11°. Que tu es ignorant dans les choses les plus connues! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'histoire générale dise que le célèbre Guillaume de Nassau, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que

Philippe II était seigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange soit mis en parallèle avec la *maesta del re don Phelippo el discreto.* Tu as raison ; Philippe II n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale ; ces deux maisons étaient également descendues de braves gentilshommes. Est-ce parce que l'assassin du défenseur de la liberté se confessa & communia avant d'exécuter son crime, que tu trouves Guillaume coupable ? est-ce parce que ce héros résista à toute la puissance d'un poltron hypocrite ? est-ce parce qu'il rendit sept provinces libres, que le petit Franc-Comtois Nonotte insulte à sa mémoire ?

12°. Que tu es ignorant ! te dis-je. Tu ne sais pas que le bourg de Livron en Dauphiné, était une ville du tems de la ligue, qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par Henri III en personne, que le maréchal de camp de Bellegarde conduisit le siège avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds avec une direction d'intention, *que tu voulais parler de l'état où est Livron aujourd'hui, & non de l'état où elle était alors.* Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui ! & tu ajoutes savamment : *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refusa de rendre la place.* Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur ; ce n'était pas Montbrun, qui commandait dans cette ville ; c'était de Roësses, comme le dit de Thou, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques ; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de Voltaire n'a jamais lu la Taxe de la chancellerie de Rome ? viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois-là, & même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, Nonotte ; tu dis à propos de théologie, que l'amiral Drake a découvert la terre d'Yesso. Apprends que Drake n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso,

d'Yesso; apprends qu'il mourut en 1596, en allant à Porto-Bello. Apprends que ce fut quarante ans après la mort de Drake, que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yesso, en 1644. Apprends jusqu'au nom du capitaine Martin Jéritson, & de son vaisseau qui s'appellait le Castrécom. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin? tu te trompes sur terre & sur mer; & tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes sont en deux volumes.

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine, L'auteur de l'Histoire générale a dit que, selon St. Thomas d'Aquin, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens; que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement*, mais que c'est *comme sacrement*. Il a cité l'édition & la page de la somme de St. Thomas; & là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la somme de St. Thomas, n'est pas de lui. Et moi, je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer un seule somme de Thomas d'Aquin, où ce monument ne se trouve pas. La somme était en telle vénération qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474; elle fut imprimée à Venise en 1484; Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode & son style, qui sont absolument les mêmes.

Au reste, Thomas ne fit que recueillir les opinions de son tems, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres; témoin le fameux passage de Joinville, dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite Tolet a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale, liv. I, chap. XVI. Ni femme ni laïque ne peut absoudre sans privilège. *Nec femina nec laïcus absolvere possunt sine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes; cela sera assez plaisant; tu réjouiras fort Besançon en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution?

Je veux t'inſtruire, en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion, de ſe confeſſer mutuellement vient de la Syrie. Tu ſauras donc, Nonotte, que les bons Juifs ſe confeſſaient quelquefois les uns aux autres. Le confeſſeur & le confeſſé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière ſur les épaules. Confeſſe-toi ſouvent, Nonotte; mais ſi tu t'adreſſes à un jacobin, ne va pas lui dire que la ſomme de St. Thomas n'eſt pas de lui; on ne ſe bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confeſſe ta fille, confeſſe-toi à elle; & elle te feſſera plus doucement qu'un jacobin, comme Girard feſſait La Cadière, *& vice verſâ.*

16°. Il me prend envie de t'inſtruire ſur l'hiſtoire de la Pucelle d'Orléans; car j'aime cette pucelle, & bien d'autres l'aiment auſſi. Ce petit morceau ſera utile au public, qui ſe ſoucie fort peu de tes bévues & de tes querelles, mais qui aime l'hiſtoire. Je tirerai les faits des auteurs contemporains, des actes du procès de Jeanne d'Arc, & des mémoires authentiques ſur l'Orleanais.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni Robert Gagain, ni Paul Emile, ni Polidore Virgile, ni Genetrar, ni Philippe de Bergame, ni Papire Maſſon, ni même Mariana, ne diſent quelle était envoyée de Dieu; & quand Mariana le jéſuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en impoſerait pas.

Mezerai conte *que le prince de la milice céleſte lui apparut*; j'en ſuis fâché pour Mezerai, & j'en demande pardon au prince de la milice céleſte.

La plupart de nos hiſtoriens, qui ſe copient tous les uns les autres, ſuppoſent que la Pucelle fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chaſſera les Anglais hors du royaume, & ils y étaient encore cinq ans après ſa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & aſſurément elle ne ſavait ni lire, ni écrire; on ne donnait pas cette

éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois ; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées ; & cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre Jeanne d'Arc ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que Ste. Catherine & Ste. Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que St. Michel. Ses juges la crurent sorcière, & elle se crut inspirée ; & c'est là le cas de dire ;

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que Saintrailles avait son berger, comme le comte de Dunois avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophéteffe du comte de Dunois fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de Vandôme, & le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, & qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg, comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & delà dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la Pucelle comme une sorcière arrêtée sur les limites de sa métropole. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. Jeanne avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine & une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors (qui le croirait ?) un vicaire général de l'inquisition en France, nommé frère Martin. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière, comme odorant l'hérésie, *odorantem heresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le saint siège, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frère Martin : elle écrivit au duc de Bourgogne & à Jean de Luxembourg : « Vous avez employé votre noble puissance à appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, & l'église trop fort déshonorée ; car, par son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine & autres maux inestimables, se sont ensuivis en ce royaume...... Mais, peu de chose serait avoir fait telle prinse, si ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense par elle perpétrée contre notre doux Créateur & sa foi, & sa sainte église, avec ses autres méfaits innumérables....... Et si, serait intolérable offense contre la majesté divine, s'il arrivait qu'icelle femme fût délivrée. »

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon, qu'on appellait l'indigne évêque, l'indigne Français, & l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la Pucelle à Cauchon & aux Anglais, pour dix mille livres, & le duc de Bedfort les paya. La sorbonne, l'évêque & frère Martin, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedfort, régent de France, *en l'honneur de notre*

Seigneur & Sauveur Jesus-Christ, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise ès mains de la justice de l'église. Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais de *besogner* dans la ville (c'est le terme dont on se servit). Il choisit pour ses assesseurs, neuf docteurs de sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, Martin, présidait avec Cauchon ; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Il y eut quatorze interrogatoires ; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu Ste. Catherine & Ste. Marguerite à Poitiers. Le docteur Beaupère lui demande à quoi elle a reconnu les deux saintes. Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande si elles sont bien jaseuses. Allez, dit-elle, le voir sur le registre. Beaupère lui demande si, quand elle a vu St. Michel, il était tout nu. Elle répond : Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir ?

Voilà le ridicule ; voici l'horrible.

Un de ses juges, docteur en théologie & prêtre, nommé Nicolas l'Oiseleur, vient la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivent la confession de Jeanne d'Arc. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands services au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante prêtres français, qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On sait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle absurde barbarie on prétexta cette prétendue transgression, pour la condamner aux flammes, comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeller aucun peuple du nom de barbare.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire, que de la vérité, disent que Jeanne alla au supplice avec intrépidité; mais, comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue M. de Villaret, elle reçut son arrêt avec des cris & des larmes; faiblesse pardonnable à son sexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru sans aucun examen que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayions le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore, d'une aventurière qui prit le nom de la Pucelle, trompa les frères de Jeanne d'Arc, & à la faveur de cette imposture, épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des Armoises. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

Apprends, Nonotte, comme il faut étudier l'histoire quand on on ose en parler. Ne fais plus de Jeanne d'Arc une inspirée, mais une idiote hardie qui se croyait inspirée, une héroïne de village à qui on fit jouer un grand rôle, une brave fille que des inquisiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus sur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ses auditeurs : *Mes frères, mon dessein était de vous parler de l'immaculée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église : Réflexions sur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers, de la société de Jesus* (*p*). *Eh, mon ami! fais des réflexions sur les tiens. Je vous parlerai donc de l'humilité.*

Tu crèves de vanité, Nonotte : on t'a fait l'honneur de te répondre; mais, pour t'inspirer un peu de modestie, sache que l'illustre Montesquieu daigna répondre à l'auteur des nouvelles

(*p*) Depuis abbé de Viliers, assez mauvais poëte.

eccléfiaftiques, à-peu-près comme le maréchal de la Feuillade battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

170. Oh oh, Nonotte! tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé de France. Ceci paffe la raillerie. *Il n'y a point*, dis-tu à la page 224, *d'hommes auffi méprifables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*! Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur Nonotte?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révéré le clergé en citoyen; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui difent au hafard qu'il a le tiers des revenus du royaume; il a prouvé dans fon chapitre XXXV, que toute l'églife gallicane, féculière & régulière, ne pofsède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en cafuel. Il remarque que le clergé a fecouru l'état d'environ quatre millions par an, l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occafion de rendre juftice à ce corps.

On trouve au chapitre IV du traité de la tolérance, ces paroles: *Le corps des évêques en France eft prefque tout compofé de gens de qualité qui penfent & qui agiffent avec une nobleffe digne de leur naiffance.* Eft-ce là infulter les évêques de France, comme tu les outrages?

Infulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marfeille dans une ode contre le fanatifme?

Belzuns, ce pafteur vénérable,
Sauvait fon peuple périffant;
Langeron, guerrier fecourable,
Bravait un péril renaiffant;
Tandis que vos lâches cabales
Dans le trouble & dans les fcandales
Occupaient votre oifiveté,
De la difpute ridicule
Et fur Quefnel & fur la bulle,
Qu'oubliera la poftérité.

O ex-jésuite ! c'était rendre justice au digne évêque de Marseille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de Nonotte, à vous, Le Tellier, Lallemant & Doucin, qui faisiez attendre des évêques dans la salle basse, avec le frère Vadblé, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O Nonotte ! tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule, & à les rendre odieux.

Mais vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'Adrien I. Vois comme il justifie le pape Honorius, tant accusé d'hérésie ; vois ce qu'il dit de Léon IV, au tome I de l'*Essai sur l'esprit & sur les mœurs des nations*.

« Le pape, Léon IV, prenant dans ce danger une autorité » que les généraux de l'empereur Lothaire semblaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église » à réparer les murailles de la ville, à élever des tours, à tendre » des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, » engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre » les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution » de prendre d'eux des ôtages, sachant bien que ceux qui sont » assez puissans pour nous secourir le sont assez pour nous nuire. » Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur » descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en avait » usé Goslin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus » pressante ; mais comme un pontife qui exhortait un peuple » chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. » Il était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un tems de lâcheté & de corruption, » tel qu'un des beaux monumens de l'ancienne Rome, qu'on » trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. »

Il a poussé l'amour de la vérité, jusqu'à justifier la mémoire d'un Alexandre VI, contre cette foule d'accusateurs qui prétendent que ce pape mourut du poison préparé par lui-même pour

faire

fait périr tous les cardinaux, ses convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique, & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais considéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape Benoît XIV lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que son successeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand ministre, de belles reliques pour orner l'église paroissiale qu'il a bâtie! Console-toi, Nonotte, & viens y servir la messe d'un de tes confrères qui est l'aumônier du château. Il est vrai que le maître ne marchera pas à la procession *derrière un jeune jésuite*, comme on a fait dans un beau village lès Montauban; il n'est pas de ce goût; mais enfin vous serez deux jésuites. *Sæpè premente deo, fert deus alter opem.*

Enfin, Nonotte, tu emploies l'artillerie des Garasse & des Hardouin, *ultima ratio jesuitarum, & aliquandò jansenistarum.* Tu traites d'athée l'adorateur le plus résigné de la Divinité; tu intentes cette accusation horrible contre l'auteur de La Henriade, poëme qui est le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaïre & d'Alzire, dont cette même religion est la base; contre celui qui, ayant adopté la nièce du grand Corneille, ne la reçut dans une de ses maisons située sur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le sais, puisque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il est dit expressément que cette demoiselle aura sur le territoire des protestans tous les secours nécessaires pour l'exercice de sa religion. Tu ne songeais pas que tu donnais ainsi des armes contre toi & tes consorts.

C'est ainsi que les Nonotte, les Patouillet & autres Welches ont traité d'athées les principaux magistrats français & les plus éloquens, les Monclar, les Chauvelin, les La Chalotais, les

Duché, les Castillon, & plusieurs autres. Mais aussi, il faut considérer que ces messieurs leur ont fait plus de mal que M. de Voltaire.

Après l'exposé des bévues, des insolences & des injures atroces prodiguées par Nonotte & par ses aides, quelques lecteurs seront bien aises de savoir quels sont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Besançon le 9 Janvier 1767 : elle peut instruire.

« Jacques Nonotte, âgé de 54 ans, est né à Besançon d'un » pauvre homme qui était fendeur de bois & crocheteur. Il paraît » à son style & à ses injures qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était » blanchisseuse. Le petit Jacques ayant fait le métier de son père » à la porte des jésuites, & ayant montré quelque disposition » pour l'étude, fut recueilli par eux, & fut jésuite à l'âge de » vingt ans. Il était placé à Avignon en 1759. Ce fut là qu'il » commença à compiler avec quelques uns de ses confrères son » libelle contre l'histoire générale, & contre vous.

» L'imprimeur Fez en tira douze cents exemplaires. Le débit » n'ayant pas répondu à leurs espérances, Fez se plaignit amèrement ; & les jésuites furent obligés de prendre l'édition pour » leur compte. Vous daignâtes, monsieur, vous abaisser à ré- » pondre à ce mauvais livre ; cela le fit connaître, & a enhardi » Nonotte & ses associés à en faire une seconde édition pleine » d'injures les plus méprisables à la fois & les plus punissables. Le » parti jésuitique a fait imprimer cette édition clandestine à Lyon, » au mépris des ordonnances.

» Nonotte est actuellement toléré & ignoré dans notre ville. Il » demeure à un troisième étage, & il gouverne despotiquement » une vieille fille imbécille qui vous a écrit une lettre anonyme. » Il dit qu'il s'occupe à un dictionnaire anti-philosophique qui » doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en sera un » anti-raisonnable. Vous voyez que les membres épars de la » vipère coupée en morceaux, ont encore du venin. Ce misé-

» rable est un excrément de collège qu'on ne décrassera ja-
» mais, &c. »

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si Nonotte a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. Monsieur de Voltaire a reçu une lettre datée de Hennebon en Bretagne le 18 Novembre 1766, signée le chevalier Brulé : il a bien voulu nous la communiquer ; la voici ; elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé Voltaire,
Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,
De mériter un nom par dessus tous les noms.
Le voilà bien déchu de sa présomption.
David avec sa fronde a terrassé Goliath.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de Brulé est apparemment un disciple de Nonotte. Les jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?

PETITE DIGRESSION,

Qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE est la source de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jésuites, ou convulsionnistes, ou précepteurs chassés, ou petits collets sans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendans des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? Pourquoi appellent-ils toujours les Pascal *porte d'enfer* ; les Nicole *loup ravissant* ; & les d'Alembert *bête puante* ? Pourquoi, lorsqu'un ouvrage réussit, crient-ils toujours à l'hérétique, au déiste, à l'athée ? La prétention au bel esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement pas pour rendre service à la religion catholique, apostolique & romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du siècle, les premiers philosophes, les plus grands poëtes & orateurs, les plus exacts historiens, les magistrats les plus consommés dans les loix, tous les officiers d'armée qui s'instruisent, ne croient pas à la religion catholique, apostolique & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On sent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe, déteste en secret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeste service, en disant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui pensent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il est dit dans les *Erreurs de Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, page 118, *qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du respect, mais que cela*

n'empêche point qu'il ne s'en moque dans son cœur; & delà, il conclut que tout le monde en fait autant, & que lui Nonotte pourrait bien s'en moquer aussi avec une direction d'intention.

Ah! impie Nonotte! blasphémateur Nonotte! Prions Dieu, mes frères pour sa conversion.

Ce qui damne principalement Nonotte, Patouillet & consorts, est précisément ce qui a traduit frère Berthier en purgatoire; c'est la rage du bel esprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que Nonotte dans son libelle théologique, trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ait mis Quinault au rang des grands hommes? Nonotte trouve Quinault plat: quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis & d'Armide? tant pis, Nonotte, cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille, ou trop d'oreilles.

Non sa che cosa è amor, non sa che vaglia
La caritade e quindi advien che i frati
Sono si ingorda e si crudel canaglia.

ARIOSTE, épître sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend Nonotte qui, dans un livre dogmatique, pèse le mérite de Quinault dans sa balance. M. l'évêque du Puy en Velai, adresse aux habitans du Puy en Velai une énorme pastorale, dans laquelle il leur parle de belles lettres: *Soyez donc philosophes, mes chèrs frères*, dit-il aux chaudronniers du Velai à la page 299. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi par l'organe de Cortiat, secretaire, qu'après leur avoir parlé de Perrault, de La Motte, de l'abbé Terrasson, de Boindin, après avoir outragé la cendre de Fontenelle, après avoir cité Bacon, Galilée, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Newton & Loke. La bonne compagnie du Puy en Velai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'église. Cortiat, secretaire, examine, page 23, si Boileau n'était qu'un versificateur; &, page 77, si les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement sous le nom de Mr. J.F. archevêque d'Auch, on examine si un poëte doit se borner à un seul talent, ou en cultiver plusieurs.

Ah messieurs! *non erat his locus.* Vos troupeaux d'Auch & du Velai ne se mêlent ni de vers, ni de philosophie ; ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poëte & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits ; vous cessez d'être pasteurs ; vous avertissez le monde de ne plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait La Motte & Terrasson dans un café. Voulez-vous être évêques, imitez St. Paul ; il ne parle ni d'Homère ni de Lycophron ; il ne discute point si Xénophon l'emporte sur Thucidide ; il parle de la charité. *La charité*, dit-il, *est patiente ;* êtes-vous patiens ? *Elle est bénigne ;* êtes-vous bénins ? *Elle n'est point ambitieuse ;* n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style ? *Elle n'est point méchante ;* n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales ?

Beaux pasteurs ! paissez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

XXIIIe. HONNÊTETÉ,

des plus fortes.

Un ex-jésuite nommé Patouillet (déjà célébré dans cette diatribe), homme doux & pacifique, décrété de prise de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugia à Auch chez l'archevêque avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764, & séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom J. F. cet écrit apostolique, qui attaque tous les parlemens du royaume ; & voici sur-tout comme la pastorale s'explique sur eux, page 48 : *Ces ennemis des deux puissances, mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de sourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau ; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux faiseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi, très-vieux & très-malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à la destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable, mais ils la crurent, & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, selon l'usage ordinaire, que ce malin vieillard était déiste & athée; que c'était un *vagabond* qui, à la vérité, ne sortait guère de son lit, mais que dans le fond il aimait à courir; que *c'était un vil mercenaire* qui mariait plusieurs filles de son bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cent mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages, & avec les comédiens de Paris auxquels il a abandonné le profit entier *mammonæ iniquitatis*.

Enfin Mr. J. F. d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse, & très-bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ses yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce tems-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laissé surprendre, qu'il se déshonorait, qu'il devait faire une réparation authentique; que lui son parent, n'oserait plus paraître devant l'offensé: *Je ne suis pas en état*, disait-il dans sa lettre, *de lui rendre ce qu'il m'a si généreusement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis si long-tems, afin que je soit en état de satisfaire à mon devoir.*

Monsieur d'Auch fut si honteux de son procédé qu'il se tut. La famille nombreuse de l'offensé répondit à son silence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. L'ARCHEVÊQUE D'AUCH.

Il parut sous votre nom, Monsieur, en 1764 une Instruction pastorale qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des assertions consacré par le parlement de Paris; on y regarde les jésuites comme des martyrs, & les parlemens comme des persécuteurs (*q*); on y

(*q*) Nos pères vous avaient appris à respecter les jésuites, &c. pag. 35 & suivantes du *Mandement* de M. d'Auch.

accusé d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi sait réprimer les attentats à son autorité ; les parlemens savent les punir : mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez sur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocésains d'Auch que ce citoyen officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du respect (*r*), est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyiez plus riche que lui ; vous le traitez de mercenaire, dans le tems même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes ; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable, s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayiez pu composer ce tissu d'infamies dans lequel il y a quelque ombre de fausse érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant Dieu qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche ; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

(*r*) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

RÉFLEXION

RÉFLEXION MORALE.

C'EST une chose digne de l'examen d'un sage que la fureur avec laquelle les jésuites ont combattu les jansénistes, & la même fureur que ces deux partis ruinés l'un par l'autre exhalent contre les gens de lettres. Ce sont des soldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jésuite chassé de son collège, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté, & ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière; c'est une maladie des écoles; c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger, sont utiles; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père Nonotte était un brave & renommé crocheteur de Besançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller, de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses libelles? On avait besoin de Nonotte père, & point du tout de Nonotte fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien, on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un Chrysostôme, un Ambroise, pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère Nonotte! frère Pichon! frère Duplessis! votre tems est passé; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs sur le pont neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens; un meilleur moyen pour obtenir du pain, serait de ne plus chanter.

XXIVe. HONNÊTETÉ,

Des plus médiocres.

Un abbé Guion qui a écrit une hiſtoire du bas empire, dans un ſtyle convenable au titre, dégoûté d'écrire l'hiſtoire, ſe mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'exiſte point; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'eſt pas apparemment accoutumé. Le maître de la maiſon, qu'il n'a jamais vu, lui confia immédiatement après le dîner tous ſes ſecrets. Il lui avoua que Mr. B. eſt un hérétique, Mr. C. un déiſte, Mr. D. un ſocinien, Mr. F. un athée, & Mr. G. quelque choſe de pis; & que pour lui ſeigneur du château, il avoit l'honneur d'être l'antechriſt, & qu'il lui offrait un drapeau dans ſes troupes ſous les ordres de Mrs. Da, De, Di, Do, Du, ſes capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechriſt; c'eſt en effet un des caractères de ce ſeigneur que nous attendons, & c'eſt par-là en partie qu'il ſéduira les élus.

L'abbé Guion parle enſuite de Louis XIV; il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de pluſieurs cours brillantes; mais que ſon médaillon a deux faces*: il ajoute que dans les dernières années de ce prince, il n'y a rien d'intéreſſant, *ſinon les quatre-vingt mille livres de penſion qu'obtint madame de Maintenon à la mort de ce monarque.* Voilà la manière dont ledit Guion veut qu'on écrive l'hiſtoire. Laiſſons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechriſt, & n'en parlons plus.

XXVe. HONNÊTETÉ,

Fort mince.

Cette vingt-cinquième honnêteté eſt celle d'un nommé Larnet, prédicant d'un village près de Carcaſſonne en Languedoc. Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes contre ſept ou huit perſonnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand ſeigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poëtes ont des Philis & des Ama-

rantes en l'air. Larnet commence par dire, page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh! accordez-vous donc, meſſieurs; car l'abbé Guion aſſure qu'il a vu l'antechriſt dans ſon château auprès de Lauſane. Or l'antechriſt ne peut pas ſiéger à Lauſane & à Rome : il faut opter : il n'appartient pas à l'antechriſt d'être en pluſieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à ſon ſecours le pauvre Michel Servet, qui aſſurait que l'antechriſt ſiège à Rome. Si c'était le ſentiment du ſage Servet, il ne fallait donc pas que de ſages prédicans le fiſſent brûler; mais

> Ami Servet eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre,
> Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet?

Tout cela m'eſt fort égal. Il eſt un peu ennuyeux, à ce qu'on dit, ce Larnet, prédicant de Carcaſſonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. Robert Covelle, qui joue, comme on ſait, un grand rôle dans la littérature, lui eſt fort attaché. Dans le dernier voyage que M. Robert fit à Carcaſſonne, il dédia à ſon ami Larnet une petite pièce de poéſie que je vais tranſcrire ici, comme une honnêteté digne de ce recueil. Cette épitre n'eſt pas limée. M. Covelle eſt un homme de bonne compagnie, qui hait le travail & qui peut dire avec Chapelle:

> Tout bon fainéant du marais,
> Fait des vers qui ne coûtent guère.
> Pour moi, c'eſt ainſi que j'en fais,
> Et ſi je les voulais mieux faire,
> Je les ferais bien plus mauvais.

Voici donc le petit morceau de M. Robert Covelle, pour égayer un peu cette triſte liſte des honnêtetés littéraires. Sans enjouement & ſans variété, vous ne tenez rien.





MAITRE GUIGNARD, OU DE L'HYPOCRISIE.

DIATRIBE, PAR M. ROBERT COVELLE.

Dédiée à M. Larnet, prédicant de Carcassonne en Languedoc.

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Larnet, soutiens ma faible voix;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tettons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté, jeune, fraîche, ingénue
S'appelle Hébé. Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne le voie)
Sans hésiter je vous déclare net
Que ce magot est Tartuffe ou Larnet.
C'est donc à toi, Larnet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-Matthieu, dévot & grand paillard.

Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard, sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai d'un air assez fantasque
Par sa jaquette, & je lui criai : Masque,
Je te connais ; l'argent & les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins ;
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur,
Et tout pêtri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Epicure ?

Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit ;
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile ; & que la vérité
Est un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.

Je repliquai : Ton discours parait sage ;
L'hypocrisie a du bon quelquefois.
Pour son profit on a trompé des rois.
On trompe aussi le stupide vulgaire,
Pour le gruger bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coëffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne,
Que, selon toi, l'ami Belzébut donne,
En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de frippon.
L'objet est beau ; le prix en vaut la peine.
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,

Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile & triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée & maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) ſe déguiſe en chrétien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin; aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine;
Chacun le hue: on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.

Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront..... Tu ne les connais guères;
Dans leur tripot on les a vu ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe;
Mais en ſecret, l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les malfaiſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie,
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé;
Que ton cou tors déſormais redreſſé
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, ſois ſimple; & ſans affecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.

(*a*) Sixte-Quint; il eſt vrai qu'il fit long-temps ſemblant d'être humble & doux, lui qui était ſi fier & ſi dur. Voilà pourquoi M. Robert Covelle dit que Sixte-Quint ſe déguiſe en chrétien; avec ſa permiſſion, je trouve cela un terme un peu hardi.

Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincère ; il se sentait confondre.
Il soupira d'un air sanctifié.
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

XXVIe. HONNÊTETÉ.

Vous êtes un impudent, un menteur, un faussaire, un traître, qui imputez à des Anglais de mauvais vers que vous dites avoir traduits en français. Vous êtes le seul auteur de ces vers abominables ; & de plus, vous n'avez jamais entendu ni Locke ni Newton ; car frère Berthier a dit que vous cherchiez la trisection de l'angle par la géométrie ordinaire.

Ce sont à-peu-près les paroles des Nonotte, Patouillet, Guion, &c. à ce pauvre vieillard qui est hors d'état de leur répondre. Je prends toujours son parti, comme je le dois. La plupart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés ; ils ressemblent assez à ces animaux qu'on dit amis de l'homme, & qui, quand ils voient un de leurs camarades mort de blessures dans un grand chemin, lèchent son sang, & passent sans se soucier du défunt. Je ne suis pas de ce caractère ; je défends mon ami, *unguibus & rostro.*

M. Midleton, à qui nous devons la vie de Ciceron, & des morceaux de littérature très-curieux, voyageant en France dans sa jeunesse, fit des vers charmans sur ce qu'il avait vu dans notre patrie ; les voici d'après le recueil où ils sont imprimés. Ceux qui entendent l'anglais, les liront sans doute avec plaisir.

A nation here j pity and admire,
Whom noblest sentiments of glory fire;
Yet thaught by custom's force, and bigot fear,
To serve With pride, and boast the yoke they bear.

Whose nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band
From priests and tax-jobbers content receive
Those laws their dreaded arms to Europe give,
Whose people vain in want, in bondage blest,
Thò plunder'd, gay, industrious, tho opprest,
With happy follies rise above their fate
The jest and envy of each wiser state.

Yet here the muses deign'd a while to sport
In the short sun--shine of a fav'ring court;
Here Boileau, strong in sense, and sharp in wit,
Who *from* the antients, like the ancients vrit,
Permission gaind inferior vice to blame,
By lying incense to his masters fame.

With more delight those pleasing shades y view
Where Condé from an envious court Withdrew,
Where sick of glory, faction, power and pride
Sure iudge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the Wary chief repos'd
And life's great scene in quiet virtūe clos'd.

Voici comme M. de Voltaire mon ami traduit assez fidélement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel est l'esprit français; je l'admire & le plains,
Dans son abaissement quel excès de courage!
La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'esclavage.
Ses exploits & sa honte ont rempli l'univers (*b*).
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres,
Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres,
Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude, heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

(*b*) C'était dans la guerre de 1689.

Mais

Les muses cependant ont habité ces bords,
Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace;
Ce Boileau plein de sel, encor plus que de grace,
Courtisan satirique, ayant le double emploi
De censeur des Cotins, & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô respectable asyle!
Chantilli, des héros séjour noble & tranquille,
Lieux où l'on vit Condé, fuyant de vains honneurs,
Lassé de factions, de gloire & de grandeurs,
Caché sous ses lauriers, dérobant sa vieillesse
Aux dangers d'une cour infidelle & traîtresse,
Ayant éprouvé tout, dire avec vérité:
Rien ne remplit le cœur, & tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas tous l'énergie anglaise. Hélas! c'est le sort des traducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs originaux.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de Midleton injurieux à la nation française. M. de Voltaire a souvent repoussé toutes ces injures modestement, selon sa coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trisection de l'angle, cela pourrait ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicatesse.

S'il se passe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir; nous en ferons bonne & briève justice.



LETTRE A L'AUTEUR
DES HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES,

Sur les Mémoires de madame de Maintenon, publiés par LA BEAUMELLE.

ON ne peut lire sans quelque indignation les *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon & à celle du siècle passé.* Ce sont cinq volumes d'antithèses & de mensonges. Et l'auteur est encore plus coupable que ridicule, puisqu'ayant fait imprimer les lettres de madame de Maintenon dont il avait escroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une histoire vraie, fondée sur ces mêmes lettres & sur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a songé qu'à enfler son ouvrage, & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder son livre comme les mémoires de Gratien de Courtils, & comme tant d'autres libelles qui se sont débités dans leurs tems, & qui sont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la société de madame Scarron, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette société M. de Charleval, qu'il appelle le plus élégant de nos poëtes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui sont au rang des plus médiocres; il y associe le comte de Coligny, qu'il dit *avoir été à Paris le prosélyte de Ninon, & à la cour l'émule de Condé.* En quoi le comte de Coligny pouvait-il être l'émule du prince de Condé? quelle rivalité de rang, de gloire & de crédit, pouvait être entre le premier prince du sang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine distingué alors? Il ajoute à cette prétendue société *le marquis de la Sablière, qui avait,* dit-il, *dans ses propos toute la légéreté d'une femme.* La Sablière était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce La Sablière était si léger dans ses propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire que *les assemblées qui se tenaient chez Scarron, ne ressemblaient point à ces coteries littéraires dans qui la marquise de Lambert semble avoir formé le dessein de détruire le bon goût*. Cet homme a-t-il connu madame de Lambert, qui était une femme très-respectable ? a-t-il jamais approché d'elle ? est-ce à lui de parler de goût ?

Pourquoi dit-il que dans la maison de Scarron on cassait souvent les arrêts de l'académie ? Il n'y a pas dans tout les ouvrages de Scarron un seul trait dont l'académie ait pu se plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ces réflexions satiriques, si étrangères à son sujet, un jeune étourdi de province qui croit se faire valoir en affectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'état & des premiers de la littérature ?

Comment a-t-il assez peu de pudeur pour répéter une chanson infame de Scarron contre sa femme, dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maison de Saint-Cir ? Il attribue aussi à madame de Maintenon plusieurs vers qu'on sait être de l'abbé Têtu, & d'autres qui sont de M. de Fieubet. On voit à chaque page un homme qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière, dans un déshabillé léger, s'était jetée dans un fauteuil; là elle pensait à loisir à son amant; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe, dans l'extase de l'amour. Eh mon ami ! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger ? l'as-tu vu accoudée sur cette table ? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire ?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de madame de Maintenon, parle de tous les événemens auxquels madame de Maintenon n'a jamais eu la moindre part : il grossit ses prétendus mémoires, des aventures de mademoiselle avec le comte de Lausun. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de mademoiselle, & de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires ? Il atteste les propres paroles

de mademoiselle. *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains, au milieu du Louvre, à la face de ses dieux domestiques en* 1671; il y lut ces mots : *C'est M. le comte de Lausun que j'aime & que je veux épouser.* Il cite les mémoires de Montpensier, tome VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de Montpensier. Mademoiselle écrivit seulement sur un papier, *c'est vous*, & rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que La Baumelle. *La présence des dieux domestiques* est fort convenable, & du vrai style de l'histoire!

Ce qui révolte presque à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur suppose entre le roi, madame de Montespan & la veuve de Scarron, comme s'il y avait été présent. Louis, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule* en pigrièche, *que madame de Maintenon savait envelopper dans des paroles de soie.*

Madame de Maintenon savait, dit-il, *que les amours & les craintes de madame de Montespan avaient sauvé la Hollande.* Où a-t-il lu que madame de Montespan sauva la Hollande, qui allait être entiérement envahie, si les Hollandais n'avaient pas eu le tems de rompre leurs digues & d'inonder le pays?

Comment ose-t-il dire que lorsque madame de Maintenon mena le duc de Main à Barège, elle dit au maréchal d'Albert, en voyant le Château-Trompette : *Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une plus rude prison, & mon lit n'est pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde sait qu'elle était née à Niort, & non pas à Bourdeaux ; & qu'elle n'avait jamais été élévée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de sottises & de mensonges?

Il fait dire par madame de Maintenon à madame de Montespan ; *J'ai rêvé que nous étions l'une & l'autre sur le grand escalier de Versailles ; je montais ; vous descendiez ; je m'élevais jusqu'aux nues, & vous allâtes à Fontevrault.* Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'Epernon, qui, montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de Richelieu, dont le pouvoir

commençait à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne savait point quelques nouvelles. *Oui*, lui dit-il; *vous montez, & je descends.* Notre romancier cite les lettres de la prétendue réponse de madame de Maintenon.

Il faut être bien hardi, & croire ses lecteurs bien imbécilles, pour oser dire qu'en 1681 le duc de Lorraine envoya à mademoiselle un agent secret déguisé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On sait assez que ce conte est tiré de l'histoire de Clotilde, histoire presque aussi fausse en tout que les mémoires de Maintenon. On sait assez que mademoiselle n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires, & qu'elle n'en dit pas un seul mot. On sait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681 Charles duc de Lorraine était marié avec Marie-Eléonore, fille de l'empereur Ferdinand III, veuve de Michel roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impostures plus sottes & plus grossières.

Il fait dire à madame d'Aiguillon : *Mes neveux vont de mal en pis ; l'aîné épouse la veuve d'un homme que personne ne connaît ; le second, la fille d'une servante de la reine ; j'espère que le troisième épousera la fille du bourreau.* Est-il possible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de sa province des choses si extravagantes & si outrageantes contre une maison si respectable, & cela sans la moindre vraisemblance, & avec une insolence dont aucun libelle n'a encore approché ? Cet homme aussi ignorant que dépourvu de bon sens, dit, pour justifier le goût de Louis XIV pour madame de Maintenon, *que Cléopatre déjà vieille enchaîna Auguste ; & que Henri Second brûla pour la maîtresse de son père.* Il n'y a rien de si connu dans l'histoire romaine que la conduite d'Auguste & de Cléopatre, qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la suite de son char. Aucun historien ne le soupçonna d'avoir la moindre faiblesse pour Cléopatre. Et à l'égard d'Henri II, qui *brûla* pour la duchesse de Valentinois, aucun historien sérieux n'assure qu'elle ait été la maîtresse de

François I. On soupçonna à la vérité, & Mezeray le dit assez légérement, *que Saint-Valier eut sa grace sur l'échafaud pour la beauté de Diane sa fille unique*; mais elle n'avait alors que quatorze ans; & si elle avait été en effet maîtresse du roi, Brantôme n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falsificateur de toute l'histoire cite Gourville, qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans sa poche; mais il oublie que ce même Gourville dit, page 222 de ses mémoires, que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les jurisconsultes d'Angleterre avaient proposé cette question du tems de la fuite de Jacques II; Un peuple a-t-il droit de se révolter contre l'autorité qui veut forcer à croire?* Jamais on ne proposa cette question; on ne la trouve nulle part. La question était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des loix portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Ils s'avise de rapporter une prétendue lettre de Louis XIV, écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes: *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié; je vous l'accorderai quand vous en serez digne; sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre, quel historien, quel homme instruit a jamais rapporté une pareille lettre de Louis XIV? est-ce là le ton de sa politesse & de sa prudence? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *sainte garde*? Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France; elle n'est que chez l'imposteur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que Louis XIV, pendant le siège de Lille, dit à madame de Maintenon: *Vos prières sont exaucées, madame; Vendôme tiens mes ennemis; vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles,

à peine pourrait-on le croire. Et c'est un polisson nommé La Beaumelle qui les rapporte sans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il supposer que le duc de Vendôme tînt ses ennemis, pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils assiégeaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du siège de Lille, & le couronnement de madame de Maintenon déclarée reine?

Qui lui a dit que madame la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine madame de Maintenon? dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient: *Rassurez-vous, Français; madame de Maintenon ne sera pas votre reine; nous ne lèverons pas le siège.* Comment des assiégeans jettent-ils des billets dans une ville assiégée? comment ces assiégeans savaient-ils que Louis XIV devait faire madame de Maintenon reine quand le siège serait levé? Peut-on entasser tant de sottises avec un ton de confiance! que l'homme le plus important du royaume n'oserait pas prendre s'il faisait des mémoires pleins de vérité & de raison?

L'histoire du prétendu mariage de monseigneur le dauphin avec mademoiselle Choin est digne de toutes ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées & ses discours à Louis XIV, à madame de Maintenon, au roi d'Espagne, à la princesse des Ursins, au duc d'Orléans, &c. Madame de Maintenon assure, selon lui, que le prince de Conti ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang.* Et cependant le grand Condé & le duc d'Orléans les ont commandées.

C'est avec le même jugement & la même vérité que, pendant le siège de Toulon, il fait dire à Charles XII, occupé du soin de poursuivre le czar à cinq cents lieues de là: *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui serait très-punissable, si elle n'était pas méprisée, M. le duc d'Orléans, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique & la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'Orléans traversait le mariage du duc de Bourbon & de la princesse de Conti, & que le roi lui dit tête-à-tête dans son cabinet ; *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie, vous ayiez l'insolence de cabaler chez moi contre moi.* La Beaumelle était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot *d'insolence* est sur-tout dans les mœurs de Louis XIV, & bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'Orléans fut reconnu régent, au parlement, *malgré le président de Lubert & le président de Maisons, & plusieurs membres de l'assemblée*, &c. Le président de Lubert était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de Maisons n'a jamais été premier président ; il était très-attaché au régent, & il allait être garde des sceaux lorsqu'il mourut presque subitement ; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de La Beaumelle, sur lequel il lui était si aisé de s'instruire, pour peu qu'il eût parlé seulement à un colporteur de ce tems-là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & méprisées que ce La Beaumelle a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveller ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même tems assez téméraire, pour dire que *la duchesse de Berry avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom, & que sur le champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-maître de la garderobe de ce gentilhomme ?* M. de Riom

avoir

avoir un grand-maître de la garderobe ! quelle pitié ! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant, qui n'a jamais rien vu, qui a parlé comme s'il avait tout vu, qui a écrit dans un style aussi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain; qui n'en méritait pas; & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maisons.

Il se peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaissance des affaires publiques, aient été trompés quelque tems par les faussetés que ce misérable calomniateur débite avec tant d'assurance. Mais son livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il est au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre satiriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raisonnables ; & qui sont enfin oubliées pour jamais.



RÉFUTATION D'UN ÉCRIT ANONYME, contre la mémoire de feu M. Joſeph Saurin (de l'académie des ſciences, examinateur des livres, & prépoſé au journal des ſavans). Lequel écrit anonyme fut inſéré dans un journal ſuiſſe en 1758.

SI celui qui pourſuit feu M. Saurin juſque dans le tombeau ſavait que cet académicien a laiſſé une famille nombreuſe, il ſerait ſans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il ſavait que le fils, auſſi rempli de probité & de mérite que dénué de fortune, peut ſe voir arracher toutes ſes eſpérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de ſon père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établiſſement cinq filles vertueuſes; il eſſuierait par ſes larmes ce que ſa coupable imprudence lui a fait écrire.

Juſqu'à quand verra-t-on, non ſeulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profeſſion eſt d'être charitables, infecter les journaux & les dictionnaires, de médiſances, d'offenſes perſonnelles, de ſcandales que la religion réprouve, & que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années dans les ſupplémens de Moréri & du célèbre Bayle, des anecdotes concernant feu M. Joſeph Saurin. On l'accuſe dans ces articles des actions les plus odieuſes, parce qu'il avait quitté une ſecte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le ſein des lettres que de ſe conſumer ailleurs dans le fatras des diſputes théologiques. Je fus indigné de l'inſolence du compilateur, nommé Chaufepié, qui croyait avoir continué le dictionnaire de Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé faisait quelque effet dans les esprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie & de la métaphysique ; & ne l'ayant pu connaître dans le tems de ses malheurs, & des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très-incapable), je fus intimement lié avec lui dans le tems de sa vie heureuse, c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systêmes que des hommes vains ont ajouté à la parole de Dieu, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force & chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle (le modèle du siècle présent) qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établissant la discipline militaire & la police, prévenant par ses bienfaits les grands-hommes de génie & les savans dans toute l'Europe, méritant enfin, malgré ses défauts & ses fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'état Dom Ustaris dans son excellent livre de l'administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du siècle de Louis XIV ;

l'équité du public leur a rendu justice, & l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion; y a-t-il de la religion à fouiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, & pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle Joseph Saurin avait été ce qu'on appelle ministre, ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, & laquelle on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier, plein de franchise & de bonté, je ne l'ai jamais vue; & je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; & voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages. Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix

à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouie venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas? Montrez des preuves, ou faites amende honorable? Un accusateur doit avoir ses preuves en main; & quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, & mérite d'être puni par la justice, quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme & d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village! vous appellez déiste & athée celui qui défend l'innocence! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poëte Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet, & par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du Luc, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre Joseph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rousseau soit ou ne soit pas au

nombre des artiſtes de paroles qui ont illuſtré la France ; qu'il ait fait de paſſables ou de très-ennuyeuſes comédies, quelques odes harmonieuſes, & quelques unes de déteſtables ; quelques épigrammes ſur la ſodomie & ſur la beſtialité ; il m'importe encore très-peu qu'un partiſan intéreſſé de ſes épigrammes l'appelle le grand Rouſſeau, pour le diſtinguer des autres Rouſſeau. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité ſur des faits dont je ſuis parfaitement informé. Il y a deux monſtres qui déſolent la terre en pleine paix ; l'un eſt la calomnie, & l'autre l'intolérance : je les combattrai juſqu'à ma mort.



TRADUCTION

Du poëme de JEAN PLOKOF, *conſeiller de Holſtein, ſur les affaires préſentes.*

I.

AUx armes, princes & républiques, chrétiens ſi long-tems acharnés les uns contre les autres pour des intérêts auſſi faibles que mal entendus ! aux armes contre les ennemis de l'Europe ! Les uſurpateurs du trône des Conſtantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine. Il vous crient, en tombant ſous le fer victorieux des Ruſſes : Venez, achevez de nous exterminer.

II.

Le ſardanaple de Stamboul, endormi dans la molleſſe & dans la barbarie, s'eſt réveillé un moment à la voix de ſes inſolens ſatrapes & de ſes prêtres ignorans. Ils lui ont dit : Viole les droits des nations ; loin de reſpecter les ambaſſadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers ; & enſuite nous inſtruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Ruſſie, parce qu'elle t'a déſobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janiſſaires & ſes ſpahis ſont partis, & il s'eſt rendormi profondément.

III.

Pendant que ſon ame matérielle ſe livrait à des ſonges flatteurs entre deux Georgiennes aux yeux noirs, arrachées par ſes ennuques aux bras de leurs méres, pour aſſouvir ſes deſirs ſans amour, & ſa brutalité ſans diſcernement, le génie de la Ruſſie a déployé ſes ailes brillantes. Il a fait entendre ſa voix de la Neva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux mon-

tagnes où régnait autrefois Ménelas. Il a parlé, ce puiſſant génie; & les barbares enfans du Turkeſtan ont par-tout mordu la pouſſière. Stamboul tremble; la cognée eſt à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Aſie & l'Afrique de ſes rameaux funeſtes. Et vous reſteriez tranquilles! vous, princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme Muſtapha fils de Mahmoud!

I V.

On ne retrouvera peut-être jamais une occaſion ſi belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, & lui crie: Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu & la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ſes auguſtes ancêtres; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne aſſiégée par un viſir, & la Hongrie dévaſtée pendant deux ſiècles entiers.

V.

Que le lion de St. Marc ne ſe contente pas de ſe voir avec complaiſance à la tête d'un Evangile; qu'il coure à ſa proie; que ceux qui épouſent tranquillement la mer toutes les années, fendent ſes flots par les proues de cent navires; qu'ils reprennent l'iſle conſacrée à Vénus, & celle où Minos dicta ſes loix, oubliées pour les loix de l'Alcoran.

V I.

La patrie des Thémiſtocle & des Miltiade ſecoue ſes fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine; mais elle ne peut encore les briſer. Quoi donc! n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière, qui osât ſuivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans ſon vol impétueux?

VII.

VII.

Les braves chevaliers du rocher de Malte brûlent d'impatience de se ressaisir de l'Isle du Soleil & des roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aïeul de l'imbécille Mustapha. Les nobles & valeureux Espagnols, qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point des consuls de marchands sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés, les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Bisance osent insulter aux tours de Castille?

VIII.

Dans les tems d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille, & d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule & des bénédictions. L'éternel Arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers & les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux & stérile de Jérusalem & de Bethléem; comme s'il importait à Dieu & à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs ou à des Corasmins.

IX.

Le but secret & véritable de ces grands armemens était de soumettre l'église grecque à la latine (car il est impie de prier Dieu en grec; il n'entend que le latin). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie & du Grand-Caire; elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine, déguisées en religion, firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux-mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.



X.

Princes, il ne s'agit pas ici de croisades. Laissez les ruines de Jérusalem, de Separvaïm, de Corozaïm, de Sodome & de Gomorre; chassez Mustapha; & partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles s'exercent par leurs défaites; un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le tems de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce tems, si vous laissez discipliner une nation si terrible, autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir & prévenir?

X I.

Les politiques diront: Nous voulons voir de quel côté penchera la balance; nous voulons l'équilibre; l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque; nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous, quand ils prirent Constantinople. Prennez du fer, & marchez.

X I I.

Ainsi parlait dans la Kersonèse Cimbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Grèce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage & le plus éclairé des rois; il chantait en vers germaniques; mais les Grecs n'en surent rien, & les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.





SENTIMENT

D'un académicien de Lyon ſur quelques endroits des commentaires de CORNEILLE.

J'AVAIS adopté dans ma jeuneſſe quelques idées de M. de Voltaire ſur la poéſie, & ſur la manière d'en juger. Les critiques de M. Clément m'ont inſpiré quelques réflexions dont je vais rendre compte aux gens de lettres plus inſtruits que moi, qui les jugeront.

M. de Voltaire, en commentant Corneille, a prétendu qu'il ne faut introduire dans le diſcours que des métaphores qui puiſſent former une image ou noble, ou agréable. Il condamne ces deux vers d'Héraclius :

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre,
Ce deſſein avec lui ſerait tombé par terre.

Il blâme, ſur ce principe, ces autres vers d'Héraclius :

Le peuple impatient de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé,
Voudra ſervir d'idole à ſon zèle charmé.

Pour ſentir, dit-il, combien cela eſt mal exprimé, mettez en proſe ces vers,

Le peuple eſt impatient de ſe laiſſer ſéduire au premier impoſteur armé pour me détruire, qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé, voudra ſervir d'idole à ſon zèle charmé.

Ne ſera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés ? Peut-on ſe vêtir d'un fantôme ? L'image eſt-elle juſte ? Comment peut-on ſe mettre un fantôme ſur le corps ? &c.

M. Clément traite ce ſentiment de M. de Voltaire de *ridicule exceſſif.* Il l'attaque d'une manière plauſible en ces termes :

« La métaphore eſt principalement conſacrée aux choſes » intellectuelles, qu'elle veut rendre ſenſibles par des images » frappantes. Ainſi, quand on dit : Mon ame s'ouvre à la joie, » mon cœur s'épanouit ; on emprunte l'image d'une fleur qui » s'ouvre & s'épanouit aux rayons du ſoleil. Or, quoiqu'on » puiſſe peindre cette fleur, ont ne peut pas aſſurément peindre » de même une ame, &c. »

Il me ſemble qu'on doit répondre à M. Clément : Ce n'eſt pas de pareilles métaphores que M. de Voltaire parle. Elles ſont devenues des expreſſions vulgaires reçues dans le langage commun. Le premier qui a dit : Mon cœur s'ouvre à la joie, la triſteſſe m'abbat, l'eſpérance me ranime ; a exprimé ces ſentimens par des images fortes & vraies : il a ſenti ſon cœur, qui était auparavant comme ſerré & flétri, ſe dilater en recevant des conſolations : & c'eſt même ce que des peintres, en des tems groſſiers, ont voulu figurer dans des tableaux d'autel, en peignant des cœurs frappés de rayons qu'on ſuppoſoit être ceux de la grace. La triſteſſe ne jette point une ame ſur le plancher ; mais un peintre peut fort bien figurer un homme abbattu, terraſſé par la douleur, & en figurer un autre qui ſe relève avec ſérénité, quand l'eſpérance lui rend ſes forces. Une ame ferme un cœur dur, tendre, caché volage, un eſprit lumineux, raffiné, peſant, léger, furent d'abord des métaphores : elles ne le ſont plus, c'eſt le langage ordinaire. M. de Voltaire parle de celles qu'un poëte invente. Je crois, avec lui, qu'il faut abſolument qu'elles ſoient toujours juſtes & pittoreſques. *Un deſſein qui tombe à terre* n'a, ce me ſemble, ni juſteſſe, ni vérité, ni grace ; & il eſt impoſſible de s'en faire une idée. M. Clément prétend qu'on peut dire dans une tragédie : *Un deſſein eſt tombé par terre ;* parce qu'on dit dans la converſation : *Ce deſſein a échoué.* Je crois qu'il ſe trompe. Je penſe que le premier qui s'aviſa de dire : *Mes deſſeins ont échoué,* ſe ſervit d'une métaphore hardie, noble, frappante & très-pittoreſque. L'idée en était priſe d'un naufrage ; & les *deſſeins*

étaient mis à la place de l'homme; c'était proprement l'homme qui faisait naufrage. Il est d'usage de dire qu'un dessein a échoué; ce n'est plus une métaphore, c'est aujourd'hui le mot propre. Il n'en est pas de même de *tomber par terre;* c'est une invention du poëte; elle n'a rien de pittoresque ni de noble; & ce vers ne me paraît pas plus élégant que celui-ci :

Et n'eût été Léonce en la dernière guerre.

Il me semble aussi que personne n'approuvera un imposteur qui, *s'osant revêtir d'un fantôme aimé, sert d'idole à un zèle charmé.* Si quelqu'un s'avisait aujourd'hui de nous donner de tels vers, je ne pense pas qu'on trouvât un seul homme qui osât en prendre la défense.

On a blâmé dans l'*Andromaque* ce vers d'Oreste, qui compare les feux de son amour aux feux qui consument Troye.

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

On condamne ce vers d'Arons dans *Brutus*, où Arons dit, en parlant des remparts de Rome :

Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.

En effet ces figures sont trop recherchées, trop hors de la nature. Le *fantôme* aimé dont on se revêt pour servir d'idole au zèle charmé, paraît encore plus défectueux. C'est ce que le P. *Bouhours* appelle du nerveze, dans sa manière de bien penser.

Souvent il arrive que des vers louches, obscurs, mal construits, hérissés de figures outrées, & même remplis de solécismes, font quelque illusion sur le théatre. La règle que donne M. de Voltaire pour discerner ces vers, me paraît assez sûre. Dépouillez ces vers de la rime & de l'harmonie; réduisez-les en prose : alors le défaut se montre à nu, comme la difformité d'un corps qu'on a dépouillé de sa parure.

Je me ſouviens d'avoir entendu réciter ces vers, dans une tragédie fort extraordinaire.

Du ſang de Nonnius avec ſoin recueilli,
Autour d'un vaſe affreux dont il était rempli,
Au fond de ton palais, j'ai raſſemblé leur troupe;
Tous ſe ſont abreuvés de cette horrible coupe.

Réduiſez ces vers en proſe; & voyez ſi vous pourrez en faire quelque choſe d'intelligible. Comparez-les enſuite aux vers d'Æſchyle ſur un ſujet ſemblable, traduits par Boileau dans le traité du ſublime,

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables,
Epouvantant les dieux de ſermens effroyables,
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.

C'eſt à-peu-près la même idée que celle des vers précédens; mais quelle différence! vous trouverez ici non-ſeulement de grandes images & de l'harmonie, mais encore toute l'exactitude de la proſe la plus châtiée,

Le judicieux Boileau avait donc très-grande raiſon de dire;

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſolécîſme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin.
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

Je penſe qu'il n'y a aucun bon vers, même avec la conſtruction la plus hardie, qui ne réſiſte à l'épreuve que M. de Voltaire propoſe, & qui ne ſorte triomphant de cet examen rigoureux. *Je t'aimais inconſtant, qu'aurais-je fait fidèle?* eſt peut-être la conſtruction la plus haſardée qu'on ait jamais faite. C'eſt un vers, ſi on compte douze ſyllabes; c'eſt de la proſe, ſi on en détache le vers ſuivant. Mais dans l'un & dans l'autre cas, *qu'aurais-je fait fidèle?* eſt mille fois plus énergique que ſi on diſait: Qu'aurais-je fait ſi tu avais été fidèle? Ce tour ſi nouveau enlève; il ne fau-

drait pas le répéter. Il y a des expressions que Boileau appelle *trouvées*, qui font un effet merveilleux dans la place où un homme de génie les emploie ; elles deviennent ridicules chez les imitateurs.

M. Clément croit que M. de Voltaire veut dire qu'il faut tourner en prose un vers, en lui substituant d'autres expressions pour en bien juger. C'est précisement le contraire. Il faut laisser la construction entière telle qu'elle est, avec tous les mots tels qu'ils sont, & en ôter seulement la rime.

M. de la Motte sembla prétendre que l'inimitable Racine n'était pas poëte ; & pour le prouver, il ôta les rimes à la première scène de Mithridate, en conservant scrupuleusement tout le reste, comme il le devait pour son dessein. M. de Voltaire lui démontra, si je ne me trompe, que c'était par cela même que ce grand-homme était aussi bon poëte qu'on peut l'être dans notre langue. Pourquoi ? C'est qu'on ne trouva pas dans toute cette scène de Mithridate délivrée de l'esclavage de la rime, un seul mot qui ne fût à sa place, pas une construction vicieuse, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obscur, de hasardé. Tous les gens de lettres conviennent que c'était la véritable pierre de touche. On voyait que Racine avait surmonté sans effort toutes les difficultés de la rime. C'était un homme qui, chargé de fers, marchait librement avec grace. C'est certainement ce qu'on ne pouvait dire d'aucun autre tragique depuis les belles scènes de Cornélie, de Pauline, d'Horace, de Cinna, du Cid. Ouvrons Rodogune dont la dernière scène est un chef-d'œuvre, & lisons le commencement de cette pièce fameuse dégagée seulement de la rime.

« Ce jour *pompeux*, ce jour heureux nous luit enfin qui doit » dissiper la *nuit d'un trouble si long*, ce grand jour où l'hyménée » étouffant la vengeance, remet l'intelligence entre le Parthe & » nous, affranchit la princesse, & nous fait pour jamais un lien » de la paix du motif de la guerre. Mon frère, ce grand jour est » venu où notre reine cessant de tenir plus la *couronne incertaine*, » doit rompre son silence obstiné aux yeux de tous, nous décla-

» rer l'aîné de deux princes *jumeaux*, & l'avantage seul d'un » *moment de naissance* dont elle a caché la connaissance jusqu'ici, » mettant le sceptre dans la main *au* plus heureux, va faire l'un » sujet, & l'autre roi. Mais n'admirez-vous point que cette même » reine *le* donne pour époux à l'objet de sa haine, & n'en doit » faire un roi qu'afin de couronner celle qu'elle aimait à *gêner* » dans les fers? Rodogune, traitée par elle en esclave, *va être* » *montée par elle* sur le trône, &c.

En lisant ce commencement de Rodogune tel qu'il est mot-à-mot dans la pièce, je découvre tout ce qui m'était échappé à la représentation. Un jour *pompeux*, un jour *heureux*, un *grand* jour, en quatre vers, une *nuit d'un* trouble, une princesse *affranchie*, sans que je sache encore quelle est cette princesse; un *motif* de la guerre qui devient un lien de la paix, sans que je puisse deviner quel est ce motif, quelle est cette guerre, qui la fait, à qui on la fait, quel est le personnage qui parle. Je vois une reine qui cesse de *tenir plus* la couronne incertaine, & qui va mettre le sceptre dans la main *au* plus heureux; mais on ne m'apprend pas seulement le nom de cette reine. J'apprends seulement que Rodogune *va être montée* sur le trône par cette reine inconnue.

Toutes ces irrégularités se manifestent à moi bien plus aisément dans la prose, que lorsqu'elles m'étaient déguisées par la rime & par la déclamation. Je suis confirmé alors dans le principe de M. de Voltaire, qui établit que, pour bien juger si des vers sont corrects, il faut les réduire en prose. M. Clément dit que *ce système est celui d'un fou*. Je ne crois point être fou en l'adoptant, j'espère seulement que M. Clément aura un jour une raison plus sage & plus honnête.

Les bornes de ce petit écrit ne me permettent que d'ajouter ici quelques mots sur les injures atroces que M. Clément dit à M. de la Harpe, dans sa dissertation, qui devait être purement grammaticale. Il l'accuse d'avoir fait une partie des commentaires sur le théatre de Corneille par un motif d'intérêt, & il hasarde cette calomnie pour l'accabler d'outrages qui ne peuvent

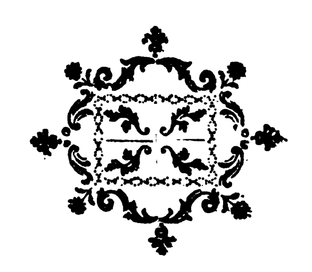
que

que retomber ſur celui qui les prodigue ſi injuſtement. Je n'ai jamais vu M. de Voltaire; mais je ſuis aſſez inſtruit de ſes procédés envers la famille de Pierre Corneille, & du ſentiment de tous les honnêtes gens, pour ſavoir combien ils réprouvent les invectives odieuſes de M. Clément, qui ſont auſſi déplacées que ſes critiques. J'ai peu vu M. de la Harpe; je ne le connais que par les excellens ouvrages qui lui ont mérité tant de prix à l'académie, & par des pièces de poéſie qui reſpirent le bon goût. Tous ceux qui ont pu lire ce libelle de M. Clément, condamnent unanimement cette fureur groſſière avec laquelle il amène ici le nom de M. de la Harpe, pour l'inſulter ſans aucune raiſon. On eſt bien ſurpris qu'il continue comme il a débuté, & qu'après avoir fait un volume d'injures déjà oublié contre M. de Saint-Lambert & tant d'autres gens de lettres ſi eſtimables, il veuille perſuader au public que Mrs. de Voltaire & de la Harpe ont travaillé de concert à décrier le grand Corneille, tandis que l'auteur de Zaïre, d'Alzire, de Mérope, de Brutus, de Sémiramis, de Mahomet, de l'Orphelin de la Chine, de Tancrède, eſt à genoux devant le père du théatre, devant le grand auteur du Cid, d'Horace, de Cinna, de Polieucte, de Pompée; tandis qu'il ne relève les fautes qu'en admirant les beautés avec enthouſiaſme; tandis qu'à peine il critique Pertharite, Théodore, Dom Sanche, Attila. Pulchérie, Agéſilas, Suréna; enfin, tandis qu'il n'a entrepris le commentaire de cet auteur ſi grand & ſi inégal, que pour augmenter la dot de ſa vertueuſe deſcendante.

Il m'a paru que le digne commentateur de Corneille n'avait eu en vue que la vérité & l'inſtruction des gens de lettres. J'aime à voir comment, en imitant la conduite de l'académie lorſqu'elle jugea le Cid, il mêle à tout moment la juſte louange à la juſte critique. J'aime à voir comme il craint ſouvent de décider. Voici comme il s'exprime ſur une difficulté qu'il ſe propoſe dans l'examen du troiſième acte de Cinna : *C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connaiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.* J'aime ſur-tout à voir avec quel reſpect, avec quels ſentimens d'un cœur pénétré, il met Cinna au-deſſus de l'Electre & de l'Œdipe de Sophocle, ces deux chefs-d'œuvre

de la Grèce ; & cela même en relevant de très-grands défauts dans Cinna. M. de Voltaire m'a paru un homme paſſionné de l'art, qui en ſent les beautés avec idolâtrie, & qui eſt choqué très-vivement des défauts. Un libraire m'a aſſuré qu'il ſe traite ainſi lui-même ; & qu'il a été malade, par un excès d'affliction de ce qu'on avait imprimé de lui des pièces de ſociété, qu'il ne jugeait pas dignes du public.

Qu'a donc de commun M. Clément avec l'auteur de Cinna, & avec celui de Mahomet ? De quel droit ſe met-il entr'eux ? Pourquoi ce déchaînement contre tous ſes contemporains ? Faut-il aboyer ainſi à la porte à tous ceux qui entrent dans la maiſon ? Que ne donne-t-il plutôt des exemples ? que ne donne-t-il ſa tragédie de Médée ? nous lui applaudirons ſi elle eſt bonne. Les beautés qu'il y aura répandues enrichiront notre littérature ; mais tant qu'il fatiguera le public de ſatires en proſe, & d'injures perſonnelles, il ne faudra que le plaindre.



LETTRE
SUR LA PRÉTENDUE COMETE.

A Grenoble ce 17 Mai 1773.

QUELQUES Parisiens qui ne sont pas philosophes, & qui, si on les croit, n'auront pas le tems de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, & que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de Mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, & le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet événement. Car Jacques Bernoulli, dans son traité de la comète, prédit expressément que la fameuse comète de 1688 reviendrait avec un terrible fracas le 17 Mars 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais; mais que sa queue serait un signe infaillible de la colère du ciel. Si Jacques Bernoulli se trompa, ce ne put être que de cinquante-quatre ans & trois jours.

Or une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de Mai 1773, ou dans quelque autre année. Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de M. Trissotin, tout Trissotin qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame Philaminte :

Nous l'avons cette nuit, madame, échappé belle.
Un monde auprès de nous en passant tout du long,
Est chu tout à travers de notre tourbillon.
Et s'il eût, en passant, rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Une comète peut, à toute force, rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir. Mais alors qu'arrivera-t-il ? ou cette comète sera d'un diamètre égal au nôtre, ou plus grand, ou plus petit. Si égal, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action. Si plus grand, elle nous entraînera avec elle ; si plus petit, nous l'entraînerons.

Ce grand événement peut s'arranger de mille manières, & personne ne peut affirmer que la terre & les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution par l'embarras d'une comète rencontrée dans son chemin.

Le grand Newton nous a donné de plus fortes alarmes que M. Trissotin ; car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé ; M. Le Monnier dit trois mille. Mais supposons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis à cent cinquante mille lieues du soleil, une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les solides, comme les fluides, ont chacun leur dernier degré de chaleur, qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile, de même ; les métaux, de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en fleuves de feu, ne s'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand, embrase les corps plus vite ; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

Newton, dans son calcul, a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, & a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui est pénétré de feu dans une fournaise ardente, & qui est parvenu à son dernier degré de chaleur ? Il semble que Newton pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable, mais elle n'est pas démontrée. Et elle est si peu démontrée, que tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en savoir assez pour se tromper ainsi. Mais attendons encore quelques milliers de siècles pour avoir la démonstration.

Nous sommes parvenus lentement à connaître quelque chose de la nature; la postérité achèvera le reste lentement.

On prétend que les anciens savaient comme nous, que les comètes sont des planètes qui ont un cours régulier autour du soleil; & on cite en preuve, des Pythagore, des Philolaüs, des Sénèque, des Plutarque, &c. &c.

Oui, ils le savaient d'une science confuse, incertaine, qui n'était point une science; ils connaissaient la circulation des comètes, comme Hippocrate connaissait la circulation du sang, sans l'avoir définie, sans l'avoir prouvée, sans l'avoir enseignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enseignât méthodiquement la course de la terre, des autres planètes, & des comètes, autour du soleil dans leurs orbites; c'était un soupçon jeté au hasard, une idée philosophique tombée dans quelques têtes, & non développée. C'est à-peu-près ainsi que Bacon avait annoncé une gravitation, une attraction universelle; les vrais inventeurs sont ceux qui prouvent.

M. Le Monnier, dans ses *Institutions astronomiques*, a raison de citer Sénèqne le philosophe, qui dit: *Non existimo cometem subitaneum esse ignem, sed inter opera æterna naturæ.* Je ne crois pas les comètes des feux subitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer Sénèque d'avoir déviné que le tems

viendrait où la postérité serait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son tems on n'en savait rien.

C'était le sort des Sénèque de prédire l'avenir par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. Sénèque le Tragique prédit ainsi dans un chœur de son Thieste la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que Sénèque doit partager avec le Génois Colombo la gloire de la découverte, on serait non-seulement injuste, on serait ridicule.

Nous ne trouverons point dans Plutarque de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité que dans Sénèque. *Quelques* (*a*) *pythagoriciens*, dit-il, *pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre qu'après un certain tems. D'autres assurent qu'une comète n'est qu'un effet de la vision, comme les apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxagore & Démocrite disent que c'est un concours d'étoiles mêlant leur lumière ensemble. Aristote prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, &c.*

Or je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, & le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes.

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de Mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de Plutarque. Mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-tems que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. Jupiter lui-même dit, dès le premier livre des Métamorphoses, que le monde doit périr par le feu.

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo Tellus corruptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

(*a*) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

Mais Jupiter ne dit point que ce ſera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis Jupiter juſqu'à notre treizième ſiècle. Nos moines en profitèrent. On ſait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : *La fin du monde étant proche, & moi N.... ne voulant pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le remède de mon ame, &c. &c.* Mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le Jacq Pudding qui prédit à Londres en 1756 un tremblement de terre, & la deſtruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti ; & cependant le peuple épouvanté ſortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Pariſiens ne déſerteront pas leur ville le 20 Mai ; ils feront des chanſons, & on jouera la comète & la fin du monde à l'opera comique, &c. &c.





AU ROI EN SON CONSEIL.

POUR LES SUJETS DU ROI, QUI RÉCLAMENT LA LIBERTÉ DE LA FRANCE.

CONTRE des moines, bénédictins, devenus chanoines de Saint-Claude en Franche-Comté.

LES chanoines de Saint-Claude, près du mont Jura, dans la Franche-Comté, sont originairement des moines bénédictins sécularisés en 1742. Ils n'ont d'autre droit pour réduire en esclavage les sujets du roi, habitans au mont Jura vers Saint-Claude, que l'usage établi par les moines leurs prédécesseurs, de ravir aux hommes la liberté naturelle. En vain Dieu la leur a donnée; en vain les ducs de Bourgogne & les rois de France, les chartes, les édits (*a*), d'accord avec la loi de la nature, ont arraché ces infortunés à la servitude.

Des enfans de St. Benoît se sont obstinés à les traiter comme des esclaves qu'ils auraient pris à la guerre, ou qui leur auraient été vendus par des pirates. Nous respectons le chapitre de Saint-Claude; mais nous ne pouvons respecter l'injustice des religieux auxquels ils ont succédé. Nous sommes forcés de plaider contre des gentilshommes de mérite; en réclamant nos

(*a*) Edits de l'abbé Suger, régent du royaume, de l'an 1141; de Louis X, de 1314; d'Henri II, de 1553. Ordonnances du Louvre, tom. I. pag. 183.

Le roi de Sardaigne a affranchi les serfs du duché de Savoie par un édit du 20 Janvier 1762. Dans les derniers états-généraux tenus à Paris en 1515, le tiers-état supplia le roi de faire exécuter les anciennes loix contre la servitude de la glèbe. Etat de la monarchie par l'abbé du Bos, tom. III. pag. 298.

On trouve dans les arrêtés du premier président de Lamoignon le projet d'un réglement pour l'abolition de toutes les main-mortes personnelles & réelles.

droits

droits contre des moines iniques. Le chapitre de Saint-Claude doit nous pardonner de nous défendre.

Si les prêtres contre lesquels nous réclamons la justice de Dieu & celle du roi, avaient le moindre titre, nous gémirions en silence dans les fers dont ils nous chargent; nous attendrions qu'un gouvernement si éclairé eût aboli des loix établies par la rapine dans des tems de barbarie; nous nous contenterions de soupirer avec la France après les jours si long-tems desirés où le conseil se souviendra que nous sommes nés hommes; que les moines bénédictins, hommes comme nous, n'ont été institués par St. Benoit que pour labourer comme nous la terre, & pour lever au ciel des mains exercées par les travaux champêtres. Le conseil verra bien sans nous que leurs vœux faits aux pieds des autels n'ont jamais été d'être princes; que nous ne devons nos biens, nos sueurs, notre sang qu'au roi, & non à eux. Aussi nous ne plaidons pas ici contre l'esclavage de la main-morte; nous plaidons contre la fraude qui nous suppose main-mortables. Nous montrons les titres mêmes de nos oppresseurs, pour démontrer qu'ils n'ont eu nul prétexte de nous opprimer, & qu'ils n'ont transmis au chapitre de Saint-Claude qu'une prétention vicieuse dans tous ses points.

Ils avaient long-tems étouffé notre voix; mais le roi, plus clément qu'ils n'ont été cruels, nous permet enfin de parler.

Avant le règne du duc Philippe le Bon, l'Abbé de Saint-Ova, dit Saint-Claude, avait déjà eu l'audace de s'emparer de tous les droits régaliens, sans autre titre que celui de la cupidité effrénée de ces tems-là. Il dominait en souverain sur plus de cent villages; il faisait battre monnaie; il osait donner des lettres de noblesse; il faisait juger les procès de ses vassaux par ses moines.

Qu'il nous soit permis, avant d'entrer en matière, de demander s'il est rien de plus attentatoire à l'autorité divine & humaine, & si ces prétendus droits n'étaient pas des crimes de lése-majesté.

Philippe le Bon, par des lettres-patentes datées de Lille en Flandre, le 14 Mars 1436, se contenta de réprimer l'usurpation par laquelle ces moines faisaient battre monnaie, donnaient des saufs-conduits, & jugeaient en dernier ressort. Il se contenta d'abolir ces abus, parce que ceux-là seuls lui furent déférés. La main-morte n'était pas encore établie.

Pour se dédommager de la perte des droits qu'ils s'étaient arrogés, ils se vengèrent, avec le tems, sur les habitans; & n'ayant plus le droit de faire frapper de l'argent à leur coin, ils se donnèrent le droit de prendre, autant qu'ils le purent, tout l'argent des cultivateurs.

L'inquisition ayant pénétré jusque dans ce pays sauvage, la rapine devint sacrée. Le pâtre, le laboureur, l'artisan, le marchand, craignirent les flammes dans ce monde-ci & dans l'autre, s'ils ne portaient pas aux pieds des moines tout le fruit de leurs travaux.

Main-morte établie dans les villages plaignans.

Peu à peu les communautés qui réclament aujourd'hui la justice du roi, se trouvèrent esclaves en trois manières; & cela, sans aucun titre.

Esclavage de la personne;

Esclavage des biens;

Esclavage de la personne & des biens.

L'esclavage de la personne consiste dans l'incapacité de disposer de ses biens en faveur de ses enfans, s'ils n'ont pas toujours vécu avec leur père dans la même maison & à la même table. Alors tout appartient aux moines. Le bien d'un habitant du mont Jura, mis entre les mains d'un notaire de Paris, devient, dans Paris même, la proie de ceux qui originairement avaient embrassé la pauvreté évangélique au mont Jura. Le fils demande l'aumône à la porte de la maison que

ſon père a bâtie; & les moines, bien loin de lui donner cette aumône, s'arrogent juſqu'au droit de ne point payer les créanciers du père, & de regarder comme nulles les dettes hypotéquées ſur la maiſon dont ils s'emparent. La veuve ſe jette en vain à leurs pieds pour obtenir une partie de ſa dot. Cette dot, ces créances, ce bien paternel, tout appartient de droit divin aux moines. Les créanciers, la veuve, les enfans, tout meurt dans la mendicité.

L'eſclavage réel eſt celui qui eſt affecté à une habitation. Quiconque vient occuper une maiſon dans l'empire de ces moines, & y demeure un an & un jour, devient leur ſerf pour jamais. Il eſt arrivé quelquefois qu'un négociant français, pere de famille, attiré par ſes affaires dans ce pays barbare, y ayant pris une maiſon à loyer pendant une année, & étant mort enſuite dans ſa patrie, dans une autre province de France, ſa veuve, ſes enfans, ont été tout étonnés de voir des huiſſiers venir s'emparer de leurs meubles, avec des paréatis, les vendre au nom de St. Claude, & chaſſer une famille entière de la maiſon de ſon père.

L'eſclavage mixte eſt celui qui, étant compoſé des deux, eſt ce que la rapacité a jamais inventé de plus exécrable, & ce que les brigands n'oſeraient pas même imaginer.

Uſurpateurs de St. Claude, montrez-nous donc vos titres; montrez-nous le privilège que le bienheureux Benoît & le bienheureux St. Claude vous ont donné de vous nourrir des pleurs & du ſang de la veuve & de l'orphelin.

Si vous n'avez pas des lettres-patentes des ſaints, faites-nous voir au moins celles des rois. Si vous en avez de fabriquées chez vous, ouvrez vos archives; confrontons vos pièces avec les pièces que nous avons tirées de vos archives mêmes Nous ne vous combattrons qu'avec vos propres armes; & le roi verra ſur quoi vous vous fondez pour régner en tyrans ſur ſes ſujets, qu'il ne gouverne qu'en père.

Nous n'adreſſons ces juſtes plaintes qu'aux moines; ce n'eſt pas

le chapitre qui a inventé cette oppreſſion ; il l'a trouvé établie. Nous le conjurons, au nom de Jeſus-Chriſt notre père commun, de s'en déſiſter. Jeſus-Chriſt n'a pas ordonné aux apôtres de réduire leurs frères à l'eſclavage.

TITRES QUI DÉMONTRENT L'USURPATION TYRANNIQUE DES MOINES BÉNÉDICTINS, AUJOURD'HUI CHANOINES DE SAINT-CLAUDE.

Nous ſommes deux portions de peuple diviſées en ſix communautés (*a*). L'une de ces portions s'étend, au milieu des montagnes & des précipices, de la ſource de la rivière d'Orbe juſqu'au bailliage de Pontarlier. Vous vous emparâtes de ce terrein affreux, qui pourtant a été domté & cultivé par nos travaux aſſidus. Vous le vendîtes en 1266 à Jean de Châlons, dit l'Antique, l'un des ſeigneurs francs-comtois, dont deſcendent les princes d'Orange. Or dans les actes de vente, où vous ſpécifiez tous les droits que vous vendez, il n'eſt pas queſtion de main-morte, d'eſclavage, de ſervitude. Vous ne vendez que le terrein. De quel droit le poſſédiez-vous ? nous l'ignorons. Et de quel droit vous en êtes-vous emparés, après l'avoir vendu par un contrat ſolemnel ? c'eſt ce que nous ignorons encore. Mais ce que nous ſavons très-bien, c'eſt que vous nous avez ravi ce que nous avions depuis acheté de vous-mêmes,

Jean de Châlons Arlay, premier du nom, fils de Jean Châlons l'Antique, fit bâtir un château auprès de la Roche, de Alpe, dans le terrein vendu par vous, & qui ne vous appartenait point. Tout ce qui n'était pas ſeigneur châtelain était ſerf alors ; c'était la juriſprudence des Huns, des Gots, des Vandales, des Hérules, des Gépides, des Francs, des Bourguingnons, & de tous les barbares affamés qui étaient venu fondre chez les Gaulois & chez les anciens Celtes. Ces conquérans n'avaient jamais pénétré dans le pays impraticable dit déjà St. Claude, ſitué entre trois chaînes de montagnes couvertes de glaces éternelles, & où les huttes ſont

(*b*) Lons-Chaumois & Orcière; la Mouille & Morez; les Rouſſes; le Bois d'Amont; Morbier & Bellefontaine.

enterrées sous trente pieds de neige pendant sept mois de l'année. Les barbares venus du Boristène & du Tanaïs négligèrent de régner sur le peu d'hommes sauvages qui habitaient ces déserts plus affreux cent fois que ceux de la Sibérie. Les fertiles plaines d'alentour avaient fixé leur convoitise. Mais Jean de Châlons Arlay premier, voyant ce pays peuplé à force de soins & d'industrie par les plus malheureux de tous les hommes, voulut réduire en servitude ces malheureux mêmes, en vertu du droit féodal. Car ce Jean de Châlons s'imaginait, comme vous, être aux droits des Huns & des bourguingnons, qui étaient venu conquérir les bords de la Saône & du Doux, & qui avaient rendu les peuples esclaves par le fameux droit du plus fort. Les peuples, qui n'avaient rien à perdre que leur corps, s'enfuirent tous à la première tentative de Jean de Châlons Arlay, premier du nom.

Jean de Châlons Arlay Second, son fils, voyant la sottise barbare de son pere, qui s'était privé de vassaux utiles, les rappella en 1350 par une charte du 13 Janvier. Il se désiste dans cette charte (*c*) de tous droits de servitude & de main-morte. Il se réserve seulement les droits seigneuriaux de la dîme & des lods & ventes.

Voilà donc une moitié des terreins usurpés par vous, évidemment affranchie de la servitude imposée par les Huns & les Bourguingnons, qui ne vous ont certainement pas transmis, à vous moines de Saint-benoît, le droit sanguinaire qu'ils n'ont jamais exercé eux-mêmes dans cette partie du monde inaccessible à tous les conquérans, excepté à des moines. Venons à l'autre partie.

Vous aviez usurpé un autre désert qui s'étend jusqu'aux frontières de Suisse. C'est le pays qui se nomme aujourd'hui Lons-Chaumois, Orcière, la Mouille, Morez, les Rousses. C'est là que sa majesté bienfaisante, qui règne aujourd'hui pour le bonheur de la nation, s'est proposé d'ouvrir un chemin à travers les

(*c*) Cette charte & celle de 1266 sont rapportées dans l'histoire de Pontarlier par M. Droz, conseiller au parlement de Besançon, pages 129 & 130. Les chanoines de Saint-Claude ont dans leurs archives les originaux de ces titres.

plus effrayantes montagnes, pour communiquer de Lyon, de la Bresse, du Bugey, du Val-Romey & du pays de Gex, à la Franche-Comté, sans passer par la Suisse. Les habitans de ces montagnes, qui sont tous laborieux & commerçans, vont voir un nouveau ciel, dès que ce grand projet, digne du meilleur des rois, sera rempli. Mais ne le verraient-ils qu'en esclaves, & en esclaves de moines? Plus le roi les mettrait à portée de connaître d'autres humains, plus la comparaison qu'ils feraient de ces autres sujets du roi à eux leur rendrait leur sort insupportable. Ils diraient : *A quatre pas de nous, les heureux sujets du roi sont libres, & nous portons les fers de St. Claude!* Mais à quel titre portons-nous ces fers?

Nous conjurons sa majesté, nous conjurons le conseil, de faire attention à une chose dont ils seront étonnés. Les moines s'étaient emparés de nous sans aucun titre; & voici le titre par lequel ils nous ont vendu, à nous-mêmes, tout le terrein qui s'étend depuis Lons-Chaumois, dont nous avons parlé, jusqu'aux frontières de la Suisse.

Ce titre authentique, cet acte de vente, est du 27 Février 1390 (*d*). Guillaume de Baume, abbé de Saint-Claude, nous vendit cette terre que nous avons défrichée; & les moines de Saint-Claude ont voulu depuis traiter en esclaves les légitimes possesseurs de cette terre. Ils nous la vendirent dans le tems que nous ignorions la main-morte, dont il n'est pas dit un seul mot dans l'acte; & ils veulent nous soumettre à ce droit, qui détruit tous les droits des hommes.

Nous osons dire qu'ils n'ont pas plus de raison de nous appeller leurs serfs, que nous n'en aurions de prétendre qu'ils sont les nôtres : peut-être même en ont-ils moins; car, sire, nos mains industrieuses sont utiles à l'état : à quoi servent les leurs? Nous mettons aux pieds de votre majesté l'orgueil de ce titre; nous l'avons trouvé chez un paysan descendant de ces innocens sauvages qui avaient contracté avec Guillaume de la Baume, &

(*d*) Ce titre est joint à la requête présentée au conseil des dépêches.

qui ne savait pas qu'il possédait l'instrument authentique de sa liberté, & de celle de ses compatriotes.

Si nos tyrans, échappés de Saint-Benoît, osaient dire à ce paysan: Vous en savez autant que nous; vous avez forgé ce titre: nous leur répondrions: Nous en avons trouvé le double chez vous-mêmes, dans votre couvent même. Ce fut votre propre secretaire qui, indigné de votre usurpation, saisi des remords que vous ne sentez pas, & craignant de paraître votre complice devant Dieu, détacha sa conscience de la vôtre. Il nous donna cette pièce qui démontre votre usurpation postérieure. Cette usurpation est d'environ deux siècles; mais c'est un délit de deux siècles. La fraude est-elle sacrée, pour être antique?

Vous opposez une prescription, mais nous vous opposons une prescription plus respectable, celle du droit des gens, celle de la nature. Ce n'est pas à nous à vous prouver que nous sommes nés avec les droits de tous les hommes. C'est à vous de prouver que nous les avons perdus. C'est à vous de déployer, sous les yeux du roi, les titres par lesquels nous appartenons à des moines plus qu'à lui. C'est à vous de faire voir quand vous nous achetâtes en Guinée pour nous faire vos esclaves.

Oui, la prescription peut avoir lieu en un seul cas, lorsqu'on présume que la main-morte a été établie par les seigneurs, par l'autorité des loix, par lettres-patentes du souverain, en vertu de concessions faites par ces seigneurs mêmes à condition de rendre les habitans main-mortables. Mais ici c'est tout le contraire. C'est vous qui nous avez vendu notre terrein: c'est vous qui voulez l'asservir après l'avoir vendu. Nulle présomption que contre vous, nulle probabilité que contre vous.

Enfin la grande maxime de droit vous condamne: *Malæ fidei possessor nullo tempore præscribere potest.* Possesseur de mauvaise foi ne peut prescrire. C'est même la maxime de votre droit canon. Ainsi votre cause est réprouvée de Dieu & des hommes. Les moines de Saint-Claude ne pourraient rien répondre à ces raisons

tirées de la nature & de la loi. Les chanoines, ſucceſſeurs des moines, n'ont rien à répondre.

Vous nous oppoſez encore que vous avez la juſtice & les dîmes dans cette terre que nous habitons. Vous dites que cette juſtice & les dîmes vous furent revendues par un autre La Baume (Pierre), cardinal, archevêque de Beſançon, évêque de Genève, & abbé de Saint-Claude, le 24 Mars 1518; & c'eſt ce titre même qui achève de vous confondre. Il vous vendit les dîmes & la juſtice, que nous ne réclamons point; mais il ne vous vendit pas notre liberté, que nous réclamons. Il n'y a pas un mot de ſervitude, de main-morte dans cet acte de vente. Quel eſt donc votre titre? La cupidité, l'avarice, l'uſurpation, la fraude des moines, notre ignorance. Vous nous avez traités en bêtes, parce qu'il y avait parmi vous quelques clercs qui ſavaient lire & écrire, & que nous nous bornions à cultiver la terre qui vous nourrit. N'oppoſez plus aux droits du genre humain le droit d'Attila & de la loi Gombette.

Que le deſcendant de St. Louis juge entre nous qui ſommes ſes ſujets, & vous qui nous tyranniſez.

Après avoir ainſi parlé aux moines, nous ſupplions encore une fois les chanoines de faire une action digne de leur nobleſſe, de ſe joindre à nous, & de demander eux-mêmes au roi la ſuppreſſion d'une vexation contraire à la nature, aux droits du roi, au commerce, au bien de l'etat, & ſur-tout au chriſtianiſme.

Signés, LAMY CHAPUIS,

& PAGET, *procureurs ſpéciaux.*

LA

LA VOIX DU CURÉ,

Sur le procès des serfs du mont Jura.

ARTICLE PREMIER.

LE jour de St. Louis 1772, je pris possession de ma cure. Plusieurs de mes paroissiens vinrent en troupe me demander mes secours en versant des larmes. Je leur dis que ma cure appartient à des moines qui me donnent une pension de quatre cents francs, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, portion congrue, & que je la partagerais volontiers avec mes amis. Leur syndic portant la parole me répondit ainsi :

Nous sommes prêts nous-mêmes à mettre à vos pieds le peu qui nous reste, & à travailler de nos mains pour subvenir à vos besoins. Nous venons seulement demander votre appui pour sortir de l'esclavage injuste sous lequel nous gémissons dans ces déserts que nous avons défrichés.

Comment! que voulez-vous dire? mes enfans, quel esclavage? est-ce qu'il y a des esclaves en France?

Oui, monsieur, reprit le syndic, nous sommes esclaves des mêmes moines sécularisés qui vous donnent quatre cents francs pour desservir votre cure, & qui recueillent le fruit de vos travaux & des nôtres. Ces moines devenus chanoines, se sont fait nos souverains, & nous sommes leurs serfs nommés main-mortables. Secourez-nous au nom de ce roi qui ne fit la guerre que pour délivrer des esclaves chrétiens, & dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Je leur demandai ce que signifiait ce mot étrange d'esclaves main-mortables. Lorsqu'autrefois, dit-il, nos maîtres n'étaient

pas contens des dépouilles dont ils s'emparaient dans nos chaumières après notre mort, ils nous faisaient déterrer ; on coupoit la main droite à nos cadavres, & on la leur présentait en cérémonie, comme une indemnité de l'argent qu'ils n'avaient pu ravir à notre indigence, & comme un exemple terrible qui avertissait les enfans de ne jamais toucher aux effets de leurs pères, qui devaient être la proie des moines nos souverains.

Je frémissais, & il continua ainsi :

Nous sommes esclaves dans nos biens & dans nos personnes. Si nous demeurons dans la maison de nos pères & mères, & si nous y tenons avec nos femmes un ménage séparé, tout le bien appartient aux moines à la mort de nos parens. On nous chasse du logis paternel ; nous demandons l'aumône à la porte de la maison où nous sommes nés. Non-seulement on nous refuse cette aumône, mais nos maîtres ont le droit de ne payer ni les remèdes fournis à nos parens, ni les derniers bouillons qu'on leur a donnés. Ainsi dans nos maladies nul marchand n'ose nous vendre un linceul à crédit, nul boucher n'ose nous fournir un peu de viande ; l'apothicaire craint de nous donner une médecine qui pourrait nous rendre la vie. Nous mourons abandonnés de tous les hommes, & nous n'emportons dans le sépulcre que l'assurance de laisser des enfans dans la misère & dans l'esclavage.

Si un étranger, ignorant ces usages, a le malheur de venir habiter un an & un jour dans cette contrée barbare, il devient esclave des moines, ainsi que nous. Qu'il acquière ensuite une fortune dans un autre pays, cette fortune appartient à ces mêmes moines ; ils la revendiquent au bout de l'univers ; & ce droit s'appelle le droit de poursuite.

S'ils peuvent prouver qu'une fille mariée n'ait pas couché dans la maison de son père la première nuit de ses noces, mais dans celle de son mari, elle n'a plus de droit à la succession paternelle. On lance contr'elle des monitoires qui effraient tout un pays, & qui forcent souvent des paysans intimidés à déposer que la mariée pourrait bien avoir commis le crime de passer la première nuit

chez ſon époux ; alors ce ſont les moines qui héritent. Que l'héritage ſoit de vingt écus ou de cent mille francs, n'importe, il leur appartient.

Nous ſommes des bêtes de ſomme ; les moines nous chargent pendant que nous vivons ; ils vendent notre peau quand nous ſommes morts, & jettent le corps à la voirie.

Je m'écriai : Tout cela n'eſt pas poſſible, mes chers paroiſſiens ; ne vous jouez pas de ma ſimplicité ; nous ſommes dans le pays de la franchiſe ; nos rois, nos premiers pontifes ont aboli depuis long-tems l'eſclavage ; c'eſt calomnier des religieux de ſuppoſer qu'ils aient des ſerfs. Au contraire, nous avons des pères de la Merci qui recueillent des aumônes, & qui paſſent les mers pour aller délivrer nos frères lorſqu'on les a fait ſerfs à Maroc, à Tunis ou chez les Algériens.

Eh bien ! s'écria un vieillard de la troupe, qu'ils viennent donc nous délivrer.

Quoi ! repris-je, des monitoires lancés pour découvrir ſi une fille eſclave n'aurait pas couché dans le lit de ſon mari la première nuit de ſes noces ? non, ce ſerait un trop grand outrage à la religion, aux loix de la nature. On ne fulmine des monitoires que pour découvrir de grands crimes publics dont les auteurs ſont inconnus. Allez, je ne puis vous croire.

Comme j'achevais ces paroles, une femme nommée Jeanne-Marie Mermet, tomba preſque à mes pieds en pleurant. Hélas ! me dit-elle, ces bonnes gens ne vous ont dit que la vérité. Le fermier des chanoines de Saint-Claude ci-devant bénédictins, a voulu me depouiller des biens de mon père, ſous prétexte que j'avais couché dans le logis de mon mari la nuit de mon mariage. Le chapitre obtint un monitoire contre moi. J'était réduite à la mendicité. Je voyais périr ces quatre enfans que je vous amène. Les ſbires qui nous chaſſaient de notre maiſon me refusèrent le lait que j'y avais laiſſé pour mon dernier né. Nous mourions, ſans le ſecours du célèbre avocat Chriſtin, défenſeur des oppri-

més, & de M. de la Poule ſon digne confrère, qui prirent ma défenſe, & qui trouvèrent des nullités dans le monitoire fatal publié pour me ravir tout mon bien, comme on m'a dit qu'on en publia un à Toulouſe contre les Calas. Le parlement de Beſançon eut pitié de mon infortune & de mon innocence; mes perſécuteurs furent condamnés aux dépens par un arrêt ſolemnel & unanime rendu le 22 Juin 1772.

Elle me fit voir l'arrêt du parlement de Beſançon, qu'elle avait entre les mains. Ma ſurpriſe redoubla. J'appris par mon ſentiment qu'on pouvait être en même tems pénétré de douleur & de joie. J'avoue que je répandis bien des larmes; je bénis le parlement, je bénis Dieu; j'embraſſai en pleurant mes chers paroiſſiens, qui pleuraient avec moi. Je leur demandai pour quel crime leurs ancêtres avaient été condamnés à une ſi horrible ſervitude dans le pays de la franchiſe. Mais quel fut l'excès de mon étonnement, de ma terreur & de ma pitié, quand j'appris que les titres ſur leſquels ces moines fondaient leur uſurpation étaient évidemment d'anciens ouvrages de fauſſaires; qu'il ſuffiſait d'avoir des yeux pour en être convaincu; que dans plus d'une contrée des gens appellés bénédictins, bernardins, prémontrés, avaient commis autrefois des crimes de faux, & qu'ils avaient trahi la religion pour exterminer tous les droits de la nature.

Un des avocats qui avaient plaidé pour ces infortunés, & qui avaient ſauvé la pauvre Mermet des ſerres de la rapacité, accourut alors, & me donna un livre inſtructif & néceſſaire, intitulé *Diſſertation ſur l'Abbaye de Saint-Claude, ſes chroniques, ſes légendes, ſes chartes, ſes uſurpations, & les droits des habitans de cette terre.*

Je congédiai mes paroiſſiens; je lus attentivement cet ouvrage, que tous nos juges, & tous ceux qui aiment la vérité, ont lu ſans doute avec fruit.

Je fus d'abord effrayé de la quantité des chartes ſuppoſées, de ce nombre prodigieux de faux actes découverts par le ſavant

& pieux chancelier d'Agueſſeau, & avant lui par les Launoy, par les Baillet, par les Dumoulin.

Je vis avec le ſentiment douloureux de la piété indignée d'avoir été trompée par des fables, que toutes les légendes de Saint-Claude n'étaient qu'un ramas des plus groſſiers menſonges, inventés, comme le dit Baillet, au douzième & au treizième ſiècles. Je vis que les diplômes de l'empereur Charlemagne, de l'empereur Lothaire, d'un Louis l'Aveugle ſe diſant roi de Provence, de l'empereur Frédéric I, de l'empereur Charles VI, de Sigiſmond ſon fils, étaient autant d'impoſtures auſſi mépriſables que la légende dorée.

C'était pourtant ſur ces menſonges ſi contemptibles aux yeux de tous les ſavans, & ſi puniſſables aux yeux de la juſtice, qu'autrefois les moines de Saint-Claude avaient fondé leurs richeſſes, leurs uſurpations & l'eſclavage du malheureux peuple dont la Providence m'a fait le paſteur.

Il y a plus. Les tyrans de ces malheureux colons n'ont point dégénéré de leurs prédéceſſeurs. Ils ont tronqué, falſifié un arrêt du parlement de Beſançon rendu le 12 Décembre 1679, entr'eux & un ſieur Boiſſette, pour cette même main-morte : ils ont oſé imprimer récemment qu'ils avaient gagné ce procès, tandis que le greffe dépoſe qu'ils ont été condamnés. C'eſt ce même procès qui ſert aujourd'hui contr'eux de nouvelle preuve : ils ont été fauſſaires dans le douzième ſiècle ; ils le ſont dans le dix-huitième : ils mentent à la juſtice (*a*).

Paſſant à tout moment de la ſurpriſe à l'indignation, je vis enfin qu'un très-petit nombre de moines avait réuſſi inſenſiblement à réduire à l'eſclavage douze mille citoyens, douze mille ſerviteurs du roi, douze mille hommes néceſſaires à l'état, auxquels ils avaient vendu ſolemnellement la propriété des mêmes terreins dans leſquels ils les enchaînent aujourd'hui. Chaque ligne me rempliſſait d'effroi & de douleur ; & je ſuis bien perſuadé

(*a*) Voyez les pages 115 & 117 du livre intitulé, *Diſſertation ſur l'établiſſement de l'abbaye de Saint-Claude*, ſes chroniques, ſes légendes, &c.

que nos juges, ainsi que tous les lecteurs, auront éprouvé les mêmes sentimens que moi.

Quoi! disais-je en moi-même, des moines ont vendu à des hommes libres, des terreins immenses dont ils s'étaient emparés par des fausses chartes, & ensuite ils auront fait des esclaves de ces hommes libres, en abusant de leur ignorance, en intimidant leurs consciences, en les faisant trembler sous le joug de l'inquisition, lorsque la Franche-Comté, si mal nommée Franche, appartenait à l'Espagne? Ah! c'était plutôt à ces colons qui achetèrent ces terreins à imposer la main-morte aux moines; c'était aux propriétaires incontestables que ce droit de main-morte appartenait; car enfin tout moine est main-mortable par sa nature; il n'a rien sur la terre, son seul bien est dans le ciel, & la terre appartient à ceux qui l'ont achetée.

ARTICLE SECOND.

Emu & troublé dans toutes les puissances de mon ame, je crus voir pendant la nuit Jesus-Christ lui-même, suivi de quelques uns de ses apôtres. Tout son extérieur annonçait l'humilité & la pauvreté; mais il nourrissait cinq mille hommes dans un désert avec quelques pains & quelques poissons. Je crus voir dans un autre désert quelques moines & leur abbé possédant cent mille livres de rente, & enchaînant douze mille hommes au lieu de les nourrir.

Il me parut que Jesus se transporta dans un moment, quoiqu'à pied, du désert de Genezareth à celui de Saint-Claude; il demanda aux moines pourquoi ils étaient si riches & pourquoi ils enchaînaient ces douze mille Gaulois. Un des moines (c'était le cellérier) répondit: Seigneur, c'est parce que nous les avons fait chrétiens. Nous leur avons ouvert le ciel, & nous leur avons pris la terre.

Jesus-Christ repartit en ces mots: Je ne croyais pas être venu sur cette terre, y avoir enduré la pauvreté, les travaux & la

faim, pratiqué constamment l'humilité & le désintéressement, uniquement pour enrichir des moines aux dépens des hommes.

Oh! repliqua le cellérier, les choses sont bien changées depuis vous & vos premiers disciples. Vous étiez l'église souffrante, & nous sommes l'église triomphante. Il est juste que les triomphateurs soient des seigneurs opulens. Vous paraissez étonné que nous ayions cent mille livres de rente & des esclaves; que diriez-vous donc si vous saviez qu'il y a des abbayes qui en ont deux & trois fois davantage, sans avoir de meilleurs titres que nous?

A ces mots je m'écriai: N'y aura-t-il plus de frein sur la terre? l'heureux accablera-t-il toujours l'infortuné? Le tonnerre gronda & la vision disparut.

ARTICLE TROISIÈME.

Quand je fus remis de ma frayeur, je m'appliquai à étudier avec le plus grand soin ce fameux procès de douze mille citoyens contre vingt moines sécularisés. Je sus que ces moines n'avaient été élevés à la dignité de chanoines qu'en 1742; que depuis ce tems on avait donné plusieurs canonicats à des hommes qui, n'ayant pas été nourris dans l'état monastique, n'avaient pu contracter cette dureté de cœur, cette avidité, cette haine secrète contre le genre humain, qui se puisent quelquefois dans les couvens.

J'allai trouver un de ces messieurs après avoir consulté mes paroissiens. Je lui dis que je venais lui procurer un moyen de terminer un procès odieux. Cet honnête gentilhomme m'embrassa cordialement; il m'avoua, les larmes aux yeux, qu'il avait toujours gémi en secret de soutenir une cause dont l'unique objet est de dépouiller la veuve & l'orphelin. Je sais bien, me dit-il, que s'il y a de la justice sur la terre, nous perdrons infailliblement notre procès. J'avoue que nos titres sont faux & que ceux de nos adversaires sont authentiques. J'avoue qu'en 1350 Jean de Châlons seigneur de ces cantons, affranchit les colons de toute

main-morte ; qu'en 1390 Guillaume de La Baume, abbé de Saint-Claude, vendit à ces mêmes colons le reste des terreins dont ils sont propriétaires légitimes ; que sur la fin du seizième siècle, & au commencement du dix-septième, les moines de Saint-Claude usurpèrent le droit de main-morte sur des cultivateurs ignorans & intimidés, sans qu'ils puissent produire le moindre titre de ce droit prétendu. Je sais qu'une telle possession sans titre ne peut se soutenir, & qu'il n'y a point de prescription contre les droits de la nature fortifiés par des pièces authentiques.

Ces moines, à la place de qui je suis aujourd'hui, ne peuvent se comparer aux seigneurs légitimes des autres cantons main-mortables, qui concédèrent autrefois des terres à des cultivateurs, à condition que si les colons mouraient sans enfans, les terres reviendraient à la maison des donateurs. Ces seigneurs furent des bienfaicteurs respectables, & les moines, je l'avoue, furent des oppresseurs. Ces seigneurs ont leurs titres en bonne forme, & les moines n'en ont point. Ces moines n'établirent insensiblement la main-morte qu'en disant sur la fin du seizième siècle aux colons grossiers : Si vous voulez vous préserver de l'hérésie, soyez nos esclaves au nom de Dieu. Mais les colons plus instruits leur disent aujourd'hui : C'est au nom de Dieu que nous sommes libres.

Je fus si touché des paroles de ce brave gentilhomme, que je le serrai dans mes bras avec la tendresse que m'inspirait sa vertu. Je lui dis : Faites passer dans l'ame de vos confrères vos sentimens généreux. Ni vous, ni eux vous n'êtes coupables des fraudes commises dans les siècles passés. Il faut que les hommes deviennent plus justes à mesure qu'ils deviennent plus savans ; séparez vos vertus des prévarications de vos prédécesseurs. Il ne faut souvent qu'un homme de bien pour ramener tout un chapitre. Convertissez le vôtre. Ils y gagneront ; ils éviteront un procès odieux qui les exposerait à la haine & à la honte publique, quand même ils le gagneraient. Qu'ils transigent avec les colons, qu'ils abandonnent le droit affreux d'imposer la servitude, si messéant à des prêtres. Qu'ils renoncent à cette fatale prétention,

pour

pour des droits plus humains, pour des augmentations de redevances. Plusieurs seigneurs leur ont déjà donné cet exemple.

M. le marquis de Choiseul La Baume vient d'affranchir ses vassaux dans ses terres. M. de Villefrancon, conseiller au parlement, M. l'avocat de Vorré, & quelques autres dont j'aurai les noms, ont eu la même générosité. Les fermiers généraux, touchés d'une action si belle, en ont partagé l'honneur; ils ont refusé le droit d'insinuation qui leur est dû, & qui est très-considérable. Qu'en est-il arrivé? ils y ont tous gagné. Leur bonne action a été récompensée, sans qu'ils espérassent aucune récompense. Des mains libres ont mieux cultivé leurs champs; les redevances se sont multipliées avec les fruits; les ventes ont été fréquentes, la circulation abondante; la vie est revenue dans le séjour de la mort.

Que dis-je? le roi de Sardaigne vient d'affranchir tous les serfs de la Savoie; & cette Savoie, dont le nom seul était le proverbe de la pauvreté, va devenir florissante.

Montrez ces grands exemples à vos confrères; enrichissez-les par leur grandeur d'ame. Proposez sur-tout à leur avocat cet arrangement honorable. Il sait combien leur cause est mauvaise. L'ordre des avocats pense noblement. La qualité d'arbitres est plus digne d'eux que celle de défenseurs d'une cause mal fondée.

Le chanoine fut transporté de ma proposition. Il courut chez ses confrères. Ceux qui n'avaient point été moines, l'écoutèrent avec attendrissement; ceux qui l'avaient été, le refusèrent avec aigreur. Il vint me retrouver en gémissant. Ah! me dit-il, il n'y a qu'un caractère indélébile dans le monde, c'est celui de moine.

Il faudra donc plaider! il faudra que ceux qui devraient édifier, scandalisent! il faudra que les tribunaux retentissent toujours des procès des moines! & quel procès que celui-ci! d'un côté trois mille familles utiles qui composent au moins douze mille têtes, redemandant avec larmes, & leurs titres à la main, la liberté qu'ils ont payée, la propriété de leurs déserts &

de leurs tanières, qu'on leur a vendus, & dont ils repréſentent la quittance; enfin des droits qui ſont inconteſtables dans tous les tribunaux de la terre.

De l'autre côté ſont vingt hommes inutiles, qui diſent pour toute raiſon: Ces trois mille familles ſont nos eſclaves, parce que nous avons eu autrefois dans ces montagnes quelques fauſſaires, & mêmes des fauſſaires mal-adroits.

Si notre religion, qui commença par ne point connaître les moines, & qui ſitôt qu'ils parurent leur défendit toute propriété; qui leur fit une loi de la charité & de l'indigence; ſi cette religion qui ne crie de nos jours que dans le ciel en faveur des opprimés, ſe taît dans les montagnes & dans les abymes du mont Jura, ô juſtice ſainte! ô ſœur de cette religion! faites entendre votre voix ſouveraine, dictez vos arrêts quand l'Evangile eſt oublié, quand on foule aux pieds la nature!



LETTRE

A MONSIEUR HUME.

J'AI lu, monſieur, les pièces du procès que vous avez eu à ſoutenir, par devant le public, contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean-Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'eſt en vain qu'on a dit que c'eſt le procès de l'ingratitude contre la bienfaiſance.

Je me trouve impliqué dans cette affaire. Le Sr. Rouſſeau m'accuſe de lui avoir écrit en Angleterre une lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accuſé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous ſerions coupables au fond de notre cœur, M. d'Alembert & moi, de cette énormité, je vous jure que je ne le ſuis point de lui avoir écrit. Il y a ſept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la lettre dont il parle, & je vous jure que ſi j'avais fait quelque mauvaiſe plaiſanterie ſur M. Jean-Jacques Rouſſeau, je ne la déſavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ſes ennemis & de ſes perſécuteurs. Intimément perſuadé qu'on doit lui élever une ſtatue, comme il le dit dans la lettre polie & décente de *Jean-Jacques Rouſſeau, citoyen de Genève, à Chriſtophe de Beaumont, archevêque de Paris ;* il penſe que la moitié de l'univers eſt occupée à dreſſer cette ſtatue ſur ſon piédeſtal, & l'autre moitié à la renverſer.

Non ſeulement il m'a cru iconoclaſte ; mais il s'eſt imaginé que j'avais conſpiré contre lui avec le conſeil de Genève, pour faire décréter ſa propre perſonne de priſe de corps, & enſuite avec le conſeil de Berne pour le faire chaſſer de la Suiſſe.

Il a perſuadé ces belles choſes aux protecteurs qu'il avait alors

à Paris, & il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse & la modestie. Voici, monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je sus qu'il avait beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je présumai qu'il pouvait rendre quelques services à la philosophie, je lui fis proposer par M. Marc Chapuis, citoyen de Genève, dès l'an 1759, une maison de campagne appellée l'Hermitage, que je venais d'acheter.

Il fut si touché de mes offres, qu'il m'écrivit ces propres mots:

MONSIEUR,

« Je ne vous aime point; vous corrompez ma république, en » donnant des spectacles dans votre château de Tournay, &c. »

Cette lettre de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave opéra & une comédie, n'était cependant pas datée des petites-maisons. Je n'y fis point de réponse, comme vous le croyez bien, & je priai M. Tronchin, le médecin, de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de théatre à mon âge, il désespérait de guérir Jean-Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades, chacun de notre côté.

En 1762 le conseil de Genève entreprit sa cure, & donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean-Jacques, décrété à Paris & à Genève, convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois, s'enfuit dans un troisième. Il conclut, avec sa prudence ordinaire, que j'étais son ennemi mortel, puisque je n'avais pas répondu à sa lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du conseil genevois était venu dîner chez moi pour conjurer sa perte, & que la minute de son arrêt avait été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques uns de ses concitoyens. Cette accusation devint si sérieuse, que je fus obligé enfin d'écrire au conseil de Genève une lettre très-forte, dans laquelle je lui dis que s'il y avait un seul homme dans ce corps

qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le Sr. Rousseau, je consentais qu'on le regardât comme un scélérat & moi aussi; & que je détestais trop les persécuteurs pour l'être.

Le conseil me répondit par un secretaire d'état, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir, ni pu avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean-Jacques.

Les deux lettres sont dans les archives du conseil de Genève.

Cependant, M. Rousseau retiré dans les délicieuses vallées de Moutier-Travers, ou Môtier-Travers, au comté de Neuchâtel, n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaisir de communier sous les deux espèces, demanda instamment au prédicant de Moutier-Travers, homme d'un esprit fin & délicat, la consolation d'être admis à la sainte table; il lui dit que son intention était 1°. *de combattre l'église romaine;* 2°. *de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Esprit, qui établit évidemment le matérialisme;* 3°. *de foudroyer les nouveaux philosophes vains & présomptueux.* Il écrivit & signa cette déclaration; & elle est encore entre les mains de M. de Montmolin, prédicant de Moutier-Travers & Boveresse.

Dès qu'il eut communié, il se sentit le cœur dilaté; il *s'attendrit jusqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans sa lettre du 8 Août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le prédicant & les prêchés de Moutier-Travers & Boveresse. Les petits garçons & les petites filles lui jetèrent des pierres; il s'enfuit sur les terres de Berne; & ne voulant plus être lapidé, il supplia Mrs. de Berne, *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leur châteaux, ou tel autre lieu de leur état qu'il leur semblerait bon de choisir.* Sa lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis madame la comtesse de Pimbèche, à qui l'on conseillait de se faire lier, je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Mrs. de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean-Jacques ne manqua pas de conclure que

c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle, & que même j'avais tant de crédit chez les prêtres, que je le faisais, excommunier par les chrétiens de Moutier-Travers & de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaisante, monsieur : Il écrit dans une lettre du 24 Juin 1765 : *Être excommnunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa lettre du 23 Mars, il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques personnes ; & la vérité est que si, au lieu de la prison qu'il demandait à Mrs. de Berne, il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte, je lui aurais donné alors cet asyle, où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes ; bien persuadé qu'un homme dans son état mérite beaucoup plus de compassion que de colère.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite & de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne.* Il se rend dans la cinquième lettre formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communié sous les deux espèces, un sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hasarde son salut & sa réputation.

Aussi la première chose qu'ont fait Mrs. les médiateurs de France, de Zurich, & de Berne, a été de déclarer solemnellemens les *Lettres de la Montagne* un libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean-Jacques, depuis qu'il a été affiché calomniateur au coin des rues.

Mais en faisant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité, il faut avouer qu'il a toujours conservé son caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire, avant que la médiation arrivât à Genève, ces propres mots :

MONSIEUR,

« Si vous avez dit que je n'ai pas été ſecretaire d'ambaſſade à » Veniſe, vous avez menti; & ſi je n'ai pas été ſecretaire d'am» baſſade, & ſi je n'en ai pas eu les honneurs, c'eſt moi qui ai » menti »

J'ignorais que M. Jean-Jaques eût été ſecretaire d'ambaſſade; je n'en avais jamais dit un ſeul mot, parce que je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable lettre à un homme véridique, fort au fait des affaires étrangères, curieux & exact; ces gens-là ſont dangereux pour ceux qui citent au haſard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean-Jacques, du 9 & 13 Août 1743, à M. du Theil, premier commis des affaires étrangères, alors ſon protecteur. On y voit ces propres paroles:

» J'ai été deux ans le domeſtique de M. le comte de Montaigu » (ambaſſadeur à Veniſe).... J'ai mangé ſon pain.... Il m'a » chaſſé honteuſement de ſa maiſon.... Il m'a menacé de me » faire jeter par la fenêtre..... & de pis, ſi je reſtais plus long» tems dans Veniſe.... &c. &c.

Voilà un ſecretaire d'ambaſſade aſſez peu reſpecté, & la fierté d'un grande ame peu ménagée. Je lui conſeille de faire graver au bas de ſa ſtatue les paroles de l'ambaſſadeur au ſecretaire d'ambaſſade.

Vous voyez, monſieur, que ce pauvre homme n'a jamais pu ni ſe maintenir ſous aucun maître, ni ſe conſerver aucun ami, attendu qu'il eſt contre la dignité de ſon être d'avoir un maître, & que l'amitié eſt une faibleſſe dont un ſage doit repouſſer les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'hiſtoire de ſa vie. Elle a été trop utile au monde, & remplie de trop grands événemens, pour qu'il ne rende pas à la poſtérité le ſervice de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiſer la moindre de ſes anecdo-

tes, pour servir à l'éducation des princes qui voudront être menuisiers comme Emile.

A dire vrai, monsieur, toutes ces petites misères ne méritent pas qu'on s'en occupe deux minutes; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en soucie pas plus que des baisers âcres de la nouvelle Héloïse & de son faux germe, & de son doux ami; & des lettres de Vernet à un lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean-Jacques, & son ridicule orgueil, ne feront nul tort à la véritable philosophie; & les hommes respectables qui la cultivent en France, en Angleterre & en Allemagne, n'en seront pas moins estimés.

Il y a des sottises & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Quelques ex-jésuites ont fourni à des évêques des libelles diffamatoires sous le nom de *Mandemens*; les parlemens les ont fait brûler; cela s'est oublié au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la lanterne magique.

L'archevêque de Novogorod, à la tête d'un synode, a condamné l'évêque de Rostou à être dégradé & enfermé le reste de sa vie dans un couvent, pour avoir soutenu qu'il y a deux puissances, la sacerdotale & la royale. L'impératrice a fait grace du couvent à l'évêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reste de l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques même des pièces de théatre nouvelles, & sur-tout leurs éloges, sont ensevelis le lendemain dans le néant avec elles, & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du Sr. Keyser qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense, & qui nous engloutit tous, qu'y a-t-il à faire? Tenons-nous-en au conseil que M. Horace Walpole donne à Jean-Jacques, d'être sage & heureux. Vous êtes l'un, monsieur, & vous méritez d'être l'autre, &c. &c.

A Ferney ce 24 Octobre 1766.

Fin du tome sixième.

